

Mazo de la Roche

Mary
Wakefield



Texte intégral



LES "JALNA"

MAZO DE LA ROCHE

Mary Wakefield

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR G. LALANDE

PLON

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise
sous le titre :

MARY WAKEFIELD

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

CHAPITRE PREMIER

LA GOUVERNANTE

ELLE n'avait jamais connu semblable réveil, dans une maison étrangère au milieu d'étrangers sur une terre étrangère. Les quelques objets personnels qu'elle avait déballés étaient disséminés çà et là dans la chambre et accentuaient encore son impression de dépaysement.

Un jour viendrait, cependant, où ce cadre lui serait devenu familier, où ses objets personnels auraient perdu leur aspect tout à la fois égaré et émouvant. La chambre n'était pas très grande mais confortablement meublée avec une coiffeuse en acajou et une table de toilette supportant une cuvette et un pot à eau décorés de roses rouges; la lourde courteline blanche et deux gravures représentant l'une le pont des Soupirs, l'autre la Reine Victoria et le Prince Albert entourés de leurs enfants, complétaient sa décoration. Une vigne vierge grimpante dont Mary avait remarqué, la veille au soir, la lourde masse contre la façade de la maison et autour du porche poussait ses jets vigoureux jusqu'au travers de la fenêtre.

Mary se félicita de son réveil matinal; elle avait

besoin du calme de son lit et d'un peu de temps pour mettre de l'ordre dans ses pensées. Son esprit lui apparaissait comme un kaléidoscope qui a été secoué au point de ne jamais plus pouvoir retrouver ses images primitives. Ce qui, jadis, se plaçait dans son cadre, c'était sa vie à Londres, auprès d'un père brillant mais instable, journaliste dont les écrits tantôt excellents, tantôt détestables, stupéfiaient toujours ses éditeurs. Incapable de modération, oscillant entre la plus folle gaieté et la plus noire mélancolie, il effrayait sans cesse Mary qui n'était qu'une enfant à la mort de sa mère; rien n'avait donc pu combattre l'instabilité de sa vie de jeune fille. Lorsque son regard n'était pas perdu dans un rêve, il semblait toujours légèrement effrayé. Ses yeux étaient gris et ses cheveux blonds si fins qu'ils s'échappaient sans cesse en désordre des épingles qui les retenaient. Ils possédaient heureusement une ondulation naturelle. Son père avait été fier de sa beauté, si fier que la seule pensée de la voir travailler pour gagner sa vie lui avait été insupportable. Peut-être était-ce aussi de l'orgueil tout court! Ni lui ni elle ne s'étaient rendu compte de son déclin physique avant l'instant où il fut trop tard pour le sauver. Et un jour, elle s'était trouvée seule.

Couchée maintenant dans ce lit étranger entre les draps de fine toile, Mary enfouissait sa tête dans l'oreiller en évoquant les souvenirs atroces de ce terrible début de printemps. Le compte en banque de son père avait presque entièrement fondu au cours de sa maladie. Mary se souvenait de la façon dont il avait jeté l'argent par les fenêtres; mais à la fin, il n'en dépensait plus

guère que pour la boisson. Le passé, avec tout ce qu'il portait en lui, cherchait à renaître et frappait à la porte de sa mémoire mais elle se refusait à le laisser entrer. En cette matinée de juin, elle devait conserver toute sa maîtrise d'elle-même, toute son énergie, car une nouvelle vie s'ouvrait devant elle, s'étendait comme une mer inconnue sur laquelle elle s'était embarquée sans carte, sans aucune expérience passée qui pût lui venir en aide.

Elle n'avait jamais souhaité remplir les fonctions de gouvernante et si elle avait pu envisager une autre façon de gagner sa vie, elle l'aurait, certes, choisie sans hésiter, mais les débouchés étaient rares pour les femmes au XIX^e siècle. Tenant compte de son ignorance et de son manque d'expérience, le seul travail dont elle se sentît capable était de s'occuper de jeunes enfants. Et le fait qu'elle n'en eût guère approchés ne la troubla pas un instant; ils n'étaient à ses yeux que d'innocents réceptacles qu'elle emplirait d'une science puisée dans des manuels ou sur des cartes multicolores. Elle leur ferait apprendre par cœur des poèmes, des listes de pays étrangers avec leurs capitales, leurs rivières, leurs caps, leurs montagnes et leurs richesses naturelles. L'important était de trouver une situation; une fois assurée de celle-ci, elle se sentait de taille à l'affronter. En vérité, elle n'avait pas le choix : elle devait trouver du travail ou mourir de faim.

Elle avait déjà répondu à plusieurs annonces, rencontré un certain nombre d'employeurs possibles, mais aucune de ces entrevues n'avait abouti. Elle ne possédait ni l'extérieur, ni l'attitude, ni la voix que l'on pouvait souhaiter pour

une gouvernante de jeunes enfants. Très jolie, grande, mince et très blonde, elle avait une peau si délicate qu'elle semblait n'avoir jamais subi le contact d'une bise un peu rude ou d'un soleil brûlant et desséchant. Mais son plus grand ennemi n'était autre que son propre sourire. Il illuminait son visage de la façon la plus extraordinaire, et sa bouche habituellement pensive et un peu mélancolique devenait gaie, séduisante et même provocante. Dangereuse créature à introduire dans une maison où vivaient un grand fils ou même un mari!

Si seulement elle s'en était doutée, elle aurait pu voiler ce sourire, lui en substituer un autre plein de réserve et convenant aux circonstances; mais il n'y avait personne pour l'avertir et avant même la fin de ses entrevues, elle s'était trahie, avait perdu toutes ses chances. Son visage n'avait rien de commun avec celui que les mères de famille souhaitaient pour la gouvernante de leurs enfants au cours de la dernière décennie du XIX^e siècle.

Son manque de références lui avait nui presque autant que sa beauté. Elle n'en possédait qu'une, celle de l'éditeur d'un journal auquel son père avait quelquefois collaboré et chez qui elle avait vécu un mois pour garder sa petite fille pendant une maladie de sa femme. Celui-ci, désireux de venir en aide à Mary, avait vanté au maximum sa compétence et sa parfaite façon d'agir avec l'enfant. En lisant cette référence, Mary n'y avait rien trouvé d'excessif. Elle se sentait au fond d'elle-même parfaitement capable de faire tout ce que cet aimable éditeur avait écrit. Il fallut donc plu-

sieurs échecs pour commencer à la décourager et quand elle ouvrait son journal et parcourait les annonces, c'était chaque jour avec moins d'espoir.

Maintenant, son drap frais remonté sous le menton, elle contemplait sur la tapisserie les branches de lilas nouées de flots de ruban rose et évoquait cette matinée à Londres, vieille déjà d'un mois, qui avait décidé de sa venue dans cette maison canadienne. Ce jour-là aussi, l'air vibrait de lumière; le martèlement des sabots de chevaux, rythme même de la vie londonienne, semblait contenir une nouvelle vitalité. Des camions traînés par de lourds chevaux roulaient avec fracas sur les pavés; des omnibus, des fiacres et des calèches tirés par des bêtes bien nourries et bien équilibrées animaient les rues, donnaient une impression d'activité et de prospérité. La brise qui pénétrait par la fenêtre ouverte semblait, elle aussi, imprégnée d'une vie nouvelle et un renouveau d'espoir fit frémir Mary tout entière tandis qu'elle épluchait les annonces.

Presque aussitôt ses regards furent attirés et retenus par les lignes suivantes :

« On recherche gouvernante compétente pour le Canada afin de prendre la charge complète de deux enfants. Traversée et tous frais payés. Seule une femme de caractère peut convenir. Se présenter à l'hôtel Brown et demander Mr. Ernest Whiteoak. »

Le cœur de Mary se mit à battre avec violence. Elle laissa tomber le journal sur le sol et se leva. Le désir de l'aventure naissait en elle. Jusqu'à ce matin-là, elle n'avait même pas imaginé pouvoir entendre son appel. Elle avait depuis longtemps atteint l'âge adulte qu'elle vivait encore dans le

monde de rêves d'une enfant imaginative. Maintenant que les brouillards de l'enfance avaient été balayés par la mort de son père et que l'implacable nécessité de gagner sa vie s'imposait à elle, elle se découvrait pour la première fois libre de prendre conscience de sa véritable personnalité.

« Traverser l'océan! s'écria-t-elle à haute voix. Vivre dans un pays nouveau. Dieu du Ciel, quelle aventure! »

Elle ramassa vivement le journal et relut l'annonce. Son imagination perçut aussitôt la pulsation du moteur sous le pont du bateau; elle se vit installée sur une chaise longue, enveloppée dans une couverture de voyage, tandis qu'un steward lui offrait des rafraîchissements sur un plateau chargé de verres. Au cours des dernières semaines, elle avait dû se nourrir avec tant de parcimonie que des envies de plats savoureux s'insinuaient de plus en plus souvent en elle. Elle était jeune et bien portante en dépit de sa constitution délicate.

Une seconde lecture de l'annonce ne fit qu'accroître son désir d'obtenir cette place de gouvernante qui lui apparaissait comme une réponse à une prière. Si elle ne parvenait pas à convaincre ce Mr. Whiteoak de l'engager, ce serait la fin de tous ses espoirs de trouver une place de gouvernante. Il lui faudrait alors accepter n'importe quel genre de travail, si détestable fût-il.

Elle avait si peu la notion de ce qui convenait à une gouvernante qu'elle décida de se rendre aussi séduisante que possible pour cette entrevue avec Mr. Whiteoak. Elle sortit ses plus jolies chaussures à talons hauts et bouts pointus et les fit briller; elle mit un jupon garni de volants brodés et une robe

légère verte et blanche, à manches courtes. Son père lui avait interdit de porter son deuil. Sa capeline à larges bords était garnie de roses roses accompagnées de feuilles vertes brillantes. Ses gants longs étaient en soie et elle portait un large bracelet d'argent. Se trouvant trop pâle, elle mit un soupçon de rouge sur ses joues et sur ses lèvres et se déclara satisfaite d'elle-même. Elle descendit alors l'escalier d'un pas plus léger qu'elle ne l'avait fait depuis bien des mois.

Elle avait habité avec son père un appartement de cette vieille maison de Vincent Square qui faisait partie d'un groupe de deux maisons jumelles. Ils y avaient vécu agréablement car Mary avait le talent de rendre intime et familier n'importe quel logement. Quand elle fut dans la rue, elle se retourna pour jeter un regard sur son balcon, évoquant le souvenir de cette nuit où elle s'y était tenue après la mort de son père, en regardant le ciel. Quels sentiments éprouverait-elle la prochaine fois qu'elle y viendrait?... Son cœur recommença à battre sourdement. Elle eut peur de ne pouvoir parler avec calme et assurance quand elle se trouverait en face de ce Mr. Whiteoak qu'elle imaginait avec d'épaisses moustaches collées et retroussées en pointes.

Elle grimpa sur l'impériale d'un omnibus tiré par de vigoureux chevaux bais. Les rues n'offraient aux regards que peintures fraîches et cuivres étincelants, et des marchandes de fleurs se tenaient aux carrefours. Si quelques créatures humaines misérables et vêtues de loques se trouvaient mêlées à la foule, Mary ne les vit pas. Ses regards s'accrochaient aux femmes élégantes soigneusement coiffées, portant des jabots de dentelles et des jupes frôlant le sol; aux hommes en jaquettes et hauts-de-forme, aux enfants

tenant à la main des cerceaux multicolores qui se rendaient au parc avec leurs nurses. Mais cette foule s'écoulait devant elle comme dans un brouillard mouvant, tant son être tout entier était tendu vers cette rencontre qui allait transformer sa vie à moins qu'elle ne signifiât au contraire la fin de tous ses espoirs.

A l'hôtel Brown, on lui apprit que Mr. Whiteoak était sorti mais ne tarderait pas à rentrer et la recevrait dans le petit salon. Elle commença par aller et venir dans la pièce, gênée par sa haute taille comme il arrivait chaque fois qu'elle était sur le point de rencontrer des étrangers. Peut-être ferait-elle mieux de s'asseoir pour se lever quand Mr. Whiteoak entrerait, en prenant soin de ne pas se redresser complètement. Elle s'efforça de prendre une attitude, arrangeant les plis de sa jupe à son avantage et croisant les mains sur ses genoux. Elle examina les tableaux accrochés au mur, prêtant l'oreille aux bruits de l'hôtel, essayant, pour apaiser ses nerfs, de se réciter à elle-même quelques fragments de poèmes; vains efforts car sa mémoire était rebelle et son esprit demeurerait vide. La crainte et le découragement s'étaient emparés d'elle. Elle tremblait au point qu'elle voyait frémir les fleurs de sa robe. Elle mit ce trouble sur le compte de l'attente. Si seulement il arrivait et que tout se terminât! Elle l'imaginait petit et gros, terriblement intimidant. Quand elle entendit ses pas — son instinct l'avait avertie que c'était Mr. Whiteoak — elle fut sur le point de défaillir.

Mais il n'avait absolument rien de commun avec l'homme qu'elle attendait! Il était grand, mince, soigneusement rasé, avec un teint frais, des yeux

bleus, très doux et un sourire rassurant. Il tenait son chapeau haut de forme à la main et portait avec élégance sa jaquette qu'une fleur ornait à la boutonnière. Il devait approcher de la quarantaine.

« J'espère que vous ne m'avez pas attendu trop longtemps, lui dit-il. J'avais à m'occuper de certaines affaires. Dois-je comprendre que vous êtes... »

Il hésita un peu interdit par le charme et la beauté de Mary. Cette jeune femme, aussi séduisante que la plupart de celles qu'il avait croisées ce matin même dans Regent Street, ne pouvait postuler une place de gouvernante.

« Oui, répondit-elle d'une voix tremblante. Je désire..., je souhaite ardemment... Je m'appelle Mary Wakefield.

— Oh! vous êtes Miss Wakefield! Je vous en prie, asseyez-vous. »

Il hésita de nouveau, puis s'assit lui-même à côté d'elle sur une petite chaise de velours rouge. Sa présence était rassurante et Mary vit en lui l'incarnation même de la bienveillance.

« Je suppose que vous avez bien compris qu'il s'agit de partir pour le Canada, reprit-il.

— Oh! oui; je désire tant y aller!

— Puis-je vous demander pourquoi?

— Je veux quitter l'Angleterre. Mon père est mort il y a quelques mois. Je suis seule et j'aimerais connaître un autre pays.

— Vous sentez-vous capable d'instruire et de discipliner deux enfants débordants de vie, de sept et dix ans.

— J'en suis convaincue. J'adore les enfants.

— Parfait. Ce sont du reste d'aimables enfants. Le fils et la fille de mon frère. Le garçon n'avait que quatre ans quand leur mère est morte. C'est un fameux luron, je vous l'assure.

— J'en suis ravie. »

Mary lui tendit la référence de l'éditeur qu'il relut deux fois avant de la lui rendre; son beau front était chargé de rides soucieuses.

« Vous n'avez certainement pas beaucoup d'expérience », dit-il. Puis il s'écria, sur un ton confidentiel : « La vérité, Miss Wakefield, c'est que nous nous trouvons dans un terrible embarras. Ma mère, la grand-mère des enfants, avait engagé une gouvernante expérimentée, d'âge mûr, qui convenait parfaitement sous tous les rapports. Son billet était pris et elle devait faire le voyage avec des amis et voisins de notre famille qui l'auraient accompagnée jusque chez mon frère. Ma mère est donc partie, sans aucune inquiétude, chez ma sœur, dans le Devon. Mon frère aîné et moi-même partons pour Paris dans trois jours, aussi pouvez-vous imaginer dans quel pétrin nous nous trouvons.

— Certainement. »

Mary, plutôt déconcertée, s'efforça de donner à son regard une expression parfaitement compréhensive.

« Mais où est donc cette gouvernante? demandat-elle.

— Elle s'est cassé les deux jambes. »

Mary parut si étonnée qu'il crut l'avoir choquée et reprit :

« Elle s'est cassé deux membres dans un accident d'omnibus.

— Je suppose qu'une fois rétablie, elle partira

pour le Canada; ce ne serait donc pour moi que provisoire.

— Pas du tout, la rassura-t-il. Il est très peu probable qu'elle puisse recouvrer complètement l'usage de ses jambes et il en faut deux en parfait état pour la situation que nous offrons. »

Si les références écrites de Mary étaient maigres, ses jambes étaient certainement admirables et elle se hâta de dire : « Les miennes sont excellentes. »

Il lui jeta un regard un peu surpris et s'écria : « C'est parfait! »

Mais cette conversation si peu conventionnelle avait réussi à transformer la situation. Toute contrainte disparut de part et d'autre. Mary se détendit et sourit, révélant ses dents blanches et bien plantées.

« Par Dieu, pensa Ernest Whiteoak, c'est une beauté! »

Et il reprit, très naturellement :

« Malheureusement, il faudrait que vous partiez dans un délai très court.

— En ce qui me concerne, déclara-t-elle, je peux partir demain.

— J'aurais bien voulu que ma mère fût là pour prendre une décision. C'est vraiment très difficile pour moi. »

Mais tout en disant cela, il savait fort bien qu'il se réjouissait de l'absence de sa mère qui, il en était sûr, aurait refusé de voir en cette charmante créature une gouvernante convenable pour ses petits-enfants. Mais les enfants eux-mêmes seraient séduits par elle et Philip serait également enchanté de son charme et de sa bonne éducation.

Dès cet instant, il décida de l'engager. Son naturel

indolent souffrait à la pensée de poursuivre ses recherches. Il commença à lui parler de son salaire, des dispositions des deux enfants, attirants mais débordants de vitalité et quelque peu indisciplinés. Avant même qu'il eût rien dit de définitif, Mary sut que l'affaire était faite. Le visage d'Ernest Whiteoak rayonnait de soulagement en lui disant :

« Je suis sûr que vous aimerez Jalna. C'est le nom de notre maison. Mon père était officier aux Indes et se rendit au Canada, il y a quarante ans, avec ma mère et ma sœur qui n'était encore qu'un bébé. Mon frère aîné naquit à Québec. Mon père acheta alors un millier d'acres dans l'Ontario — presque uniquement de la forêt vierge — et y construisit une maison où je fus le premier à naître. » Il prononça ces derniers mots avec orgueil et Mary en fut vivement impressionnée.

« Mon plus jeune frère naquit huit ans plus tard. C'est le père de vos futurs élèves et, je le dis en passant, un garçon très facile à vivre. »

Qu'on lui parlât si gentiment en la mettant parfaitement à son aise était un baume sur les blessures d'amour-propre que Mary avait éprouvées au cours de ses précédentes entrevues.

« Voilà bien le Nouveau Monde », pensa-t-elle, désirant plus que jamais partir au Canada. Mais que disait donc Mr. Whiteoak?

« Nous avons essayé, Miss Wakefield, de conserver à Jalna les mœurs de notre vieux continent, de nous tenir à l'écart de l'étroitesse d'esprit, de la vanité du Nouveau Monde. Nous avons des voisins sympathiques. Mais voilà que je parle comme si je vivais à Jalna alors qu'en réalité, mon frère aîné, ma sœur et moi-même vivons en Angleterre. Mais

nous y faisons de longs séjours et j'espère bien qu'à ma prochaine venue, je vous y trouverai heureusement installée auprès des enfants. »

Jamais entrevue de ce genre n'aurait pu se passer plus agréablement. Si le Mr. Whiteoak du Canada était seulement à moitié aussi aimable que celui qui se trouvait en face d'elle, Mary serait certainement plus heureuse qu'elle ne l'aurait cru possible.

Comme elle s'asseyait sur l'impériale de l'omnibus qui la ramenait à Vincent Square, l'atmosphère autour d'elle résonnait de bruits joyeux; les sabots des chevaux frappaient les pavés d'un rythme plus allègre; on percevait au loin l'écho d'un orchestre militaire et, plus proche, la clochette argentine d'un repasseur de couteaux. Mary découvrait sur les visages des passants une expression plus joyeuse, dans leur démarche une plus grande alacrité, mais elle était trop excitée pour penser clairement. Tantôt elle revivait son entrevue avec Ernest Whiteoak, revoyait son beau visage aquilin, son sourire rassurant, entendait sa voix pleine de charme; tantôt son imagination s'échappait déjà vers cette maison lointaine où elle allait bientôt demeurer, et elle voyait un autre Ernest Whiteoak un peu plus jeune, tenant par la main deux enfants, deux vrais petits anges; la maison était entourée d'une grande forêt où les élans, les ours et les loups vivaient en liberté sans cependant jamais s'approcher suffisamment de la maison pour y semer l'effroi.

Quand elle se retrouva devant sa demeure de Vincent Square et qu'elle leva les yeux, les murs lui en parurent déjà étrangement lointains. Mary ressemblait à un cygne qui suit le cours d'un fleuve paisible, fuyant dangers et inquiétudes.

Trois semaines avaient passé depuis ce jour et elle se trouvait maintenant couchée dans ce lit étranger, entre quatre murs tapissés de bouquets de lilas. « Quel beau papier, pensa-t-elle, et comme cette gravure du pont des Soupîrs est bien placée! » Dès qu'elle aurait achevé de défaire ses bagages, elle poserait les photographies encadrées de son père et de sa mère sur la cheminée où se trouvait déjà un globe de verre ovale abritant un groupe de fleurs et de fruits en cire : trois roses rouges, une grappe de raisins, trois prunes violettes, trois pommes sauvages et, semés sur le sable qui tapissait le fond, quelques coquillages marins en forme de corne d'abondance. Cette garniture de cheminée avait retenu le regard de Mary la veille au soir à l'instant même où elle pénétrait dans la chambre. En dépit de sa fatigue et de son énervement et même sous le regard pâle et glacé de la femme de charge, elle n'avait pu en détourner les yeux. Une fois débarassée de son manteau de voyage et de son chapeau de feutre, elle s'était approchée du globe et avait longuement contemplé son contenu. Elle n'aurait jamais cru trouver quelque chose d'aussi artistique, d'aussi ravissant au cœur même du Canada!

Mrs. Nettleship, la femme de charge, était seule, la veille au soir, pour accueillir Mary à son arrivée; la jeune fille en avait éprouvé un certain soulagement car elle savait que la fatigue de ce long voyage de trois jours en chemin de fer avait marqué son visage de larges cernes violets au-dessous des yeux qui pouvaient faire croire à une faible constitution. Mais elle avait, en même temps, perçu de l'hostilité dans cette réception. Elle s'était fait une image particulièrement nette d'un veuf entre deux

âges, grand, mince et distingué, tenant dans chaque main un enfant timide et disant avec la voix même d'Ernest Whiteoak : « Miss Wakefield, voilà mes deux petits enfants sans mère; je vous les confie. » Mais quand la voiture s'était arrêtée devant la porte, celle-ci ne s'était pas ouverte largement mais seulement entrouverte, comme à regret, pour laisser apparaître la lourde silhouette de Mrs. Nettleship qui, après avoir fait entrer Mary, avait ensuite refermé la porte comme celle d'une forteresse. Dans le hall une seule lampe à pétrole en cuivre répandait sa lumière tranquille sous les tapis aux riches coloris, les sièges en acajou au dossier droit et le bel escalier. Une tête de renard sculptée ornait le portemanteau auquel étaient accrochés plusieurs chapeaux, une laisse de chien et un imperméable. Mrs. Nettleship portait une robe imprimée bleu clair et un tablier d'une blancheur immaculée : ses cheveux frisés étaient couleur de sable et son sourire plus hostile que cordial.

« Mr. Whiteoak n'est pas à la maison, dit-elle; et même s'il y était, je doute qu'il désirerait vous voir à cette heure-ci. »

Son ton semblait rendre Mary responsable de l'arrivée tardive du train. Se tournant vers l'homme qui allait entrer dans le hall avec la malle de Mary, elle lui ordonna : « Martin, faites passer ceci par la porte de service. » Et son ton signifiait que Martin aurait dû introduire la jeune gouvernante par la même entrée. Le domestique se retira d'un air maussade.

« Avez-vous faim? demanda Mrs. Nettleship comme si la faim était bien la dernière chose qu'elle eût pu supporter de la part de Mary.

— Non merci, certainement pas, répondit Mary qui eût cependant payé bien cher une assiette de potage.

— Heureusement, car le feu est éteint. Je suppose que vous ne demandez qu'à aller tout droit dans votre chambre.

— Oui, je suis plutôt fatiguée.

— Une ombre dans un linceul, voilà de quoi vous avez l'air, déclara Mrs. Nettleship. Etes-vous toujours comme cela?

— Mon Dieu, non! s'écria Mary qui commençait à éprouver une certaine irritation. N'oubliez pas que je viens de faire un long et pénible voyage. J'ai été malade pendant presque toute la traversée. »

Mrs. Nettleship regarda sans broncher le bout de ses pieds.

« Je n'ai jamais traversé la mer, dit-elle. Je crois préférable de rester chez soi et de gagner sa vie dans le pays où l'on est né.

— Mais comment ce pays se serait-il peuplé si tout le monde était resté chez soi?

— Il en est assez venu maintenant. Il est temps que cela s'arrête.

— De toute façon, je suis ici », dit Mary en riant tout en se demandant quelle pouvait bien être la position de Mrs. Nettleship dans la maison. Celle-ci se chargea elle-même de le lui apprendre quand elle l'eut accompagnée dans sa chambre.

« Je tiens la maison de Mr. Whiteoak depuis que sa femme est morte, déclara-t-elle en croisant ses deux mains sur son estomac. Il y a cinq ans de cela et si une autre avait pu mieux faire, j'aimerais la rencontrer. Vous aurez de quoi vous occuper.

— Je suppose que deux enfants, quels qu'ils

soient, fournissent toujours une occupation suffisante. »

Mrs. Nettleship sourit, ses yeux brillèrent.

« Ils feraient tout pour moi. »

« Vous êtes jalouse, pensa Mary. Vous êtes furieuse de ma venue. Il en est d'ailleurs toujours ainsi. Je ne crois pas qu'aucune gouvernante ait jamais pénétré dans une maison privée d'une autorité féminine légitime sans exciter le mécontentement de la femme de charge. »

Mrs. Nettleship parut lire dans ses pensées; son sourire devint une grimace ironique.

« En ce qui me concerne, dit-elle, je suis ravie de votre arrivée. Je ne peux venir à bout de mon travail avec deux enfants ne cessant d'aller et venir en courant dans ma cuisine. Evidemment, quand la vieille dame reviendra, ce sera différent. Elle a une volonté de fer et n'accepte aucune sottise de personne. »

Mary se rendit compte que la domestique s'attarderait volontiers pour bavarder. Son sourire s'élargissait sur des lèvres qui pâlissaient en s'écartant. Mary bâilla deux fois en répétant qu'elle était affreusement lasse et Mrs. Nettleship se décida enfin à se retirer; elle s'arrêta encore sur le seuil pour dire :

« A ce dernier étage il n'y a que vous et les enfants. Mieux vaut ne pas faire de bruit et ne pas les réveiller. Ils se lèveront de bonne heure. Elisa et moi couchons au sous-sol; il y fait frais l'été et chaud en hiver; il faudra venir nous y voir. »

Quand elle se fut retirée, son sourire grimaçant qui découvrait ses dents semblait encore flotter dans l'air.

Mary ne comptait pas dormir. Tout était trop nouveau, trop étrange. Le silence obscur et enveloppant de la nuit sans lune pénétrait par les fenêtres ouvertes. Chaque pièce de cette maison inconnue semblait se replier sur elle-même pour se glisser ensuite auprès de la nouvelle venue et s'efforcer d'être la première à frapper son esprit, à s'accrocher à sa mémoire sans qu'elle pût jamais l'oublier. Même si elle ne restait qu'un mois dans cette maison, elle ne serait plus jamais la même. Cette maison, cette famille dont elle n'avait jusqu'à là rencontré qu'un seul membre, la marqueraient de leur empreinte. Elle remonta le drap sur sa tête essayant de s'y enfermer pour se protéger contre l'appel de la maison. Il y avait tout près d'elle la chambre où dormaient les enfants. Elle aurait aimé les voir endormis, inconscients; étudier leurs visages et même les toucher avant qu'ils ne fussent eux-mêmes capables de la toucher. La confiance qui l'avait soutenue au cours de ses préparatifs à Londres, puis au cours du voyage, s'effondrait soudain. Elle se sentait infiniment seule. Quoi qu'il pût arriver, nul ne viendrait la réconforter, nul ne se soucierait d'elle. Comme une vague glacée la submergeant lui vint la conscience de sa solitude. Elle s'y laissa engloutir et s'endormit épuisée, pour ne s'éveiller que lorsque la grande et vieille horloge au bas de l'escalier sonna six heures.

Elle vit alors la silhouette fantomatique du bateau qui l'avait amenée d'Angleterre se fondre dans les brumes de l'océan. Elle vit cette maison appelée Jalna s'élevant comme une forteresse dans ce pays neuf, entourée de ses bois et de ses champs. Elle entendit un cardinal lancer vigoureusement son

joyeux coup de sifflet comme s'il devait vivre intensément chaque instant de sa vie; elle entendit bêler les moutons et s'élever soudain le rire d'un petit garçon, le petit garçon de sept ans dans la chambre voisine; un rire léger, clair et étonnant de vitalité. Puis des pas légers et rapides parcoururent le corridor et quelque chose de lourd rebondit contre sa porte.

Elle sauta hors du lit et l'ouvrit toute grande mais il n'y avait personne.

CHAPITRE II

LES ENFANTS

RENNY WHITEOAK se réveilla ce matin-là dans la joie de vivre et jaillit de l'étang profond du sommeil comme un poisson chatoyant. Il portait une légère chemise de nuit bleue. Sa peau était blanche et rose, et ses cheveux châains prenaient une teinte rousse dans le rai de soleil qui tombait sur le lit. De l'alcôve où il dormait, il promena ses regards sur la grande chambre qu'il partageait avec sa sœur Meg et où se trouvaient presque tous ses trésors : son étagère de livres, le placard plein de jouets qu'il abandonnait en grandissant, sa canne à pêche, son train mécanique quelque peu détraqué qui refusait de marcher, sa tirelire dans laquelle il glissait à regret quelques pièces d'argent quand on l'y forçait et dont son père avait la clef. Une large étendue de ciel bleu sur laquelle voguait un nuage en forme de galère remplissait la fenêtre à l'exception d'un petit espace où se balançait la branche la plus haute d'un bouleau argenté. L'air était chaud. Brusquement Renny, d'un coup de pied, rejeta ses couvertures et lança ses jambes en l'air comme un poisson l'eût fait de sa queue; il les lança si haut

dans le soleil que seules ses épaules touchaient encore le lit; il répéta ce mouvement à plusieurs reprises, creusant chaque fois davantage la dépression déjà formée dans le matelas. Puis il resta allongé, immobile, se souvenant que la nouvelle gouvernante de Meg avait dû arriver la veille au soir et qu'elle dormait en ce moment dans la chambre voisine. Il y pensait uniquement comme à la gouvernante de Meg car, à la rentrée prochaine, il partirait en pension comme l'avait déjà fait son ami Maurice Vaughan, de deux ans plus vieux que lui; il n'y avait pas, près de Jalna, d'école où il pût se rendre chaque jour. Les pensées du petit garçon revinrent à la gouvernante; il se ramassa sur lui-même, sauta hors du lit et traversa légèrement la chambre jusqu'au lit de sa sœur. Meg dormait, roulée en boule, et sa natte châtain clair barrait l'oreiller. Elle reposait dans sa chaude retraite féminine. Renny s'assit à côté du lit et posa son visage près du sien, respirant bruyamment. Leurs souffles se mêlèrent, chauds et vigoureux comme le parfum du trèfle dans le soleil.

Furieuse d'être réveillée, Meg se recroquevilla encore davantage; ses genoux se rejoignirent sous son menton; la peau blanche et lisse de son front se plissa.

« Va-t'en! » Et elle lui lança un coup de pied, tout son corps convulsé sous les couvertures.

« Meggie, écoute. Ta gouvernante est arrivée. Je l'ai entendue hier soir.

— Ce n'est pas ma gouvernante.

— Mais si.

— Mais non. C'est aussi la tienne.

— Elle sera la tienne pendant des années. »

Jusqu'à ce point de la discussion, Meg avait tenu ses yeux hermétiquement fermés; elle les ouvrit enfin; ils étaient très bleus.

« L'as-tu vue? demanda-t-elle.

— Non, mais Mrs. Nettleship est montée avec elle. Je les ai entendues parler. Je vais te dire ce qu'elles racontaient. »

Il posa ses pieds sur le bord du lit et serra ses genoux dans ses mains. Meg aperçut les plantes noires et hurla :

« Retire-toi de mon lit!

— Pourquoi? demanda-t-il étonné.

— Tes pieds dégoûtants! Regarde-les un peu. »

Il souleva son pied gauche et le contempla sans la moindre émotion : « Ce n'est que ça!

— On te défend de te coucher avant de te laver. On te défend de marcher pieds nus. Si papa te voyait...

— Eh bien, je m'en vais. Je ne te dirai rien. »

Elle l'attrapa par le fond de sa chemise de nuit.

« Allons, dis-moi ce qu'elles racontaient.

— La vieille Nettle disait qu'il y avait de quoi faire avec nous, qu'elle ne pouvait supporter que nous courions dans sa cuisine et qu'elle était contente qu'une gouvernante soit arrivée.

— Sapristi! s'écria Meg.

— La gouvernante avait l'air de jouer un peu à la dame, reprit Renny qui avait entendu son père employer cette expression et la répétait avec assurance.

— *Nous* lui ferons jouer ce jeu-là! dit Meg.

— Je vais te dire ce que nous allons faire; habillons-nous, jetons quelque chose contre sa porte et sauvons-nous. »

Ce n'était pas encore l'époque des shorts et des chandails, des robes courtes et des jambes nues ou de toute autre tenue de sport aussi rudimentaire. Renny enfila un sous-vêtement, une chemise, des pantalons tenus par des bretelles dont il était fier et une veste; des chaussettes noires et des souliers lacés complétèrent sa tenue. Meg, encore à demi endormie, revêtit un sous-vêtement, des bas noirs fixés à des jarretelles qui pendaient d'un corset lourdement baleiné, des pantalons blancs garnis de dentelles, un jupon blanc amidonné boutonné dans le dos, une jupe de serge plissée bleu marine descendant au-dessous du genou et une blouse de toile blanche avec un col marin amidonné. La journée de juin s'annonçait comme devant être très chaude et des gouttes de sueur perlaient déjà sur le nez de Meg quand elle eut achevé de s'habiller. Elle trempa un coin de serviette dans le pot à eau et se frotta le visage avec, puis s'essuya avec un autre coin. Elle hésita devant la détestable corvée qui consistait à se brosser les dents et décida d'y renoncer. Après tout, il s'agissait d'un jour exceptionnel et ses dents avaient droit au repos. Mais elle ne négligea pas ses prières. S'agenouillant au pied de son lit, elle croisa ses mains et murmura :

*Seigneur, entends ma prière matinale,
Protège-moi du péché, de tout mal et tout piège,
Guide-moi dans la connaissance de ton amour,
Et garde mes pensées levées vers le Ciel.*

Ses dévotions achevées, Meg se releva, défit la natte de ses cheveux et leur donna six coups de brosse. Sa chevelure reprit vie, capta le soleil et s'étala sur ses épaules comme un épais mais léger

manteau brun. Elle était maintenant prête pour la journée. Renny s'était couché en travers du lit, tenant son fox-terrier dans les bras. Le petit chien léchait systématiquement son oreille.

« Tais-toi, dit-il. Je compte les coups de langue, cent huit, cent neuf, cent...

— Tu peux rester là si tu veux, dit sa sœur, moi, je m'en vais. Je veux déjeuner avant qu'elle ne descende. »

Renny sauta sur ses pieds. Il tenait dans une main une grosse balle en caoutchouc et en passant devant la porte de Mary, la jeta avec force contre le panneau; puis saisissant la main de Meg, il l'entraîna à toute vitesse dans l'escalier. Les marches de ce dernier étage étaient raides et assez étroites; le temps était encore proche où ils le descendaient avec précaution, une marche après l'autre. Mais ce matin-là, ils se jetèrent en quelque sorte en bas, puis s'arrêtèrent sur le palier du premier étage pour écouter. Le silence régnait partout. La porte de la chambre paternelle était fermée; la porte des autres chambres également mais celles-ci étaient vides, leurs volets clos et leurs lits bien plats sous les blanches courtelines. Meg posa son oreille contre la serrure de la chambre de son père.

« Il respire, murmura-t-elle. Il ne ronfle pas tout à fait.

— Écoutons. » Et Renny, à son tour, tendit l'oreille.

Bien que la porte fût close, leur père leur était aussi proche que s'il se fût trouvé devant eux. Il était la merveilleuse réalité de leur vie et son souffle comptait plus à leurs yeux que tous les cris des autres hommes.

Quand leur grand-mère était à Jalna, elle devenait un grand personnage, mais lorsqu'une mer lointaine d'Irlande ou d'Angleterre l'avait absorbée, elle devenait comme un spectacle grandiose — une montagne, une falaise — que l'on pouvait oublier quand on ne le voyait plus. Les visites de leurs oncles et tante étaient un mélange de plaisir exquis — car ils apportaient toujours des cadeaux — et de profonde humiliation, car ils ne ménageaient pas leurs critiques : « Ne te tiens pas comme cela. Tiens ta fourchette comme ceci. » Ils faisaient aussi répéter ce qu'on leur disait, lentement et correctement. Ces critiques s'adressaient beaucoup plus souvent à Renny qu'à Meg. Les oncles regardaient son père avec stupeur et disaient : « Ma parole, Philip, cet enfant devient un vrai petit voyou. »

« Il ronfle aussi, affirma Renny.

— Certainement pas. Si tu appelles ça ronfler, que dirais-tu alors si tu entendais la vieille Nettle. » C'était ainsi qu'ils appelaient Mrs. Nettleship.

« Quand l'as-tu entendue ?

— Quand elle dort, l'après-midi. Tiens, écoute. »

Et Meg fit une imitation bruyante qui effraya le fox-terrier et provoqua de sa part des aboiements furieux. Les enfants achevèrent de descendre le grand escalier suivis du chien aboyant toujours ; ils traversèrent le hall en courant et dégringolèrent à grand bruit l'escalier sans tapis qui conduisait au sous-sol. Mrs. Nettleship et Elisa déjeunaient devant une petite table. Les deux femmes et la pièce tout entière resplendissaient de propreté. Le soleil matinal fouillait chaque recoin, s'étalait sur le bois bien lavé de la grande table et brillait sur le four-

neau bien astiqué ainsi que sur les rangées de casseroles où il n'aurait pu découvrir la moindre trace de négligence ou de poussière. Une délicieuse odeur de bacon et de pain grillé était répandue dans l'air. Le petit chien courut aussitôt vers la table et sauta dessus.

Un jour ordinaire, Mrs. Nettleship eût tout simplement envoyé promener les enfants, mais ce matin-là elle éprouvait pour eux une douloureuse pitié qu'elle exprimait par un hochement de tête chaque fois qu'elle les regardait.

« Pauvres petites créatures, murmura-t-elle à Elisa. Pas de mère et encore une de ces gouvernantes!

— Mon Dieu, mon Dieu », gémit Elisa, introduisant subrepticement un débris de bacon dans la gueule du terrier.

Les enfants s'assirent tous deux au pied de l'escalier.

« A quoi ressemble-t-elle? demanda Renny.

— Attendez de la voir, répliqua Mrs. Nettleship en ricanant. Une vraie poupée, c'est flagrant! Jamais de ma vie je n'ai vu une institutrice de ce genre!

— Qu'est-ce que c'est *flagrant*?

— Scandaleux, voilà ce que c'est!

— Oh! a-t-elle de la peinture sur la figure?

— Je n'en serais pas surprise. Elle porte des vêtements extravagants.

— Cela me paraît bien, dit Meg, mieux que les deux autres.

— Le Ciel veuille que vous ne soyez pas déçue. Elle est de l'espèce intrigante. Aimable par-devant, et disant du mal par-derrière.

— Voulez-vous dire qu'elle racontera des histoires à papa? » demanda Meg.

Renny s'approcha de Mrs. Nettleship. Il était parfaitement conscient du faible qu'elle éprouvait à son égard et lui adressa un sourire câlin.

« Je veux de la confiture de groseille sur mon pain ce matin, et puis du bacon avec un œuf dessus. Pas de porridge. »

La femme de charge l'entoura de ses bras; il vit ses lèvres bleues se plisser et s'approcher de son visage et rejeta en arrière son petit corps souple pour en éviter le contact. D'un doigt circonspect il lui chatouilla le bas du cou : « Allons, Nettle, insista-t-il, de la confiture de groseille. Un œuf frit, deux œufs frits et pas de porridge. »

Elle ferma les yeux, ne cherchant pas à résister. Meg, impassible, contemplait la scène. La femme de charge demanda alors :

« Vous êtes-vous lavé, hier soir? Vos pieds et vos jambes étaient pleins de sable, vous en souvenez-vous? »

— Oui, affirma-t-il en réponse à cette dernière question seulement.

— Vous êtes un brave garçon... » Elle jeta à Elisa un regard de côté qui signifiait : « Vous voyez comme il m'aime. »

Quelque chose dans ce regard impressionna désagréablement Elisa qui se leva et commença à débarrasser la table.

Mrs. Nettleship était venue d'une ville située à soixante milles de là. Nul ne savait rien de son passé, ni si son mari était mort ou vivant. Avant de venir à Jalna, elle avait été placée huit ans chez une vieille dame paralysée qui avait fini par mourir.

Et, depuis six ans, elle combattait obstinément la saleté et le désordre de la maison de Philip Whiteoak, entraînant Elisa à sa suite. Philip répétait souvent qu'un homme pouvait difficilement avoir deux meilleures domestiques mais ajoutait avec un haussement d'épaules : « Elles ne sont pas précisément ce que l'on appelle des femmes faciles à vivre. »

« Voulez-vous déjeuner à la cuisine? demanda Mrs. Nettleship à Renny en ignorant la présence de Meg. C'est probablement votre dernière chance de le faire d'ici bien longtemps. »

Pour toute réponse, il tira une chaise vers la table en la raclant contre le plancher. Meg en fit aussitôt de même et Mrs. Nettleship dit à Elisa : « Allez faire vos lits, je m'occuperai de lui. »

S'appuyant de ses deux mains posées à plat contre le bord de la table, Renny pencha sa chaise en arrière et surveilla les préparatifs de son déjeuner avec un regard de connaisseur.

« Ce sera bien pire pour vous que pour votre sœur d'avoir cette Anglaise ici.

— Je vais aller à l'école.

— Pas avant un an, railla-t-elle. Elle peut vous en faire voir de toutes les couleurs d'ici là.

— Je voudrais la voir essayer. »

Il y eut un silence au cours duquel l'attention de Mrs. Nettleship se concentra sur la poêle à frire; elle posa l'assiette encore grésillante devant le petit garçon.

« Les dames doivent être servies les premières », dit Meg.

Renny poussa aussitôt l'assiette devant elle :

« Alors, prends-la », dit-il.

Mais Mrs. Nettleship lui saisit violemment le poignet. « Pas de ça, dit-elle. Je n'aime pas qu'on se mêle de mes affaires.. »

— Puisqu'il a dit que je pouvais la prendre, c'est que c'est vrai, dit Meg avec obstination.

— Pas dans cette cuisine. Si vous ne voulez pas faire ce que je veux, vous irez déjeuner en haut, avec *elle*. »

Elle regarda avec satisfaction Renny attaquer son bacon et passa une main dans ses cheveux. « Seigneur, quelle tignasse! s'écria-t-elle. Je parie que vous ne l'avez pas même effleurée d'un coup de brosse ce matin. »

Elle posa une assiette devant Meg avec une indifférence calculée et quand elle apporta le pot de confiture de groseille, elle le plaça à la portée de la main de Renny.

« Maintenant, dit-elle, quand ils eurent fini, je vais prendre une brosse et démêler vos cheveux, jeune homme. Servez-vous de vos serviettes, tous les deux. » Elle disparut dans le couloir qui conduisait dans les chambres des domestiques.

Une seconde plus tard les enfants grimpaient silencieusement l'escalier. Le fox-terrier les suivait, mordillant dans son excitation tantôt une de leurs jambes, tantôt l'autre. Arrivés en haut des marches, tous trois s'abandonnèrent à leur joie et détalèrent dans le hall, riant et aboyant. La porte d'entrée était grande ouverte. La nature merveilleusement verte dans sa fraîcheur les appelait au-dehors. Ils s'élancèrent sous le porche.

« J'arrive le premier à la barrière », hurla Renny.

CHAPITRE III

PHILIP

UNE heure plus tard, Philip ouvrit la porte de sa chambre et la referma sans bruit. Il jeta un regard vaguement inquiet sur l'escalier qui menait à l'étage supérieur où dormait la nouvelle gouvernante. La timidité n'y était pour rien mais il redoutait les complications qu'elle ne manquerait pas d'introduire dans son existence. Jamais il n'oublierait les désagréments dus à la présence de Miss Turnbull, la gouvernante précédente. Celle-ci était de l'espèce pédante et dédaigneuse, odieuse à l'égard des domestiques, absolument déraisonnable (aux yeux de Philip tout au moins) dans sa conduite avec les enfants et l'accablant de ses récriminations. Les spectacles et les bruits de la ferme étaient, pour Miss Turnbull, un scandale perpétuel. Philip souhaitait que la nouvelle venue fût une campagnarde. Ernest avait singulièrement peu parlé d'elle dans sa lettre, disant simplement qu'elle semblait agréable et très intelligente et qu'elle avait de bonnes références. Philip poussa un grand soupir à la pensée qu'il devrait supporter trois femmes étrangères dans sa

maison, mais comment pouvait-il en être autrement? Mrs. Nettleship n'était certainement pas capable de s'occuper convenablement d'une petite fille. Le sort d'un homme qui avait le malheur d'être veuf n'était pas toujours enviable. Philip s'était parfaitement habitué à son veuvage mais n'avait cessé de regretter la façon dont Margaret venait toujours à bout des difficultés domestiques. C'était une créature vigoureuse, toujours persuadée qu'elle avait raison, un caractère violent. Elle était morte âgée seulement de vingt-cinq ans; peut-être avec le temps se serait-elle un peu adoucie. C'était stupéfiant de la voir tenir tête aux accès de colère de sa mère, également terribles. Cependant sa mère avait connu Margaret dès sa tendre enfance, l'avait tenue bébé sur ses genoux. Philip avait l'impression qu'on ne pouvait faire moins que de comprendre parfaitement les êtres que l'on a toujours connus. Mais les femmes diffèrent des hommes...

Il sortit sa montre en or de la poche de son gilet et fit une grimace. Trop tard pour aller jusqu'aux écuries avant le déjeuner comme il en avait l'intention. Après tout, autant faire face tout de suite à la situation, avaler la corvée et déjeuner avec les enfants et cette Miss Wakefield. Il descendit l'escalier avec la moue chagrine d'un enfant gâté et jeta un regard dans la salle à manger; le couvert y était mis pour deux. Son visage n'exprima plus alors que la désolation. Où étaient donc les enfants? Il n'allait tout de même pas se voir contraint de déjeuner en tête à tête avec cette femme le premier matin après son arrivée. Il ne le pouvait ni ne le voulait. Il alla tirer le cordon de la cloche et Elisa apparut aussitôt.

« Vous désirez votre déjeuner, monsieur? de-manda-t-elle. »

— Elisa, où sont les enfants?

— Ils ont déjeuné de bonne heure et ils sont sortis.

— Allez me les chercher, je vous prie. Non, je les appellerai moi-même. » Et jetant à Elisa un regard désolé, il demanda : « Elisa, où est cette gouvernante? »

— Dans la bibliothèque. Je crois qu'elle vous attend, monsieur, répondit Elisa qui ne put retenir un sourire devant le regard consterné de son maître. Elle a apporté des livres, des crayons et du papier avec elle.

— Dans la bibliothèque! » répéta-t-il, les yeux fixés sur la double porte qui séparait les deux pièces. La bibliothèque, qui était plutôt un petit salon, lui était plus particulièrement attribuée et la pensée qu'une étrangère en avait pris possession dépassait ce qu'il pouvait supporter. Il fallait l'informer que ce n'était pas sa place.

Il se dirigea vers une porte de côté qui s'ouvrait du hall dans le parc et qui était grande ouverte. Il sortit dans l'air matinal et fit une large inspiration avant de chercher dans sa poche un sifflet qui servait à appeler aussi bien les enfants que les chiens. Ce sifflet était taillé dans de l'os et s'accrochait à une solide chaîne d'argent. Philip lança un appel perçant puis attendit. Un second coup de sifflet resta encore sans réponse. Fronçant un peu les sourcils, il respira profondément et lança un appel plus péremptoire encore. Du fond du verger qui s'étendait derrière la maison, à l'endroit même où les pétales des fleurs de pommiers formaient un

tapis blanc, deux petites silhouettes apparurent.

« Renny, cria Philip, Meggie! »

Renny s'efforçait de dissimuler sa canne à pêche dans l'herbe haute du verger.

« Je t'ai vu, lança Philip; apporte-moi ça ici. »

Les deux enfants trottèrent vers leur père, Renny portant sa canne à pêche dont la ligne se balançait dangereusement, l'hameçon se rapprochant à chaque pas du visage de sa sœur.

« Regarde donc ce que tu fais, jeune imbécile! Attention à l'hameçon! » Philip était exaspéré.

Les enfants se trouvèrent enfin devant lui, levant les yeux vers son visage. Il prit la canne à pêche et enroula le fil autour du moulinet, opération qui lui suggéra l'idée de partir quelques jours à la pêche pendant que la nouvelle institutrice s'installerait.

« Voilà qui est fait, dit-il en appuyant le roseau contre le mur. Maintenant nous allons aller voir Miss Wakefield. Il faudra travailler, vous entendez. »

Les grands yeux bleus de Meg étaient lourds de tristesse; le chagrin rétrécissait ceux de Renny. Ils glissèrent chacun une main dans celle de leur père. Il se sentit alors plus fort pour affronter l'épreuve et se pencha pour les embrasser l'un après l'autre. Par la même occasion, il remarqua l'état de leurs chevelures.

« Un instant », dit-il. Prenant un petit étui de cuir dans sa poche il en sortit un peigne qu'il passa d'abord dans l'épaisse chevelure d'un brun roux de Renny, s'écriant : « Par Dieu, quelle crinière! Il faudra la couper. A toi, Meg. » Il ne put que mettre un peu d'ordre autour du visage de la petite fille qui le regardait avec la même expression confiante

que ses épagneuls quand il les peignait. « Ce sont vraiment de beaux enfants, songea-t-il, des enfants très intelligents, nul ne peut le nier. » « Allons, venez, cela suffira. » Il les entraîna jusqu'à la porte de la bibliothèque où ils pénétrèrent.

Mary était debout devant la fenêtre. Elle se retourna, surprise, et leur fit face. Elle se sentait pâlir d'émotion. Le terrible moment était enfin venu, l'heure de sa rencontre avec son employeur et ses futurs élèves. Un instant lui suffit pour prendre enfin conscience de son inaptitude et de son incapacité. Elle n'avait jamais été institutrice et elle ignorait tout de la nature enfantine. Elle ne savait même pas vivre en société. Elle dut se raidir contre un sentiment de panique d'abord, et ensuite contre une sorte de stupeur. Elle s'attendait à voir un homme entre deux âges, légèrement plus jeune qu'Ernest Whiteoak. Elle supposait que tous les veufs étaient d'âge mûr comme elle s'imaginait que tous les enfants étaient d'adorables petits anges. Or, elle se trouvait soudain en face d'un jeune homme — à peine plus de trente ans — ayant les plus beaux yeux bleus qu'elle eût jamais vus, qui lui souriait tout en tenant par la main deux enfants qui n'avaient absolument rien d'angélique.

Philip prit la parole.

« Je regrette de vous avoir fait attendre, Miss Wakefield. Je suis Philip Whiteoak et voici Meg et Renny. »

Il lui tendit la main, prit la sienne et sous la chaude étreinte de ses doigts, elle sentit sa frayeur se dissiper.

Elle serra ensuite les petites mains des enfants. Meg leva vers elle un visage vide de toute expres-

sion avec, cependant, une nuance d'hostilité dans cette absence même d'expression. Les yeux noirs et brillants de Renny croisèrent les siens avec circonspection. Il esquissa un faible sourire comme si ses lèvres étaient paralysées puis referma la bouche. En se rendant dans la salle à manger, Philip lui demanda des nouvelles de son voyage. Ils s'assirent à leurs places, Mary entre les deux enfants, Philip au milieu de la table.

« Nous avons déjà déjeuné, s'écria Meg. J'avais oublié.

— Oui, nous avons déjeuné. Nous ne pouvons pas déjeuner deux fois, papa. » Et Renny éclata soudain d'un rire joyeux et aigu de petit garçon. Il sauta à bas de sa chaise, courut à côté de son père et lui jeta un bras autour du cou.

« Je mangerais bien encore un petit peu, dit Meg. Nettle ne m'a presque rien donné. »

Philip jeta à Mary un regard rieur.

« Je suppose, dit-il, que tous vos petits élèves anglais avaient des manières parfaites.

— Certainement pas. »

Que répondrait-elle s'il lui demandait de combien d'enfants elle s'était occupée? Une sorte d'angoisse l'envahit. Elisa lui offrait du porridge et un pot du lait le plus crémeux qu'elle eût jamais vu. « Merci », dit-elle, et elle commença à se servir.

Ce fut de Meg que vint la question redoutée.

« De combien d'enfants avez-vous été la gouvernante? demanda-t-elle.

— Pas de beaucoup. En réalité d'un seul, pendant quelque temps.

— Était-ce une petite fille?

— Oui.

— Combien de temps êtes-vous restée auprès d'elle? »

Mary eut la certitude que l'enfant devinait son trouble. Elle rougit profondément mais se tourna avec toute la dignité possible vers Philip.

« J'espère que Mr. Ernest Whiteoak ne vous a pas dit que j'avais beaucoup d'expérience; je n'ai jamais eu cette prétention car cela n'est pas vrai.

— Vous le pourriez difficilement à votre âge, répondit gaiement Philip.

— En réalité, je n'ai qu'une seule référence.

— Une seule référence! s'écria Meg, bien que son visage restât impassible.

— Tais-toi et mange ton porridge, lui dit son père.

— Je n'en veux pas. J'ai dit que je mangerais bien encore un petit peu, mais pas de porridge.

— Je suppose, reprit Mary, que votre frère devait être tout à fait découragé quand il m'a engagée. L'autre gouvernante s'était cassé les deux jambes. »

Philip exprima sa sympathie pour la gouvernante absente par une inclinaison de la tête, mais les enfants éclatèrent d'un rire moqueur.

« Cassé les jambes! hurla Renny. Cassé les deux jambes. Elle ne pouvait plus servir à rien après cela. Est-ce qu'on l'a abattue avec un fusil?

— Ah! ah! ah! Je n'ai jamais rien entendu de pareil, s'écria Meg. L'a-t-on abattue, Miss Wakefield? »

« Jeunes sauvages », pensa Mary, presque effrayée. Ils semblaient former un tout si parfait à eux trois, être si sûrs d'eux-mêmes. Qu'y avait-il derrière le sourire heureux de ce jeune père? Elle

regarda ses belles mains qui repoussaient gentiment Renny vers sa chaise, sa belle tête à la chevelure blonde, épaisse et un peu en désordre. Mais ses yeux surtout la fascinaient non par la flamme mystérieuse et caressante des yeux noirs dont elle avait toujours paré le mari de ses rêves, mais par leur teinte bleue, douce, profonde et tendre derrière les paupières bien découpées. Mary cessa de manger son œuf poché et ferma les yeux afin de peser plus exactement la valeur des adjectifs qui pourraient s'appliquer à ceux de Philip.

« Ces enfants sont de vrais démons, dit ce dernier. Il faudra que vous les transformiez.

— Pourquoi fermez-vous les yeux, Miss Wakefield? demanda Meg.

— Pour ne pas te voir, répondit son père. Allons, plus de question. Tais-toi jusqu'à ce qu'on te demande de parler. »

Une étrange exaltation se mêlait à l'appréhension qu'éprouvait Mary quant à l'accomplissement de sa tâche future. Était-ce la présence chaude et sereine de Philip qui contrastait si bien avec l'irritabilité de son père? Elle avait vécu au cœur même de Londres une vie singulièrement isolée, toujours sur le qui-vive en attendant ce père dont elle ne pouvait jamais prévoir le retour. Bien qu'elle eût certainement refusé de le reconnaître, c'était dans sa nature de se faire l'esclave d'un homme. Était-ce de se trouver seule femme auprès de ce mâle rayonnant? Car personne, pensait-elle n'aurait pu nier ce rayonnement tandis qu'assis au haut de la table, ses larges épaules légèrement voûtées, il étalait du miel sur une épaisse tranche de pain blanc fait à Jalna même.

« C'est notre propre miel, dit-il comme pour la mettre à son aise.

— Vraiment! Quelle merveille!

— Avez-vous peur des abeilles? Je veux dire de leur dard. »

Elle remarqua pour la première fois qu'il avait un léger défaut de langue, prononçant les *je* comme des *ve*. La vérité était que la nonchalance de Philip petit garçon, l'avait empêché de corriger ce défaut en dépit des observations de sa mère, et maintenant il n'en avait même plus conscience.

« J'en ai peur, du moins je le suppose. Je ne me souviens pas avoir jamais approché une abeille. »

Cette réponse provoqua une fois de plus le rire aigu de Renny.

Meg à qui l'on avait défendu de parler pointa son doigt dans la direction du miel qui brillait dans son rayon et le porta ensuite à sa bouche. Philip fit un clin d'œil à Mary comme pour dire : « Voyez comme je les dresse. » Ce clin d'œil brisa plus de barrière entre eux que ne l'aurait fait un mois de bonne camaraderie. Les deux paupières se rencontrèrent une seconde sur le bleu doux de la pupille, la cachant puis s'écartant à nouveau pour permettre à son regard souriant de plonger dans celui de Mary qui pensa : « Il n'a aucune dignité, mais il est adorable. »

Il servit Meg de miel puis désignant d'un geste de la tête les deux portraits peints à l'huile qui se trouvaient derrière Mary, déclara :

« Ce sont les portraits de mes parents. Mon père est mort. Mais vous verrez ma mère un de ces jours. C'est un caractère. Elle a plus de soixante-cinq ans, mais vous ne vous en douteriez pas. »

Mary se tourna sur sa chaise afin de voir les portraits et Philip en profita pour mieux la regarder. La façon dont ses cheveux étaient roulés sur la nuque à la mode française lui plaisait comme lui plaisait aussi la longue ligne pleine de grâce de son cou et de ses épaules. « Quel dommage, pensa-t-il, que les femmes portent ces larges rubans passés deux fois autour du cou et noués par derrière en un gros nœud. » Le ruban que portait Mary était bleu clair avec des pois blancs; son corsage était blanc et sa jupe de serge bleu marine atteignait juste sa cheville. « Elle est fraîche comme le matin, pensa-t-il encore, et très jeune. » C'était une agréable surprise et la satisfaction éclairait son beau visage quand elle se retourna vers lui.

« Quels beaux portraits, s'écria-t-elle, et quel bonheur pour vous de les posséder! Ma mère était charmante, mais je n'ai d'elle qu'une photographie fanée.

— Je suppose que vous lui ressemblez. »

Elle sentit son regard soudain assuré fixé sur elle et rougit en faisant un signe d'assentiment.

« On le dit. Et vous, vous ressemblez à votre père. »

Il avança les lèvres et plissa son front.

« Une bien faible imitation, si l'on en croit ma mère. Vous le voyez en uniforme de hussard, bien que sa famille qui était une famille de militaires, eût la plupart de ses membres dans les Buffs¹. Ces deux portraits ont été peints à Londres avant leur départ pour le Canada. Ils les ont apportés avec eux sur le même bateau. Ils ont construit cette mai-

1. « Buff » = chamois. Régiment anglais appelé ainsi pour la couleur de son uniforme.

son où je suis né ainsi que celui de mes frères que vous avez vu à Londres. Belle maison, n'est-ce pas?

— Oh! oui, approuva-t-elle avec enthousiasme.

— J'élève des chevaux, continua-t-il, comme pour faciliter le développement de leurs relations.

— Que c'est intéressant! »

Elle se pencha un peu vers lui pendant que Meg ne cessait de l'observer bien en face.

« Et du bétail. »

— C'est délicieux.

— J'ai aussi quelques moutons de Southdown.

— J'adore les moutons.

— J'élève aussi des enfants, continua-t-il, d'horribles petits enfants. Un vrai fléau. J'envisage la possibilité de me débarrasser d'eux dans le cas où vous ne pourriez rien en tirer. »

On entendit à nouveau le rire perçant de Renny dans lequel Mary crut discerner, cette fois, une nuance de dérision.

« J'essaierai de toutes mes forces, dit-elle en se redressant pour affirmer de son mieux sa compétence.

— La tâche d'un homme est difficile quand la mère n'est plus là », déclara-t-il gravement. Si c'était de la sympathie qu'il cherchait, elle était là, toute proche, dans les yeux de Mary, tandis qu'il ajoutait : « On fait pour le mieux.

— Je suis sûre que vous vous en êtes tiré merveilleusement.

— Entends-tu, Renny? Miss Wakefield croit que je suis un modèle de père. Cela signifie qu'elle croit également que vous êtes des enfants modèles. »

Il entoura le petit garçon de son bras et se retourna vers Mary avec orgueil : « Je parie que vous ne trouveriez pas de teints plus éblouissants en Angleterre.

— Ils sont l'image même de la santé. »

Sa crainte de demeurer seule avec les enfants allait croissant; il y avait en eux quelque chose qui l'intimidait. Ils ne ressemblaient pas du tout à de petits réceptacles attendant qu'on les remplisse de connaissances puisées dans des manuels.

« J'ai apporté quelques livres, dit-elle.

— Très bien. Ils en ont également. Si vous désirez quelque chose, dites-le-moi. Maintenant je vais aller à mon travail et vous au vôtre, Renny?

— Oui, papa.

— Pas de singeries. Meggie?

— Oui, papa.

— Sois une bonne fille. Aide Miss Wakefield. »

Un instant plus tard, Mary se trouva seule avec les deux enfants qui la regardaient d'un œil appréciateur. Elle sourit aussi naturellement qu'elle le put et demanda : « Est-ce que nous travaillons dans ce salon?

— Seigneur non! répondit Meg. C'est là que papa fume. » Et tout en parlant elle continua d'examiner froidement Mary.

Le petit garçon ne disait rien mais accroché par une main au bouton de la porte, il balançait doucement son petit corps.

« Montrez-moi le chemin, alors. »

Elle entoura de son bras les épaules de Meg. Quelle rondeur et quelle fermeté! La petite fille dégageait de l'obstination à travers ses vêtements

et elle se libéra en se tortillant, du bras de Mary. Cette dernière pensa : « C'est bien la dernière fois que je mets mon bras sur votre épaule sans que vous m'y invitiez. »

Mary les entraîna dans le hall. En face de la salle à manger il y avait une porte ouverte. Elle y jeta un coup d'œil furtif, mais les deux enfants le saisirent au passage, se regardèrent et échangèrent un sourire complice.

« C'est la chambre de grand-mère, dit Renny de sa voix claire et perçante. Elle va bientôt revenir. Tout le monde a peur d'elle. » Il regarda Mary comme pour constater l'effet produit par sa déclaration.

« C'est elle qui a renvoyé Miss Turnbull.

— Pourquoi? ne put s'empêcher de demander Mary.

— Oh! elle ne l'aimait pas.

— Voulez-vous voir sa chambre? » demanda Renny. Tout en parlant il ouvrit la porte plus largement encore et entra fièrement dans la pièce avec un air de propriétaire.

« Je peux faire tout ce que je veux ici. Entrez donc.

— Certainement pas », protesta Mary. Mais Meg la prit par la main et l'entraîna dans la chambre : « Il vaut mieux que vous la visitiez maintenant, dit-elle, parce que quand grand-mère sera revenue, vous ne le pourrez pas.

— Moi, je peux toujours, déclara Renny. Voilà son lit. Aimerez-vous y dormir? »

Mary vit un bois de lit recouvert de cuir peint représentant un magnifique dessin de fleurs et de fruits entrelacés; des figures de singes apparaissaient

entre les pétales et les feuilles brillantes sur lesquels des papillons aux lourdes ailes s'accrochaient comme en proie à une ivresse sensuelle.

Le matelas était recouvert d'un dessus de lit en satin brodé aux Indes avec des fils d'or et de soie. Sur la cheminée se dressait la statue d'une déesse chinoise et des meubles en ébène incrusté voisinaient avec le mobilier anglais en noyer. Cette pièce à demi orientale ne pouvait que déplaire à Mary, mais devant la fenêtre ouverte un grand lilas blanc suspendait ses grappes et imprégnait l'air de son parfum.

Mary vit aussitôt en esprit dans cette chambre la belle jeune femme aux lèvres rouges et aux yeux noirs du portrait; elle essaya ensuite de l'imaginer approchant de sa soixante-dixième année. Peut-être était-elle courbée, gémissante, souffrant de rhumatismes.

« Vous n'auriez pas dû me forcer à entrer, Meg, dit-elle. Allons, venez; il faut se mettre au travail. »

Elle s'empara de la main de Renny et fut surprise par l'étreinte des vigoureux petits doigts. Il tira de toutes ses forces sur la main de Mary.

« Cette chambre vous plaît-elle? aimeriez-vous y dormir? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle avec fermeté. Maintenant montrez-moi la salle d'étude.

— Elle ne vous plaît pas? cria-t-il, son petit visage exprimant le chagrin, presque la colère. Pourquoi? C'est une très belle chambre. »

Mary se hâta de dire :

« Je ne dis pas que je ne la trouve pas belle mais simplement qu'elle est trop imposante pour

moi. Je préfère dormir dans une chambre plus modeste.

— Aimez-vous la chambre qu'on vous a donnée? » Il se balançait suspendu à la main de Mary comme il l'avait fait un instant plus tôt accroché au bouton de la porte.

« Beaucoup. Voulez-vous maintenant vous décider à me montrer la salle d'étude? »

Les deux enfants s'élancèrent d'un même élan dans le hall, grimpèrent les deux étages, et Mary entendit claquer une porte. Elle les suivit avec dignité et arrivée en haut, appela : « Enfants, où êtes-vous? »

Renny ouvrit brusquement la porte de leur chambre et la regarda bien en face. Elle aperçut derrière lui une table chargée de livres.

« Je considère, dit-il, que je suis trop grand pour travailler avec une femme.

— C'est pourtant la raison pour laquelle votre papa m'a fait venir, aussi faut-il le faire de bon cœur et le plus agréablement possible. Qu'en pensez-vous? »

Mary s'efforçait d'arborer un gai sourire mais le petit garçon l'intimidait.

« Je considère, continua-t-il, que vous n'en savez pas assez. »

Meg se jeta sur un divan de cuir déchiré et se mit à rire sottement.

« J'en sais plus que vous ne le pensez. Allons, venez, soyez un gentil petit garçon.

— Je *considar*, je *considar*, je *considar* », continua-t-il, sur un ton affecté et en soulevant ses sourcils d'un air supérieur. Un sentiment de panique commença à gagner Mary. Qu'arriverait-il si elle ne

pouvait venir à bout de ces enfants? Si elle devait faire appel à Philip Whiteoak?

Renny changea soudain de tactique. Il se précipita vers un placard, ouvrit une porte, et farfouilla sur une étagère. Il revint auprès d'elle avec un petit pot de verre dans les mains.

« Voulez-vous les voir? » demanda-t-il.

Meg sauta à bas de son divan et vint à côté de son frère.

« Qu'est-ce que c'est? » s'enquit Mary soulagée et méfiante à la fois.

Il lui mit le pot sous le nez. Elle y vit deux horribles petits débris d'un rose brun.

« Les amygdales de Meggie! s'écria-t-il.

— Quelle horreur! » Elle s'écarta, dégoûtée.

« Je les considère comme mes plus chers trésors, déclara Renny en les contemplant avec ravissement.

— Pourquoi répétez-vous toujours : je considère? » demanda Mary pour changer de conversation.

Sa sœur répondit pour lui : « Miss Turnbull le disait à chaque instant. Cela ne vous plaît pas?

— Non, ce mot paraît très égoïste. »

Renny ne voulut pas lui laisser voir qu'il ignorait complètement le sens de cet adjectif et répliqua :

« C'est la raison pour laquelle il me plaît. »

Un pas se fit entendre dans l'escalier; un pas familier pour les enfants et dont Mary devina le propriétaire. Philip entra dans la chambre. Son regard tranquille se posa un instant sur le petit groupe avant de dire :

« Eh bien, c'est une drôle de façon d'accueillir

Miss Wakefield. Croyez-vous que ce genre de choses lui plaisent?

— Cela n'a aucune importance, dit Mary.

— Enlève ça, Renny, ou plutôt donne-le-moi; je m'en charge pour quelques jours. » Le pot passa de la main de son fils dans la sienne. « J'étais monté vous dire que je vais cet après-midi en voiture dans une ferme au bord du lac et si les enfants sont sages, Miss Wakefield, je veux dire *très* sages, vous viendrez tous les trois avec moi... A condition bien entendu que cela vous plaise. » Ses yeux interrogeaient Mary.

« Cela me plairait beaucoup. » Son cœur débordait de reconnaissance. Si elle parvenait seulement à établir son autorité pendant les quelques jours à venir, tout irait bien.

« Si vous avez des difficultés, quelles qu'elles soient, Miss Wakefield, dit-il en regardant ses enfants, dites-le-moi. »

Il les quitta et atteignait à peine l'escalier que Renny, se plantant devant Mary, prononça d'un ton traînant :

« Je considère...

— Que dis-tu? cria Philip.

— Rien, papa. Nous commençons à travailler. »

Philip continua de descendre en se souriant à lui-même. Il ne laisserait pas ce jeune gredin empoisonner l'existence d'une aussi charmante fille. Chaque fois qu'il voyait Mary, son étonnement allait croissant. Quelle mouche avait bien pu piquer Ernest pour qu'il engageât une aussi belle créature? A coup sûr, si sa mère ou sa sœur avaient eu à en décider, Mary n'aurait jamais été engagée. Elles avaient toujours pris beaucoup de peine

pour choisir des gouvernantes dépourvues de tout charme. Elles avaient pourtant bien tort de se tourmenter! Il ne désirait nullement se remarier. Son sort le satisfaisait pleinement; il possédait une belle propriété et ses occupations convenaient à merveille à son tempérament. Du matin au soir, il faisait ce qu'il voulait. Il était profondément reconnaissant à son père de lui avoir laissé Jalna. Pas plus Ernest que Nicolas ne l'aurait apprécié à moitié autant que lui; leurs goûts étaient ceux du Vieux Monde, Londres et Paris avec une échappée de temps en temps sur la Riviera. Lui, Philip, appartenait tout entier au Nouveau; il s'était donné pour toujours au Canada et Jalna c'était le Canada. Ses deux frères avaient eu leur part de la fortune de leur père. Nicolas avait dépensé une grande partie de la sienne en menant une vie extravagante. On ne s'offre pas pour rien à Londres des chevaux, un coupé luxueux et une femme aux goûts dispendieux. Grâce au Ciel, Nicolas était maintenant débarrassé de cette dernière. Evidemment un divorce est toujours regrettable mais c'était elle qui était partie, abandonnant Nicolas qui n'avait rien à se reprocher. La seule visite qu'elle ait faite à Jalna avait été une catastrophe; elle avait fait preuve d'une arrogance du diable et cela s'était terminé par une dispute entre elle et leur mère...

Ernest était très différent. C'était un garçon avisé. Les questions financières — du grec pour Philip — n'étaient que jeux d'enfants pour ce vieil Ernie. Il semblait destiné à devenir très riche. Philip ne pensait à lui qu'avec respect.

Dans l'allée sablée et bien entretenue, il aper-

çut un dogcart, et, descendant de celui-ci, son beau-père, le docteur Ramsay. Ecossais de naissance, ce dernier approchait de soixante-dix ans mais conservait cependant une nombreuse clientèle disséminée dans la campagne. C'était un homme maigre à la charpente osseuse et bien proportionnée; il était doué d'esprit critique en même temps que d'une confiance absolue en la rectitude de ses propres opinions. Ses sentiments à l'égard de son gendre étaient un mélange d'affection et de blâme. Le mariage de sa fille unique Margaret avec Philip l'avait enchanté; à ses yeux, il n'y avait jamais eu mariage mieux assorti dans toute la province. Mais la nonchalance de Philip, son attitude indolente, son très léger défaut de langue qui, aux yeux de certaines femmes, lui conférait un charme de plus, irritaient souvent le docteur Ramsay. Philip n'était pas l'homme que son père, le capitaine Whiteoak des Hussards de la Reine, avait été.

La mort de sa fille avait cruellement frappé le docteur. Il l'avait soignée lui-même pendant sa maladie dont l'issue avait été terriblement inattendue. Il avait lutté jusqu'à l'extrême limite pour la sauver. Depuis sa mort, il éprouvait tout au fond de son cœur le sentiment que, n'ayant pas réussi à la sauver, il devait faire tout ce qui était en son pouvoir pour maintenir sa place vide auprès de Philip. Cela l'aidait à supporter son décès prématuré. Margaret avait été terriblement jalouse, ne supportant pas que Philip jetât un regard admiratif sur une autre femme. Le docteur Ramsay n'avait d'ailleurs jamais compris qu'elle pût s'en préoccuper car elle était aussi intelligente et aussi séduisante que n'importe quelle autre femme de

la province. Il regrettait amèrement qu'aucun des enfants ne ressemblât à sa mère et considérait cela presque comme une injure personnelle. Meg ressemblait aux Whiteoak et il semblait qu'on dût retrouver chez le petit garçon tous les traits de sa grand-mère irlandaise. Certes le docteur Ramsay admirait profondément la belle femme qu'avait été et qu'était encore Adeline Whiteoak, mais si l'enfant devait emprunter une ressemblance à l'un de ses grands-parents, pourquoi pas à lui-même?

« Bonjour, cria Philip de sa voix naturellement chaude et cordiale.

— Bonjour. Belle journée! » Malgré quarante-cinq ans passés au Canada, le docteur avait conservé un accent écossais très prononcé et Philip savait qu'il fouillait sa mémoire à la recherche d'une citation appropriée de Robert Burns, exactement comme un homme cherche dans sa poche la pièce de monnaie dont il a besoin. L'ayant enfin trouvée, il sourit en récitant :

*La voix de la nature crie avec force,
Et plus d'un message du ciel nous avertit
Que quelque chose en nous ne mourra jamais.*

— Vrai, très vrai, approuva Philip. Le temps est de plus en plus magnifique; les récoltes seront belles. »

Le docteur le saisit par le revers de son veston.

« Ce pays, dit-il, vivra une période difficile si les prix continuent à monter. J'ai fait quelques courses ce matin et que croyez-vous que j'ai payé pour du bacon? Treize cents la livre! C'est ridicule. Les œufs sont à quinze cents la douzaine au

lieu d'un *cent* pièce. Le beurre à vingt *cents* la livre. Ce sera là ruine si... »

Philip l'interrompit : « Mais pourquoi achetez-vous donc ces denrées quand vous savez très bien qu'il y en a à la ferme autant que vous en voudrez? »

— Je n'ai rien acheté, j'ai seulement demandé les prix. »

Il acceptait volontiers les cadeaux de Philip, considérant avec raison que la surveillance médicale des deux enfants les valait largement. En ce qui concernait les adultes vivant à Jalna, il envoyait sa note d'honoraires d'ailleurs fort raisonnables.

« Je n'ai besoin de rien ce matin, merci. J'étais entré en passant pour voir si les enfants voulaient m'accompagner dans ma tournée. Cela les changerait. »

Meg et Renny avaient passé l'âge où une tournée de visites avec leur grand-père leur apparaissait comme une grande réjouissance. Ils avaient maintenant leurs propres poneys. De plus, leur grand-père exigeait d'eux trop d'immobilité et avait une tendance à leur faire la morale. Philip le remercia et dit :

« Ils sont au travail; la nouvelle gouvernante est arrivée hier soir.

— Vraiment. Et comment est-elle?

— Charmante.

— Charmante! répéta avec une certaine irritation le docteur. Cela ne me dit rien. Je voudrais savoir si elle se présente comme une femme de caractère pourvue d'une solide instruction. La dernière était stupide. »

Philip frappa légèrement le cou de la jument.

« Je n'ai pas eu assez de temps pour en juger. Je suppose que mon frère est allé au fond des choses.

— Hum! Quel âge a-t-elle?

— Difficile à dire. Plutôt jeune.

— Moins de quarante ans?

— Oui.

— Je ne suis pas d'accord avec vous sur la nécessité d'avoir une institutrice anglaise pour vos enfants. Si encore elle était Ecossaise, ce serait différent.

— En réalité, c'est ma mère et Ernest qui y tiennent. A propos, ce dernier a fait de merveilleux placements ces temps derniers.

— Tant mieux, car c'est généralement le contraire qui se produit. »

Philip suivit du regard son beau-père qui s'éloignait très droit sur le siège de son dogcart. Que dirait-il quand il apercevrait Miss Wakefield? Apercevoir était le mot juste pour une créature aussi étonnante! Car elle était étonnante. On restait muet devant elle pour la contempler. Ce n'était peut-être pas tant le résultat d'une beauté parfaite que de cette grâce de saule, de ce sourire un peu mélancolique. Sa bouche s'abaissait légèrement aux coins quand elle souriait.

Les trois épagneuls, Sport, Spot et leur fils Jake arrivaient derrière lui en bondissant. Il se pencha pour distribuer des caresses aussi équitables que possible, malgré les efforts de Jake pour en obtenir plus que sa part. Son maître devait l'écartier doucement pour faire place à ses parents.

« Allons, venez faire un tour », leur dit-il en prenant la direction du verger tout blanc de fleurs

de pommiers. La récolte s'annonçait splendide. Ce matin-là, la terre entière, champs et bois, resplendissait. La maison elle-même se parait de son manteau de vigne vierge en souriant, comme consciente de l'élégance de sa toilette. Les myriades de petites feuilles du bouleau argenté de la pelouse frémissaient de vie.

Philip ressentit au fond de lui-même un sentiment de réalisation presque créateur, comme s'il était lui-même un fragment du dessein secret de l'univers.

CHAPITRE IV

LA MAISON AU BORD DU LAC

CETTE matinée s'acheva pour Mary sans trop de difficultés. Elle s'efforça de conquérir la sympathie des enfants tout en cherchant à découvrir où ils en étaient de leurs études; elle examina leurs livres de classe dont un certain nombre avaient servi à leurs père et oncles; d'autres, vieux de quarante ans et dont toutes les pages étaient cornées, n'étaient plus à la mode; c'étaient cependant les préférés des enfants. Il y avait une histoire de l'Irlande en lambeaux dont la première page portait le nom d'Adeline Court et son âge : quatorze ans. Les livres ayant appartenu à Ernest étaient en meilleur état que ceux de Nicolas. Ceux qui portaient le nom de Philip étaient les plus abîmés de tous.

Chaque fois que Mary effleurait Meg, la petite fille faisait un geste de recul, mais Renny s'appuyait quelquefois délibérément sur son épaule. Il alla même une fois jusqu'à plonger ses regards dans les siens et la jeune fille se demanda quel univers se dissimulait derrière ces prunelles sombres et mystérieuses. Il lisait et écrivait fort bien pour un

enfant de sept ans, et Mary retrouva un nouveau courage pour entreprendre sa tâche. La matinée s'acheva rapidement.

Les enfants, encouragés par leur père, ne cessèrent de jacasser au cours du déjeuner; Philip était intimidé par la nouvelle gouvernante si différente de celle qu'il attendait et il était intensément conscient de sa présence. Il ne cessait de se demander, avec une sorte de joie secrète, quelle serait l'expression du visage de sa mère quand elle verrait Miss Wakefield.

Quand il vit avec quel soin elle s'était habillée pour sortir, il regretta la négligence de sa propre tenue; mais l'effort nécessaire pour y porter remède dépassait ses forces et il décida de partir tel qu'il était, dans un vieux costume de sport un peu minable, et, coiffé d'un chapeau de paille tout bosselé. Mais l'éclat du cabriolet et le lustre de l'attelage qui le tirait étaient incomparables. Les deux chevaux rivalisaient de perfection; leur harnachement reluisait à grands coups d'« huile de coude »; leurs beaux yeux brillaient de joie. L'effroi s'empara intérieurement de Mary quand elle vit leurs sabots frapper le gravier de l'allée. Deux bras suffiraient-ils à les maintenir dans le droit chemin? Entravée par sa longue jupe, elle eut des difficultés à monter sur le siège; elle mit un pied sur le marchepied et Philip dut la prendre par un bras d'abord puis par les deux et la soulever presque à moitié. Elle se trouva assise sur la banquette arrière tandis que Meg se hissait derrière elle.

Philip prit les rênes des mains du garçon d'écurie et donna gaiement aux chevaux le signal du départ

qu'ils attendaient. Ils s'élancèrent, frappant vigoureusement le sol et projetant de leurs quatre fers le gravier de l'allée jusque sur le bord de la pelouse soigneusement entretenue. Ils tournèrent sur la route et Mary remarqua avec quelle adresse Philip maniait les rênes et contrôlait les deux puissantes bêtes. Sa frayeur disparut et une sorte de joie sauvage s'empara d'elle. C'était merveilleux de rouler ainsi sur la route blanche, sous les branches entrecroisées des énormes chênes, libérée de toute responsabilité et s'abandonnant librement au plaisir. Combien de fois avait-elle vu passer des équipages du même genre dans les rues de Londres et regardé avec envie leurs occupants? Et voilà qu'elle se trouvait dans ce nouveau pays aux larges perspectives, assise derrière deux chevaux magnifiques auprès de sages petits élèves dont le père... Non, il ne fallait pas laisser ses pensées s'arrêter sur ce dernier, ni son regard s'attarder sur ses larges épaules bien faites, sur la façon dont ses cheveux poussaient dans son cou hâlé. Mais au moment même où elle décidait de bannir Philip de son esprit, elle s'écriait intérieurement : « Il ne ressemble à aucun autre homme. Il est merveilleux. »

Il n'avait pourtant pas fait grand-chose pour elle; il lui avait simplement parlé quelques instants de sujets tout à fait ordinaires, l'avait aidée à monter sur le siège de la voiture et maintenant étalait son dos devant elle. Sa séduction tenait probablement au fait qu'il différait totalement des hommes qu'elle avait rencontrés jusqu'à ce jour et qui avaient été, pour la plupart, des journalistes amis de son père, travaillant d'arrache-pied, souvent

pressés d'argent et souvent déçus. Philip Whitheoak semblait n'avoir jamais eu un désir qu'il ne pût réaliser, jamais éprouvé la moindre préoccupation. Il avait cependant connu l'épreuve; il avait enterré la mère de ses enfants; il l'avait probablement tendrement aimée et l'avait perdue. Et cependant, sa beauté blonde et virile était intacte.

La route les conduisait maintenant vers le lac, longeait le sable de la plage. Les chevaux penchaient leurs cous rutilants et jetaient des regards furtifs sur l'eau dansante. Qu arriverait-il si les vagues leur faisaient peur et s'ils prenaient le mors aux dents? Ils relevaient leurs sabots ferrés, comme pour marquer leur étonnement, et des frémissements parcouraient leurs queues brunes. Un train sifflant dans le lointain fit se dresser leurs oreilles. Une vague frangée d'écume retomba sur la plage. Les bêtes effrayées précipitèrent leur course. Arbres et champs défilaient à droite tandis que la vaste étendue du lac ondulait à gauche. Mary leva la main et se cramponna au dossier du siège devant elle. Elle n'avait pu retenir ce geste de frayeur.

Philip lui jeta un rapide coup d'œil et sourit.

« Un peu vifs, mes chevaux. Ils ont besoin d'exercice.

— Papa, laissez-moi conduire! cria Renny en posant ses mains sur les rênes.

— Oh! non, je vous en prie! » ne put s'empêcher de dire Mary. Meg lui lança un regard lourd de mépris.

Au-delà d'un tournant apparut une charrette remplie de cochons que l'on menait au marché. La route étant étroite, les cris perçants des cochons

pressés les uns contre les autres achevèrent d'affoler les chevaux qui s'emballèrent.

« Là... Là... dit Philip tirant de toutes ses forces sur les rênes. Braves bêtes qui montrez tous vos talents à Miss Wakefield. Il n'y a aucun danger. »

Mary s'aperçut alors qu'elle avait poussé un cri.

Les chevaux avaient déjà retrouvé un trot allongé et Philip jeta de nouveau un regard derrière lui.

« Un peu impressionnable, n'est-ce pas? Mais cela passera. »

Meg la regarda de nouveau avec mépris.

« Je n'ai pas l'habitude des chevaux. J'ai un peu honte, avoua Mary en rougissant.

— Papa, demanda Renny en tirant la manche de son père, je vous en prie, laissez-moi conduire. »

Philip mit les rênes dans les mains de l'enfant tout en jetant à Mary un regard rassurant. « Soyez sans crainte, Miss Wakefield, ce petit gredin sait fort bien manier les rênes. Et je suis là. Ces chevaux sont très bien dressés. »

Sa frayeur ayant disparu, Mary s'abandonna à la jouissance précaire de la course rapide des puissantes bêtes sous le seul contrôle du petit garçon qui, raide d'orgueil et les bras tendus, serrait les rênes de ses petites mains; le bras de Philip reposait sur le dossier du siège et elle remarqua une bague ornée d'un rubis sur sa main, cette main qui l'avait aidée à monter en voiture.

Les feuilles, aussi nombreuses que les vagues du lac, s'épanouissaient par myriades; les papillons sentaient leurs jeunes ailes se fortifier et les oiseaux interrompaient leurs chants au bruit des sabots des chevaux. Le cabriolet passait de l'ombre fraîche

au soleil brûlant. Meg se prélassait sur son siège avec une expression de bien-être. « C'est merveilleux, pensa Mary; je serai heureuse ici. Grâce à Dieu, j'ai sollicité cette place et, grâce à Dieu, je l'ai obtenue! » Sa prière reconnaissante jaillissait du plus profond de son cœur. Pour une raison mystérieuse, jamais elle n'avait été aussi heureuse.

Les dix milles furent bientôt derrière eux, dix grands milles parcourus sans aucun effort apparent des chevaux. Ils avaient dépassé de petites fermes si vite qu'elles avaient disparu sans que Mary ait eu le temps de les regarder. Ils traversèrent un paisible village où ils ne rencontrèrent qu'un autre véhicule dans la grand-rue, mais les commerçants vinrent sur le pas de leurs portes pour les regarder passer. Philip Whiteoak semblait connaître tout le monde.

En faisant tourner ses chevaux sous un imposant portail de pierre, il déclara : « Nous sommes chez les Craig.

— Est-ce que nous les connaissons? demanda Renny de sa voix aiguë.

— Moi, je les connais. Mr. Craig vient d'être malade et va vendre ses chevaux que je vais acheter.

— Merveilleux! » s'écria Meg.

Les chevaux s'arrêtèrent devant une maison en pierre, quelque peu prétentieuse, construite au bord du lac, la première d'une rangée de maisons similaires construites par des citadins retirés des affaires. On attendait certainement Philip car un homme sortit pour tenir les chevaux et au même instant une grande et belle femme d'une trentaine d'année apparut sous la véranda encombrée de jar-

dinières où poussaient de hautes fougères et des palmiers. Dissimulé derrière ces plantes luxuriantes, on apercevait un hamac rouge et jaune très profond d'où la jeune femme s'était levée. Et la première pensée de Mary fut pour se demander comment elle avait pu s'étendre dans ce hamac sans que sa toilette en ait subi le moindre dommage. Il y avait, en effet, une élégance nette et même rigide dans le « col droit rabattu » de sa chemisette dont le devant plissé était empesé. Elle portait un peigne de fantaisie dans ses cheveux d'un brun clair et ses larges yeux clairs exprimaient l'intelligence. Son nez aux narines écartées était *retroussé*¹.

« Je suis Miss Craig, dit-elle, et je vais vous conduire du côté ensoleillé de la maison, où mon père est installé dans sa chaise roulante. »

Elle serra la main de Philip et ajouta :

« Peut-être que les enfants et votre... »

Elle hésita et Philip dit aussitôt :

« Voici Miss Wakefield qui vient d'arriver d'Angleterre pour tenter d'introduire quelques connaissances dans ces deux petites têtes. Voyez-vous des inconvénients à ce qu'ils se promènent tous les trois par ici pendant que je causerai avec votre père, si vous croyez qu'il est assez bien pour me recevoir? »

— Il sera enchanté. »

Miss Craig salua froidement Mary — du moins celle-ci en jugea-t-elle ainsi sous le regard des larges yeux clairs, — mais elle adressa aux enfants un sourire charmant. Sa voix était grave et agréable.

1. En français dans le texte.

« Mon père souffre du manque de société masculine bien que son infirmière et moi-même fassions de notre mieux pour le distraire. »

Philip aida Mary à descendre et les enfants sautèrent sur le sol. Ils voulurent suivre leur père mais il les renvoya auprès de Mary et suivit Miss Craig de l'autre côté de la maison, dans un coin abrité où ils trouvèrent Mr. Craig en compagnie d'une infirmière accomplie qui lui faisait la lecture. Il avait eu une attaque d'hémiplégie et son corps se penchait un peu du côté atteint. Mais son visage était coloré et dans l'ensemble il ne paraissait pas très malade. L'infirmière était une femme un peu lourde avec de petits yeux noirs très brillants et un sourire professionnel. Elle se leva et, quand les présentations furent achevées, elle alla rejoindre Mary en train d'admirer un grand massif de géraniums. Les enfants avaient disparu et l'infirmière adressa aussitôt la parole à Mary avec trop de familiarité. La jeune fille peu désireuse de rester en sa compagnie demeura sur la défensive.

« Il faut que je cherche les enfants, dit-elle.

— Oh! vous ne les trouverez jamais. Je les ai vus courir vers les écuries, derrière leur père. C'est un coin charmant que celui-ci.

— Oui, certainement.

— Quel dommage pour Mr. Craig d'être tombé malade si vite après avoir fait construire cette maison.

— C'est bien mon avis.

— Miss Craig est charmante.

— J'en suis certaine.

— C'est une fille très dévouée à son père. Et

c'est bien dommage pour elle aussi qu'il soit tombé malade.

— Certainement.

— Vous venez de Londres?

— Oui.

— Miss Craig y a été ainsi qu'à Paris et à Rome, sans parler de New York et de Washington.

— Vraiment?

— Ne trouvez-vous pas que Miss Craig est très jolie? Je l'appelle le « type parfait de la jeune fille américaine ».

Un hurlement poussé par Renny permit à Mary de s'échapper sous prétexte d'aller à sa recherche. Elle erra un instant, se dissimulant derrière les arbustes jusqu'au moment où elle entendit la voix de Philip, s'adressant au garçon qui tenait ses chevaux. Sortant de derrière un massif de seringas, elle s'avança vers lui, sa jupe traînant sur l'herbe. Il l'aperçut se détachant sur le massif embaumé et vint à sa rencontre.

« Je suis désolé de vous avoir fait attendre si longtemps, dit-il sans chercher à dissimuler son admiration. Mais le vieux monsieur est bavard. Je lui ai acheté une belle jument. Je ne comprends vraiment pas ce qui l'a poussé à s'occuper de chevaux de course. Il n'y connaît absolument rien. »

Il s'adressait à Mary avec une charmante familiarité qui n'avait rien de commun avec l'indiscrete familiarité de l'infirmière. Elle goûta intensément la joie de sa présence retrouvée. Elle s'était sentie si douloureusement seule au cours des minutes précédentes.

« Je suis contente que vous ayez acheté ce cheval », se hasarda-t-elle à dire.

Il la regarda amicalement. « Vous n'aurez plus peur, dit-il, et vous aimerez les promenades en voiture dans ce pays que nous vous ferons connaître. »

Il prit son sifflet, appela les enfants et, un instant plus tard, ils repartirent à toute vitesse pour Jalna. Mary était moins nerveuse qu'à l'aller et les chevaux filaient droit vers l'écurie où les attendait leur repas du soir.

L'ombre des arbres s'étendait sur la poussière blanche de la route; une fraîcheur délicieuse s'élevait de la terre humide. Les petits oiseaux oublièrent les œufs qu'ils couvaient pour s'élancer dans le soleil vers des insectes étincelants. Mary devint consciente de l'intense vitalité qui l'entourait, de cette force de conservation qui guidait aussi bien les chevaux au galop que les insectes fuyant pour échapper à la mort.

Elle ne s'effrayait plus de la façon dont Philip conduisait et qui lui avait paru si téméraire. Et n'ayant aucune expérience du métier de gouvernante, elle oublia qu'elle en remplissait les fonctions; lorsque Philip sauta à terre et se disposa à l'aider à descendre, elle lui tendit les bras en souriant, exactement comme si elle était une élégante jeune femme en visite à Jalna.

« Fatiguée? lui demanda-t-il.

— Oh! non, pas le moins du monde. »

Il rit légèrement en la déposant sur le sol et Mary se demanda pourquoi. Elle aurait tout donné pour le savoir et le regarda dans les yeux afin de découvrir la raison de cette gaieté, mais elle ne rencontra que leur profondeur bleue.

« Vous êtes grande, Miss Wakefield, remarquait-il, plus grande que je ne l'aurais cru.

— Je suis trop grande.

— Vous verrez ma mère et ma sœur; elles sont plus grandes que vous.

— Alors c'est que vous êtes tous grands dans votre famille, dit-elle avec un regard d'admiration pour la haute taille de Philip.

— Mes frères sont plus grands que moi et mon père l'était également. Malgré ma ressemblance avec lui, je ne suis pas d'aussi belle taille et ma mère me le reproche. »

La pensée qu'on pût lui reprocher quelque chose parut incroyable à Mary qui commença à éprouver une certaine antipathie pour la mère de Philip.

« Je manque aussi de sa distinction comme vous pouvez en juger par son portrait.

— C'est parce qu'il porte un splendide uniforme.

— C'est juste. Figurez-vous que nous possédons toujours cet uniforme, et chaque printemps ma mère le sort et le suspend en plein air à cause des mites. C'est généralement moi qui l'aide. Triste besogne! Mais elle est courageuse. C'est dur de perdre son compagnon d'existence. »

Il fronça les sourcils et Mary ne douta pas qu'il ne pensât à sa jeune femme morte.

Renny s'approcha de son père qui l'entoura de son bras.

« Ce garnement, dit-il, n'a rien de moi. Qu'en pensez-vous?

— Je ne découvre aucune ressemblance », répondit-elle. Et elle pensait : « C'est bien dommage », car elle trouvait quelque chose de peu attirant dans les narines volontaires du petit garçon,

dans la forme de sa tête, d'une sévérité presque sculpturale.

« C'est ma mère tout crachée. N'est-ce pas drôle? »

Renny rit de son rire clair et aigu.

« Je suis content, dit-il. Cela me plaît de ressembler à Gran.

— Pourquoi? demanda Mary un peu sèchement.

— Parce que tout le monde a peur d'elle. »

L'enfant souriait largement en découvrant ses dents blanches.

« Vous ne voulez pas dire que vous désirez faire peur aux gens.

— Bien sûr que si!

— Eh bien, tu ne me fais pas peur », s'écria Meg, qui saisit une poignée de cheveux sur la tête de son frère, les tira de toutes ses forces et s'enfuit en courant, poursuivie par le petit garçon.

« Petits coquins sans vergogne », s'écria Philip en riant.

Il parlait encore avec Mary quand la porte de la maison devant laquelle ils se trouvaient s'ouvrit pour laisser passer Mrs. Nettleship qui jeta sur Mary un regard glacé et accusateur.

« Je vous demande pardon, monsieur, dit-elle en s'adressant à Philip du bout des lèvres sans détacher son regard de Mary, mais je cherche les enfants. Je ne sais pas si cela me regarde encore ou non, mais s'ils doivent faire leur toilette avant le thé, il est grand temps d'y penser.

— Oh!... s'exclama Mary dont le visage s'empourpra. Je vais les trouver tout de suite, ils ne doivent pas être allés très loin. »

Elle partit rapidement, suivie du regard hostile de Mrs. Nettleship.

Les chevaux frappaient avec impatience le gravier de l'allée. Philip monta nonchalamment sur le siège et prit les rênes.

« Gardez votre sang-froid, Mrs. Nettleship, conseilla-t-il. Miss Wakefield s'occupera fort bien des enfants. »

Il s'éloigna et disparut aussitôt derrière la rangée de sapins qui servait d'écran entre la maison et les écuries. On n'entendit plus que le piétinement des chevaux.

« Gardez votre sang-froid! s'écria Mrs. Nettleship en s'adressant aux arbres. Gardez votre sang-froid! Soyez sans crainte, Mr. Whiteoak. J'apprendrai une ou deux petites choses à votre mère quand elle reviendra! Faire la cour à cette jeune évaporée moins de vingt-quatre heures après son arrivée! Je garderai mon sang-froid et je garderai ma place aussi, ce qui est plus qu'elle n'en fera elle-même. »

Mrs. Nettleship regagna le sous-sol où Elisa retirait une écharde du pouce de Renny; elle souffrait plus que lui qui se pliait en deux et faisait des contorsions, affectant une souffrance très exagérée.

« Je vous en supplie, ne bougez pas, implorait-elle, ou je ne la retirerai jamais!

— Qu'y a-t-il? demanda Mrs. Nettleship.

— Une écharde dans son doigt. Cela n'arrive qu'à lui. »

Mrs. Nettleship la poussa résolument de côté et prit l'aiguille.

« Laissez-moi faire. »

Tout en retirant le petit débris de bois, elle éprouvait une joie sensuelle de son pouvoir sur ce

petit corps mâle qu'elle sentait tendu sous sa poigne de fer. Meg la regardait, vaguement consciente que la femme aurait eu une tout autre attitude si l'écharde s'était enfoncée dans son doigt de petite fille.

« Nous avons mangé des cerises aujourd'hui, des quantités de cerises, dit-elle pour attirer l'attention sur elle. Je ne veux pas de thé. »

La femme de charge serra les lèvres et brandit l'écharde au bout de l'aiguille. Renny fourra aussitôt son pouce dans sa bouche et appuya sa tête rousse sur l'épaule de la domestique.

« Je veux mon thé », déclara-t-il.

Elle lui caressa les cheveux et demanda :

« Où avez-vous été ? »

— Chez Mr. Craig. Nous avons acheté un cheval.

— Dieu du Ciel ! Comme s'il n'y en avait déjà pas suffisamment à l'écurie ! »

Elle l'attrapa par les épaules et le maintint en face d'elle.

« Miss Wakefield a-t-elle été gentille avec papa ? »

— Je ne sais pas.

— Vous le savez fort bien. Lui a-t-elle souri ? A-t-elle ri à tout ce qu'il disait et lui a-t-elle fait de l'œil ?

— Oui, dit Renny.

— Elle a été charmante avec lui », déclara Meg.

Mrs. Nettleship se tourna avec violence vers Elisa.

« Que vous disais-je ? Dès l'instant où je l'ai aperçue, j'ai su ce qu'elle valait. Une intrigante, voilà ce qu'elle est. Dire qu'ils ont été assez insensés pour l'envoyer dans cette maison où vit un beau jeune homme comme Mr. Philip ! Avez-vous entendu ce que votre papa et Miss Wakefield disaient ? »

— Il lui a dit de ne pas avoir peur, répondit Meg.

— Peur! Peur de quoi?

— De lui », déclara Renny.

Meg poussa un cri de joie.

« C'est bien ça. Il lui a dit : « N'ayez pas peur de moi, Miss Wakefield. Je ne voudrais pas faire de mal à un seul de vos cheveux d'or. »

Elisa rougit et regarda Mrs. Nettleship d'un air scandalisé :

« Oh! sûrement pas. Sûrement pas si vite...

— Ecoutez-moi, enfants. Rappelez-vous bien tout ce qu'ils ont dit et je vous ferai une grande casserole de crème. »

Les enfants échangèrent un regard.

« Il a dit qu'il l'emmènerait faire d'autres promenades, affirma Meg, tandis qu'un sourire de bonheur arrondissait ses lèvres. Elle a répondu que ce serait charmant et il a ajouté qu'il n'y aurait aucune difficulté; elle a dit aussi que c'était un rude travail que de nous donner des leçons et il lui a recommandé de ne pas se fatiguer. »

Mrs. Nettleship poussa un grand soupir. « Pauvres enfants! Mais qu'ont-ils encore dit? Essayez de vous rappeler. »

La voix de Mary leur arriva de l'extérieur.

« Les enfants, où êtes-vous? »

— Cachez-vous, dit Mrs. Nettleship. Ne répondez pas. »

Ils coururent sur la pointe des pieds dans l'office.

Mary s'agenouilla sur l'herbe devant la fenêtre et regarda dans la cuisine.

« Les avez-vous vus, Mrs. Nettleship? »

— Ils étaient là tout à l'heure mais ils sont partis.

— Mon Dieu! Je suppose pourtant que c'est l'heure de leur goûter.

— On les a laissés se bourrer de cerises; ils m'ont dit qu'ils ne voulaient pas goûter. Ce n'est pas une façon d'élever les enfants. »

Et elle couvrit la réponse de Mary du fracas de ses casseroles.

« Je ne resterai pas dans cette maison, dit-elle à Elisa, avec cette fille pour maîtresse. Je peux m'en aller quand je voudrai. J'ai des économies. Je vous l'ai souvent dit, la vieille dame que j'ai soignée m'a laissé cinq mille dollars. »

Les enfants assis sur leurs talons dans la lumière grise et froide de l'office se regardaient dans les yeux et y lisaient leur commune pensée : le vieux jeu avait recommencé, le jeu de Nettle contre la gouvernante. Mais cela n'avait jamais été comme cette fois-ci; il y avait quelque chose de nouveau dans la fureur de Nettle contre la nouvelle venue. Ils n'éprouvaient pas de pitié pour Mary; ils se demandaient seulement, en toute impartialité, combien de temps elle résisterait; ils jugeaient que Miss Cox et Miss Turnbull avaient résisté longtemps car, pour des enfants, les mois de leur règne représentaient des siècles. Pour Renny, Miss Cox n'était déjà plus qu'un lointain et vague souvenir, mais Miss Turnbull était encore très nette dans sa mémoire. Bien qu'il n'eût jamais accepté de le reconnaître, quelque chose en elle lui plaisait : une sûreté calme et froide, un sens paisible et intact de son infailibilité qui le fascinait.

Se souvenant d'elle, il se releva et regardant dans le vague, murmura : « Je considère... »

Meg lui en voulut de troubler l'exaltation du

moment présent avec le souvenir d'un être depuis longtemps sorti de leur vie. Elle le saisit par la main et le tira vers la porte : « Allons viens, déclara-t-elle. Allons voir où elle est allée. »

Il céda et se laissa entraîner mais sans se départir d'une gravité très digne.

« Je considar, je considar... » commença-t-il de répéter avec affectation.

Il traversa la cuisine sans regarder ni à droite ni à gauche.

CHAPITRE V

CHEZ LES LACEY

MRS. LACEY dont le beau-père était un des premiers officiers britanniques qui s'étaient installés à Jalna et dont le mari avait atteint le grade d'amiral dans la Marine royale, s'assit auprès de la table à thé dans une pièce à peine assez grande pour contenir son majestueux mobilier victorien. Le canapé et la plupart des fauteuils étaient recouverts en tissu de crin de cheval et leurs bois étaient en noyer sculpté. A l'inverse des Whiteoak qui avaient apporté leur mobilier d'Angleterre, les Lacey avaient acheté le leur chez les célèbres fabricants canadiens Jacques et Hayes et il était de si belle qualité qu'il semblait devoir durer toujours; mais il assombrissait un peu la pièce la plus claire même lorsque celle-ci se trouvait, comme c'était le cas en ce moment, inondée de soleil. Mrs. Lacey et ses filles avaient confectionné des dossiers de fauteuils de couleurs gaies et brodé une draperie de soie bleu pâle pour le piano droit. Une autre draperie, rose vif celle-là, tombait du dessus de cheminée et une troisième, d'un rose nacré, entourait un tableau représentant un trois-mâts pris dans la tempête. Une des filles de la maison

faisant de la peinture sur porcelaine, ses œuvres décoraient généreusement la pièce et ses étagères. Le sol était recouvert d'un tapis vert à fleurs roses sur lequel tombait le soleil de juillet qui pénétrait par les petites fenêtres. Peut-être y avait-il un peu trop de meubles dans cette pièce, mais il s'en dégagait une impression de confort et de durée. Les filles de la maison représentaient la troisième génération de Lacey vivant sous ce toit, ce qui était une ancienneté considérable dans ce jeune pays. La silhouette de Mrs. Lacey s'intégrait à merveille dans son cadre; elle était petite, grassouillette et son teint conservait une agréable fraîcheur. Ses cheveux grisonnants soigneusement partagés par une raie médiane frisaient sur son front lisse. Elle portait une robe noire fermée sur le devant du corsage par une rangée de petits boutons brillants et une longue chaîne d'or terminée par une montre en or glissée dans sa ceinture. Une légère ruche blanche éclairait son col et faisait ressortir ses joues roses. Elle se tenait toujours très droite sur son siège et s'asseyait rarement sans un ouvrage de couture dans les mains. La bonne humeur brillait le plus souvent sur son visage et elle n'hésitait pas à se déclarer satisfaite de l'existence. L'amiral Lacey était exactement le mari dont elle avait rêvé et ses filles exactement les filles qu'elle avait désirées. Le mariage de ces dernières à qui les occasions n'avaient pourtant pas manqué, aurait, certes, mis le comble à son bonheur, mais, d'autre part, leur présence prolongée dans la demeure familiale signifiait beaucoup de joie pour leur père qui les aimait tendrement et aurait souffert de leur absence. Elles avaient, du reste, à peine trente ans et tout espoir n'était pas perdu.

Violet et Ethel entrèrent dans le salon les mains pleines de lis des bois qu'elles étaient allées cueillir dans les bois voisins.

« Regardez, maman; mes fleurs ne sont-elles pas ravissantes? s'écria Violet. Je n'en ai jamais vu d'aussi belles! »

Mrs. Lacey approuva du regard tout en disant :

« Mettez-les vite dans l'eau et allez vous coiffer. Philip Whiteoak va venir; je suppose que vous ne l'avez pas oublié.

— J'ai bien peur que si, répondit Violet en riant; offrir le thé à son plus proche voisin n'a rien de bien passionnant. »

Elle eût certainement trouvé beaucoup plus passionnante la venue de Nicolas. Bien des années plus tôt, elle avait rêvé d'épouser l'aîné des Whiteoak; Nicolas était le seul homme dont elle eût désiré devenir la femme. Mais pour Nicolas, le mariage avec Violet qu'il connaissait depuis toujours n'offrait aucun attrait; il était parti pour l'Angleterre et s'y était marié; au bout de quelques années de vie conjugale sa femme s'était enfuie avec un jeune Irlandais et Nicolas avait obtenu le divorce. Depuis lors Violet ne l'avait pas revu mais il lui arrivait parfois, dans ses rêveries solitaires, d'évoquer une rencontre possible avec Nicolas de retour dans son vieux Jalna.

Ethel leva son bouquet à bout de bras pour l'admirer.

« J'ai envie de les peindre, dit-elle. Ne seraient-ils pas absolument ravissants, blancs sur un fond bleu pastel? »

— Ethel, je voudrais tant que vous renonciez à

ces excès de superlatifs! Les choses sont toujours trop jolies ou trop ravissantes pour vous.

— Les fleurs seulement. Il n'y a pas d'adjectifs trop forts pour elles.

— Allons, je veux bien, dit sa mère avec un sourire indulgent; appelez-les comme il vous plaira mais mettez-les dans un vase quelconque et venez prendre votre thé.

— Où est père?

— Ici, attendant comme d'habitude », grommela l'amiral Lacey en entrant.

« Mais la bonne humeur empreinte sur son visage démentait ses paroles. « J'attends toujours l'une de vous trois, mesdames. Qu'est-ce que vous avez rapporté, Ethel?

— Des lis des bois. Vous ne les trouvez pas ravissants? A croire qu'ils ont recueilli tout le printemps sur leurs pétales.

— Vraiment, s'écria Mrs. Lacey, je ne pourrai jamais rien faire de cette fille!

— Je proteste surtout, déclara son mari, contre ces longues jupes qui recueillent les feuilles mortes et les brindilles. C'est une vraie gageure que de se promener dans les bois dans un pareil accoutrement!

— Que voulez-vous que nous portions? demanda Ethel.

— Des jupes plus courtes, avec des culottes bouffantes. Nous autres hommes, n'ignorons pas que vous avez des jambes. Pourquoi les cacher?

— Vous n'êtes qu'un cher vieux papa sans moralité, dit Ethel en l'embrassant.

— Philip est devant la porte, dit l'amiral qui alla lui-même lui ouvrir.

— C'est trop tard maintenant pour aller mettre de l'ordre dans votre toilette », s'écria Mrs. Lacey navrée.

Elle regardait ses filles comme un propriétaire regarde deux jeunes pur sang fougueux, fier de leur ardeur mais déplorant leur indocilité.

Philip, le teint hâlé, en tenue de sport, entra. Mère et filles l'accueillirent avec une familiarité quelque peu cérémonieuse. Lorsqu'ils furent tous assis autour de la table, que les tartines beurrées se trouvèrent dans les assiettes et le thé dans les tasses, Mrs. Lacey s'enquit de la nouvelle gouvernante.

« Miss Wakefield! s'écria Philip joyusement. C'est une perle! »

Le mot retentit dans la pièce comme un coup. Puis une des femmes se mit à rire; c'était Ethel.

Mrs. Lacey se tourna légèrement pour regarder Philip bien en face. « Une perle! répéta-t-elle.

— Eh bien, je veux dire qu'elle est exactement la personne qui convient. Elle vous plaisait, il me semble.

— L'amiral et moi avons trouvé que c'était une charmante jeune fille.

— Vous avez été vraiment très gentils de vous occuper d'elle pendant le voyage.

— C'était un plaisir pour nous. »

L'amiral avait répondu avec un peu trop de vivacité et sa femme se retourna vers lui. Il mit un morceau de sucre supplémentaire dans sa tasse et le remua avec obstination.

« Je suis tout à fait de l'avis de Philip, reprit-il; cette jeune fille est une vraie... »

Mais il ne put prononcer le mot qui était devenu

soudain odieux à Mrs. Lacey car elle l'interrompt brusquement :

« Guy, déclara-t-elle, si vous étiez sur le point de mourir, penseriez-vous avec plaisir qu'une de vos filles, quelques mois seulement après votre mort, portera des vêtements de couleur comme le fait Miss Wakefield? »

L'amiral répondit, en scandant ses mots du bout de son index :

« Son père lui a fait donner sa parole d'honneur de ne pas se mettre en noir pour lui. Je trouve cela très intelligent. Qui peut souhaiter voir une jolie femme encombrée de vêtements noirs?

— Moi, quand c'est une question de convenances. Et je suis sûre qu'Ethel et Violet sont de mon avis. N'est-ce pas, mes filles? » Mais ses filles n'hésitèrent pas à se ranger du côté paternel.

« Voulez-vous dire que vous porteriez une branche de pavots jaunes sur votre chapeau alors que votre père serait à peine refroidi dans sa tombe? » Le ton de Mrs. Lacey exprimait la plus vive indignation.

« Par Dieu, quelle conversation déprimante! s'écria l'amiral.

— Si père l'avait souhaité, affirma Ethel, je porterais des pavots jaunes.

— Tu es une bonne fille, déclara l'amiral. Voilà donc une affaire réglée. Tu porteras des pavots jaunes et Violet des pavots rouges.

— Je déteste que l'on tienne des propos aussi stupides, déclara Mrs. Lacey mécontente. Je me mettrai en noir et mes filles aussi.

— Pour qui? demanda l'amiral.

— Pour vous.

— Ah! voilà qui me plaît! » Ses joues s'empourprèrent. « Pour quelle raison êtes-vous sûre que je mourrai le premier?

— Les hommes meurent toujours les premiers. »

Il n'y avait rien à répondre à cela et l'amiral parut désarmé.

« Ma mère prit le deuil à la mort de mon père et ne l'a jamais quitté depuis, dit Philip.

— Elle a raison. » Et Mrs. Lacey secoua la tête à plusieurs reprises, comme pour affirmer silencieusement qu'elle avait la ferme intention d'en faire autant; mais elle ne voulait pas blesser les sentiments de son mari en le disant clairement.

« Après tout, dit Philip avec gravité, les maris survivent quelquefois à leurs femmes. Je suis veuf.

— Merveilleux! » s'écria l'amiral Lacey ravi; mais il se rendit compte tout aussitôt que son exclamation était pour le moins déplacée.

Violet intervint avec tact.

« Philip, dites-nous si les enfants sont satisfaits de Miss Wakefield?

— Très contents. Hier nous sommes tous allés en voiture chez un Mr. Craig qui habite au bord du lac et j'ai acheté une jument splendide. Nous avons fait une course merveilleuse. Avec des menaces et des promesses, j'ai réussi à convaincre mes petits gredins de se bien tenir.

— Parlez-nous un peu de ces Craig, demanda Ethel; j'ai entendu dire qu'ils étaient très riches.

— Je le crois. A propos, l'amiral Craig est veuf, lui aussi.

— Splendide! s'écria l'amiral, et, par Dieu, en voilà un troisième! »

La maigre silhouette du docteur Ramsay passait

en effet devant la fenêtre. Violet courut lui ouvrir la porte et quand il entra dans le salon, il jeta autour de lui un regard professionnel comme si les gens bien portants qui s'y trouvaient pouvaient, à chaque instant, tomber malades. Les trois jeunes gens présents étaient venus en ce monde par ses soins. Il avait assisté Mrs. Lacey au cours de trois accouchements et avait vu l'amiral immobilisé par une sciatique. Tous s'étaient trouvés couchés devant lui, en humble posture.

Il refusa toute nourriture mais accepta une tasse de thé. Philip prit deux tranches de pain et de beurre, les appliqua l'une sur l'autre et les attaqua avec appétit.

« Je suppose, dit le docteur Ramsay à Ethel et à Violet, que vous êtes heureuses du retour de vos parents. » Et il accompagnait ses paroles d'un coup d'œil complice, comme s'il était bien entendu qu'elles avaient fait des extravagances en l'absence de toute autorité.

« Oh! oui, répondirent-elles.

— C'était bien la première fois que nous les laissions seules, dit Mrs. Lacey, et nous étions un peu inquiets.

— Pas moi, répliqua son mari. Je n'ai pas pensé à elles un seul instant.

— Vraiment, Guy, vous devriez avoir honte! »
Mais Mrs. Lacey riait en disant cela.

« J'ignore ce que c'est que d'avoir honte.

— Allons, allons, déclara le docteur Ramsay, ne me dites pas que vous n'avez jamais eu honte de vous.

— Jamais. Et vous?

— Plus d'une fois. »

Ils le regardèrent tous avec étonnement mais, sans prendre garde à eux, il cita :

*Dieu le sait, je ne suis pas celui que je devrais être,
Je ne suis même pas celui que je pourrais être.*

Il remua son thé avec gravité et même mélancolie.

Mais s'il était en droit d'exprimer ainsi son opinion, ses amis l'étaient également de se refuser à la partager. Ils protestèrent tous avec vivacité.

« Ma foi, déclara Philip, j'ai passé une bonne partie de ma vie à avoir honte ou à essayer d'avoir honte. Entre des parents sévères et deux frères et une sœur plus âgés, j'ai toujours entendu quelqu'un me dire : « Philip, tu devrais avoir honte de toi. »

— Vous étiez le préféré de votre père, dit Mrs. Lacey.

— De votre mère aussi, ajouta l'amiral.

— Je n'en suis pas si sûr pour cette dernière. Je la déçois souvent. Je ressemble beaucoup au gouverneur, mais je ne lui arrive pas à la cheville.

— Il est bien certain, soupira le docteur, que l'homme a atteint son plus haut degré de perfection morale et intellectuelle au cours des deux ou trois précédentes générations. Il ira maintenant en dégénéralant. Si l'un d'entre vous vit encore dans cinquante ans, ce sera vraisemblablement pour voir un monde misérable. »

Les deux jeunes femmes rirent sous cape et le docteur Ramsay se tourna brusquement vers Philip.

« J'ai été chez vous pour jeter un coup d'œil sur la nouvelle gouvernante mais elle était partie je ne sais où. J'espère qu'elle n'est pas de ces filles toujours en train de flâner au-dehors.

— C'est difficile d'en juger, répondit Philip. Elle n'est à Jalna que depuis trois jours.

— Est-ce possible, s'écria Mrs. Lacey, que vous, le grand-père des enfants, ne l'ayez pas encore vue?

— On ne m'en a pas prié.

— Venez avec moi, dit Philip, et nous la mettrons à l'épreuve.

— Philip, vous êtes odieux, déclara Mrs. Lacey. Mais attendez-vous à une chose, docteur Ramsay, c'est à la voir vêtue de couleurs claires, bien que son père ne soit mort que depuis quelques mois. »

Philip avança un peu les lèvres. « Tous ses vêtements ne sont pas de couleurs vives; elle était vêtue très simplement ce matin.

— Je veux l'espérer, dit Mrs. Lacey avec une pointe de dureté. On n'enseigne pas la table de multiplication à deux enfants en travesti.

— Allons, Mrs. Lacey, ne soyez pas méchante pour cette jeune fille; cela ne vous ressemble pas. »

Philip lui caressa les genoux; elle prit sa main avec un regard tendre et la garda un moment dans la sienne. Elle était plus coquette qu'aucune de ses filles.

« A quoi ressemble-t-elle? demanda le docteur.

— Répétez ce que vous avez dit d'elle en arrivant, Philip, cria Ethel. Je vous mets au défi de le faire.

— Qu'était-ce? demanda sèchement le docteur Ramsay.

— Venez voir par vous-même.

— Pourquoi prendre une gouvernante anglaise? demanda Ethel.

— Une brave Ecossaise ferait beaucoup mieux l'affaire. C'est ce que j'ai toujours dit.

— Pourquoi pas une Canadienne? continua Ethel.

— Elles ne se placent guère comme gouvernantes, répondit Philip. Mais je crois que ce serait une bonne idée. Nous nous sommes trop cramponnés au Vieux Monde, dans cette province. »

L'amiral prit la parole avec vivacité :

« Les Whiteoak, les Vaughan, les Lacey et tous ceux qui s'installèrent ici au début, s'engagèrent à conserver leurs principes anglais, leur culture et...

— Et leurs préjugés, interrompit Philip.

— Parfaitement. Leurs préjugés. Préjugés contre le fétichisme du progrès matériel, contre la poursuite éhontée de l'argent qui se livre dans les grandes villes américaines. Ils désiraient mener une vie paisible et satisfaite tout en apprenant à leurs enfants à craindre Dieu, à respecter leur reine, à se battre pour elle en cas de nécessité. En un mot, à se conduire en gentlemen.

— Je n'ai nullement l'intention de vous faire de critiques, amiral. Je veux seulement dire que ce pays se développe et qu'il se développera de plus en plus. Il possède déjà une population de plusieurs millions d'âmes. Nous ne pourrons continuer à nous modeler toujours sur le vieux continent. Dans votre jeunesse, vous êtes entré dans la Marine royale...

— Il n'y avait pas de marine canadienne et j'avais la mer dans le sang.

— Je le sais. Mais la conséquence en est que vous êtes aussi Anglais que l'était votre père. Vous avez épousé une Anglaise.

— Oh! Philip, me le reprochez-vous? » Et Mrs. Lacey lui adressa un séduisant sourire.

« Jamais, répondit-il en lui rendant son sourire. Mais votre foyer est un foyer anglais avec deux filles qui sont Anglaises.

— Nous sommes nées ici, dit Ethel.

— Et j'adore le Canada », ajouta Violet.

Philip les ignora et continua :

« Prenez ma mère, maintenant. Elle est Irlandaise autant qu'elle l'a jamais été. Dieu sait qu'elle ne peut l'empêcher. Ma sœur et mes deux frères vivent en Angleterre. En venant à Jalna, ils s'attendent à voir mes enfants élevés exactement comme de petits Anglais. C'est impossible. Je pense qu'avec le temps les habitants de ce pays s'américaniseront largement.

— Le Ciel nous en préserve! » s'écria l'amiral.

Mrs. Lacey se tourna vers le docteur qui contemplait le plafond, les bras croisés sur sa poitrine.

« Que pensez-vous de tout cela, docteur Ramsay », demanda-t-elle.

Sans détacher ses regards du plafond, il déclama vigoureusement :

Mon cœur est dans les Highlands, mon cœur n'est
[pas ici.

Mon cœur est dans les Highlands, chassant le
[daim¹.

1. Robert Burns, poète écossais du XVIII^e siècle.

CHAPITRE VI

INTIMITÉ CROISSANTE

LAISSANT le docteur Ramsay dans le salon, Philip monta en courant l'escalier à la recherche de Mary et des enfants. Au pied du second étage, il attendit, écouta, puis appela doucement : « Meggie? »

Le silence continua à régner à l'étage supérieur. Il monta et regarda dans la chambre des enfants; elle était vide. Il alla jusqu'à la chambre de Mary et frappa à la porte.

« Miss Wakefield? appela-t-il à voix basse.

— Oui. Qu'y a-t-il? » Elle avait répondu aussitôt mais sans ouvrir sa porte.

« Mon beau-père est en bas et désire faire votre connaissance. Il est très attaché aux conventions, comme de porter le deuil et autre chose de ce genre. Je me demande si vous ne pourriez pas trouver une robe sombre à enfiler. Je regrette beaucoup de vous tracasser mais vous connaissez les Ecosais. Mieux vaut que nous fassions bonne impression, ne croyez-vous pas? »

Son ton de conspirateur donna aussitôt à Mary l'ardent désir de satisfaire à sa demande et elle répondit :

« Merci beaucoup de me prévenir. Attendez une minute et je vous montrerai ce que j'ai. »

Mary avait vécu à Londres avec son père dans une atmosphère aussi peu conventionnelle que possible. Enfilant une robe de chambre, elle ouvrit un peu sa porte et se tint devant Philip tenant dans une main une jupe bleu marine et dans l'autre un chemisier blanc. A peine s'il entrevit les vêtements; ses yeux ne pouvaient se détourner de la blancheur nacrée de ses bras et de son cou, du triangle de sa gorge dessiné par le décolleté du peignoir.

« Merveilleux, dit-il. Enfilez ça rapidement et descendez tout de suite. »

Philip ne savait pas et ne pouvait apprendre comment il convient de se conduire avec une gouvernante, pas plus que Mary ne savait se conduire en gouvernante.

« Je serai en bas avant que vous n'ayez compté jusqu'à dix », promit-elle en riant.

En s'éloignant rapidement, Philip faillit renverser Mrs. Nettleship qui arrivait, les bras chargés des vêtements des enfants fraîchement repassés. Son visage exprimait un étrange mélange de surprise et de soupçons confirmés. Elle se rangea délibérément et lentement de côté pour laisser passer Philip bien que le couloir fût suffisamment large pour deux.

« Je vous demande pardon, dit-elle.

— Pardon de quoi?

— Eh bien, j'ai mes pantoufles de feutre qui ne font pas le moindre bruit et j'ai peut-être effrayé la jeune dame. Il y avait une nuance de dérision dans le mot « dame ».

— Miss Wakefield n'a aucune raison de s'effrayer. »

Quand il entra dans le salon, son front était encore assombri.

« On ne peut donc pas la trouver? demanda le docteur Ramsay.

— Elle sera là dans un instant.

— Oh! Vous dites que c'est votre mère qui l'a engagée.

— Ils étaient trois pour le faire.

— J'aurais préféré une Ecossaise.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit!

— Mais je l'ai toujours dit.

— Ma mère ne supporte pas les « Scotch¹ ».

— « Scots », rectifia le docteur. Elle me supporte bien.

— Il a bien fallu, vous êtes son médecin, cher monsieur.

— Quand votre mère rentre-t-elle?

— Le mois prochain.

— Elle doit terriblement vous manquer.

— Certainement », assura Philip fort gaiement.

Un pas léger se fit entendre dans le hall et Mary apparut sur le seuil. Non seulement, elle portait la sévère jupe sombre mais elle avait entouré son cou d'un ruban noir qui se nouait sur la nuque. Mais la sévérité de sa tenue s'arrêtait là. Sa chevelure dorée bouclait abondamment autour de son visage mobile et ses lèvres souriaient de cet étrange petit sourire qui les abaissaient légèrement aux coins, comme au voisinage d'une souffrance toujours proche. Philip la présenta à son beau-père et après

1. Terme un peu méprisant pour désigner les Ecossais.

les politesses d'usage, ils s'assirent tandis que le docteur Ramsay déclarait :

« Vous avez assumé une lourde responsabilité, Miss Wakefield.

— Oui, je le sais bien. »

Elle redressa ses minces épaules comme pour affirmer sa volonté de réussir.

« Ce n'est pas une petite affaire que d'entreprendre l'instruction de deux enfants supérieurement intelligents.

— Certainement pas. » Mary fronça légèrement les sourcils comme pour mieux souligner à quel point elle comprenait la difficulté de sa tâche.

« Avez-vous un titre universitaire?

— Malheureusement pas, mais...

— Avez-vous beaucoup d'expérience?

— Non. » Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux. « J'ai été engagée à la dernière minute. Il fallait quelqu'un pour prendre la place de la gouvernante qui venait de se casser les deux jambes. Il m'a semblé qu'on recherchait plutôt le caractère que l'instruction. C'est-à-dire, que, étant donné les circonstances, Mr. Ernest Whiteoak a pensé et moi-même j'ai pensé... » Elle jeta un regard désespéré à Philip.

« Je le pense moi aussi », acheva-t-il avec fermeté.

Le docteur Ramsay agita la main et déclama :

*Donne-moi une étincelle du feu de la Nature,
C'est la seule science à laquelle j'aspire.*

Sans hésitation, Mary s'écria : « De Robert Burns! »

Une seconde plus tôt le pessimisme du docteur à l'égard des connaissances de Mary n'aurait pu être plus noir, mais un sourire ravi éclaira soudain ses traits austères.

« Stupéfiant! s'écria-t-il. Je ne pensais pas qu'il pût exister une seule Anglaise vivante capable de reconnaître cette citation.

— Un des meilleurs amis de mon père était un...

— « Scot », lui souffla Philip sans que son beau-père, légèrement sourd d'une oreille, pût l'entendre.

— « Scot », répéta Mary assez fort.

Le docteur Ramsay poussa un cri de joie.

« Un « Scot ». J'aurais eu moins bonne opinion de vous si vous aviez dit un « Scotch ».

— « Scot » est beaucoup plus joli. Cet ami de mon père, ce « Scot », venait souvent nous voir et citait Burns.

— Très bien, très bien. Vous aimez sa poésie?

— Je l'adore.

— Je vous prêterai tous ses poèmes. Je les ai, joliment reliés. Je vous les prêterai tous. »

Le docteur Ramsay s'abandonna soudain à un silence rêveur; il voyait par les yeux de son imagination la chambre londonienne où le père de Mary et ses amis se réunissaient; au milieu d'eux, un « Scot » lui ressemblant étrangement, récitait des vers de Burns que le reste du groupe écoutait avec déférence. Mary le remercia de son offre et après une agréable conversation au cours de laquelle il lui promit de venir la voir aux heures de leçon pour l'aider auprès des enfants, il se retira. Philip et Mary restèrent seuls l'un en face

de l'autre après avoir raccompagné le docteur jusqu'à la porte.

Philip tourna la tête pour la regarder; il y avait une lueur malicieuse dans ses yeux bleus.

« Vous avez réussi, Miss Wakefield, très bien réussi. Dire que vous connaissiez cette citation!

— J'ai l'impression d'avoir agi malhonnêtement, d'avoir commis un abus de confiance.

— Erreur! Nous devons vivre en société et vous avez pu voir que ce vieux docteur n'est pas toujours commode! Vous avez été très adroite.

— C'est si gentil de votre part de m'avoir prévenue pour ma robe.

— J'ai pensé que c'était plus sûr. »

Elle le regarda bien en face et ses yeux demandèrent une réponse sincère à la question qu'elle allait poser.

« Mr. Whiteoak, trouvez-vous mes vêtements déplacés pour une gouvernante?

— Non, pas du tout. Ils me plaisent infiniment. »

La chaleur de son ton, son approbation emplirent Mary d'une nouvelle et joyeuse confiance en elle-même.

« J'en suis si contente! Car les vêtements que je porte en ce moment sont les seuls vêtements un peu austères que je possède. J'ai peur d'aimer un peu trop les dentelles et les volants.

— C'est comme moi; je les adore. »

Ils échangèrent un sourire et au même instant le jeune épagneul de Philip, Jake, sortit de dessous la table qu'un immense tapis rouge recouvrait en retombant jusqu'au sol; il encadrait maintenant les épaules du chien qui regardait Philip avec des yeux suppliants. Mary éprouva soudain un besoin

irrépressible d'exprimer son émotion; elle se baissa, prit la tête du petit chien entre ses mains et l'embrassa.

« Cher petit animal! soupira-t-elle.

— Vous aimez les chiens?

— Oh! oui, j'ai toujours rêvé d'en posséder un.

— Et vous n'en avez jamais eu? Quelle honte! »

Il se promena dans la pièce, prit sa pipe puis la reposa. Il dit enfin : « J'espère que vous serez heureuse ici.

— Je suis sûre de l'être. » Et certes, à ce moment-là, elle n'en doutait pas.

« Je redoutais ce que vous auriez pu être : collet monté, à cheval sur les convenances, comme l'était Miss Turnbull.

— Je ne suis pas assez conventionnelle.

— Moi non plus. Aussi nous entendrons-nous fort bien. »

Un instant plus tard, il la quittait et elle se retrouva seule au pied de l'escalier. La maison était silencieuse. Elle posa sa main sur le pilastre en bois de la rampe et caressa les grappes de raisins brillantes qui s'y trouvaient sculptées. La porte du salon et celle de la chambre de la mère de Philip étaient fermées; mais Mary sentit des présences humaines derrière ces portes, des présences prêtes à se manifester, à se montrer sur le seuil, à venir l'entourer pour l'examiner de plus près. C'étaient les formes encore floues de la mère de Philip, de ses frères, de sa sœur qui apparaissaient dans le lointain et qui, chaque jour, devenaient plus visibles. Leurs pas résonnaient au loin; le jour approchait où ils ouvriraient les portes. Mary éprouvait un indicible soulagement en pensant qu'elle avait tout

un mois devant elle pour s'habituer à sa nouvelle position, pour acquérir un peu d'autorité sur les enfants, pour goûter la joie — oui, la joie — de se trouver seule à Jalna avec Philip Whiteoak. Elle ne pouvait s'arracher de cet endroit, au pied de l'escalier, sans revivre ces instants enchanteurs de conversation intime qui avaient suivi le départ du docteur Ramsay. Elle se souvenait de chacune de ses paroles et le miroir de son imagination lui renvoyait fidèlement chacun de ses traits. « Était-ce parce qu'il était beau? » se demanda-t-elle. Non, mille fois non. Elle avait vu de beaux hommes avant ce jour; il n'en manquait pas à Londres. Peut-être était-ce parce que son visage exprimait ce don qu'il possédait de jouir de sa propre vie et du monde qui l'entourait. Elle revit le visage de son père, sur lequel se lisaient seulement et simultanément les souvenirs amers du passé et l'inquiétude des jours à venir. Quel contraste avec cet homme qui semblait ne jamais s'interroger sur la vie et l'acceptait simplement dans sa plénitude!

Mrs. Nettle ship traversa le hall au moment où Mary commençait à monter l'escalier. Elle s'arrêta brusquement devant le pilastre de la rampe, comme pour y chercher les empreintes digitales de quelque criminel. Puis saisissant un coin de son tablier amidonné, elle entreprit de le faire briller davantage.

« C'est très joli, remarqua Mary aimablement, en se retournant.

— Comment en serait-il autrement? Tous ces raisins ont été sculptés par un ébéniste de Québec.

— Vraiment! »

Accoutumée à la sculpture riche et compliquée

de l'architecture médiévale anglaise, Mary n'était pas frappée d'admiration et quelque chose dans son ton exaspéra Mrs. Nettleship; ce n'était pas que celle-ci eût elle-même une particulière admiration pour la rampe sculptée mais elle éprouvait à l'égard de Mary un sentiment croissant d'antipathie et de méfiance. Elle se redressa et jeta un regard vers le haut de l'escalier.

« Que se passe-t-il? » demanda-t-elle.

Mary fut trop étonnée pour répondre. En effet, Renny qui courait dans le couloir venait d'enfourcher la rampe et se laissait glisser jusqu'en bas à une allure vertigineuse. Les deux femmes s'écartèrent instinctivement de sa jeune virilité déchaînée. Mais quand il arriva en bas, Mrs. Nettleship le saisit avec violence par l'épaule.

« Vous n'avez pas la permission de faire ça! » s'écria-t-elle avec force. Si je dis...

— J'ai la permission, cria-t-il. Grand-père me l'a recommandé. » Il s'arracha à son étreinte et s'échappa au-dehors en lui jetant au passage un regard de défi.

« Vous, revenez ici.

— Vous, allez au... diable. »

Mary éclata de rire. Il n'en fallut pas davantage pour cristalliser la haine de Mrs. Nettleship à son égard.

Au cours des semaines qui suivirent, elle fit tout son possible pour saper l'autorité que Mary s'efforçait d'acquérir auprès des enfants, tournant devant eux leur gouvernante en ridicule dès qu'elle avait le dos tourné, les encourageant à arriver en retard à leurs leçons, à se cacher quand on les appelait. Mary songea bien une ou deux fois à mettre Philip

au courant de leur conduite et de l'attitude de la femme de charge, mais elle ne put se décider à assombrir même un instant les moments trop courts où ils se trouvaient seuls ensemble. Elle attendait ces moments-là avec de plus en plus d'impatience. Ses journées se divisaient en trois parties bien distinctes. D'abord le temps consacré aux enfants, à leur travail, à la surveillance de leurs vêtements ainsi qu'aux repas auxquels Philip assistait le plus souvent, tantôt les taquinant gaiement, tantôt brusquement les réprimandant et avec quelle vivacité ! Il ne la tourmentait jamais en enquêtant sur leurs progrès mais lorsque Renny débitait en vers les noms de tous les souverains d'Angleterre ou que Meg nommait chaque cap des Îles Britanniques sans reprendre son souffle — car elle savait bien que si elle s'arrêtait, elle ne pourrait pas continuer sans reprendre depuis le début — il était ravi. Il y avait ensuite les instants où ils se trouvaient seuls tous les deux, discutant peut-être des enfants mais, plus vraisemblablement, Mary écoutant et Philip parlant longuement des perfections de ses chevaux ou d'une vente avantageuse qu'il avait réussie. Elle ne parvenait pas à savoir s'il élevait des chevaux pour son plaisir ou pour le profit qu'il en retirait. L'argent ne semblait pas manquer à Jalna ; la ferme et les écuries occupaient une importante main-d'œuvre bien payée et apparemment satisfaite. Philip Whiteoak vivait certainement dans l'insouciance et transportait partout où il allait une atmosphère de prospérité. La troisième partie de la journée de Mary se passait dans la solitude des bois où elle aimait à se promener. En Angleterre, elle avait connu Londres et le bord de la

mer. Ici, pour la première fois de sa vie, elle pouvait plonger ses regards au milieu des branches sombres des pins, vestiges de la forêt vierge primitive, fouler de ses pas un sol recouvert d'un épais tapis d'aiguilles rousses. Là régnait un silence tel que Mary n'en avait jamais connu auparavant. Un silence profond, tout imprégné d'un parfum de résine et que ne brisait pas même un chant d'oiseau. Dans les bois où croissaient ensemble érables, chênes et bouleaux, les oiseaux, dans leurs transports printaniers, s'égosillaient à qui mieux mieux, chacun s'efforçant de l'emporter sur les autres. Mais quand ils volaient dans la pinède, ils restaient silencieux et se reposaient dans la fraîcheur des sombres ramures. Ils n'y construisaient jamais leurs nids.

Mary s'étendait sur le sol, dans l'ombre la plus profonde, et fixait ses regards sur les faîtes pointus, perdue dans des pensées confuses, s'abandonnant à l'ivresse d'être seule, loin de tout être vivant, sauf d'un seul dont la présence pénétrait avec elle dans le bois; elle essayait quelquefois de l'oublier mais sans y parvenir. La plupart du temps et en pleine conscience, elle laissait son regard intérieur se fixer longuement sur chacun de ses traits : ses cheveux presque aussi blonds, sur les tempes, que les siens propres, ses yeux tranquilles qui pouvaient s'animer d'une lueur malicieuse d'écolier, sa belle bouche, son menton, son corps vigoureux. Quel malheur, pensait-elle, si elle n'était jamais venue dans ce pays, n'avait jamais vu ce coin de terre, jamais possédé cette image d'homme pour compagnie de sa solitude!

Par une fin d'après-midi, il entra dans le bois

en chair et en os. Elle était couchée à plat ventre, la joue appuyée sur le tapis d'aiguilles. Elle entendit un bruit de pas et l'aperçut marchant dans le sentier, tout près d'elle. Elle s'était maintes fois imaginé la scène suivante : elle, dans la solitude des bois; lui la rencontrant, et leur émoi respectif; mais elle n'avait jamais permis à son imagination d'aller au-delà, l'arrêtant aux abords mêmes d'une scène d'amour; le bois sombre, pensait-elle, ne pouvait être le cadre que d'un émoi profond. Quand elle s'y trouvait, elle ne désirait rien *éprouver*, mais simplement rêver sur les confins de la pensée consciente. Elle ne fit pas un mouvement et Philip passa sans la voir.

La température allait chaque jour croissant. Mary n'avait jamais rien connu de semblable. L'air vibrait de chaleur. Les fleurs s'épanouissaient, se fanaient et séchaient prématurément. Dans les écuries, bétail et chevaux chassaient les mouches à grands coups de queue. Philip déclara qu'il faisait trop chaud pour travailler et les enfants vécutrent en liberté.

« Je ne fais rien, s'écria Mary, presque avec violence, rencontrant un jour Philip dans le hall; je ne fais rien pour justifier mon salaire. Ce n'est pas juste.

— Vous aurez bien de quoi faire plus tard. »

Et jetant un regard curieux sur le livre qu'elle tenait à la main, il ajouta :

« Que lisez-vous?

— Tennyson. J'adore ses poèmes. Et vous?

— J'avoue n'en pas connaître grand-chose. Mon beau-père ne cesse de citer Burns et ma mère, Thomas Moore. Mon frère Ernest affirme que Sha-

Shakespeare est le seul poète digne de son attention. Tennyson a été quelque peu négligé. » Il sourit amicalement à Mary en ajoutant : « Lisez-moi quelque chose de lui, voulez-vous? »

Cette demande la stupéfia, l'effraya même.

« Oh! je ne suis pas sûre du tout de trouver quelque chose qui puisse vous plaire.

— Certainement si.

— Je lirai très mal.

— Pourquoi donc? » Il se moquait d'elle maintenant.

« Je serai troublée.

— Pensez-vous! Pas avec moi. Je suis l'homme le plus dépourvu de sens critique du monde. Vous dites que vous ne gagnez pas votre salaire. Voilà une manière de le gagner. Un colon, éleveur de chevaux, perdu dans les brumes de l'ignorance, assis à vos pieds afin d'ouïr la lecture des vers de Tennyson.

— Eh bien, où nous assiérons-nous? demanda Mary, soudain décidée à accéder à sa demande.

— Venez avec moi; je vous montrerai le coin le plus frais de tous les environs. »

Il lui fit traverser le pré éblouissant de soleil et la conduisit par un petit sentier jusqu'au bord d'un ravin qu'une ombre épaisse et le bruit d'un ruisseau coulant au fond vers le lac enveloppaient de mystère. Du moins, Mary en jugea-t-elle ainsi et ce coin lui plut aussitôt. Il y faisait, en vérité, plus frais que partout ailleurs. Philip lui prit la main pour l'aider à descendre la pente.

« Relevez votre jupe, dit-il; c'est plein de ronces par ici. »

Ses mains tenaient solidement celles de Mary

et cette dernière ressentait jusqu'au tréfonds de son être la vigueur de leur étreinte. Il s'arrêta sur une sorte de marche couverte de mousse. Le ruisseau, vert dans l'ombre, reflétait les ajoncs et les branches des arbres toujours verts; un pont rustique le traversait et, sous ce pont, il faisait très sombre. Philip s'assit avec un soupir de bien-être aux pieds de Mary.

« Où pourrait-on être mieux qu'ici? » demanda-t-il en la regardant.

Elle se laissa tomber sur l'herbe à côté de lui.

« C'est divin. Et si calme. On n'entend que le murmure de la rivière.

— C'est une bien petite rivière, dit-il, mais je l'aime.

— Jalna est magnifique.

— C'est vraiment un joli coin, approuva-t-il. Mais nous en avons déjà parlé. Maintenant je voudrais vous entendre lire. »

Il s'installa pour l'écouter, la regardant bien en face, son propre visage recueillant la tache lumineuse d'un rayon de soleil qui se glissait à travers les branches.

Elle ouvrit son livre; elle savait que ses mains tremblaient et craignit que sa voix fût de même. Pour gagner du temps, elle se pencha pour montrer à Philip le portrait de Lord Tennyson qui se trouvait sur la couverture, exactement comme elle l'eût fait pour Renny.

« Je trouve que c'est un noble visage », dit-elle.

Il reconnut qu'elle avait raison, mais, en réalité, c'était ses longues mains blanches qu'il admirait. Elle se redressa aussitôt et commença à lire; cela se révéla plus facile qu'elle ne l'avait

cru. Il était immobile, appuyé sur ses coudes, et sa présence était apaisante. Peut-être sa voix encouragea-t-elle les oiseaux dans la fraîche obscurité des branches car ils commencèrent à chanter doucement.

Philip écoutait, ne prêtant qu'une faible attention au sens des mots jusqu'à ce qu'il entendît :

*Pas de maître plus subtil sous les cieux,
Qu'une passion très pure, pour une jeune vierge,
Non seulement pour contenir les instincts vils de*
[l'homme,
Mais pour lui révéler les nobles pensées, les paroles
[aimables,
*La courtoisie et le désir de la gloire,
L'amour de la vérité et tout ce qui fait l'homme.*

Il posa la main sur la page.

« Arrêtez-vous, dit-il; et relisez ce passage. »

Elle rougit : « Ce passage... Lequel? balbutia-t-elle.

— Vous le savez bien. »

Il retira sa main et répéta le premier vers :

« Ai-je lu trop vite? demanda-t-elle.

— Non; je désire seulement l'entendre à nouveau.

— Cela vous plaît-il et dois-je continuer?

— Je vous en prie. »

Elle relut le passage et continua, mais d'une voix moins ferme. Elle était profondément troublée. Philip avait ramassé une baguette et frappait le sol en mesure comme pour scander le rythme des vers.

Aucun des deux ne vit le docteur Ramsay des-

cendre le versant d'en face et ce dernier ne les aperçut qu'en atteignant le pont rustique. Si le calme de Mary avait été quelque peu ébranlé, celui du docteur subit un choc brutal, comme à l'approche d'un tremblement de terre. Philip couché sur l'herbe aux pieds de Miss Wakefield! Et cette dernière vêtue, non pas des vêtements qu'il lui avait vus précédemment mais d'une robe légère à manches courtes, son corps penché dans une attitude pleine de langueur.

« Dieu du Ciel! murmura le docteur. En sont-ils déjà là? »

Il traversa le pont à grandes enjambées et monta le chemin dans leur direction, faisant craquer bruyamment sous ses pas des morceaux de bois sec. Philip et Mary l'aperçurent soudain tout près d'eux. Il était un peu haletant quand il parla.

« Je ne songeais nullement à vous interrompre, surtout dans un aussi agréable passe-temps. Mais j'avais apporté le volume de poèmes de Robert Burns que je vous avais promis, Miss Wakefield. Je suis déjà venu deux fois sans réussir à vous trouver, mais je vois que d'autres poèmes vous captivent. Aucune importance. Je remporterai les miens.

— N'en faites rien, s'écria Mary, je les aime infiniment. »

Il jeta presque le livre sur ses genoux. Philip se leva.

« Il fait chaud, n'est-ce pas? dit-il.

— Oui. La chaleur est accablante lorsqu'on doit, comme moi, circuler sur les routes poussiéreuses de la campagne. Vous avez de la chance, vous et

Miss Wakefield, de n'avoir aucune obligation professionnelle. »

Il remonta rapidement sur le sentier et les quitta.

« Croiriez-vous vraiment qu'il a soixante-dix ans? » remarqua Philip en le suivant des yeux.

CHAPITRE VII

LE CERCLE DE FAMILLE

QUATRE dimanches successifs, Mary s'était rendue à la petite église de campagne en compagnie de Philip et des enfants. Assise au banc familial avec Renny à sa droite et Meg à sa gauche, regardant les familles du voisinage qui entraient et allaient occuper leurs places accoutumées, elle avait éprouvé une sensation de plénitude inconnue d'elle jusqu'alors. A Londres, il lui était souvent arrivé de sortir de chez elle à pas de loup, le dimanche matin, pour se rendre à l'église sans éveiller son père. Mais c'était une église de grande ville, où elle se trouvait perdue au milieu d'étrangers. Ici, dans l'intimité de cette petite église solidement construite, entourée de visages qui lui devenaient chaque jour plus familiers, elle goûtait un profond apaisement qui était moins une émotion religieuse qu'une sensation de joie intérieure.

Philip ne s'asseyait pas auprès de Mary et des enfants mais gagnait la sacristie avec Mr. Pink dont le père avait été également recteur de cette paroisse; il y revêtait un surplis pour servir d'assistant au pasteur et lire les Leçons. Mary pouvait

alors le regarder librement, le comparer au portrait de son père, le capitaine Whiteoak, au grand désavantage de ce dernier; le comparer à tous les hommes qu'elle avait connus, au grand désavantage de ceux-ci. Le léger défaut de langue de Philip ne faisait qu'accroître son plaisir lorsqu'elle l'entendait lire à haute voix; il lui inspirait alors un sentiment maternel et protecteur.

Le cinquième dimanche qui suivit l'arrivée de Mary à Jalna, on chanta l'hymne *Père éternel, Force de salut* et à en juger par l'ardeur avec laquelle la belle voix grave de Mr. Pink, le chœur et la congrégation tout entière l'entonnèrent, on ne pouvait douter du désir de tous d'attirer les regards du Tout-Puissant sur les cinq membres de la famille Whiteoak, y compris Sir Edwin Buckley, actuellement en route vers Jalna. A droite et à gauche de Mary, s'élevaient les voix claires des enfants; elle remarqua qu'ils prononçaient péril : « péryil. » Meg connaissait toutes les paroles mais Renny s'arrêta après le premier verset, reprenant seulement de sa voix haute et perçante le dernier vers de chacun des versets suivants :

Pour ceux qui affrontent les périls de la mer.

Mary rendit grâce au Ciel qu'il n'y eût que quatre versets car au cinquième, elle se serait sûrement couverte de honte en donnant libre cours à son envie de rire.

Sans aucune raison précise, les émotions de Mary, tristes ou gaies, étaient, en ces jours-là, toujours prêtes à se manifester; elle ne se comprenait pas elle-même; tantôt riant pour des riens avec

les enfants, ce qu'elle savait parfaitement incompatible avec l'exercice de son autorité, tantôt — surtout le soir — s'apercevant que, sans aucun motif, ses yeux étaient pleins de larmes.

A mesure qu'approchait le jour de l'arrivée des voyageurs, deux femmes se sentaient vivre plus que jamais dans leur élément; c'était Mrs. Nettleship et Elisa. Du matin au soir, elles livraient un combat sans merci à la poussière et au désordre. Mary avait l'impression d'avoir jusqu'à ce jour ignoré ce qu'était la vraie propreté. Les grands tapis furent traînés au-dehors et battus; les plus petits secoués; les murs lavés, les vitres frottées au point qu'on ne distinguait même plus leur transparence; les cuivres et l'argenterie resplendissaient. Philip n'utilisant que la bibliothèque, les meubles du grand salon avaient été recouverts de housses; on les en dépouilla et le salon redevint une pièce splendide. Mary s'y trouva seule un jour, se pénétrant de son atmosphère inconnue, faite du parfum léger d'un tapis hindou, du mobilier, des coussins du sofa sur lesquels des têtes inconnues avaient reposé en pensant Dieu seul sait à quoi! Les statues de porcelaine sur la cheminée, le singe de jade et les éléphants d'ivoire dans la vitrine, tous la regardaient sans aménité, comme s'ils ne pouvaient en aucune façon entrer en relation avec elle. Il y avait de la musique sur le piano. L'air semblait vibrer encore de lointaines mélodies. Bientôt le piano s'ouvrirait à nouveau mais pas pour elle, bien qu'il fût prévu qu'elle donnerait plus tard des leçons de piano à Meg. La pendule en or moulu avait été montée et son rapide tic-tac semblait pressé de

ratrapper le temps perdu. Un bouquet de roses serrées dans un vase penchait déjà un peu la tête comme incapable d'attendre le retour des personnalités attendues.

Toute la journée de ce retour, les enfants furent déchaînés; ils ne pensaient qu'aux cadeaux qu'on leur rapportait, se refusaient à parler d'autre chose; il eût été vain d'essayer de les calmer. Mary errait comme une âme en peine; elle aurait voulu disparaître quelque part au fond des bois mais il pleuvait; une pluie régulière, fine et parfumée succédant à une nuit d'orage. Mary n'aperçut pas Philip de toute la journée. Elle se sentait perdue dans cette immense maison; elle visita les quatre chambres prêtes à accueillir leurs occupants : celle de Mrs. Whiteoak avec son lit en cuir magnifiquement peint; les trois autres avec leurs courtelines d'un blanc de neige et d'énormes taies d'oreillers raides et amidonnées. Les épagneuls eux-mêmes étaient surexcités. Le plus jeune, Jake, courait en reniflant dans les chambres récemment ouvertes et venait lever la patte contre les pieds du lit à colonnes destiné à Sir Edwin et à Lady Buckley.

La voiture devait aller à la gare du village attendre le petit train local qui correspondait non sans une certaine fantaisie avec le train de Montréal. Les deux trains étaient en retard et la soirée s'avancait déjà quand le bruit des sabots annonça l'arrivée tant attendue. Les joues de Renny étaient rouges d'excitation et Meg sautait sans répit d'un pied sur l'autre. Tous deux portaient leurs vêtements du dimanche. Mary avait également mis une de ses plus jolies robes, rose pâle avec un volant à la jupe et un ruché au bas des manches qui s'arrê-

taient au coude. Elle avait pris beaucoup de peine pour se coiffer et ses beaux cheveux formaient de gracieux bouffants et de nombreuses bouclettes. Quand Philip l'avait aperçue au moment de partir pour la gare, il avait été frappé de consternation. Il aurait dû lui conseiller et s'habiller autrement! Par Dieu, qu'allaient penser sa mère et les Buckley! Mais après tout, elle avait été engagée en Angleterre; il n'y était pour rien. Mary, sur les confins de la panique, s'écria :

« Qu'est-ce qui ne va pas, Mr. Whiteoak?

— Rien, rien, répondit-il avec un sourire rassurant. Je croyais avoir vu une araignée, mais je me suis trompé.

— Sur moi?

— Oui. Mais je me suis trompé. Il faut que je me dépêche, je pars pour la gare. »

Il s'attarda cependant encore un instant, regrettant soudain l'arrivée de sa famille et même de sa mère. Il s'était trouvé si bien, seul à Jalna avec Miss Wakefield et les enfants. Il avait joui infiniment de la présence de la jeune fille; il en avait joui sans se rendre compte à quel point. Et jamais il ne l'avait vue aussi jolie qu'en ce moment, — en ce moment où il allait la perdre, avait-il presque pensé. Jamais plus les choses ne seraient ce qu'elles avaient été. Faisant un retour sur le mois écoulé, il regretta les occasions perdues de se trouver seul avec Mary. Plus de lecture à haute voix depuis le jour où le docteur Ramsay les avait surpris dans le ravin. C'était une semaine plus tôt. Mais s'il l'avait voulu, il y en aurait certainement eu d'autres! Qui pouvait s'y opposer? Il aurait bien voulu le savoir. Il regarda Mary avec intensité.

« Qu'y a-t-il? demanda-t-elle, et tout son corps semblait interroger.

— Je pensais seulement.

— Pensées plutôt graves », suggéra-t-elle. Elle avait tant de peine à garder ses distances avec lui.

Il sourit. « Il s'agissait de vous, Miss Wakefield.

— J'espère ne vous avoir en rien mécontenté.

— Je vous le dirai un jour. Mais maintenant il faut que je me sauve. Représentez-vous ma famille tapant des pieds sur le quai de la gare. Ils ne me le pardonneraient jamais! »

Mary le regarda s'éloigner en pensant : « Quand il dit « sa famille » cela signifie « sa mère ». Ce doit être une odieuse vieille dame; je commence à la détester. »

Elle poussa un grand soupir découragé. Toutes les pièces de la maison étaient vivantes maintenant, averties de sa présence et ouvertement hostiles. Elle n'était chez elle nulle part, même pas dans sa chambre. Les enfants passèrent devant elle en courant comme s'ils ne la voyaient pas.

« Etes-vous prêts? cria-t-elle. Avez-vous les mains propres? »

Ils répondirent par un rire moqueur et se sauvèrent.

Jake arriva dans le couloir, haletant et flairant le sol. Il entra dans la chambre des Buckley et leva de nouveau sa patte contre le lit. Cette fois encore personne ne le vit.

Mary descendit l'escalier et trouva Elisa dans le salon où elle éclairait une lampe à huile en cuivre repoussé. Elisa était toujours gentille quand Mrs. Nettleship était absente.

« Cela paraît un peu tôt pour éclairer la lampe,

dit-elle à Mary, mais Mrs. Whiteoak aime que tout ait un air de fête quand elle arrive.

— Ce serait impossible de trouver une maison plus claire et plus reluisante de propreté que celle-ci », dit Mary. Levant les yeux vers le lustre de cristal, elle ajouta : « Chaque facette de ce lustre étincelle. »

Elisa était ravie. « Je les ai toutes nettoyées séparément. Quand il y a une réception, nous allumons toutes les bougies; par exemple, le jour de son anniversaire. »

Jake qui descendait lentement les escaliers, entra dans le salon et s'assit sur ses pattes de derrière à côté de Mary. Au même instant, Mrs. Nettleship arriva, venant du sous-sol, et enveloppa la jeune fille et le chien d'un même regard de désapprobation. « Je ne veux pas de chiens dans mes pièces propres », déclara-t-elle en frappant vindicativement des mains dans la direction de l'animal. Il poussa un hurlement d'effroi et s'enfuit, renversant presque Mary; il se précipita au-dehors, toujours aboyant, et se mit à la recherche de ses dignes parents pour se placer sous leur protection. Il essaya d'abord de se pelotonner sous le ventre de son père et n'y réussissant pas, se réfugia auprès de sa mère. Mrs. Nettleship claqua la porte derrière lui.

Une heure se passa qui parut un siècle à Mary. Elle tirait à chaque instant sa montre de sa ceinture pour en consulter les aiguilles trop lentes. Son visage était brûlant. Les lampes avaient cessé d'être inutiles car la nuit était presque complètement tombée.

Les sabots des chevaux se firent enfin entendre dans l'allée.

Mary s'enfuit et se réfugia dans sa chambre. Elle resta sur le seuil, immobile et tendant l'oreille. Le hall semblait plein de monde. Les voyageurs attendus pouvaient-ils à eux seuls faire autant de bruit? Le bruit des conversations était de temps à autre dominé par un rire d'une vitalité masculine et cependant d'une gaieté légère toute féminine. Un peu plus tard, Mary entendit monter les bagages; elle entendit parler dans les chambres à l'étage au-dessous. Une voix d'homme au timbre grave appela : « Viens ici une minute, Ernest. » La voix du Whiteoak qu'elle avait rencontré à Londres répondit : « Oui, Nicolas, dès que j'aurai mis un col propre. »

Mary ferma résolument sa porte. Elle avait décidé de rester où elle était jusqu'à ce qu'on l'envoyât chercher. Elle lirait et... fumerait une cigarette! Son père lui avait donné cette habitude fâcheuse qui avait pris sur elle une telle emprise qu'en période de tension, elle y avait souvent recours comme à un calmant. En temps ordinaire, une cigarette quotidienne lui suffisait. Elle en avait apporté plusieurs paquets d'Angleterre.

Elle s'assit, les deux fenêtres grandes ouvertes pour que le courant d'air chassât la fumée odorante, puis plaçant une cigarette entre ses lèvres, elle l'alluma, prenant soin de jeter l'allumette le plus loin possible dans le massif. Tout en tirant doucement sur sa cigarette, elle prit un livre, *Le Secret de Lary Audley*, qui l'avait tenue éveillée une partie de la nuit précédente, et se plongea à nouveau dans sa lecture. Peut-être la maison était-elle devenue plus silencieuse. Peut-être avait-elle réussi à s'isoler; mais elle sursauta en entendant soudain frapper vi-

goureusement à sa porte. Sa cigarette était depuis longtemps terminée; mais elle vaporisa cependant un peu de parfum sur ses cheveux et sur son col pour chasser ce qui aurait pu persister de l'odeur du tabac.

« Miss Wakefield! » cria Renny.

Elle ouvrit la porte.

« On vous demande en bas. Ma grand-mère désire vous voir. Que croyez-vous qu'ils m'ont rapporté? Un train qui se monte et qui traverse toute la chambre! Et Meggie a eu une boîte à musique. Venez voir! »

Il la prit par la main avec une chaleur nouvelle de sa part et la tira vers la porte.

« Vous sentez! s'écria-t-il.

— Qu'est-ce que je sens? demanda-t-elle, effrayée.

— Quelque chose de bon », dit-il en la tirant de nouveau.

Il la tenait toujours par la main quand ils entrèrent dans le salon et cette chaude étreinte lui donna du courage. Ses regards anxieux allèrent à la recherche de Mrs. Whiteoak. Mais il était inutile de chercher! Sa personnalité vigoureuse attirait aussitôt et retenait les regards bien que tous ceux qui l'entouraient fussent, eux aussi, sauf un, de fortes individualités. Cette exception elle-même, Sir Edwin, était loin d'être insignifiante et ne pâlisait que par contraste avec les autres. Mary s'attendait à voir une vieille femme mais à soixante-huit ans, Adeline Whiteoak aurait passé pour une femme de cinquante ans sans ses vêtements de coupe un peu lourde et le bonnet de dentelles garni de rubans qui était posé sur ses cheveux. Ce bonnet raide et assez haut ajoutait encore à son expression autori-

taire. A peine si quelques touches grises s'apercevaient dans l'épaisseur de sa chevelure qui conservait son reflet roux. Son beau visage au profil aquilin, ses yeux bruns expressifs, ses belles dents firent briller d'admiration les yeux de Mary. Après tout, elle souriait et Mary lui rendit son sourire.

« Bonsoir, Miss Wakefield. »

Elle lui tendit une main dans laquelle la main libre de Mary disparut. Renny n'avait pas lâché celle qu'il tenait serrée.

« Venez, insista-t-il. Venez voir mon train. »

Il sembla à Mary qu'une douzaine de voix au moins ordonnaient à l'enfant de se taire.

« J'espère que tout marche bien, dit Mrs. Whiteoak et que vous serez capable d'introduire quelques connaissances dans la tête de ces enfants.

— Je fais de mon mieux. » La voix de Mary était à peine perceptible.

« Je dois devenir sourde, remarqua Mrs. Whiteoak en enveloppant son oreille de sa main comme d'un cornet; je ne vous entends pas.

— Tout marche bien, merci. » La voix de Mary s'élevait maintenant claire et même, pensa-t-elle, un peu trop forte.

Meg prit la parole. « Nous n'avons pas travaillé, ces derniers temps, il fait trop chaud. »

Le regard brillant de sa grand-mère l'enveloppa.

« Il y a d'autres choses que le travail, dit-elle.

— Quelles choses? demanda Renny.

— La bonne tenue. Miss Wakefield vous apprend-elle cela? »

Il rit aux éclats.

« Y a-t-il une réception? » demanda alors

Mrs. Whiteoak en regardant Mary de la tête aux pieds.

Sa robe! Elle n'aurait jamais dû mettre cette robe claire! Elle aurait voulu disparaître sous terre.

Ernest Whiteoak s'approcha; il semblait vouloir excuser quelqu'un; était-ce sa mère ou était-ce Mary? Cette dernière ne put le deviner. Mais il lui serra aimablement la main.

« Il est déjà loin, le jour où je vous ai rencontrée à Londres, à la place de ma mère, dit-il.

— Et où tu as vu Miss Wakefield avec les yeux de ta mère, je suppose », ajouta Mrs. Whiteoak.

Se tournant vers Mary, elle demanda :

« Quel âge avez-vous, ma chère?

— Vingt-quatre ans.

— Hum! Cela correspond parfaitement à la description que mon fils m'a faite de vous : assez jeune, des cheveux qui ne sont pas encore gris et toutes ses dents. Eh bien, moi aussi, j'ai toutes les miennes et j'ai soixante-huit ans. »

Mary était trop troublée pour savoir exactement de qui Mrs. Whiteoak se moquait; elle resta immobile, les yeux fixés sur elle, comme fascinée. Renny était parti en courant rejoindre Meg et leurs nouveaux jouets dans la pièce voisine.

« Je ferais mieux de vous présenter tout le monde, déclara Mrs. Whiteoak. Nicolas, Augusta, Edwin — Miss Wakefield. Miss Wakefield. — Mr. Whiteoak, Sir Edwin et Lady Buckley. »

Le bel homme grand et brun, porteur d'une moustache, qui causait près de la fenêtre, sourit aimablement et salua. Sir Edwin et Lady Buckley se contentèrent d'une légère inclinaison de la tête.

« Où sont les enfants? demanda Mrs. Whiteoak.
— Ils ont emporté leurs jouets dans la bibliothèque », répondit Philip.

Mrs. Whiteoak fit un geste impérieux de la main dans la direction de Mary.

« Vous feriez mieux de les rejoindre, ils vont faire des sottises. »

Mary remarqua la longueur et la souplesse de cette main, les reflets des rubis et des diamants qu'elle portait. Elle s'inclina légèrement et disparut. A peine était-elle dans le hall qu'elle entendit Mrs. Whiteoak demander que l'on fermât la porte du salon.

Derrière cette porte close, les six occupants du salon se retrouvèrent libérés de toute contrainte. Nicolas parla le premier.

« Charmante fille, dit-il. Vraiment charmante. Ma parole, Ernest, tu as un goût très sûr en ce qui concerne les femmes.

— Elle était très différente à Londres, répliqua Ernest avec vivacité.

— Sans doute le climat l'a-t-il rajeunie? dit Sir Edwin qui était petit, soigné de sa personne et un peu terne.

— Devons-nous prendre cette remarque au sérieux, Edwin? lui demanda sa femme qui était grande et coiffée avec une épaisse frange bouclée sur le front; elle portait une robe prune et parlait d'une belle voix grave.

— C'est la seule explication possible. Ernest lui-même affirme qu'elle n'est plus la même.

— Si elle était à Londres ce qu'elle est aujourd'hui, Ernest a eu certainement un accès de folie, affirma Lady Buckley.

— Que lui reprochez-vous? demanda Philip.

— Tout, répliqua sa sœur. Elle a l'air d'une actrice et s'habille comme une de ces créatures. »

Pour rien au monde, Adeline Whiteoak n'aurait voulu reconnaître qu'elle partageait l'opinion de sa fille, aussi ignora-t-elle l'affirmation de cette dernière et demanda simplement à Ernest :

« Qu'avait-elle de différent à Londres?

— C'est assez difficile à dire; il s'agit d'une différence impalpable.

— Je n'engage pas de gouvernantes dans des conditions impalpables.

— Nous n'aurions jamais dû nous fier à Ernest, dit Lady Buckley; il faut trop peu de chose pour qu'une femme le séduise. »

Ernest répliqua avec humeur : « Je suis le seul d'entre vous qui ne soit jamais tombé dans les rêts du mariage. »

Sir Edwin rit doucement : « Ma séduction était trop forte pour qu'Augusta pût y résister. N'est-ce pas vrai, Augusta? »

Sa femme le regarda comme si elle refusait de trouver encore en lui la moindre trace de séduction et affirma :

« Une fille de ce genre n'est pas à sa place auprès des enfants.

— Que voulez-vous donc que je fasse? s'écria Philip avec force. La renvoyer parce qu'elle est jolie et porte de jolies toilettes! Eh bien, je m'y refuse. Vous me l'avez envoyée et elle est diablement plus agréable à voir que les deux autres. » Il se calma un peu et continua : « Attendez de la connaître un peu avant de la condamner. Je suis sûr qu'elle vous plaira.

— Philip a raison, reconnu Ernest. Soyons patients et restons calmes. »

Cette remarque n'apaisa pas sa mère qui se leva brusquement et traversa tout le salon. « Par Dieu, Ernest, s'écria-t-elle, tu as une façon d'exaspérer les gens!

— Pas moi, dit Augusta, car je sais que ses intentions étaient bonnes. »

Mrs. Whiteoak revint au milieu du salon en souriant.

« Philip a raison, dit-elle. Nous devons certainement accorder un préjugé favorable à cette jeune personne et la voir à l'œuvre. Pour ma part, j'ai l'intention de faire preuve de la plus grande politesse à son égard.

— Jamais la pensée de faire preuve d'impolitesse à l'égard de qui que ce soit ne m'est venue en tête, prononça Augusta de sa voix grave.

— Nous serons tous gentils pour elle, promit gaiement Sir Edwin, et nous verrons bien ce qui arrivera.

— Elle vous en sera très reconnaissante », répondit Philip en souriant à son beau-frère; il fut sur le point d'ajouter : « Et à moi aussi », mais jugea préférable de s'abstenir.

Nicolas bâilla bruyamment : « Je vais dans ma chambre défaire mes malles, viens avec moi, Philip. »

D'un geste affectueux, il mit son bras sous celui de son frère et ils se dirigèrent vers la porte. Les Buckley se levèrent et les suivirent. Augusta demanda :

« Puis-je vous aider en quelque chose, maman?

— Non, merci. Mrs. Nettleship m'aidera. »

Ernest demeura seul avec sa mère, sans la moindre méfiance.

« Puis-je faire quelque chose pour vous? » demanda-t-il gaiement quand tous les autres furent partis.

Elle se contenta de secouer la tête.

« C'est délicieux d'être de retour chez soi, déclara-t-il.

— Pour toi, peut-être. C'est une condition de bonheur d'être irresponsable à ce point.

— Mais... il ne s'est rien passé, maman.

— Il se passera quelque chose. As-tu vu le visage de Philip quand il parlait de cette jeune fille?

— Non.

— Alors, tu n'es pas observateur. Il est très attiré par elle; peut-être l'aime-t-il déjà? »

A court d'arguments, Ernest mordit son pouce. On frappa à la porte. Avant d'ouvrir, il regarda sa mère et dit : « Tout semble parfaitement en ordre à Jalna, qu'en dites-vous? »

— A peu près, à peu près », murmura-t-elle, puis avec exaspération elle s'écria : « Quel fou tu as été, Ernest, d'engager cette jeune écervelée! »

Ernest ne pouvait la contredire et fut heureux d'entendre frapper une seconde fois à la porte qu'il alla ouvrir. Mrs. Nettleship se tenait sur le seuil, ses deux petites mains longues croisées sur sa ceinture. Ernest se glissa derrière elle et monta l'escalier.

« Excusez-moi, madame, dit-elle, mais pourrais-je vous aider? » Elle referma la porte derrière elle avec soin.

« Oui, vous pouvez défaire mes bagages mais pas avant demain matin, à l'exception de mon nécessaire de toilette.

— C'est déjà fait.

— Alors, c'est tout pour ce soir. Attendez... Vous pourriez me verser un autre verre de porto. »

Elle s'installa sur un sofa, à demi étendue sur les coussins, son long corps souple plein de grâce et parfaitement à l'aise en dépit de ses lourds vêtements.

A petits pas silencieux, Mrs. Nettleship traversa le salon et prit le carafon sur le plateau d'argent.

« Je pensais bien que vous seriez fatiguée et que vous aimeriez boire un peu de porto.

— C'est une bonne pensée. Un demi-verre seulement. »

Mrs. Nettleship lui apporta son verre qu'elle porta à ses lèvres en regardant la femme de charge par-dessus les bords.

« Comment les choses se sont-elle passées... ces temps derniers? demanda-t-elle.

— Vous voulez dire au cours des cinq dernières semaines, Mrs. Whiteoak?

— Oui, exactement. »

Mrs. Nettleship était cagneuse et une jupe et deux jupons ne parvenaient pas à dissimuler son infirmité. Elle se planta carrément sur ses pieds au milieu du tapis.

« Ces cinq dernières semaines ont été un vrai martyre, dit-elle, et si ça n'avait pas été pour vous, Mrs. Whiteoak, je ne les aurais pas supportées. J'en étais malade.

— Que voulez-vous dire exactement? demanda Adeline Whiteoak un peu haletante.

— C'est cette gouvernante. Cela me brise le cœur de voir ces chers petits et de penser à ce qu'elle a entrepris de faire.

— Qu'a-t-elle donc entrepris?

— Oh! Mrs. Whiteoak, ne me demandez pas de vous le dire; je ne le pourrais pas. Mais je n'en dors pas la nuit, en pensant à ce que cette maison sera avec cette femme à sa tête. Naturellement, je ne resterai pas, mais, partout où je pourrais être, je penserai à ces pauvres petits enfants. » Elle poussa un grand soupir.

Adeline reprit avec beaucoup de calme :

« Dites-moi, qu'a donc fait Miss Wakefield pour vous inspirer de tels soupçons? »

Mrs. Nettleship fit un pas en avant et les pupilles de ses yeux pâles se durcirent. Elle se mit à parler avec volubilité.

« Oh! Mrs. Whiteoak, cela commença dès son arrivée dans cette maison. J'ai vu tout de suite que c'était une intrigante. Jamais habillée convenablement mais toujours comme si elle se rendait à une réception. Elle se met du parfum et pis encore, madame, du rouge.

— Du rouge? où? sur les joues?

— Sur les lèvres. J'ai remarqué qu'elles étaient plus rouges à certains jours qu'à d'autres. Ensuite, j'ai vu.

— Qu'avez-vous vu? »

Mrs. Nettleship s'approcha tout près d'Adeline et sa voix ne fut plus qu'un murmure.

« C'était le troisième jour », dit-elle. Puis elle fit une pause.

« Eh bien, continuez.

— Le troisième jour, j'apportais les affaires passées des enfants dans leur chambre. J'avais des pantoufles et ne faisais aucun bruit. Au dernier étage, devant la porte de Miss Wakefield, il y avait Mr. Whiteoak. La porte était ouverte et elle se

tenait là, dans un peignoir *vague*. » L'accent particulier que Mrs. Nettleship mit sur le mot *vague* impliquait les intentions les plus coupables de la part du peignoir. Elle ne perdait pas des yeux le visage d'Adeline et put se déclarer satisfaite du résultat de ses révélations.

« Que firent-ils quand vous êtes arrivée?

— Miss Wakefield fut très troublée. Mais Mr. Whiteoak m'a parlé très durement..

— Que vous a-t-il dit?

— Comme je m'excusais et disais que j'espérais ne pas avoir effrayé la jeune dame, il m'a répondu qu'elle n'avait aucune raison d'être effrayée.

— Bien. Que se passa-t-il ensuite?

— Le docteur Ramsay entra — il était déjà venu deux ou trois fois pour la voir sans jamais la trouver — et au bout d'un moment elle s'habilla et descendit. Après le départ du docteur, j'ai traversé le hall; elle se trouvait encore dans la bibliothèque avec Mr. Whiteoak. Jake y était aussi et j'ai pensé que je ferais bien de voir s'il avait besoin de sortir; nous n'avons jamais eu de petit chien qui donne autant de peine. Eh bien, je ne suis pas entrée, Mrs. Whiteoak, non je ne suis pas entrée! Je sais où est ma place, surtout après que Mr. Whiteoak m'eut parlé de cette façon devant la porte de la chambre de Miss Wakefield. Je me suis précipitée au sous-sol aussi vite que mes pauvres jambes ont pu me porter.

— Pourquoi, mon Dieu, vous précipiter ainsi?

— Pour ne pas me trouver sur le chemin de Mr. Whiteoak.

— Ma pauvre femme, ne pouvez-vous parler clairement? »

La voix de Mrs. Nettleship devint dure.

« J'avais entendu un baiser, un doux baiser, suivi du rire satisfait de Mr. Whiteoak.

— Peut-être avait-elle embrassé Jake! s'écria Adeline d'un air sombre.

— Ça alors, c'est une bonne plaisanterie, Mrs. Whiteoak! Je ne vois pas du tout cette jeune dame embrassant un chien, surtout avec un beau jeune homme à côté. »

Adeline reposa le verre vide.

« Avez-vous autre chose à me dire? demanda-t-elle presque avec indifférence.

— Simplement ceci. » La femme de charge mit la main dans une poche de son tablier et en sortit un petit paquet enveloppé de papier de soie. Elle déplia le papier qui contenait plusieurs bouts de cigarettes qu'elle mit sous les yeux d'Adeline. Je les ai trouvés dans les arbustes sous sa fenêtre. Elle fume, Mrs. Whiteoak. »

Adeline respira plus librement.

« Je vois, dit-elle, que c'est une jeune femme très à la page.

— A la page! Comme s'il pouvait y avoir un mot pour qualifier sa conduite. Cette semaine, elle a traversé deux fois la maison en chantant, exactement comme si elle était chez elle. »

Adeline se leva et si Mrs. Nettleship s'attendait à un éclat de sa part, elle dut se trouver fort déçue car la mère de Philip paraissait beaucoup plus calme qu'au début de l'entretien. Mais lorsqu'elle se retrouva dans sa chambre, la porte close, elle frémit à la fois de fureur et de consternation. Elle resta un instant le dos appuyé contre la porte, les paumes de ses mains pressant le panneau et

ne résistant qu'au prix d'un effort violent au désir de courir vers Philip et d'exiger de lui une explication. Mais la sagesse, l'expérience de la vie lui dirent qu'il était préférable, bien préférable de découvrir par ses propres moyens jusqu'où les choses avaient été.

Quant à Ernest, elle l'aurait volontiers pris par les épaules et secoué avec violence. Dire qu'il avait jeté délibérément une telle tentation sous les pas de son frère! « Si cet imbécile était là... », dit-elle à haute voix en frappant de son poing fermé la paume de son autre main. Elle n'acheva pas la phrase car, au même instant, retentit le gong indien qui battait le rappel de la famille au moment des repas.

CHAPITRE VIII

PLUS DE CHAMBRES VIDES

MARY traversa le hall et se dirigea vers la porte ouverte de la bibliothèque. Sa rencontre avec les membres aux personnalités si accusées de cette famille Whiteoak l'avait profondément troublée. Ils semblaient élever un mur entre elle et Philip et ce dernier ne lui apparaissait plus que comme perdu dans le lointain; entourée d'un bruit de voix, elle était seule, désespérément seule. L'air était étouffant. Un autre orage se préparait.

Dans la bibliothèque, les enfants s'amusaient avec leurs nouveaux jouets. Renny, à genoux sur le plancher, remontait son train. Meg était debout devant la table, écoutant sa boîte à musique qui égrenait : « Enfants de Vienne. »

« Ecoutez, dit-elle. N'est-ce pas que cet air est joli? »

— Délicieux, reconnut Mary. Quels beaux cadeaux!

— Nous avons aussi un jeu de volants, cria Renny, avec des soldats de plomb pour moi, et pour Meggie une corbeille à ouvrage avec un dé; et nous avons eu deux livres chacun! » Il se releva

et entreprit de montrer ses trésors à Mary. Tout son petit être débordait de vitalité et de joie. Meg ignorait ce que c'était que d'éprouver un bonheur aussi intense. Mais elle s'efforçait d'imiter son frère, ne voulant pas être en reste avec lui aux yeux des grandes personnes.

Mary regarda les cadeaux mais son esprit était ailleurs. Elle pensait : « Que se passe-t-il derrière la porte close du salon ? Que disent-ils à mon sujet ? Je ne leur plais certainement pas et il doit y avoir une raison pour cela. » Elle éprouvait un violent désir d'entendre un mot, de recevoir un regard de Philip pour y puiser quelque réconfort.

A grand-peine, elle parvint à persuader les enfants d'emporter leurs cadeaux dans leur chambre, mais elle ne put obtenir d'eux qu'ils se couchent. Ils affirmèrent qu'ils devaient redescendre pour souhaiter une bonne nuit à leurs aînés et, avant même qu'elle ait pu accorder ou refuser la permission, ils s'étaient échappés et avaient dégringolé les escaliers... Mary se mit à la fenêtre. L'air était imprégné d'humidité et chargé d'orage ; des éclairs de chaleur montaient presque sans interruption dans le ciel, derrière les arbres qui se dressaient entre eux deux. Elle était seule dans cette maison pleine de monde. Ses tempes battaient douloureusement ; elle les serra dans ses mains. Seule ! Cette famille si unie n'avait pas de place à lui offrir ; et pourquoi l'aurait-elle fait ? Elle s'en irait un jour, ne laissant aucun souvenir derrière elle, pas plus que Miss Cox ou Miss Turnbull... Et Philip Whiteoak ? L'oublierait-il aussi ? Il garderait sûrement au fond de son cœur un léger souvenir d'elle. Elle pouvait envisager la possibilité qu'il l'oublie-

rait parce qu'en réalité elle n'y croyait pas, mais la seule pensée du souvenir qu'il garderait d'elle remplissait ses yeux de larmes amères. Elle entendit les enfants remonter l'escalier en tapant chaque marche de leurs pieds pour être sûrs que toute la maisonnée les entendît. Ils venaient de la salle à manger où le souper était servi. Chaque convive trouvait sur la table ce dont il avait rêvé et ils étaient tous au comble de la joie.

Mary ne referma sa propre porte que beaucoup plus tard; l'orage s'était rapproché. Ces orages chargés d'électricité la terrifiaient; jamais elle n'en avait connu d'aussi violents. Et quand ils éclataient, la nuit, c'était encore pire car leurs éclairs sinistres étaient renforcés par l'obscurité. Mary aurait voulu que les enfants lui demandent de rester auprès d'eux pour leur tenir compagnie mais elle savait qu'ils ne le désiraient pas. Cependant, Meg mourait de peur quand elle entendait gronder le tonnerre. Pourquoi Meg lui était-elle aussi hostile? Que Mrs. Nettleship en fût responsable, Mary n'en doutait pas. Si seulement cette femme renonçait à s'occuper des enfants! Son influence sur eux était indiscutable.

L'orage finit par se diriger vers le lac; on n'entendait plus le moindre grondement dans le lointain; il avait passé, laissant derrière lui un calme profond. Il avait passé comme un rêve de bataille et Mary, harassée, s'endormit. Elle dormit d'un sommeil sans rêves, dans la nuit chaude, pendant une heure ou deux, puis l'orage revint. Il repassa majestueusement au-dessus du lac, regroupant toutes ses forces pour une manifestation de faste et de terreur. Il ne pleuvait pas encore, bien que

le frémissement des feuilles ressemblât au bruit de la pluie; elles frémissaient en se touchant avec un bruit de gouttes d'eau qui tombent.

Mary sursauta au premier coup de tonnerre. Elle fut éblouie et il lui fallut quelques instants pour retrouver ses esprits. Elle se ramassa sur elle-même dans l'attente du coup suivant; simultanément celui-ci éclata et la chambre s'éclaira brillamment d'une lumière rosée qui révélait les moindres détails, donnant une beauté nouvelle et transparente aux fruits et aux coquillages sur la cheminée. Le coup de tonnerre avait éclaté juste au-dessus de la maison. Mary poussa un cri mais son cri ne s'entendit pas plus que le cri d'une taupe dans son terrier.

Il fallait qu'elle aille dans la chambre des enfants voir s'ils n'avaient besoin de rien! L'air de sa propre chambre était étouffant, ses cheveux collaient à ses tempes. Elle enfila un peignoir et se hâta vers la chambre voisine. Un violent courant d'air l'enveloppa dès qu'elle eut ouvert la porte. Elle entendit Meg pleurer et courut vers elle.

« Je suis là, chérie », dit-elle en entourant l'enfant de ses bras.

Meg se cramponna à elle. « Fermez la fenêtre, dit-elle en sanglotant.

— Que je suis sotte! » s'écria Mary qui se précipita pour fermer la fenêtre. Au même instant un nouvel éclair l'aveugla et un coup de tonnerre ébranla toute la maison. Meg hurla et Mary, titubant presque, revint s'asseoir sur le bord du lit et la serra dans ses bras.

« Allumez la lampe », implora la petite fille.

Mary prit une boîte d'allumettes et de ses mains tremblantes éclaira la lampe à huile; cette lampe avait un abat-jour en porcelaine blanche avec des roses roses; dans un accès de colère, Meg avait, un jour, arraché une de ces roses avec son ongle. La lumière la calma. Elle leva vers Mary un regard voilé de larmes.

« Ne partez pas », dit-elle, et comme un nouveau coup de tonnerre éclatait, elle s'écria : « Je veux que papa vienne.

— N'est-ce pas suffisant que je sois là, demanda Mary.

— Non; dites à papa de venir. J'ai peur.

— Papa est là », dit soudain une voix sur le seuil.

Philip, vêtu seulement d'une chemise et d'un pantalon, entra dans la chambre.

« Pour un orage, c'est un orage, dit-il gaiement avec une nuance d'admiration dans la voix.

— Venez ici, venez ici, appela Meg, et asseyez-vous sur mon lit. »

Philip obéit et la petite fille se glissant jusqu'à lui, s'installa sur ses genoux, le serrant très fort par le cou.

« Avez-vous fermé la fenêtre de Renny? » demanda-t-il à Mary. Puis il s'écria : « Mais... vous avez peur, vous aussi! Les deux petites sottes que voilà! »

Sa tranquille présence dans la chambre avait suffi pour rassurer Mary; son cœur battait moins fort. Elle eut honte d'avoir oublié la fenêtre de Renny et avec une exclamation consternée courut vers l'alcôve où dormait le petit garçon; un éclair l'illumina, révélant la fenêtre grande ou-

verte; le vent s'engouffrant dans le peignoir de Mary le gonfla comme une voile; avec ses cheveux d'or qui tombaient sur ses épaules, elle ressemblait à un de ces anges que peignaient les Primitifs.

Renny était debout, tout nu, devant la fenêtre et contemplait l'orage. Le roulement du tonnerre qui semblait se répercuter dans le ciel, de nuage en nuage, ne l'effrayait pas le moins du monde. Il était immobile et la pluie qui tombait maintenant avec violence inondait son petit corps blanc. L'obscurité revint et Mary lui cria :

« Renny, vous êtes un vilain! Ne savez-vous pas combien c'est dangereux de rester dans un courant d'air pendant un orage? »

Elle s'avança à tâtons, foulant de ses pieds nus la descente de lit trempée d'eau de pluie; au moment où elle fermait la fenêtre devant laquelle se tenait Renny, les petites mains mouillées de celui-ci essayèrent de l'en empêcher.

« Je veux qu'elle reste ouverte, dit-il; j'aime l'orage. »

Simultanément un éclair aveuglant sillonna le ciel et un coup de tonnerre, véritable explosion, éclata. Mary laissa échapper un gémissement de terreur.

« Vous avez peur! dit l'enfant en riant. Moi, j'aime tant ça, j'aime tant ça! Je voudrais que ça dure toute la nuit. » Et il se mit à sauter et à danser, son corps mince baignant dans la lumière d'un éclair prolongé.

La peur donna des forces à Mary. Elle ramassa la chemise de nuit qui traînait par terre, attrapa l'enfant et la lui enfila de force; puis elle le prit par la main et l'entraîna dans la chambre. Quand

il aperçut son père, il la lâcha, se précipita sur Philip et prit sa main qu'il frotta contre sa joue.

« Papa, cria-t-il, je suis si content que vous soyez venu. Je voudrais toujours que vous veniez. »

Philip, assis entre les deux enfants, se moqua de Mary; il serrait Meg et Renny contre lui; des bruits s'élevaient de l'étage au-dessous; on entendait parler. La jeune fille hésita, se demandant si elle ne devrait pas regagner sa propre chambre.

« L'orage s'apaise, déclara Philip; il sera bientôt terminé. »

Les enfants jacassaient et demandèrent à boire de l'eau fraîche. Une étrange et précaire atmosphère d'intimité s'était créée. Philip en était-il conscient? Il était impossible de lire dans ses pensées. Peut-être ne faisait-elle pas sur lui plus d'impression que Miss Cox et Miss Turnbull.

Il dit soudain :

« Voilà ma famille de retour. »

C'était si évident que cette constatation n'appelait aucun commentaire :

« Ils sont nombreux, continua-t-il.

— Oui. La maison semble pleine.

— C'est leur façon d'être.

— Ils sont très... remarquables.

— Ma mère surtout. N'ayez pas peur d'elle; elle est très vive mais elle a un cœur d'or.

— J'ai peur de manquer de caractère.

— Manquer de caractère! Je crois au contraire que vous en avez beaucoup. Il fallait du caractère pour venir jusqu'ici, si loin de chez vous.

— Je n'ai plus de chez-moi.

— Miss Wakefield, reprit-il gravement, je voudrais que vous me disiez une chose... »

Elle l'interrompit d'un coup d'œil qui lui rappelait la présence des enfants. Elle ne pouvait parler d'elle-même, de ses sentiments, sous le regard inquiet de Meg et avec la certitude que toutes ses paroles seraient répétées à la cuisine.

Philip la regarda étonné, puis comprit.

La voix de Lady Buckley leur arrivait d'en bas.

« Philip! Es-tu avec les enfants? »

Il alla jusqu'à la porte et répondit :

« Oui, je suis là avec eux »

— Sont-ils rassurés?

— Tout à fait. Je descends tout de suite. L'orage est terminé. »

Il remit Renny dans son lit tandis que Mary bordait Meg étendue immobile et silencieuse dans le sien, son regard attentif et un peu hostile fixé sur sa gouvernante. Mary sentit que l'enfant ne désirait pas qu'elle l'embrassât.

« S'il vous plaît, Miss Wakefield, dit-elle seulement, laissez la lampe allumée. »

— Mais il va faire jour.

— Je voudrais la lampe allumée, je vous en prie.

— Vous n'y toucherez pas?

— Je vous le promets. »

Mary baissa la lampe et quitta la chambre. Tout était calme maintenant. Des milliers de gouttes tombaient des feuilles comme une pluie douce et régulière.

Philip sortit à son tour dans le corridor, fermant derrière lui la porte des enfants. Mary dit précipitamment :

« Je suis désolée. J'ai dû vous paraître un peu brusque. Mais... les enfants... Non pas que cela ait

de l'importance... Mais... vous alliez me demander quelque chose.

— Oui. Etes-vous heureuse à Jalna? Est-ce que... » Il la regarda droit dans les yeux. « Est-ce que vous nous aimez? Je veux dire, les enfants et moi. »

Elle fut incapable de répondre, se trouvant à la fois sans mots et sans voix.

Il insista : « Vous aimez les enfants, je suppose. »

Elle répondit d'une voix tremblante :

« Oui, je les aime beaucoup.

— Eh bien, c'est la seule chose qui compte. Mais j'ai l'impression que vous êtes trop émotive. Par Dieu, si les choses allaient mal, vous en souffririez terriblement et je ne peux supporter cette pensée. »

Elle s'écria presque durement : « Vous m'avez demandé si je vous aimais et c'est oui aussi. Comment pourrais-je m'en empêcher? Vous êtes si...

— C'est magnifique, interrompit-il. Maintenant allez vite vous coucher. Vous êtes épuisée par l'orage et vous ne vaudrez rien, demain matin, si vous ne dormez pas un peu. »

Il effleura son bras d'un geste apaisant et descendit.

Mary entendit des voix en bas. Il l'avait quittée si brusquement qu'elle se demanda s'il s'était rappelé que sa sœur l'attendait au bas de l'escalier. Elle regagna sa propre chambre et ferma la porte.

La nuit n'était plus complète. Un demi-jour gris et humide apparaissait derrière les arbres. Mary s'appuya des deux mains au pied de son lit et dit, comme si elle s'adressait tout haut à quelqu'un qui y était couché : « Mais ce n'est pas de la simple amitié que j'ai pour lui; c'est de l'amour; je l'aime

véritablement. » Elle répéta plusieurs fois ces mots et se sentit plus calme. Elle répéta aussi le nom de Philip. Puis elle se souvint de la façon brusque dont il l'avait quittée. Avait-il compris qu'elle était sur le point de se trahir, sur le point de dire quelque folie? Elle eut un instant le désir fou de descendre l'escalier, d'aller frapper à la porte de sa chambre et de lui arracher un démenti. Puis elle pensa que les autres membres de la famille sortiraient de leur chambre pour s'étonner et s'indigner. Avec plus de précision encore, son imagination lui représenta la mère de Philip sortant comme une tigresse de son repaire richement meublé pour monter défendre son fils.

« Il ne se soucie pas de moi le moins du monde, pensa Mary, pas plus qu'il ne se souciait de Miss Cox ou de Miss Turnbull. »

Elle frissonnait. Elle se glissa dans son lit, tira les couvertures par-dessus sa tête, mais ne réussit pas à s'endormir.

Le matin, elle mit sa jupe bleu marine et son chemisier blanc. Elle était très pâle. Après le déjeuner, elle emmena les enfants dans leur chambre et ferma la porte. Meg aussi était lasse et se couchait à moitié sur son cahier. Renny voulut à tout prix mettre son bras autour du cou de Mary pendant qu'elle lui faisait apprendre sa table de multiplication. Ce fut le seul moyen d'obtenir qu'il restât tranquille.

CHAPITRE IX

LENDEMAIN MATIN

ADELINE WHITEOAK avait bien dormi et se sentait merveilleusement détendue. L'orage avait nettoyé l'atmosphère, laissant derrière lui un paysage bien lavé, dont tous les contours étaient nets, comme gravés. Adeline pouvait entendre de sa chambre la voix sonore d'un homme conduisant son attelage dans un champ assez éloigné. Tout en s'habillant, elle pensa que c'était vraiment dommage qu'une femme fût obligée de porter des vêtements aussi encombrants. Ce serait si agréable de n'avoir qu'une chemise et des pantalons, comme cet homme dans son champ. Elle sourit en se voyant en imagination vêtue d'un tel costume; malgré son âge, elle le porterait mieux que la plupart des femmes. Grâce à Dieu, elle avait gardé la taille fine et une poitrine de jeune fille. Non sans complaisance, elle enfila son long corset baleiné dont chaque agrafe se fermait avec précision. Elle revêtit une robe de cachemire noire, mit à son cou une lourde chaîne d'or terminée par un médaillon qu'elle tint un instant dans sa main et porta à ses lèvres. Elle faisait ce geste chaque matin pour la mèche de cheveux qu'il contenait.

La salle à manger était vide car elle avait dormi tard; cela n'était pas pour lui déplaire. Elle aimait prendre le premier repas de la journée dans la solitude, entourée seulement des bruits familiers et charmants de la maison. Ce matin-là, après une absence de plusieurs mois, ces bruits la charmaient particulièrement. Dans la vigne vierge qui grimpait autour de la fenêtre, les oisillons demandaient en gazouillant leur nourriture à leurs parents. Un dindon lançait son cri arrogant. Un homme ratisait le gravier de l'allée. Adeline sourit en retirant la grande serviette de toile de son coulant d'argent et en glissant un coin de celle-ci dans son col, sous son menton. Le porridge était délicieux, cuit juste à point et presque transparent. Quant au lait, eh bien, elle n'en avait pas goûté de pareil depuis qu'elle était partie. Après le porridge, elle se servit une assiette de framboises bien mûres, accompagnées de crème fraîche, deux toasts épais et bien beurrés et trois tasses de thé noir. Tout en mangeant, elle promenait ses regards autour de la pièce, regardant successivement toutes choses, savourant la joie de revoir les objets familiers si bien entretenus. Ses yeux s'arrêtèrent un instant sur les deux portraits, mais pas longtemps. Ils étaient trop ressemblants, elle et son Philip dans leur jeunesse! Elle pouvait bien regarder son image avec un petit sourire connaisseur, se dire : « J'étais exactement comme cela! Une belle jeune femme! » Mais les deux portraits, l'un près de l'autre — lui, dans son bel uniforme, elle, dans sa robe de bal en satin jaune — évoquaient des souvenirs trop poignants!... Comme ils s'étaient aimés! Les piétres amours de la plupart des humains ne méritaient,

à ses yeux, aucune considération. L'amour de Nicolas et de sa femme, par exemple, ou celui du jeune Philip et de Margaret Ramsay. Non qu'elle n'eût jamais regardé avec intérêt un autre homme! Elle n'était pas de ces femmes qui lient leur égoïsme féminin à un seul objet, qui étouffent l'âme de celui qu'elles aiment par leur surveillance incessante. Adeline avait une nature trop ardente pour cela. Mais elle n'avait éprouvé qu'un seul grand amour.

Elisa entra dans la salle à manger pour s'informer si elle désirait quelque chose.

« Un peu plus de thé, madame, ou d'autres toasts?

— Pas une goutte de thé, ni un atome de pain, Elisa. Vous me ferez grossir si vous continuez à me nourrir ainsi. Où sont-ils tous?

— Ces messieurs sont aux écuries. Lady Buckley est dans sa chambre et les enfants sont avec Miss Wakefield.

— Ah!... Boney me manque. Est-ce que Miss Pink sait que je suis revenue?

— On le lui a fait dire. Je crois qu'il s'est très bien porté.

— Tant mieux. Pauvre vieil oiseau! Il sera si content de me voir. »

Elisa en convint, bien qu'elle n'éprouvât pas une affection très vive pour le perroquet. Puis elle s'écria :

« J'entends une voiture. C'est peut-être Miss Pink. »

Elle se dirigea vivement vers le hall puis revint sur ses pas en disant :

« Oui, madame, c'est Miss Pink avec l'oiseau.

— Faites-la entrer dans la bibliothèque et dites-lui que j'arrive immédiatement. »

Adeline s'essuya les lèvres avec énergie, se leva, décida qu'elle mangerait bien encore une framboise, en prit une dans le plat et la glissa dans sa bouche. Puis elle traversa le hall dont la porte était ouverte et aperçut le poney bien gras des Pink et leur cabriolet. Elle pénétra dans la bibliothèque, un sourire de bienvenue aux lèvres.

Lily Pink se tenait au milieu de la pièce, tenant à la main la cage du perroquet qu'elle avait gardé et soigné en l'absence d'Adeline. Elle avait vingt ans mais l'expression innocente d'une petite fille de douze ans. Ses légers cheveux bruns étaient tirés et formaient un chignon serré sur sa nuque. Elle portait une robe rose avec des manches à gigot. Son grand-père avait été le premier pasteur de la petite église construite par le capitaine Whiteoak, quarante ans auparavant. Son père, d'abord missionnaire en Chine où ses enfants étaient nés, était revenu deux ans plus tôt à la mort de son père pour prendre en charge la petite paroisse.

« Lily, ma chère enfant, s'écria Adeline en l'embrassant. Je suis si contente de vous voir. Et Boney? S'est-il bien porté?

— Parfaitement bien, Mrs. Whiteoak, pendant tout son séjour.

— Je vous en suis si reconnaissante. J'aurais souffert de le laisser tant de temps à quelqu'un d'aussi dur que Mrs. Nettleship. Il y avait aussi les enfants; ils auraient pu le laisser s'échapper; je me méfie du jeune Renny. »

Sa haute et souple silhouette se pencha vers la cage et le perroquet, poussant un cri de joie, sau-

tilla vers la porte, s'accrocha aux barreaux de la cage pour grimper sur le toit et sauta sur l'épaule d'Adeline. Elle tourna son visage vers lui. Il appuya son bec contre son nez, émettant des sons graves et triomphants tandis que tout son corps éclatant vibrait d'amour pour Adeline.

« A-t-il parlé? demanda-t-elle.

— Très peu, madame. Sauf lorsqu'il était en colère. Vous lui avez beaucoup manqué.

— Il se mettait en colère? Que disait-il alors? »

Lily rougit en répondant : « Je ne le comprenais pas. » Elle ne pouvait pas dire à Adeline qu'elle avait reçu de son père l'ordre de recouvrir la cage de l'oiseau quand il se livrait à des écarts de langage un peu trop coloré.

Boney était le successeur du perroquet qu'Adeline avait rapporté des Indes; quand celui-ci était mort, quinze ans plus tôt, Adeline avait été si désolée que le capitaine Whiteoak n'eut pas de repos avant d'en avoir trouvé un autre, absolument semblable. Ensemble, ils lui avaient appris le vocabulaire du premier Boney, et leur élève avait si bien mis leurs leçons à profit que, pour la famille Whiteoak, les deux oiseaux, le mort et le vivant, s'étaient fondus en un seul.

Adeline balança doucement sa tête de haut en bas pendant que tout le corps de l'oiseau oscillait de joie sensuelle. Il n'aimait qu'elle, haïssait tous les autres.

Il commença à parler : « Dilkhoosa... Dilkhoosa..., murmura-t-il amoureusement. Nur mahal... Mera lal. »

« Est-ce qu'il jure? demanda Lily.

— Jurer? Pas le moins du monde. Ce sont des

mots d'amour. Ils savent ce que c'est que l'amour, en Orient, Lily. Perle du Harem, voilà comment il m'appelle. »

La pudeur de Lily Pink s'effarouchait d'entendre une femme de l'âge d'Adeline, mère de fils déjà mûrs et deux fois grand-mère, prendre un plaisir aussi évident à entendre ces paroles câlines. Il lui semblait inconvenant qu'une femme d'un certain âge se laissât adresser des mots d'amour, même lorsque ces mots venaient d'un perroquet. Lily n'espérait pas, pour elle-même, de pareilles effusions. Depuis trois ans, elle brûlait d'un amour sans espoir pour Philip Whiteoak, amour qui se manifestait par un silence à peu près complet de sa part lorsqu'elle se trouvait devant lui, cherchant par tous les moyens à éviter son regard.

Au même instant, Philip entra dans le hall par la porte de côté.

« Hello, maman! cria-t-il. Déjà levée.

— Déjà! La matinée est plus qu'à moitié passée, et c'est la première fois que tu t'occupes de ta mère!

— Pas du tout! Je suis déjà venu deux fois. Bonjour, Lily. Vous nous ramenez donc Boney? »

Lily s'inclina, remuant les lèvres sans qu'aucune parole s'en échappât. Philip embrassa sa mère et chatouilla le perroquet sous le bec. Boney lui donna un coup sec sur le doigt et reporta aussitôt toute son attention sur Adeline.

« Quel temps splendide! L'atmosphère est d'une pureté parfaite. Qu'allez-vous faire? »

Adeline dissimula derrière un sourire forcé le regard sombre qu'elle lui jeta. « L'atmosphère est loin d'être purifiée, mon garçon, pensa-t-elle, et la

première chose que je vais faire, c'est de découvrir jusqu'où tu es allé. » Elle dit tout haut :

« Je crois que j'irai voir les Lacey. Lily me laissera devant leur porte; voulez-vous, ma chérie?

— J'en serai ravie, Mrs. Whiteoak.

— Parfait. Je vais chercher mon chapeau. Laissez-moi seulement vous offrir ceci. » Elle prit dans sa poche une petite boîte d'où elle sortit une jolie ceinture de cuir à laquelle était fixée une bourse de soie; elle la boucla elle-même autour de la taille de Lily. Philip la regardait faire avec approbation.

« Voilà une taille que l'on pourrait serrer dans ses deux mains, dit-il.

— Elle ne te permettrait pas d'essayer, n'est-ce pas, Lily? »

Lily remercia Adeline de son présent tout en gardant résolument les yeux détournés de Philip. Elle éprouvait un véritable sentiment de panique à la pensée de se trouver seule avec lui. Elle suivit Adeline dans la salle à manger et l'aïda à suspendre la cage de l'oiseau à sa place habituelle. Il fallut déployer mille ruses et chatteries pour le décider à y entrer et quand Adeline le laissa après de nombreuses protestations de tendresse, il lança de furieux jurons hindous.

« Je serai bientôt de retour, mon trésor », cria-t-elle. Et elle se hâta d'aller dans sa chambre mettre son chapeau.

Philip sourit à Lily restée auprès de lui comme une épave.

« Le cadeau de ma mère vous plaît-il? demanda-t-il.

— C'est ravissant », répondit-elle dans un souffle.

Il désigna la bourse du doigt, l'ouvrit et y jeta un coup d'œil.

« Elle est vide. Pas même un penny dedans. »

Elle réussit à dire : « Il n'y en aura jamais; je n'ai jamais d'argent. » Et ses joues devinrent pourpres.

« Soyez sans inquiétude, Lily; vous en aurez un jour. Un jour, quelque millionnaire viendra à passer... »

Adeline apparut coiffée d'un chapeau de paille à larges bords. Philip les accompagna jusqu'au cabriolet, les aida à monter sur le siège et flatta le poney à qui il donna une poignée d'herbe. Il les vit s'éloigner au petit trot, le cheval mâchant son herbe et des gouttes de salive verte tombant de sa bouche. Ses sabots faisaient jaillir l'eau des flaques; ses petits flancs fermes brillaient dans le soleil. Adeline pensa au plaisir qu'elle éprouverait si seulement Philip s'était conduit correctement. Elle dit négligemment :

« Je suppose que vous avez rencontré la gouvernante des enfants? »

Loin de Philip, Lily retrouvait la faculté de parler.

« Oui. Je l'ai rencontrée chez les Lacey et mère l'a invitée à prendre le thé avec les enfants. Je l'ai rencontrée aussi deux fois sur la route. La trouvez-vous jolie, Mrs. Whiteoak? Tous ces messieurs chantent ses louanges.

— Votre père aussi?

— Certainement.

— Et l'amiral Lacey?

— Plus que tous les autres.

— Et le docteur Ramsay?

— Non; du moins, je ne l'ai pas entendu en parler. »

La situation semblait pire qu'Adeline ne l'avait supposé.

« Faites marcher le cheval plus vite, Lily, dit-elle. Donnez-lui un petit coup de fouet. »

Lily détacha à regret le fouet recourbé et en effleura le flanc droit de l'animal qui tourna un peu la tête vers elle.

« Un autre », insista Adeline.

Lily effleura le flanc gauche; l'animal s'arrêta net.

« Allons, marche, le pressa Adeline, avance! »

L'animal se contenta de la regarder de côté.

« Donnez-moi ce fouet, Lily. »

Lily le lui abandonna et Adeline donna un bon coup au cheval qui alla droit dans le fossé sans toutefois les renverser.

« Il fait toujours cela si on le touche avec un fouet, dit Lily.

— Pourquoi ne pas m'avoir avertie? Remontera-t-il si nous le tirons en arrière?

— Non, il faut attendre le passage de quelqu'un pour le sortir de là.

— Je le ferais bien moi-même si je ne craignais de mettre de la boue à ma jupe. Sale bête! » Elle frappa de nouveau le flanc de l'animal; il tourna vers elle son regard profond et lointain et manifesta l'intention de se coucher dans le fossé. Les deux femmes se hâtèrent de descendre du cabriolet et au même instant le docteur Ramsay apparut sur la route, conduisant son imposante jument. Il salua chaleureusement Adeline.

Quand il vit dans quelle fâcheuse situation elles

se trouvaient, il descendit de son boghei et d'un geste autoritaire ramena le poney sur la route; ce dernier le suivit sans difficulté, comme s'il n'avait attendu que la venue du docteur.

« Qu'avait donc cet animal pour aller dans le fossé? demanda Adeline.

— Il est toujours allé dans le fossé depuis que je le connais, répondit le docteur Ramsay, et je le connais depuis trente-cinq ans.

— De quel côté allez-vous, docteur? demanda Adeline. Si c'est dans la direction des Moorings, j'irai volontiers avec vous.

— C'est justement aux Moorings que je vais porter un flacon de liniment pour le dos de l'amiral.

— Souffre-t-il?

— Un petit accès de lumbago. Rien de grave. Je vous en prie, venez avec moi, Mrs. Whiteoak. J'aimerais bavarder avec vous. »

Adeline fit ses adieux à Lily et monta sur le siège à côté du docteur. Il fouetta la jument qui partit d'un bon pas tandis que le petit poney s'efforçait, malgré ses courtes pattes, de la dépasser.

« Eh bien, s'écria le docteur, regardant avec une discrète admiration les yeux brillants d'Adeline, vous me semblez avoir fort bien supporté votre voyage.

— Je me porte mieux que jamais. Il n'existe pas de meilleur remède que d'abandonner quelque temps les soucis et les responsabilités de son chez-soi.

— Rien de plus vrai. Lady Buckley se porte-t-elle bien? »

Adeline ne pardonnait pas à sa fille de posséder

un titre qui, sur le plan social, la situait au-dessus d'elle, mais le docteur Ramsay ne manquait jamais une occasion d'en user, bien qu'il ait appelé Augusta par son nom jusqu'à son mariage.

« Augusta va bien.

— Et Sir Edwin?

— S'il souffre, il ne m'en a rien dit.

— Et Nicolas et Ernest?

— Comme des ponts neufs! Ernest est en voie de devenir très riche. Il est devenu très habile dans l'art d'effectuer des placements.

— Ah!... Il fera bien d'être prudent. Si j'avais de l'argent à investir, je le mettrais sur des propriétés... Comment avez-vous trouvé toute chose à Jalna? »

Adeline regarda droit entre les deux oreilles de la jument.

« Un fameux gâchis, voilà ce que j'ai trouvé.

— Vraiment?

— Allons, s'écria-t-elle, vous n'allez pas me dire que vous n'avez recueilli aucune rumeur.

— Absolument rien, si ce n'est des louanges de cette jeune femme, sauf de la part de Mrs. Lacey. Elle semble ensorceler tout le monde.

— Eh bien, ma femme de charge m'en a dit long sur son compte! Elle l'a vue bavardant en déshabillé sur le pas de sa porte avec Philip, moins d'une semaine après son arrivée. Elle les a entendus s'embrasser dans la bibliothèque. »

Le docteur Ramsay arrêta sa jument à la grille des Moorings et chassa les mouches de ses flancs avec le bout de son fouet.

Lily Pink et son poney les dépassèrent, l'animal se hâtant vers l'avoine qui l'attendait à l'écurie,

la jeune fille souriant au passage et les saluant de la main.

Le docteur regarda alors Adeline, d'un air très grave et parla avec décision et un accent écossais plus sonore que jamais.

« J'ai dit que je n'avais rien entendu mais maintenant je vais vous dire ce que j'ai vu. »

Adeline s'affermir sur le siège, une main sur chaque genou.

« Dès le début, j'ai eu de la peine à rencontrer cette jeune personne. Je m'étais rendu deux fois à Jalna sans l'y trouver; la seconde fois, Elisa m'ayant dit qu'elle l'avait vue se diriger vers les bois, je suis parti à sa recherche car, en ma qualité de grand-père, j'ai une certaine responsabilité. J'ai marché longtemps puis je suis arrivé dans cette petite clairière au milieu du bois où l'herbe est si douce, et que croyez-vous que j'aie vu?

— Dieu seul le sait.

— J'ai vu Miss Wakefield sans bas ni chaussures qui courait sur l'herbe; elle avait relevé sa jupe jusqu'aux genoux. C'était un spectacle peu édifiant et même indécent. Je me suis éloigné.

— Vous avez bien fait, dit Adeline avec un regard plein de malice.

— J'ai tout de même réussi à la trouver un jour à Jalna et j'ai eu une courte conversation avec elle. Je dois dire que mon opinion se modifia légèrement car elle montra une intelligence à laquelle je ne m'attendais pas. Au cours de notre conversation, il m'arriva de citer le poète Burns et elle manifesta un vif désir de lire quelques-uns de ses poèmes. Je promis de lui en prêter un volume. Il y

a une semaine environ, je suis venu le lui porter; je venais de faire une visite professionnelle aux Vaughan chez qui j'avais laissé mon boghei et je me rendais à Jalna par le ravin où il fait toujours délicieusement frais. La chaleur, ce jour-là, était presque intolérable. En traversant le pont, je les ai aperçus. »

Adeline tourna la tête et le regarda en face, haletante.

« Ils avaient tous deux une attitude parfaitement abandonnée. Elle lui faisait la lecture à haute voix; un poème d'amour de Tennyson dont j'ai saisi quelques mots. Je me suis dirigé vers eux, je lui ai remis le livre avec un geste aussi désapprobateur que possible et je les ai quittés. Je ne les ai pas revus depuis.

— Eh bien, dit Adeline en poussant un grand soupir, c'est assez regrettable, mais j'ai entendu pire.

— Et certainement, personne n'a vu le pire, Mrs. Whiteoak! Quand je pense à cette jeune personne comme à la remplaçante possible de ma propre fille, je suis consterné.

— Les hommes n'épousent pas toujours les femmes à qui ils font la cour, répliqua Adeline. Allons maintenant écouter ce que Mrs. Lacey peut avoir à nous dire. »

Ils trouvèrent Mrs. Lacey et ses filles assises sur des sièges rustiques sous un vieux pommier. Mrs. Lacey cousait pendant que Violet et Ethel écossaient des pois. Toutes trois se levèrent d'un même élan pour embrasser Adeline et l'interroger sur son voyage. Ethel courut sous la véranda chercher un fauteuil à bascule pour Adeline. Le doc-

teur Ramsay alla au-devant d'elle et le lui enleva de force des mains.

« Quelle écervelée que ma fille! » s'écria Mrs. Lacey.

Ethel écarta la frange bouclée qui tombait sur ses yeux, reprit son siège et vida le contenu d'une cosse de pois dans sa bouche. Sa mère jeta un regard d'intelligence à Adeline.

« Je parie que vous ne vous êtes pas assise sur un de ces sièges pendant tout votre voyage, déclara le docteur.

— Certainement pas. Ils sont excellents pour les nerfs. » Elle s'enfonça dans le fauteuil et se balança de toutes ses forces.

« Le sol est toujours sec, dit le docteur Ramsay; la terre est si dure que l'eau ruisselle sans pénétrer. »

Il s'attarda un peu et entra à regret dans la maison pour rendre visite à son malade. Un silence tomba. Puis Mrs. Lacey demanda :

« Etes-vous contente de votre nouvelle importation?

— Vous voulez parler de Miss Wakefield?

— Naturellement. C'est la créature la plus excitante qu'il y ait eu par ici depuis bien longtemps.

— Elle est très agréable à regarder, un peu trop élégante peut-être. »

Mrs. Lacey secoua gravement la tête.

« Si ce n'était que cela; mais, Mrs. Whiteoak, cette jeune fille se met du rouge sur les lèvres. C'est Mrs. Pink qui s'en est aperçue. Ethel et Violet ne peuvent le nier, bien qu'elles prennent toujours sa défense car elle semble véritablement les fasciner.

— Oh! non, mère, répliqua Ethel. C'est simple-

ment qu'elle est originale, tout à fait différente de ce que nous connaissons.

— Elle est très amusante quand on reste seule avec elle, continua Ethel. Je veux dire hors de la présence de Mrs. Pink et de maman. »

Et la jeune fille se mit à rire.

« Ethel, tu es vraiment incorrigible! Maintenant que vos pois sont écossés, vous feriez bien de les porter à la cuisine. Mrs. Whiteoak et moi avons envie de bavarder entre nous.

— Parfait, mère, dit Ethel. Mais ne soyez pas trop dure pour Miss Wakefield. »

Quand ses filles eurent disparu, Mrs. Lacey s'écria :

« Vraiment, ces petites sont intenable!

— Ce sont des filles délicieuses. »

Mrs. Lacey essaya de dissimuler son orgueil maternel.

« Je suis contente que vous le pensiez. Mais elles se laissent si facilement emporter par leur imagination. »

Adeline essaya de se balancer et étendit ses longues jambes d'une façon que Mrs. Lacey trouva fort peu convenable.

« Je suis une femme de mon temps, dit-elle. Si une jeune fille veut se farder, fumer et être à la dernière mode quand elle se trouve à Londres, je lui en laisse toute liberté. Mais je ne veux pas qu'à Jalna elle soit une tentation pour mon plus jeune fils. Je ne veux pas qu'une autre femme commande à Jalna. Vous savez le mal que j'ai eu avec la première femme de Philip. Nous ne nous entendions guère; vous devez vous en souvenir. »

Mrs. Lacey s'en souvenait, en effet, fort bien.

« Vous dites que cette jeune fille fume? demanda-t-elle.

— Oui. Mrs. Nettleship a trouvé des bouts de cigarettes dans le massif sous la fenêtre.

— C'est incroyable.

— Incroyable, mais vrai. Je les ai vus.

— Mrs. Nettleship les avait ramassés pour vous les montrer?

— Oui. Du reste, si Philip doit se remarier, je veux qu'il épouse une femme riche, une femme avec une dot. Je ne supporterai pas qu'il épouse cette évaporée.

— Vous ne lui avez rien dit?

— Non, rien encore. Il n'a peut-être en réalité aucune intention de l'épouser. Mais il est bien évident qu'elle cherche à mettre le grappin sur lui. De la poésie! Lire de la poésie de Tennyson! Qu'en dites-vous? »

Les yeux de Mrs. Lacey brillaient.

« Vous parlez de la poésie de Tennyson. Cette jeune personne a des lectures étranges. Mes filles l'ont emmenée l'autre jour dans le verger où elles se sont assises sous les arbres; elles en sont revenues complètement changées et, depuis, ne sont jamais redevenues ce qu'elles étaient. Mais je crois préférable de garder leur confiance et je les ai encouragées à parler. Elles m'ont dit que Miss Wakefield avait lu tous les ouvrages de Rhoda Broughton, et non seulement ces ouvrages mais aussi tous ceux de *Ouida*. Avez-vous jamais lu l'horrible roman de cette dernière : *Amitié*? J'ai honte de dire que je l'ai fait; c'est le comble de l'immoralité. Elle a des exemplaires du *Livre Jaune* avec des illustrations insensées d'Aubrey Beardsley

et une revue contenant un article d'Oscar Wilde intitulé : « Le déclin de l'Art de Mentir. » Je pense que cela est significatif; qu'en pensez-vous, Mrs. Whiteoak? Elle divague véritablement en parlant des petits restaurants de Soho où « l'atmosphère est si pleine de couleur ». Mon mari a failli avoir une attaque quand je lui ai répété cette expression. Les journalistes la « captivaient ». Elle a rencontré plusieurs fois des acteurs et des actrices. Il paraît qu'elle rêve d'aller à Paris et à Vienne. Nous connaissons tous la dépravation de ces villes. Voilà les sujets de conversation qui ont occupé ces trois jeunes filles tout un après-midi sous le pommier! »

Adeline sourit ironiquement : « Il ne faut pas s'étonner que Violet et Ethel ne soient plus les mêmes depuis », dit-elle.

CHAPITRE X

RENCONTRE AVEC MISS CRAIG

MARY se demandait s'il entrerait encore dans ses attributions d'accompagner les enfants à l'église le dimanche matin, maintenant que leur grand-mère et leur tante étaient de retour et pouvaient les surveiller. Elle n'avait pas revu Philip depuis l'arrivée des siens, c'est-à-dire depuis deux jours, et elle le cherchait pour lui poser la question car si elle n'avait pas à se rendre à l'église, elle passerait la matinée dans les bois de pins. Elle l'aperçut debout au milieu de la pelouse devant la porte qui conduisait du hall à l'escalier descendant au sous-sol. La pipe à la bouche, il exprimait par tout son être une telle sérénité qu'elle se demanda s'il lui arrivait parfois de perdre son calme. Elle hésita à le déranger. Elle éprouvait, sans savoir pourquoi, une certaine contrainte en sa présence.

Pendant qu'elle hésitait sur le seuil, il l'aperçut et, retirant sa pipe de sa bouche, lui cria :

« Bonjour, Miss Wakefield. J'espère que vous êtes remise des émotions de l'orage. Vous aviez très peur.

— Un peu. Mais c'est sans importance. Je ne suis pas habituée à de tels orages.

— Mais vous vous y habituerez. Vous vous habituerez à tout.

— C'est déjà fait. C'est-à-dire, à presque tout. Je voulais vous demander si je dois aller ce matin à l'église avec les enfants, comme de coutume.

— Préférieriez-vous ne pas venir? »

Elle le regarda droit dans les yeux. « Mr. White-oak, ce n'est pas là la question. Je veux savoir ce que l'on attend de moi. »

Il sourit gentiment. « Que vous fassiez ce qu'il vous plaît, bien entendu.

— Alors, répliqua-t-elle fermement, le mieux sera que je mette ma plus vieille robe, que je prenne les chiens et que j'aille vagabonder dans les bois.

— Est-ce vraiment ce que vous préférez?

— Oui. »

Il hocha la tête. « Cela ne ferait pas du tout l'affaire. Ma mère serait mécontente. Je crains que vous ne soyez obligée d'aller à l'église.

— Merci. C'est tout ce que je désirais savoir. »

Elle s'aperçut aussitôt qu'elle s'était exprimée avec sécheresse. Mais comment devait-elle lui parler? Elle semblait toujours l'ignorer.

« Il y a une brise fraîche et délicieuse, ce matin », observa-t-il.

Elle avait remarqué la brise; mais seulement parce qu'elle soulevait l'épaisse mèche blonde sur le sommet de sa tête. Les épagneuls étendus au soleil se levèrent et s'approchèrent de lui, flairant ses jambes.

« Ils savent que c'est dimanche, dit-il d'un ton mélancolique.

— Oui. Le dimanche ici est encore plus di-

manche que partout ailleurs. C'est une journée reposante et je l'aime bien.

— Cela ne vous ennuie vraiment pas trop d'aller à l'église?

— Certainement pas. J'adore votre petite église. Allons, il faut que j'aille préparer les enfants. »

Elle le quitta, le cœur soudain allégé. « Que se passe-t-il? pensa-t-elle. Je change d'humeur toutes les deux minutes. » Puis elle repassa mentalement tout ce qu'elle avait dû supporter au cours des mois précédents et en conclut qu'il était fort naturel qu'elle éprouvât un certain trouble.

Elle mit à Renny son costume marin blanc et aida Meg à nouer le ruban de ses cheveux. Ils ne cessaient de bavarder tout en s'habillant.

« Gran a douze paires de bas de soie. »

— L'oncle Nick a une montre à arrêt.

— Tu ne dois pas l'appeler oncle Nick. C'est mal élevé.

— Ça m'est égal. Je dirai aussi oncle Ernie.

— C'est mal élevé, n'est-ce pas, Miss Wakefield?

— Miss Wakefield s'en moque, déclara-t-il.

— Tante Augusta dit que nous nous tenons de plus en plus mal et que c'est votre faute, Miss Wakefield. Est-ce vrai?

— Miss Wakefield, est-ce qu'on vous paie pour nous donner des leçons? »

Tout en continuant de brosser vigoureusement les cheveux de Renny, Mary répondit :

« Certainement. »

Les yeux noirs du petit garçon s'écarquillèrent de stupeur.

« On vous paie! répéta-t-il. Avec de l'argent vrai?

— Mais bien sûr. Pensez-vous que j'aie traversé l'océan simplement pour l'amour de vous?

— Mais oui! » Il la regarda, la voyant désormais sous un jour nouveau. « Miss Cox et Miss Turnbull étaient-elles payées aussi avec de l'argent vrai?

— Naturellement. »

Il leva la tête pour qu'elle nouât sa cravate, mais son petit visage exprimait un certain trouble. Un étonnement un peu pénible accompagnait cette révélation que certaines personnes étaient bel et bien payées pour faire ce qui n'aurait dû être pour elles qu'un plaisir.

Un vieux cabriolet soigneusement astiqué et un immense phaéton déversèrent devant l'église neuf personnes qui, suivant leur sexe et leur âge, en descendirent avec dignité, en sautèrent légèrement, ou réclamèrent aide et assistance pour en sortir avec plus ou moins de facilité.

C'était un groupe de fidèles impressionnant pour n'appartenir qu'à une seule famille! Mary fut étonnée de voir Philip portant un manteau et un chapeau à la mode du prince Albert. Comme en signe de protestation, il portait ce dernier légèrement incliné de côté et, sous prétexte de parler à Renny, murmura à Mary :

« N'est-ce pas ridicule de s'habiller ainsi pour venir à l'église, à la campagne? »

Mary ne l'avait encore jamais vu en grande toilette; dans ce costume magnifique, il lui arrachait une évidente admiration. Tout ce qu'elle put dire fut :

« Je ne pourrais l'en blâmer.

— Dites-vous cela à cause des conventions ou parce que vous me trouvez beau?

— Vous êtes tous beaux. » Et ses yeux s'arrêtèrent sur Nicolas, Ernest et Sir Edwin également revêtus de leurs plus beaux atours!

Un carillon sonné à toute volée rendit toute conversation impossible pendant qu'ils montaient les marches du perron. Adeline, avec son bonnet de veuve dont le long voile retombait sur ses épaules, était une silhouette familière pour tous les fidèles qui assistaient à l'office. Ils éprouvaient une joie réelle à la voir enfin de retour. Quant à elle, elle soupira profondément et hésita un instant à mi-chemin, non pas qu'elle fût essoufflée par la montée, mais, comme à chaque retour après une absence, elle sentait la présence toute proche de son mari auprès de qui elle avait assisté à la construction, pierre par pierre, de la petite église, et dont les os reposaient maintenant dans le cimetière. Les cloches cessèrent de carillonner.

« Mon Philip », murmura-t-elle en soupirant si fort que Sir Edwin qui se trouvait à côté d'elle demanda :

« Avez-vous dit quelque chose?

— Non, non. Je ne faisais que pousser un soupir.

— C'est presque une ascension, par cette chaleur.

— Pas pour moi. Cette chaleur me paraît délicieuse... après l'Angleterre. »

Ils étaient maintenant sous le porche. Philip les avait quittés pour se rendre à la sacristie. Renny aperçut la corde de la cloche qui se balançait et cédant à une tentation irrésistible, sauta, en saisit l'extrémité et se mit à se balancer. Nicolas lui administra une bonne tape sur les fesses, le remit sur le sol et tout en lui appliquant une main sur la bouche pour prévenir tout cri intempestif, il le prit

par l'autre main et l'entraîna dans le bas-côté.

« Cet enfant finira mal, murmura Augusta à l'oreille de son mari.

— C'est la destinée de bien des garçons », répondit-il avec douceur.

Lady Buckley avait l'air plus offensé que jamais quand elle se glissa à sa place.

Mary s'assit avec les deux enfants sur un banc placé devant celui qu'occupaient Adeline, ses deux fils, sa fille et son gendre. Elle sentait cinq paires d'yeux épiaut chacun de ses gestes et la sensation qu'elle éprouvait de ces regards attentifs devint si intense que ses mains tremblaient en cherchant les offices du jour dans le livre de prières des enfants.

Les nouveaux venus de ce jour fournissaient aux chants de l'office une nouvelle ampleur; ils avaient de belles voix, savaient par cœur les divers hymnes et les chantaient avec enthousiasme. Au cours des précédents dimanches, Mary avait remarqué la faiblesse du chœur; elle le sentait maintenant complètement submergé et même subjugué; ses membres étaient annihilés; leurs bouches semblaient s'ouvrir et se fermer sans qu'aucun son en sortît. Le service parut interminable. Mary eut soin de garder son visage détourné de la place où Philip s'était assis en attendant le moment de lire les Leçons, mais quand il monta dans la chaire, elle se permit de le regarder. Pour elle, sa tête, la forme de ses épaules sous le surplis étaient plus émouvantes que les mots qu'il prononçait.

Ses frères échangèrent un regard; ils avaient oublié à quel point Philip lisait mal. Renny laissa tomber la pièce de dix *cents* qu'il devait donner à la quête; elle roula très loin dans l'allée latérale.

Mary hésita à lui permettre d'aller la chercher, mais il ne cessa de remuer jusqu'au moment où elle le laissa faire. Alors, d'un bond de sauterelle, il ramassa sa pièce et jeta un regard de triomphe à sa grand-mère, assise derrière lui. Celle-ci se pencha en avant et il se trouva enveloppé de l'odeur de son lourd voile de crêpe tandis qu'elle murmurait : « Sois sage ou gare à toi. »

Il serra bien fort la pièce dans sa main sans perdre de vue son oncle Nicolas qui faisait la quête, et quand celui-ci lui tendit le plateau, il planta son offrande au beau milieu avec un grand geste.

« Cet enfant a perdu toute notion de la discipline », remarqua Augusta, et Ernest, à qui elle s'adressait, approuva d'un signe de tête. Nicolas et Walk, le forgeron, un beau garçon de village, étaient debout côte à côte sur les marches de l'autel et présentaient le plateau à Mr. Pink¹ dont le nom répondait si merveilleusement à son teint. Ce que l'on pouvait dire de mieux de ses sermons, c'est qu'ils étaient courts; ce qu'on pouvait en dire de pire, c'est qu'ils ne traitaient jamais la question. Mr. Pink semblait toujours sur le point d'exprimer une pensée profonde, mais elle lui échappait toujours, à moins que, comme le prétendait Nicolas, elle n'eût jamais existé.

Les fidèles descendirent peu à peu l'allée centrale. Renny réussit à rejoindre le petit Maurice Vaughan de deux ans plus vieux que lui, qui avait quitté son collège du haut Canada pour passer les vacances dans sa famille.

Sous le porche, Adeline fut aussitôt entourée

1. En anglais, « pink » signifie « rose ».

d'amis la félicitant de son retour. Elle ressemblait à une reine entourée de ses courtisans et ses lèvres pleines souriaient.

Mr. Vaughan lui présenta une nouvelle venue dans la petite église.

« Voici Miss Craig, dit-il, qui habite loin d'ici et fait dix milles en voiture pour venir dans notre paroisse.

— Voilà ce que j'appellerai un compliment, répondit Adeline en serrant la main de la jeune fille tout en l'examinant d'un regard satisfait. Dites-moi pourquoi vous venez de si loin dans notre insignifiante petite église?

— Votre fils m'en a parlé; il m'a dit comment vous et le capitaine Whiteoak l'aviez fait construire en pleine forêt vierge. J'y suis venue une première fois par curiosité et j'y reviens parce qu'elle me plaît infiniment.

— Vous êtes des nouveaux venus dans cette province?

— Oui. Mon père a fait construire une maison au bord du lac. Malheureusement, il a eu une attaque et ne peut plus se déplacer.

— Oh! c'est désolant. »

Adeline se tourna ensuite pour saluer un fermier voisin et sa femme.

« C'est l'anniversaire de notre mariage, Mr. Whiteoak, dit l'homme. Quarante ans de mariage.

— Six enfants et dix-huit petits enfants, ajouta sa femme.

— C'est un grand bonheur. Vous avez aussi la chance d'avoir encore votre homme auprès de vous.

— Oh! Mrs. Whiteoak, je me souviens de vous et

du capitaine dansant à notre mariage. Quel bel homme c'était!

— Oui, c'était un bel homme. Je vais me rendre maintenant sur sa tombe. »

Elle se dirigea vers le cimetière, suivie de tous les siens; Philip les avait rejoints. Mary suivit également mais de loin. Elle les vit se réunir autour d'un enclos signalé par une haute stèle de granit et entouré d'une grille en fer forgé. Il y avait deux tombes dans cet enclos, celle du capitaine Philip Whiteoak et celle de Margaret, la jeune femme de son fils Philip; une petite croix de marbre portait le nom de cette dernière.

La haute silhouette d'Adeline, toute drapée de noir, s'arrêta devant la tombe de son époux; la brise d'été soulevait son voile. Augusta inclina la tête, les quatre hommes se découvrirent.

Une image se dégagait de la brume des souvenirs d'Augusta, celle de son père, la portant sur ses épaules quand elle n'était qu'une petite fille en petits pantalons de dentelle; elle sourit tendrement à l'image de cette petite fille et murmura de sa voix grave : « Cher papa! »

Sir Edwin se souvint qu'il avait toujours éprouvé une vive sensation d'insignifiance aux côtés de cette vigoureuse personnalité militaire; il évoqua le souvenir du regard du capitaine Whiteoak dont les yeux bleus proéminents le fixaient, comme étonnés de sa présence. « Certes, pensa Sir Edwin, il pouvait être charmant, quand il le voulait bien. »

Dans l'esprit de Nicolas surgit soudain le souvenir d'une correction particulièrement sévère que lui avait infligée son père. Il en avait reçu un assez grand nombre, mais il se souvenait surtout de

celle-ci, bien qu'il en eût complètement oublié la cause. Et cependant, avec quelle générosité cette main qui l'avait châtié l'avait également comblé... Et maintenant elle était... Le cœur de Nicolas se serra douloureusement pendant qu'il se représentait un court instant l'état actuel de cette main. Combien dit-on qu'il y a d'os dans une main? Vingt-huit. Vingt-huit petits os, secs, peut-être détachés les uns des autres, dans cette caisse, sous l'herbe épaisse de l'été! A la place de la belle main dont il gardait le souvenir.

« Un officier et un gentleman, s'il en fût jamais un », pensait Ernest en regardant la tombe. Quel talent de conteur il possédait! Surtout lorsqu'il s'agissait de décrire la vie qu'il avait menée aux Indes. Mais il n'avait rien d'un intellectuel. Ernest se demandait parfois de qui lui venait son goût des travaux intellectuels. Certainement pas de sa mère dont la haute intelligence était avant tout féminine et intuitive... L'expression du visage de celle-ci le fit souffrir; ne valait-il pas mieux s'éloigner de cette tombe?...

« Cher vieux gouverneur! » pensa Philip qui écarta résolument de son esprit toute pensée mélancolique. Il tourna son regard vers Mary dont le grand chapeau de paille ombrageait le visage.

Adeline criait dans le fond de son cœur : « Mon amour, mon cher amour. » Un court instant, elle fut sur le point de se jeter sur la tombe, de se serrer contre elle, comme elle s'était serrée contre Philip étendu mort — son Philip qui, une heure plus tôt, avait quitté la maison plein de vie et d'entrain! Mais elle se domina, leva la main et arrangea sur son épaule son voile de veuve. Puis elle s'éloigna

de la tombe, toujours la première, d'un pas ferme.

Renny resta seul devant la stèle de granit. Il rêvait depuis longtemps de l'escalader et se sentait soudain assez fort pour essayer. Il sauta par-dessus la balustrade en fer forgé, entoura la pierre de ses petits bras, mit un pied sur la saillie la plus basse, s'y suspendit comme une patelle, bien que la base en fût assez instable. Au prix des plus grands efforts, il atteignit la corniche supérieure et s'y accrocha. Il ôta son béret marin, le posa au sommet du monument et dans l'ivresse du succès, il ne put se contenir et hurla :

« Hurrah! »

Toute la famille se retourna et resta clouée sur place.

Philip fit un pas vers son fils.

« Ses fesses vont lui en cuire! » s'écria-t-il.

Mais Adeline le retint.

« Non, non, dit-elle. Laisse-le. Il n'a aucune mauvaise intention et nous offre là un joli tableau qui me plaît. »

Au cours du déjeuner, elle fut de merveilleuse humeur. Quels que fussent les défauts de Mrs. Nettleship, c'était une excellente cuisinière. Certains estomacs eussent peut-être trouvé le repas trop copieux par une telle chaleur, mais Adeline n'était pas de ceux-là. Elle savourait chaque bouchée. Leurs voisins, les Vaughan, s'étaient joints aux Whiteoak et Adeline aimait leur société, particulièrement celle de Robert Vaughan; celui-ci, dans sa jeunesse, avait été amoureux d'elle, bien qu'elle fût déjà mariée et il n'avait jamais tout à fait cessé de l'être.

En sortant de table, ils se réfugièrent dans la

fraîcheur du salon aux volets clos et Adeline demanda alors à Mrs. Vaughan :

« Que savez-vous de ces Craig? La jeune femme est avenante et bien faite. »

Mrs. Vaughan ne jugea pas convenable de parler des formes d'une jeune femme dans une réunion comportant des représentants des deux sexes. Elle se contenta de répéter :

« Oui, elle est avenante. Elle est également très gentille. Je regrette pour elle qu'elle soit privée de tous les plaisirs de son âge. Ils vivent dans cette immense maison sans pouvoir recevoir leurs amis, avec la seule compagnie d'une bonne infirmière.

— Miss Craig est une riche héritière, ajouta son mari. L'un de vous trois, mes chers amis, pourrait faire son affaire. »

Les yeux d'Adeline brillèrent. « Quelle bonne idée! Nicolas est tout à fait l'homme qui convient. Sa première femme était trop extravagante pour qu'il la garde et il lui en a coûté cher pour se débarrasser d'elle. C'est l'homme qu'il faut à Miss Craig. »

Les Vaughan n'avaient pas entendu sans en éprouver quelque gêne l'allusion au divorce de Nicolas, et la suggestion d'un second mariage de sa part était terriblement embarrassante. Combien de fois, au cours de leur longue amitié, Adeline ne les avait-elle pas choqués par ses remarques intempestives! Tous deux rougirent mais Nicolas resta imperturbable, se contentant de dire :

« Chat échaudé craint l'eau froide. Je ne me remarierai jamais.

— Pourquoi pas Philip? demanda Sir Edwin.

— Philip a assez à faire, dit sèchement Adeline.

— Alors, ce sera Ernest, déclara Nicolas. Il a un nouveau costume dans lequel il est irrésistible. »

Ernest essaya de prendre un petit air modeste.

« Ne dis pas de bêtise, Nicolas. Si jamais je me marie, ce sera par amour. Je suis heureux de pouvoir dire que l'argent ne m'intéresse pas.

— Mon fils Ernest est devenu un grand financier, déclara Adeline avec satisfaction. Il n'ignore plus rien de l'art de faire des placements. Vous auriez dû lui demander conseil, Robert, et doubler ainsi votre capital. »

Pour son propre compte, Adeline se contentait parfaitement des revenus assez faibles qu'elle touchait pour une fortune personnelle fort respectable de cent mille dollars, placés de la façon la plus traditionnelle. Elle vivait à Jalna sans rien dépenser pour son entretien et ne faisait jamais allusion à sa propre fortune; elle aimait même parfois jouer le rôle d'une pauvre veuve à la charge de son fils Philip.

Philip, le préféré de son père, avait hérité de Jalna, de toutes les terres qui en dépendaient ainsi que d'assez d'argent pour y vivre sans extravagance. Une partie considérable de son revenu provenait des terres fertiles affermées de Jalna. Dans le domaine de l'argent, il était d'une folle générosité et tout ce qui touchait aux questions financières le déconcertait. Il parlait toujours de lui comme d'un fermier et d'un éleveur de chevaux. Outre ce que leur avait laissé leur père, ses deux frères aînés avaient reçu des sommes importantes de la sœur de leur père qui vivait en Angleterre. Nicolas avait perdu pas mal d'argent l'année précédente avec des valeurs portugaises, grecques et mexicaines, mais

Ernest était le seul à le savoir. Nicolas qui tenait de sa mère le goût de la nouveauté et du pittoresque était attiré par des placements de ce genre; il se réjouissait d'avoir pu garder le secret sur ses pertes car il pouvait facilement imaginer les observations mordantes d'Adeline si elle les avait connues.

Ernest aussi avait perdu de l'argent. Les actions des grandes lignes de chemin de fer avaient baissé de même que celles des chemins de fer anglais. Mais ces pertes n'étaient rien comparées à ses gains. Debout, une main dans l'ouverture de son gilet, il parlait avec aisance de ses placements qui avaient doublé son capital. Il éprouvait une exquise sensation à faire un peu la roue!

Mr. Vaughan fut très impressionné. Il était naturellement prudent, mais son ambition pour son jeune fils venu tardivement à leur foyer était illimitée. Il désirait en faire un homme distingué, utile et influent dans la région. La richesse l'aiderait certainement pour ce brillant avenir, car l'avenir de Maurice ne pouvait être que brillant. Il était si sérieux, si doué, si différent de ce petit étourdi sans cervelle de Renny!

Robert Vaughan déclara donc fermement :

« Je serai heureux d'avoir votre avis, Ernest. Le dimanche n'est certes pas un jour pour discuter de questions d'argent, mais si vous êtes libre demain matin, j'aimerais venir causer avec vous.

— Ernest vous mettra sur la route de la fortune, affirma Sir Edwin.

— C'est un vrai magicien », dit sa sœur avec admiration.

Ernest sourit avec un peu d'affectation. C'était si exaltant de se savoir un grand homme d'affaires!

« Je fais ce que je peux », dit-il.

Philip était occupé à arracher des débris de paille et de feuilles de la queue de son chien et les cachait sous la chaise qu'il occupait.

« La terre me suffit, déclara-t-il. Je préfère placer mes fonds en farine, en avoine et en pommes. »

Ernest le regarda avec indulgence. « Je crois que tu fais preuve de sagesse, Philip, en ne t'écartant pas de ce que tu comprends.

— Je suis perdu dès que je me préoccupe d'argent. »

Sa mère tendit le cou dans sa direction.

« Que fais-tu donc? lui demanda-t-elle.

— Rien. Je suis tranquillement assis à me tourner les pouces. »

Il lança un clin d'œil à Augusta qui ne put s'empêcher de lui sourire en retour bien qu'elle eût aperçu les débris de feuilles sous sa chaise.

CHAPITRE XI

LE BAL

« J'AI envie de donner un dîner suivi d'un bal, déclara Adeline. Je veux que mes amis sachent que je suis de retour. »

— Tout le monde le sait, chère vieille mère, répliqua Philip; ne croyez-vous pas préférable d'attendre que le temps soit moins chaud? Les gens fondront véritablement, à danser par cette chaleur.

— J'ai dansé par un temps bien plus chaud avec un corset lacé serré et une énorme tournure. Je n'arrive pas à comprendre d'où vient ta paresse, Philip. Ton père et moi ne redoutions aucun effort. »

Philip alluma sa pipe et, avant de répondre, dissimula l'allumette éteinte sous sa chaise.

« Ni vous ni mon père n'avez jamais accompli ce que j'appelle une vraie journée de travail... »

Sa mère l'interrompit avec indignation :

« Que veux-tu dire? Que ton père et moi n'avons jamais travaillé! Il fallait le voir au moment de la construction de Jalna. Il soulevait un arbre, à lui seul d'un côté, alors qu'il fallait deux hommes à l'autre bout. Il avait la force de deux!

— Oui, j'ai entendu raconter ça. Mais c'était un effort d'un instant et non le travail d'une journée entière.

— Il fallait qu'il conserve sa force; c'était indispensable à cette époque.

— Eh bien, je fais comme lui. J'ai mon avoine à rentrer avant que le temps change. Vous n'ignorez pas que je mets la main à la pâte et que j'aide mes hommes.

— Un beau teint de Peau-Rouge que tu as pris à faire cela!

— Je me trouve ainsi en sécurité. Aucune fille ne voudrait courir après un veuf au teint de Peau-Rouge. »

Adeline eut un rire moqueur.

« Regarde-toi donc dans ta glace et tu verras si tu es vraiment devenu « à faire peur ». Ce teint hâlé fait paraître tes cheveux plus brillants, tes yeux plus bleus et tes dents plus blanches.

— Quelle horreur! Je dois ressembler à un couvercle de boîte à cigares.

— Tu es un bel homme, tu ressembles beaucoup à ton père. »

Adeline n'acceptait pas souvent de reconnaître cette ressemblance, aussi Philip en fut-il dûment flatté et émit un grognement satisfait.

« Tu étais son préféré.

— Hum!

— Il fondait de grands espoirs sur toi, tout comme moi, d'ailleurs.

— Quels espoirs, maman? »

Il la mettait ainsi au défi de préciser ces espoirs; Philip avait à peine trente ans et n'avait jamais manifesté la moindre ambition. Il insista :

« Allons, maman, qu'espérez-vous de moi ? »

Elle prit la vigoureuse main brune de son fils et la serra dans sa longue main fine.

« Que tu ne te conduises pas comme un imbécile. N'est-ce pas beaucoup espérer d'un homme que d'en espérer seulement cela ? »

— C'est même en espérer trop.

— Philip, tu es un enfant terrible. Cela me déchirerait le cœur de te voir épouser sottement une jeune écervelée.

— Votre cœur est fait d'une étoffe trop solide pour se déchirer aussi facilement, maman.

— Tu dis que je n'ai jamais travaillé. Réfléchis un peu. J'ai porté trois fils dans ce Canada sauvage et j'y ai élevé quatre enfants avec le peu d'aide que j'ai pu rencontrer. »

Il sourit de son sourire si séduisant : « Comme vous parlez bien, maman ! Si vous continuez ainsi, je vais me mettre à pleurer. »

Sa pipe s'était éteinte ; il la ralluma.

Adeline s'écria soudain : « J'ai vu où tu as mis cette allumette ! Il y en a deux sous ta chaise. Ramasse-les tout de suite, Philip, et mets-les dans un endroit convenable. »

Renny entra en courant ; Philip l'attira auprès de lui et mit les allumettes brûlées dans la poche de sa blouse. « Tiens, voilà un beau cadeau pour toi, dit-il. Enterre-les et il en sortira du tabac.

— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, Granny ? » Il grimpa sur les genoux de sa grand-mère et noua ses bras autour de son cou. « Chantez-moi quelque chose, implora-t-il, comme vous le faisiez avant de partir. »

Elle le serra contre elle. « Je ne peux pas chanter.

— Mais si, vous pouvez. »

Elle avait, en réalité, une assez belle voix mais aucune oreille. Elle chanta :

*Il était une vieille femme qui avait trois fils,
Jerry, Jacques et Jean,
Jerry fut pendu, Jacques fut noyé,
Jean se perdit et ne fut jamais retrouvé,
Ainsi finirent ses trois fils,
Jerry, Jacques et Jean.*

Renny se prélassait sur ses genoux, savourant chaque mot de la chanson; ses jambes nues et hâlées s'abandonnaient sur celles de sa grand-mère, et les petits talons heurtaient doucement ses tibias. Elle regarda Philip par-dessus la tête de l'enfant.

« Ce garçon est la prune de mes yeux, dit-elle.

— Il est certain qu'il vous ressemble, maman.

— Il montre par là son bon sens! » Elle l'embrassa avec passion et Boney, dans sa cage, poussa des cris de jalousie.

« Je voudrais avoir un petit frère, déclara Renny.

— Qu'en ferais-tu donc?

— Je lui apprendrais à monter à cheval; j'en prendrais soin.

— Mais non, mais non. Il y a bien assez d'un petit garçon dans la maison. »

Sir Edwin entrouvrit la porte; Renny l'aperçut et abandonna aussitôt les genoux d'Adeline. « Oncle Edwin, cria-t-il, vous m'avez promis de m'aider à faire marcher mon train qui ne veut pas rouler. »

Sir Edwin le regarda, fronçant légèrement les sourcils. « Un peu de tenue alors, si tu veux que je t'aide. »

Le petit garçon sortit en courant et revint avec son train. Sir Edwin releva légèrement ses pantalons, s'agenouilla avec précaution et inclina ses favoris vers le jouet. Philip et Adeline se penchèrent aussi en avant, captivés par le spectacle.

Augusta entrant dans le salon s'écria :

« Le spectacle d'Edwin penché sur un objet mécanique me stupéfie toujours.

— Vous oubliez, ma chère, répliqua son mari, que mon grand-père était un savant.

— Et qu'il a obtenu son titre de baronnet en découvrant quelque chose à propos des punaises! dit Adeline en riant. J'ai toujours trouvé cela si drôle!

— C'était une découverte extrêmement importante qui a sauvé des milliers de vie, déclara Sir Edwin avec dignité.

— Si nous continuons à sauver des vies à ce point, répliqua Adeline, dans cinquante ans la terre sera surpeuplée. »

Sir Edwin fit la sourde oreille. Son regard était fixé sur la petite locomotive.

« Maman veut organiser une grande réception, dit Philip à sa sœur.

— Je trouve que c'est une excellente idée, répondit Augusta.

— Tu ne trouves pas qu'il fait trop chaud?

— Au Canada, le temps est toujours ou trop chaud, ou trop froid.

— Les gens auront affreusement chaud en dansant.

— Si les boissons sont bonnes, cela leur sera égal. Un bon vin blanc glacé fera l'affaire. »

Adeline glissa à l'oreille de Philip : « Chez elle,

je n'ai jamais pu boire quelque chose de meilleur que du madère de cuisine. »

La petite locomotive était maintenant réparée et faisait son petit bonhomme de chemin sur le parquet. Fou de joie, Renny battit des mains.

Nicolas et Ernest tombèrent d'accord avec leur mère pour reconnaître qu'une réception serait fort agréable. On lança seize invitations à dîner et trois fois autant pour le bal qui suivrait. La maison bourdonna bientôt d'activité afin de préparer cette grande soirée. Mary vécut dans l'incertitude de savoir si oui ou non on comptait sur sa présence. Mais Adeline la rassura bientôt en lui disant avec un sourire : « Il faudra revêtir vos plus beaux atours, vendredi soir, Miss Wakefield. »

« Son sourire est gai et charmant, pensa Mary. Pourquoi ai-je peur d'elle? » Elle répondit à Adeline :

« Merci beaucoup, madame. C'est très aimable de votre part de m'inviter.

— Vous dansez, je suppose.

— Oh! oui!

— Moi aussi. Cela vous étonne? »

Mary trouvait bien que Mrs. Whiteoak avait passé l'âge de la danse, mais par ailleurs, rien ne pouvait la surprendre de la part d'Adeline.

« Je suis sûre que vous dansez à la perfection », répondit-elle.

Adeline sourit avec malice. « Je peux encore remuer mes jambes en mesure. »

Dès lors, Mary fut incapable de penser à autre chose qu'à la soirée. C'était pourtant folie, pensait-elle, que de se faire belle pour l'amour de Philip. Elle ne le voyait guère qu'aux moments des repas

au cours desquels elle se trouvait assise et isolée entre les deux enfants qui n'avaient plus la permission de parler à table. Ils ne bronchaient pas et gardaient le silence tout en buvant les paroles que prononçaient les grandes personnes et que Meggie trouvait plus intéressantes que les plats qu'on lui servait. Quel contraste, pensait souvent la jeune gouvernante, avec le premier repas qu'elle avait pris à Jalna!

Mary sortit la seule robe du soir qu'elle possédât; elle était bleu turquoise, d'un tissu transparent, et décolletée très bas; elle était terriblement froissée et Mary redoutait de descendre au sous-sol pour la repasser. Elle attendit que Mrs. Nettleship fût sortie pour une journée et descendit avec l'espoir de ne rencontrer personne. Elisa fut très gentille et admira la robe. Ni Miss Cox ni Miss Turnbull n'avaient jamais rien eu d'approchant; quand il y avait des réceptions, elles restaient dans leur chambre. La robe bien repassée répondit enfin victorieusement à l'examen critique de Mary; elle y serait certainement à son avantage. Mary ne se rendait pas compte que la vie au grand air et le soleil de Jalna l'avaient transformée : son cou s'était arrondi, la séduisante pâleur de ses joues se teintait légèrement de rose. Elle savait seulement qu'elle se sentait plus forte et qu'elle pouvait faire de longues promenades en terrain accidenté sans en éprouver la moindre fatigue.

Le soir du bal, une brise fraîche venant de l'ouest tempérerait délicieusement l'atmosphère. Adeline vit donc sa décision justifiée et ne manqua pas de souligner à maintes reprises sa perspicacité. Elle se trouva habillée pour le dîner une grande heure

trop tôt mais s'en soucia fort peu, sortant sous le porche pour revenir ensuite inspecter le couvert dans la salle à manger et l'état du parquet dans le salon; se risquant même jusqu'à la cuisine pour y donner ses dernières directives. Mrs. Nettleship n'y était que froideur et muette désapprobation car elle détestait toute forme de plaisir. Bien qu'elle mendiat la faveur d'Adeline, elle la détestait, comme elle détestait toutes les femmes. Par contre elle aimait les hommes mais prenait un sadique plaisir à leur rendre l'existence insupportable.

Les tapis, grands et petits, avaient été enlevés, les parquets cirés et astiqués. Les portes et les fenêtres grandes ouvertes laissaient pénétrer l'air du soir tout chargé du parfum des nicotianes dont les fleurs blanches étoilées se dessinaient en clair dans le crépuscule d'août. Les jours raccourcissaient déjà.

De sa fenêtre, Mary voyait arriver les invités attendus pour le dîner; elle-même n'avait pas été conviée à cette partie du divertissement; ces invités privilégiés étaient tous de vieux amis de la famille Whiteoak et nul doute qu'elle ne se serait sentie *de trop*¹. Elle se félicitait d'attendre le bal tranquillement assise dans sa chambre, se reposant des efforts qu'elle avait dû déployer pour décider les enfants à se coucher. Existait-il de par le monde des enfants aussi débordants de vitalité? En dépit de l'amélioration de sa santé, elle les trouvait souvent bien fatigants.

Assise devant sa fenêtre, un coude sur l'appui et sa joue reposant dans sa main, Mary se représentait

1. En français dans le texte.

Philip assis au milieu de la table et prodiguant ses attentions aux invités. Elle se demanda si, au cours de la journée, il avait eu une seule pensée pour elle; s'il en avait eu une seule pour sa courte vie conjugale et pour la jeune épouse qui aurait dû, ce soir-là, être à ses côtés. Elle éprouva un instant d'immense pitié pour Margaret. Les enfants lui avaient montré une photographie de leur mère dans un album au lourd fermoir d'argent et ces petits êtres sans pitié n'avaient pas exprimé le moindre sentiment de tendresse ou de regret pour cette jeune femme au visage grave qui tenait une gerbe de lis dans ses bras.

Mary entendit soudain des petits pieds trottant dans le vestibule. Elle sortit, les sourcils froncés, pour essayer de faire preuve d'autorité. Elle aurait tant voulu qu'ils se soient sagement endormis. Mais elle eut beau froncer les sourcils, elle n'obtint que des regards stupéfaits et admiratifs.

« Oh! Miss Wakefield, dit Meg, que vous êtes belle!

— C'est une princesse! cria Renny qui l'entoura de ses bras.

— Renny, vous froissez ma robe! » Elle essaya en vain de l'écarter.

Meg le tira en arrière avec force et déclara :

« Tournez, qu'on vous voie bien. »

Mary obéit pour leur faire plaisir.

« Tournez plus vite, ordonna Meg, pour que nous voyions l'effet que vous produirez quand vous danserez. »

Mary tournoya le long du couloir, l'ampleur de sa jupe se balançant autour d'elle comme les vagues de la mer.

« J'entends des roues dans l'allée! cria Renny. Les invités arrivent pour le bal. »

Les deux enfants se précipitèrent à la fenêtre. Les obliger à regagner leurs lits aurait exigé beaucoup de temps et de peine. « Qu'ils restent levés, pensa Mary; pour une fois, ils ne s'en porteront pas plus mal. »

Revenue dans sa chambre, elle prit dans un verre une rose d'un rouge foncé, en sécha la queue et la fixa sur sa nuque, dans la torsade de son chignon. Mais elle ne se décidait pas à descendre. Deux fois elle se pencha sur la rampe de l'escalier, écoutant les premiers accords des violons et de la harpe, et remonta les marches en courant. Si elle avait eu seulement quelqu'un pour descendre avec elle! Mais elle était seule, toujours seule.

Soudain, Elisa apparut.

« On m'envoie vous demander si vous ne descendez pas danser », dit-elle.

Philip l'envoyait chercher! Car ce ne pouvait être que lui qui avait envoyé Elisa.

« Qui vous a dit de venir? demanda-t-elle.

— C'est Mrs. Whiteoak.

— Je descends tout de suite. »

Mais elle se demanda pour quelle raison Mrs. Whiteoak avait pris la peine de l'envoyer chercher.

La vérité était qu'Adeline ne voulait pas courir le risque que Philip considérât Mary comme une pauvre gouvernante persécutée. Il pouvait se permettre de l'oublier. Mais sa mère ne le devait pas.

Les beaux sourcils de cette dernière se soulevèrent de stupeur lorsque Mary entra. Quelle beauté! Et combien rehaussée par sa toilette! Que de volants à

sa robe! Ces épaules et cette poitrine de neige! Il n'y avait pas, dans le salon, une seule robe décolletée aussi bas. Les yeux d'Adeline allèrent à la recherche de sa fille. Cela valait la peine, après son propre choc, de constater *de visu* celui qu'éprouverait Augusta. Elle la découvrit juste en face de Mary Wakefield et ne put réprimer une exclamation de plaisir devant le changement qui s'opéra sur le visage blafard de Lady Buckley. Ce visage aimable et accueillant revêtit soudain une expression véritablement outragée, comme si, en même temps, elle doutait du témoignage de ses propres sens. Puis des couples passèrent en dansant et Adeline perdit Augusta de vue. Elle se fraya un chemin jusqu'à Mary.

« Eh bien, ma chère, dit-elle, vous êtes très jolie.

— Merci, Mrs. Whiteoak, répondit Mary en rougissant.

— Mais il ne faut pas rester ici sans danser. On forme justement un quadrille des Lanciers et c'est la seule danse que connaisse ce cher Mr. Pink; je suis certaine qu'il sera ravi de le danser avec vous. » Elle saisit au passage le bras de Mr. Pink.

« Voilà une délicieuse partenaire toute disposée à danser ce quadrille avec vous. »

Mr. Pink avait bien dîné. Il avait, certes, des idées très arrêtées sur la toilette et la modestie féminine et n'aurait jamais autorisé sa propre fille à porter une robe décolletée. Mais si Adeline s'attendait à ce que sa digestion l'empêchât de danser ou à ce qu'il fût trop offensé par le décolleté de Mary pour l'accepter comme partenaire, elle ne put qu'être déçue. Mr. Pink salua la jeune fille avec

allégresse et arrondit son bras potelé pour le lui offrir. Il ressemblait à un chérubin dans un costume d'ecclésiastique.

Les violons et les harpes attaquèrent. Le salon était plein à craquer car lorsque Adeline décidait de donner une réception, elle se souvenait d'un nombre toujours plus grand d'amis qu'elle aimait à recevoir. A l'encontre de la coutume actuelle qui veut qu'une réunion mondaine comporte exclusivement des membres d'une même génération — les générations successives vivant, de nos jours, sur le pied de guerre — les invités d'Adeline étaient de tous âges. Lily Pink n'était pas la plus jeune et il y avait des invités plus âgés qu'Adeline. Ils dansaient tous avec entrain le quadrille des Lanciers et si Mr. Pink ressemblait à un chérubin, il dansait comme un ange. Il avait la légèreté de la plume et certainement, Mrs. Pink, au cours de sa vie conjugale, ne le regarda jamais aussi sévèrement que lorsqu'elle le vit suivre avec une ardeur juvénile le mouvement des autres danseurs simplement pour rejoindre Miss Wakefield et la faire tourner; lorsqu'elle le vit revenir sur ses pas, toujours avec les autres danseurs, tandis que Mary se retirait avec les dames à l'autre extrémité, l'expression du visage de Mr. Pink mit le comble au mécontentement de Mrs. Pink; il ressemblait véritablement à un homme égaré, et son épouse se demanda avec terreur si au cours de son long séjour chez les païens, il n'avait pas adopté quelques-unes de leurs coutumes. Lorsque le quadrille s'acheva, il remercia Mary et essuya son front ruisselant.

« Il fait plutôt chaud! remarqua-t-il. Mais vous restez fraîche comme une rose.

— Je n'ai jamais trop chaud en dansant, répondit-elle, et cette musique est divine.

— Vous pouvez faire confiance à Mrs. Whiteoak pour avoir de bons musiciens.

— Le plaisir est tellement plus grand avec de la bonne musique!

— Oui, avec de la bonne musique et une partenaire qui danse comme vous le faites, Miss Wakefield.

— Vous dansez très bien, vous aussi, Mr. Pink.

— Je ne suis pas très entraîné. C'est la seule maison où j'aie l'occasion de danser.

— Quel dommage! » Et le ton de Mary était si sincère que Mr. Pink se demanda un instant s'il n'avait pas commis une erreur en entrant dans les ordres, ce qui impliquait de multiples restrictions.

« Voilà l'amiral! s'écria-t-il. Et on joue une Scottish. Heureux homme! »

L'amiral Lacey s'inclina, demanda à Miss Wakefield de lui faire l'honneur de cette danse et l'entraîna. C'était maintenant à son tour de déplaire à sa femme. Mrs. Lacey aimait à le voir se distraire; aucune femme ne se réjouissait plus qu'elle du plaisir de son mari. Mais l'air satisfait de lui-même qu'il affectait ce soir, la façon dont il comptait « un, deux, trois, un coup de talon », étaient inadmissibles. On ne pouvait comparer aucun couple à celui qu'il formait avec Mary; peu à peu tous les autres s'arrêtèrent et leur abandonnèrent le parquet. Mrs. Lacey chercha ses filles du regard; il lui était insupportable de penser qu'elles étaient témoins de la conduite insérée de leur père. Mais cette tête folle d'Ethel était sortie dans le jardin avec son danseur et Violet semblait n'avoir d'yeux que pour

Nicolas Whiteoak. Cette pauvre Mrs. Lacey avait de bonnes raisons de se tourmenter. Son mari, pourtant d'âge mûr, dansait comme un marin sur le pont inférieur avec une jeune femme partiellement dévêtue; une de ses filles se promenait dans l'obscurité avec Dieu sait qui et l'autre flirtait effrontément avec un homme divorcé! Mrs. Lacey admirait Nicolas et sa tenue parfaite d'homme du monde. Il y avait eu une époque où un mariage entre lui et Violet l'aurait ravie; mais c'était avant que le divorce n'eût terni son nom. Maintenant, non, mille fois non: Quant à Mary, au cours de cette période de la soirée, peu lui importait son partenaire pourvu qu'elle dansât. Danser était son seul désir; se sentir libre comme l'air, légère comme la musique, rejeter toute entrave, tout oublier.

Mrs. Whiteoak se dirigea vers elle en compagnie d'un jeune homme fort agréable et Mary s'étonna de la voir se préoccuper de lui trouver des danseurs.

« Miss Wakefield, dit Adeline, voici Mr. Clive Busby qui désire vivement danser avec vous. » Et elle ajouta, pendant que le jeune homme s'inclinait devant Mary : « La famille de Mr. Busby était déjà installée ici quand nous sommes arrivés. Maintenant, il demeure dans l'Ouest. »

Au cours de la folle polka qui suivit il leur fut malaisé de causer autrement que par bribes, mais il lui réclama la valse suivante, et, tout en tournant inlassablement en rond — car il ne songeait même pas à renverser le pas — il lui dépeignit la merveilleuse existence qu'il menait dans son ranch. Mary l'écoutait, fascinée; ses yeux, au même niveau que ceux du jeune homme, inspiraient à celui-ci le

désir de lui conter toute l'histoire de sa jeune vie; il lui demanda si elle accepterait de faire une promenade en voiture avec lui le lendemain; il emprunterait un cheval et un boghei aux Vaughan chez qui il était en visite.

Adeline les regardait, le sourire aux lèvres. Le succès de sa manœuvre l'enchantait. Mary avait tout ce qu'il fallait pour séduire un jeune homme, propriétaire d'un ranch, qui aurait eu besoin d'une robuste et forte femme, bien terre à terre et sans imagination! Si elle pouvait seulement écarter Mary de Jalna sans difficulté de la part de Philip, comme elle serait heureuse! La pensée de Philip se remariant lui était intolérable.

Le jeune Busby et Mary avaient maintenant disparu par une porte-fenêtre dans le jardin. Le parfum des nicotianes les enveloppait. Il lui avait déclaré qu'à son avis Mary était le plus joli nom de femme qu'il connût.

« Je suppose, dit-elle, qu'on vous a appelé Clive en souvenir du général Clive.

— Tout juste. Quant à mon père, il doit son nom au général Brock.

— Au général Brock? demanda-t-elle sans comprendre.

— Le général Isaac Brock. Vous savez bien, celui de la bataille de Queenston Heights où nous battîmes les Américains. »

L'expression étonnée de Mary lui révéla qu'elle n'avait jamais entendu parler de cet événement historique. Le jeune Busby en fut un peu scandalisé et il resta silencieux, respirant le parfum des fleurs.

« J'ai entendu parler de la bataille des Plaines d'Abraham », se hâta-t-elle de dire.

Mais cela ne sembla pas l'adoucir.

« Je croyais que tout le monde connaissait la bataille de Queenston Heights, dit-il.

— J'ai peur d'être terriblement ignorante.

— Et vous êtes professeur!

— Il faut que je m'instruise sur le Canada?

— C'est surtout l'Ouest qu'il faut étudier. Ces vieilles provinces sont finies.

— Je vous en prie, parlez-moi encore de votre ranch. »

Il sourit de nouveau. Ils se promenèrent sur la pelouse humide et Mary ne sentit même pas qu'elle avait les pieds mouillés. La conversation de Clive était intéressante et elle éprouvait une telle sensation de liberté! Mais au bout d'un certain temps, son attention faiblit; elle cessa d'écouter le jeune homme lui parlant de sa vie dans la Prairie et souhaita ardemment rentrer dans la maison, pour voir si Philip Whiteoak l'inviterait à danser.

Au cours de la soirée, ils n'avaient fait que se prendre la main dans la Grande Chaîne et échanger un regard souriant.

Quand, bien à regret, son compagnon la ramena dans le salon, le premier couple qu'ils aperçurent fut celui de Philip et de Muriel Craig. Ils dansaient une gavotte et la jalousie mordit Mary au cœur quand elle entendit Clive Busby s'écrier :

« Quel couple splendide! Savez-vous qui est cette jeune femme? Par Dieu, qu'elle danse bien! »

Ils restèrent sur le seuil, suivant du regard les évolutions des danseurs. Du fond de la nuit d'été, dominant le bruit de la musique, s'éleva le cri mélancolique d'un engoulement. Mary s'appuyait au bras de Clive, le souffle à demi coupé par l'étreinte

douloureuse d'une jalousie qu'elle savait injustifiée puisque Philip n'avait pas fait attention à elle de toute la soirée. Elle n'était rien pour lui. Il ne se préoccupait que de Miss Craig et il n'y avait pas lieu de s'en étonner. Mary était forcée de reconnaître que Muriel Craig était bien faite et assez belle. Elle était moins grande que Mary et son visage était plus court. Son cou potelé était blanc et vigoureux; ses épaules, sortant du taffetas broché crème de sa robe, étaient pleines. Dans la masse de ses légers cheveux bruns relevés haut sur sa tête, une perle brillait et un diamant lançait ses feux. Ses lèvres étaient entrouvertes comme si, pensa la jalouse Mary, l'admiration qui remplissait ses grands yeux clairs levés vers Philip la rendait hale-tante.

« Si nous dansions? demanda Clive Busby.

— Non merci, je suis fatiguée.

— Vraiment? » Mais il ne semblait pas très convaincu.

« Oui, un petit peu. De toute façon, cette danse s'achève.

— Evidemment, il y a d'autres jeunes hommes avec qui vous désirez danser. Je ne peux pas espérer vous garder pour moi seul.

— C'est très gentil de votre part de m'inviter.

— Dieu que nous sommes conventionnels! Est-ce que toutes les jeunes Anglaises le sont à ce point?

— Mais je ne suis pas du tout conventionnelle.

— Je voudrais savoir ce que vous pensez en ce moment.

— Vous en seriez peut-être bien étonné.

— Je parie que je le serais moins que vous si vous connaissiez mes propres pensées!

— Qu'est-ce que jouent les musiciens en ce moment?

— L'ignorez-vous? C'est une danse écossaise. Mrs. Whiteoak et le docteur Ramsay vont sûrement la danser ensemble.

Adeline et le docteur étaient déjà en place, le visage de ce dernier empreint d'une sombre gravité tandis que celui d'Adeline rayonnait de satisfaction.

« Voici une scottish authentique que j'ai apprise à Mrs. Whiteoak dans sa jeunesse.

— Pas du tout, c'est une gigue irlandaise et c'est moi qui vous l'ai apprise. »

Scottish ou gigue, ils s'élancèrent, leurs deux corps soulevés par une énergie toute gauloise, leurs pieds volant littéralement. Le visage du docteur restait figé comme si sa vie même dépendait de la précision de ses pas. Il n'ouvrit la bouche qu'une seule fois pour pousser un cri bref réclamant une seconde fois la même danse. En le voyant danser, on regrettait qu'il ne portât pas le kilt.

Adeline avait ouvert le bal avec son fils aîné; tous deux formaient un couple remarquable. Elle avait, depuis, dansé à plusieurs reprises, mais il y avait, dans cette danse écossaise, un élément sauvage et primitif qui convenait mieux que tout autre à sa nature. Elle avait relevé sur son bras sa jupe de moire violette, découvrant ainsi ses chevilles fines et ses petits pieds chaussés de bas de soie noire et d'escarpins de satin noir à talons bas et boucles d'argent.

Augusta assistait à cet exploit maternel avec un mélange d'admiration et de mécontentement; admiration devant la légèreté d'Adeline et mécontentement devant sa conduite en public. Elle trou-

vait cette danse sauvage et souffrait du plaisir évident qu'y prenait sa mère. Augusta se doutait un peu que le docteur Ramsay avait toujours été amoureux d'Adeline et cette pensée la gênait.

Nicolas et Ernest assistaient au contraire à cette exhibition avec un vif plaisir. Ils étaient fiers d'Adeline. Au beau milieu de la danse, Philip prit son nez entre ses doigts et imita, de façon étonnante, le son d'une cornemuse.

Un nouvel élan s'empara alors des danseurs qui commençaient à s'essouffler, mais les trois épagueuls qui attendaient Philip à l'extérieur reconnurent sa voix, même ainsi déguisée, et le croyant en difficulté, se précipitèrent à son secours.

Les musiciens s'interrompirent.

Philip prit Sport et Spot par leur collier et les traîna dehors mais Jake continua à courir au milieu des invités en hurlant de peur jusqu'au moment où Mary réussit à l'attraper. Il abandonna alors sa tête sur l'épaule de la jeune fille qui suivit Philip sur la pelouse.

Le visage de ce dernier s'éclaira de satisfaction étonnée quand il la vit.

« Quelle fille parfaite! » s'écria-t-il en la débarassant du petit chien. *Le petit chien se précipita vers son maître.*

Mary le regarda, toute son âme criant intérieurement de détresse. « Une fille parfaite, certes! Mais vous ne m'avez pas invitée et vous ne m'invitez pas une seule fois à danser! »

Adeline apparut sur le seuil, suivie de Clive Busby; elle était ravie des attentions de son fils pour Miss Craig; elle était également très satisfaite de Mary.

« Tes chiens sont très mal dressés, Philip, dit-

elle. Je t'en prie, enferme-les et emmène Miss Craig souper. Tous nos invités meurent de faim. Voilà Clive Busby qui vient chercher Miss Wakefield. »

Elle attendit, la main sur la poignée de la porte, et sourit à Mary quand celle-ci passa devant elle. Elle dit alors à mi-voix à Philip :

« Extraordinaire! Le jeune Busby a le coup de foudre. Quel beau mariage pour cette jeune fille!

— Oui, répondit distraitement Philip qui se demanda quel charme Mary pouvait bien trouver à Clive Busby.

— Allons, Philip, ne fais pas attendre Miss Craig en jouant avec tes chiens. »

Elle lui donnait des ordres, avec un plaisir tout féminin, comme s'il était encore un adolescent, et il obéit avec une ombre de maussaderie.

Miss Craig glissa sous son bras une main blanche et ferme et de l'autre releva sa jupe en disant :

« C'est la soirée la plus agréable que je passe depuis bien longtemps. Vous ne pouvez imaginer à quel point ma vie est devenue triste depuis que mon père est malade.

— Je suis heureux que vous ayez trouvé du plaisir à danser.

— Je crois que nos pas s'accordent parfaitement.

— Je le crois en effet. » Son regard s'arrêta sur les musiciens qui quittaient l'estrade pour aller se rafraîchir au sous-sol.

Muriel Craig continua : « J'espère que vous viendrez souvent voir père; il s'est pris d'une vive amitié pour vous. Je crains qu'il ne soit fatigué de la société de son infirmière, et même un peu de la mienne.

— J'irai le voir demain.

— Dans la matinée?

— Oui.

— Resterez-vous pour le lunch?

— Avec plaisir. Je vous remercie. »

Dans la salle à manger, la foule des invités se pressait autour de la table où des bougies de cire plantées dans l'immense lustre jetaient leur lumière sur des roses blanches et rouges, ainsi qu'un reflet doré sur la brillante nappe damassée. Il y avait des pâtés de poulet chauds, de la langue froide, des œufs frits, des pêches coupées en tranches dans de la crème fraîche, des pêches à l'eau-de-vie, des glaces faites par Elisa dans une sorbetière tournée à grand renfort d'huile de coude. Il y avait aussi du café, du vin blanc, des gâteaux fourrés à la noix de coco, des macarons aux amandes et des petits gâteaux secs à l'eau-de-vie. C'était Adeline qui avait donné des ordres pour le souper. Elle jouissait de la présence autour d'elle, après une absence, de ses amis vieux ou jeunes. Elle jouissait de la bonne nourriture, mangeant de bon appétit, certaine qu'aucun trouble digestif ne suivrait. Elle était satisfaite de ses fils. Nicolas, débarrassé de son extravagante femme, était heureux et épanoui. Il se dépensait sans compter pour le plus grand agrément de ses hôtes. Quelle mère ne se serait sentie fière d'avoir un fils comme Ernest gagnant de l'argent à ne savoir qu'en faire sans prendre plus de peine que de donner des ordres à ses agents de change? Quant à Philip, il semblait avoir complètement oublié la gouvernante, et prêtait l'oreille à la conversation certainement fort agréable de Miss Craig.

Muriel Craig avait choisi un coin où Philip tour-

nait le dos à la salle et donc à Mary Wakefield. Elle parlait inlassablement, ne lui permettant pas d'égarer un seul instant son attention. Il la trouvait agréable et pleine de vie. Elle ne parlait pas seulement de ses voyages; il n'existait pour ainsi dire pas d'endroits qu'elle n'eût visités, pas de livres qu'elle n'eût lus. Philip était pour elle un excellent compagnon car il était de tempérament réceptif, n'avait pas voyagé et n'avait que très peu lu. Son rire heureux ponctuait chacune des anecdotes de sa compagne. Elle lui dit qu'elle adorait la glace et il veilla à ce qu'on lui en servît plusieurs fois. Comme ils regagnaient le salon où les musiciens, de retour du sous-sol, accordaient leurs instruments, elle déclara : « Je trouve que vous avez eu de la chance pour la gouvernante de vos enfants. Elle me paraît être une charmante créature.

— Oh! elle est très gentille, répondit-il un peu sèchement.

— C'est si important d'avoir auprès d'eux une femme bonne et compréhensive.

— Certainement. » Et il chercha autour de lui, sans la découvrir, cette femme bonne et compréhensive.

« Je ne peux plus danser après un pareil souper, s'écria Muriel. Si nous allions faire un tour de promenade. Il y a un clair de lune divin. »

Adeline entra dans le hall. « Vous avez bien raison, s'écria-t-elle. Je voudrais en faire autant mais l'air de la nuit fait bourdonner mon oreille gauche. Les infirmités viennent avec l'âge! »

Elle découvrit ses belles dents blanches dans un sourire qui s'effaça aussitôt quand elle aperçut Mary seule sous le porche.

« Vous voilà, Miss Wakefield! Je vous cherchais. Il y a ici un jeune homme qui meurt d'envie de danser une valse avec vous. Mr. Robertson, ajouta-t-elle en se tournant vers ledit jeune homme qu'elle venait de découvrir à l'instant, voici Miss Wakefield qui danse comme une sylphide. »

Mr. Robertson était pâle, avec une raie au milieu de la tête et un col très haut que la chaleur avait ramolli. Il offrit distraitement son bras à Mary et commença à tourner en rond sans beaucoup de mesure. Il n'avait certainement jamais entendu parler du pas renversé! Mary était complètement étourdie. Une sensation soudaine et presque insupportable de déception l'alourdissait. Elle aurait voulu se trouver là-haut, dans sa chambre, toute seule. Elle eut vaguement l'idée de s'excuser sous prétexte d'aller voir si les enfants étaient bien bordés; elle éprouvait soudain un sentiment de tendresse à leur égard; auprès d'eux, cette douloureuse jalousie disparaîtrait. Mais Mr. Robertson, malgré l'imprécision de ses pas, la tenait solidement. Il tournait inlassablement en la serrant contre lui.

Et quand il lui rendit sa liberté, Clive Busby vint lui rappeler sa promesse d'une promenade avec lui le lendemain.

Le temps se traînait maintenant. Minuit. Deux heures du matin. Les invités se retiraient peu à peu. Les chevaux impatients de regagner leurs propres écuries piétinaient le gravier de l'allée. Les lanternes des voitures brillaient. On entendait des exclamations, des ordres de départ.

Lily Pink devait passer la nuit à Jalna. Sa mère, de santé délicate, ne pouvait veiller tard et l'avait laissée. Comme celui de Mary, son cœur

était douloureux. Elle n'avait jamais envisagé de danser avec Philip et si même il l'avait invitée, se serait montrée piètre danseuse. Mais elle ne parvenait pas à retrouver sa sérénité et à chasser sa peine. Debout auprès des Whiteoak dans la salle qui semblait maintenant immense et nue, elle souriait et les écoutait se féliciter du succès de la soirée.

« Vous êtes-vous amusée, ma chérie? demanda Augusta.

— Oh! oui, Lady Buckley, c'était merveilleux.

— Vous étiez charmante en dansant. J'adore la mousseline suisse à pois pour une jeune fille.

— Mère et moi avons fait nous-mêmes ma robe.

— Votre mère est très habile couturière et je suis contente de voir que vous suivez ses traces. J'ai toujours aimé la couture.

— Pour ma part, je la déteste », déclara Adeline.

Ernest observa galamment : « La danse la plus agréable de ma soirée est celle que j'ai dansée avec Lily.

— Elle n'a eu pour moi que dédain, dit Philip; et n'a jamais regardé une seule fois de mon côté.

— Il y en avait d'autres qui ne s'en privaient pas, glissa Sir Edwin. Personne n'a pu manquer de remarquer les regards langoureux dont Miss Craig vous a gratifié.

— Cette jeune personne est un étrange mélange de froideur et de sensualité, remarqua Nicolas. Des pieds à la ceinture, elle danse comme une pensionnaire et au-delà, comme Salomé.

— Cette conversation n'est guère à propos devant une jeune fille, protesta Augusta.

— Cela ne me gêne pas! » Lily rougit légère-

ment et ajouta : « Après tout, Salomé est un personnage biblique. »

Philip revint dans la salle à manger où tous les vestiges du souper avaient disparu à l'exception des restes de langue qui se trouvaient dans un plat sur le buffet. Il en coupa trois tranches minces qu'il emporta au creux de sa main dans le petit réduit au fond du hall où se trouvaient les trois chiens, chacun sur sa natte. Il donna une tranche de langue à chacun; les parents prirent la leur doucement et avec un peu de rancune, ne voyant là qu'une maigre compensation à leur soirée perdue. Mais Jake se jeta sur la sienne avec fureur, comme s'il allait avaler en même temps la main de Philip. Celui-ci les caressa tous les trois. « Braves chiens. Couchez-vous maintenant. A vos nattes. »

Jake essaya successivement de s'emparer du tapis de chacun de ses parents mais, repoussé par eux, vint se rouler en boule sur le sien, entrouvrant seulement un œil plein de malice pour manifester son existence.

Quand Philip traversa le hall, il songea avec satisfaction que la fête était terminée, que ses récoltes, toutes de qualité supérieure, étaient presque complètement rentrées et que ses chevaux étaient pleins de promesses. Dans un jour ou deux, il partirait pour cette partie de pêche qu'il projetait depuis déjà quelque temps. La chasse au canard s'ouvrirait bientôt. Jake serait-il jamais un bon chien de chasse? Il en doutait. Jake n'avait pas beaucoup de cervelle, il fallait bien le reconnaître.

Quand il passa devant la porte de sa mère, celle-ci l'appela :

« Entre, Philip, et viens me souhaiter une bonne nuit. »

Il la trouva encore habillée mais les cheveux sur les épaules; son perroquet, perché sur son poing, contemplait son visage d'un œil de propriétaire; il poussait des cris de joie en la voyant revenue auprès de lui.

« Il ne veut pas me laisser me déshabiller, dit-elle. Il va roucouler toute la nuit.

— Cela n'est pas étonnant. Il est sensible à la séduction de vos cheveux épars. J'espère que vous n'êtes pas trop fatiguée.

— Peut-être un peu. Mais j'ai donné ma soirée et je suis contente. »

Adeline était satisfaite de son dernier-né, ce soir-là. Tenant Boney à bout de bras afin qu'il ne pût le mordre, elle attira Philip à elle de son autre main et lui planta un vigoureux baiser au coin des lèvres.

« Mon trésor de fils, soupira-t-elle.

— Chère vieille mère!

— Aucun des autres n'est pour moi ce que tu es.

— Aucun des autres ne vous aime comme moi. »

Ils se balancèrent tendrement jusqu'au moment où Boney se mit à grimper le long du bras d'Adeline avec un regard meurtrier. Elle repoussa alors Philip avec douceur. « Cet oiseau est jaloux. Il vaut mieux que tu t'en ailles.

— Bonne nuit, maman.

— Bonne nuit, chéri. »

Il ferma la porte derrière lui et découvrit que le salon était vide, à l'exception de Lily. Après

le départ des autres, elle s'était attardée, sans trop savoir pourquoi. Mary avait disparu depuis longtemps au dernier étage sans dire si elle reviendrait ou non. Lily contemplait son visage dans la glace qui surmontait la cheminée. C'était un très vieux miroir dans lequel son image était un peu floue et mouvante, comme une image reflétée dans l'eau. Mais elle se trouvait plus jolie qu'elle ne l'avait jamais été et regrettait que sa robe de mousseline n'eût pas été plus largement décolletée. Philip aurait alors dansé avec elle; elle savait qu'elle avait de jolis bras et de jolies épaules car sa mère le lui avait dit.

Philip s'arrêta sur le seuil du salon.

« Tout le monde est couché sauf nous, Lily.

— Tout le monde excepté Miss Wakefield; je ne sais pas où elle est. »

Ils échangèrent un regard en silence, puis Philip entra dans la pièce et alluma une cigarette. Elisa apparut sur la porte.

« Faut-il remettre les tapis ce soir, monsieur? demanda-t-elle.

— Non, allez vite vous coucher, vous devez être fatiguée.

— Merci, monsieur, mais je ne suis pas vraiment fatiguée. »

De nouveau, ils se trouvèrent seuls. Lily restait muette mais pouvait entendre les battements de son cœur. Le parfum des nicotianes arrivait jusqu'à eux, d'une douceur presque écœurante. L'esprit de Lily était un véritable chaos où ses pensées s'entrechoquaient. Si seulement elle pouvait parler! Si son cœur pouvait cesser de battre avec une telle violence!

Elle entendit Mary qui descendait. Quel soulagement! Et quelle déception!

Philip tourna ses regards vers Mary qui entrait dans le salon.

« Eh bien, Miss Wakefield, dit-il, Lily et moi avions renoncé à vous revoir. Nous pensions être les derniers encore debout.

— J'étais montée voir si les enfants n'avaient besoin de rien.

— A cette heure! Que pensiez-vous donc qu'ils faisaient?

— Ils ne s'étaient pas décidés sans peine à aller se coucher. »

Elle découvrit du scepticisme dans son sourire et pensa qu'il savait fort bien qu'elle était montée pour se recoiffer et se poudrer. Elle n'aurait jamais dû redescendre!

« Vous êtes-vous bien amusée? » demanda-t-il, avec une légère contrainte dans la voix.

Elle tournait le dos à Lily et ses lèvres formèrent silencieusement le mot : « Non. »

« Que disiez-vous, Miss Wakefield? demanda Lily à haute voix.

— Je ne disais rien.

— Lily, dit Philip, jouez-nous quelque chose.

— Moi? Pourquoi jouerais-je? » Elle pouvait s'obliger à parler maintenant qu'un tiers se trouvait entre eux. « Mon jeu paraîtrait horrible après celui de vrais musiciens.

— Quelle sottise! J'ai trouvé leur jeu un peu dur. Qu'en pensez-vous, Miss Wakefield?

— J'ai aimé leur façon de jouer.

— Ne dérangerai-je personne — votre mère, par exemple? demanda Lily.

— Personne n'est encore couché. Jouez, Lily. » Et il ferma la porte du salon.

Lily étala sa jupe sur le tabouret du piano, pencha sa tête sur le clavier, chercha ce qu'elle allait jouer. Elle qui brûlait du désir de danser avec Philip, allait jouer pour qu'il dansât avec une autre. Elle sentit un sanglot l'étreindre à la gorge et l'étouffa dans les premiers accords d'une valse de Strauss. Non seulement, elle acceptait de jouer mais elle voulait jouer de son mieux.

On pouvait apercevoir par la porte-fenêtre la lune qui commençait à décroître.

« Nous n'avons pas besoin de lumière », déclara Philip.

Il prit un éteignoir sur la cheminée et en coiffa successivement toutes les bougies du lustre; leur reflet éclairait son visage; des dizaines de facettes de cristal décomposaient leur lumière en toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Les bougies s'éteignirent comme des étoiles et d'une oscillation du lustre jaillit une faible musique cristalline. Philip entourait la taille de Mary de son bras. Ils commencèrent lentement à valser; le clair de lune inondait maintenant la pièce.

A son talent de couturière, Lily en ajoutait un second : elle jouait à la perfection de la musique de danse. Cependant, jamais elle n'avait joué comme ce soir. Les larmes qui remplissaient ses yeux lui cachaient presque complètement le clavier. La musique jaillissait de son cœur comme de ses doigts. Les deux autres se mouvaient comme un seul corps et Lily pensa qu'elle n'avait pas vu, au cours de la soirée, un couple aussi parfait. Leur grâce, le plaisir qu'ils goûtaient au rythme de leurs

mouvements, leurs longs pas glissés qui semblaient les emporter hors de la pièce jusque dans le clair de lune la remplissaient d'une joie amère. Elle cherchait des comparaisons. « Ils sont comme deux oiseaux volant de compagnie, comme deux vagues dansantes, comme deux fleurs écloses sur une même tige. » Elle ne trouvait pas de mots assez forts pour se satisfaire et se torturer à la fois.

« Splendide, Lily », cria Philip quand elle s'arrêta.

Mary s'appuyait encore à son épaule, la tête vide de toute pensée. Son esprit était aussi lisse qu'une grève que vient de balayer un orage d'été.

« Une autre? demanda-t-il au bout d'un instant.

— Oui.

— Encore une valse, Lily. Jouez-nous une autre valse. »

Lily retourna le couteau dans la plaie et joua comme elle n'avait jamais joué, déversant son propre désir dans le rythme lent de la valse.

Ils dansèrent jusqu'à l'extrémité la plus obscure du salon et Mary sentit les lèvres de Philip sur ses cheveux, l'étreinte plus vigoureuse de son bras autour de sa taille. Elle aurait voulu que le reste du monde restât lointain, lui abandonnât ce court instant, mais l'écho du piano s'était glissé dans toute la maison tant Lily avait fini par mettre de passion dans son jeu. La porte s'ouvrit et Adeline apparut en robe de chambre.

Musicienne et danseurs s'arrêtèrent.

« Continuez, dit Adeline. Je ne veux pas vous interrompre. »

Ils la regardèrent sans dire un mot.

« Je vous ai aperçus avant que vous ne cessiez, reprit-elle, et je n'ai jamais vu danser aussi parfaitement. Pourquoi avoir attendu, pour danser ainsi, que tout le monde soit parti? Nos invités auraient été ravis. »

Philip s'écarta de Mary pour s'approcher de sa mère.

« Inutile de vous fâcher », dit-il à voix basse.

Mais elle répondit tout haut :

« Laisse-moi dire ce que j'ai à dire. »

Il la regarda en silence, le visage durci. La lampe du hall envoyait sa lumière par la porte grande ouverte.

« Miss Wakefield, reprit Adeline, je crois que vous avez manqué votre vocation. Vous ne devriez pas être institutrice mais danseuse; vous dansez trop bien pour un salon et je me réjouis de ce que vous ayez eu l'intelligence d'attendre, pour vous manifester, le départ de mes invités car ils sont un peu conventionnels et je suppose qu'une attitude aussi abandonnée les aurait scandalisés. Pour ma part, je ne suis certes pas conventionnelle, mais votre façon de danser m'a ouvert les yeux sur ce que peut faire une jeune fille quand elle se laisse aller.

— Vous vous contredisez ouvertement, dit Philip. Vous commencez par dire que vous n'avez jamais vu de meilleurs danseurs, vous nous demandez pourquoi nous n'avons pas dansé plus tôt pour le plus grand plaisir de tous vos invités, et l'instant d'après, vous vous félicitez de ce que nous ayons attendu car nous les aurions scandalisés.

— Tu sais très bien ce que je veux dire, cria Adeline.

— Je regrette », dit seulement Mary qui quitta le salon en courant.

Lily Pink pleurait sur le clavier. Adeline lui parla avec plus de douceur. « Allez vous coucher, mon enfant, il fait presque jour. »

Lily se leva, le visage décomposé, comme une enfant qui vient de pleurer.

« Vous n'avez aucune raison de pleurer, Lily », dit Philip quand elle passa devant lui. Il tendit la main pour lui donner une petite tape réconfortante, mais elle s'écarta violemment comme s'il allait la battre et cria : « Non. »

« Je veux bien être damné si je comprends quelque chose, dit Philip en la suivant du regard.

— Tu le mériterais, dit Adeline d'un ton lugubre.

— Mais qu'ai-je donc fait?

— Tu en as assez fait pour me donner envie de prendre un bâton et de te battre. Si ton père avait assisté à une telle scène, il aurait soulevé le toit de fureur. »

Augusta, Nicolas et Ernest étaient maintenant sur le seuil. Augusta portait un long peignoir rouge foncé mais ses frères avaient simplement enfilé leurs pantalons sur leurs chemises de nuit. L'épaisse chevelure noire de Nicolas se dressait dans un splendide désordre, mais les beaux cheveux blonds d'Ernest étaient encore soigneusement coiffés.

« Qu'arrive-t-il? demanda Nicolas.

— Nous dansions, répondit Philip.

— Nous? répéta la voix grave d'Augusta.

— Oui, répliqua-t-il avec un regard furieux, Mary Wakefield et moi. »

C'était à dessein qu'il s'exprimait avec cette

liberté et ce qu'il disait n'en était que plus mordant.

« Dis-leur donc comment vous dansiez », dit Adeline.

Il était toujours parfaitement calme. « Eh bien, je n'avais pas dansé une seule fois avec cette pauvre gosse au cours de la soirée et nous avons maintenant tout le salon pour nous seuls.

— Oui, reprit Adeline, ils avaient tout le salon pour eux seuls; il avait éteint les bougies mais il y a un beau clair de lune. Bien assez de lumière pour me permettre de voir cette honteuse exhibition.

— Qui jouait du piano? demanda Nicolas.

— Qui, si ce n'est Lily Pink?

— Je ne l'aurais pas crue capable de jouer ainsi.

— Edwin, qui s'était enfoui sous les couvertures pour essayer de dormir, m'a fait remarquer que cette musique était positivement malsaine. »

Un sourire éclaira une seconde le visage d'Adeline puis disparut.

« C'est bien cela, dit-elle, et je pense que ses pauvres parents se seraient voilé la face de honte s'ils l'avaient entendue et s'ils avaient vu ce que j'ai vu. La gouvernante des enfants balayant le salon en tous sens, pâmée dans les bras de Philip comme une courtisane.

— Je ne supporterai pas un seul mot contre elle, s'écria Philip.

— Tu entendras tout ce que j'ai à dire », répliqua Adeline dont les yeux flamboyaient.

Il était tout près d'elle mais, dans sa fureur, cria comme si elle était sourde :

« Je répète que je ne le supporterai pas.

— Comment osez-vous crier ainsi en me parlant, monsieur?

— Comment osez-vous dire de telles choses sur Miss Wakefield?

— Je dis que c'est une débauchée.

— Alors, vous mentez. »

Adeline se jeta sur Philip et le prit par les épaules pour le secouer, mais il la saisit par les poignets et l'immobilisa. Boney qui n'avait pas épuisé la joie du retour de sa maîtresse ne prit pas garde à la discussion mais continua de se nicher sous son menton tout en murmurant des mots caressants dans sa langue étrangère. Mère et fils se regardèrent jusqu'au fond des yeux.

Nicolas gronda. « Ce n'est pas une façon de parler à maman. Je te le défends.

— Je regrette, murmura Philip, mais c'est elle qui m'y a poussé. »

Il tenait toujours Adeline par les poignets.

« Lâche-moi ! » implora-t-elle. Son visage était à quelques centimètres seulement de celui de son fils.

« Que ferez-vous si je vous lâche ? demanda-t-il, riant à moitié.

— Tu verras bien », dit-elle d'une voix sifflante, comme le scélérat d'un mélodrame.

Ernest s'approcha et écarta doucement les doigts de Philip.

« Tout ceci ne vous vaut rien, maman. Vous devriez être au lit. »

Elle le repoussa.

« Je veux être sûre, dit-elle en croisant les bras et en faisant face à Philip, que cette... »

Elle hésita sur le qualificatif qu'elle appliquerait

à Mary et continua : « ... que cette jeune débauchée quittera Jalna dès demain.

— Je ne peux pas la renvoyer, répondit Philip avec calme. D'abord, elle n'a rien fait de mal. Et ensuite, je l'ai engagée pour un an.

— Tu n'es pas lié si elle se conduit mal.

— Elle n'a rien fait de mal. »

Nicolas intervint.

« Si j'étais vous, je ne reviendrais pas maintenant sur la question, j'attendrais demain pour en parler en toute tranquillité.

— Il est inutile d'en parler en toute tranquillité, répliqua Adeline. Elle partira demain.

— Non, maman. Je ne peux ni ne veux la renvoyer. » Philip parlait sur un ton volontairement calme.

Adeline demanda alors avec violence :

« Combien de fois es-tu monté dans sa chambre? »

Augusta poussa une exclamation désolée, en voyant l'apaisement compromis.

« Pas une fois », répondit Philip en articulant chaque mot.

Adeline se mit à rire. « Allons, allons, dis la vérité. Combien de fois? »

— Ce genre de distraction était peut-être toléré dans la maison de votre père, mais pas dans la mienne.

— Philip, cria Adeline, pourquoi répètes-tu toujours que Jalna est ta maison? Tout le monde le sait.

— Et c'est très vexant pour les autres, glissa Nicolas tandis qu'Augusta ajoutait :

— Après tout, c'est Nicolas l'aîné.

— Tout ce que je dis, c'est que dans *ma* maison, il ne se passe pas de ce genre de chose.

— Tu insultes la mémoire de mon pauvre père! Tu l'insultes alors qu'il est dans sa tombe.

— Je vous ai souvent entendue dire bien pire de lui. »

Adeline ne pouvait le nier. Elle frappa la paume de sa main gauche de son poing droit fermé. « Si *votre* père, dit-elle, dont nous reconnaissons tous le bon caractère, même si *mon* pauvre père — que Dieu ait son âme — n'était pas...

— Maman, interrompit Ernest, pourquoi parlez-vous comme un paysan irlandais lorsque vous êtes en colère? Cela manque de naturel.

— Cela donne plus de poids à ce que je dis, répliqua-t-elle, et Dieu sait à quel point cela est nécessaire quand mon plus jeune fils noircit ainsi la mémoire de mon père et fait étalage de sa...

— Inutile de continuer, maman, dit Philip; je n'en serai que plus décidé à ne pas me laisser marcher sur les pieds en cette affaire.

— Ce que j'essaie de dire, sans réussir à placer un mot, c'est que si le père de Philip était là, il mettrait cette fille dehors dès demain matin.

— J'aurais bien voulu assister à cette danse, dit Augusta.

— Moi aussi, reconnut Ernest; si seulement nous étions descendus un peu plus tôt!

— J'aurais voulu moi-même que vous soyez là, déclara Philip. Vous n'auriez rien pu voir de mal. »

Adeline sourit ironiquement.

« Parce que tu avais plus soin d'éteindre les lumières... Pourquoi avais-tu éteint? »

— Parce que cela me plaisait de danser au clair de lune.

— Je regrette de voir que toi, un jeune père, veuf de la plus noble jeune femme qui ait jamais vécu... »

Les yeux un peu proéminents de Philip s'écarrillèrent de stupeur.

« Voilà une découverte un peu tardive de votre part, maman.

— Maman, demanda Ernest qui mordait rêveusement son pouce, que voulez-vous dire exactement en disant que Miss Wakefield était pâmée dans les bras de Philip. Je pense que toute la question est là.

— Je vais vous le montrer, répondit Adeline avec vivacité. Reculez-vous; je vais vous le montrer. Mets ton bras autour de ma taille, Philip... Jouez-nous une valse, Nicolas. »

D'un geste irréfléchi, Philip obéit et tint un instant son bras autour de la taille de sa mère; mais il resta raide et immobile et, brusquement, se retira. Il se dirigea vers la porte et lança du seuil, d'une voix tremblante de colère :

« Vous perdez tous votre temps et feriez mieux d'aller vous coucher. Rien de ce que vous pourrez dire ne me décidera à renvoyer Miss Wakefield. Voilà qui est clair, je suppose. »

Ils l'entendirent monter l'escalier et le visage d'Adeline s'assombrit. Mais pas pour longtemps. « Allons, Ernest, mets ton bras autour de moi; nous allons leur montrer.

— C'est impossible, maman. Ce serait tout différent.

— La vérité, dit Nicolas en bâillant, c'est que

Philip est dans une de ses crises d'obstination. Rien ne le fera changer d'idée.

— C'est une tête de mule, dit Augusta, mais il ne pourra s'entêter longtemps s'il se sent entouré d'une désapprobation muette et parfaitement polie.

— Augusta a tout à fait raison, dit Ernest. Je suis certain, moi aussi, que Philip n'a qu'un sentiment passager pour cette jeune fille. Il était seul et elle s'est trouvée jetée sur son chemin.

— Par toi », ajouta Adeline d'un air sombre.

Ernest rougit mais continua. « J'ai remarqué qu'à la fin de la soirée, il avait un peu, un tout petit peu trop bu. Cela, combiné avec le clair de lune, la musique...

— Par Dieu, s'écria sa mère, il avait soif. Il a déjà été marié! S'il ne peut supporter un pauvre petit clair de lune et une valse jouée par Lily Pink...

— Il faut reconnaître que Lily jouait de tout son cœur, remarqua Nicolas.

— C'est donc que le cœur de Lily est étrangement troublé », déclara sa sœur.

Nicolas se mit à rire. « Je vais me coucher, dit-il. Laissez-moi vous raccompagner dans votre chambre, maman.

— Non, dit-elle avec tristesse et dignité. J'irai seule. Il est temps que j'apprenne que je ne suis qu'une pauvre veuve à qui ses enfants ne tendront pas une main secourable. »

Elle les embrassa les uns après les autres et quitta le salon la tête à peine un peu moins haute.

Le perroquet avait posé sa poitrine sur son épaule, gonflé son plumage et clos ses paupières.

Nicolas lança un clin d'œil aux deux autres.

« Très belle sortie! » dit-il.

Quand ils atteignirent le corridor du premier étage, tout était silencieux dans la maison, à l'exception d'un ronflement sonore venant du lit de Sir Edwin.

CHAPITRE XII

RENCONTRES SUR LA ROUTE

LA rentrée des récoltes fut à Jalna comme une apothéose; jour après jour, de lourds chariots transportaient leurs précieux chargements des champs à la grange. L'année était exceptionnelle pour tout sauf pour la céréale qu'Adeline appelait le maïs¹. Il avait poussé assez haut mais un violent orage l'avait couché. Il s'était cependant en partie redressé et la récolte avait été sauvée. Les branches des pommiers pliaient sous leur fardeau de fruits merveilleusement sains : Duchesses, Astrackan, Baldwin, reinettes, pommes des neiges, les meilleures de toutes. Dans le fond de la vallée, là où le ruisseau passait à côté des étables, poussait un pommier sauvage dont les petits fruits sucrés, les préférés de Meg et de Renny, avaient un goût de poire. Les deux enfants se cachaient dans ses branches pour les dévorer. Il y en avait toujours dans leurs poches. Ils en cachaient sous leur oreiller pour les manger le soir dans leur lit. Ces fruits étaient responsables de leur manque d'appétit, de leurs poussées d'urticaire et de leurs

1. En Amérique le maïs s'appelle « corn », du même nom que le blé en Angleterre.

coliques. Mais personne ne suspectait le pommier.

Le soleil ayant mûri les grains et coloré les fruits s'attaquait maintenant, au gré de son caprice, aux fossés qu'il éclaboussait de grandes taches d'or et de mauve, et aux lisières des bois où les asters d'or et les marguerites d'automne buvaient l'humidité du sol par leurs racines vigoureuses. Les champignons eux-mêmes n'échappaient pas à son pinceau; il en sortait çà et là des rouges et des mauves. Adeline les considérait tous comme vénéneux et apprenait aux enfants à les considérer comme tels.

Les vaches, les moutons et les porcs de Philip avaient tous bien réussi mais comptaient peu à côté de ses chevaux. Il était réputé comme le meilleur éleveur de Clydesdales de la région. Cependant il n'était pas heureux et toute la prospérité de sa terre ne pouvait compenser l'inconfort de sa vie familiale. On ne pouvait se trouver en difficulté avec Adeline et l'oublier. Son humeur la précédait comme un piqueur et s'accrochait à ses jupes comme une traîne. Si elle en voulait à quelqu'un, sa rancune était tenace et toujours présente. Or, elle en voulait à Philip et son mécontentement était profond. Elle était déconcertée parce que, en dépit de son refus, le soir du bal, de renvoyer Mary Wakefield, Philip ne l'avait jamais — pour autant qu'elle pût le savoir — revue seule depuis ce même soir. Elle les avait cependant surveillés tous deux de près. « Ma parole, s'avouait-elle à elle-même, je suis excédée par cette surveillance et cependant, c'est mon devoir de m'y livrer. » La surveillance de Mary était aisée car elle passait maintenant dans sa chambre la plus grande partie de son temps libre, mais Philip se déplaçait sans

cesse, ici, là, un peu partout. Adeline envoyait souvent Ernest ou Nicolas à sa recherche sous un prétexte quelconque. Tous deux savaient fort bien à quoi s'en tenir et se pliaient aux caprices de leur mère, Nicolas avec cynisme — car il était persuadé que Philip poursuivait à sa manière propre son intrigue avec Mary, c'est-à-dire, avec indolence mais persévérance — Ernest avec le désir d'écarter tout mariage qui pourrait introduire le trouble dans la famille. En vérité, ce dernier n'accordait à cette affaire qu'une part minime de son attention, car il avait ses propres inquiétudes qu'il portait en silence, sans en rien dire à personne.

Ernest, Nicolas et les Buckley allaient prochainement regagner l'Angleterre. Adeline se trouverait donc seule avec Philip et les enfants car elle était persuadée qu'elle aurait, d'ici-là, obtenu le départ de Mary. Depuis le soir du bal, elle affectait d'ignorer presque complètement la présence de la jeune fille, mais si, par hasard, elle lui parlait, c'était toujours avec une politesse de tigre, comme si elle allait, d'un coup de dent, lui arracher la tête. Quant à Mary, la seule vue d'Adeline se dirigeant vers elle accélérât les battements de son cœur. Elle évitait toute la famille à l'exception des enfants. Les jours s'écoulaient pour elle comme dans un rêve, et dans l'attente de quelque événement qui se produirait certainement car elle ne pourrait continuer à vivre ainsi.

Toute la pompe de l'automne commençait à se dérouler comme pour le dernier acte d'une pièce dans laquelle elle jouait le rôle principal, mais dont elle ignorait les dernières répliques, ne sachant même pas s'il s'agissait d'un mélodrame ou

d'une farce. Elle était parfaitement avertie de son inaptitude à tenir son rôle au milieu des autres acteurs si bien adaptés à leur personnage.

Il lui arrivait, en traversant le salon, d'apercevoir les deux fils d'Adeline et Lady Buckley jouant au whist avec leur mère après le thé. Les soirées devenaient fraîches sans qu'il fît cependant encore assez sombre pour allumer la lampe. Le soleil, très bas, glissait ses rayons mouvants entre les branches agitées par le vent. Il n'était pas toujours facile de distinguer un huit d'un dix; Augusta levait sa main, au niveau de ses yeux, afin de mettre son jeu dans la lumière. Ernest essayait bien de ne pas voir les cartes de sa sœur mais leur jetait cependant de furtifs coups d'œil. Nicolas se servait des lorgnons qu'il venait d'acheter pour lire et jouer aux cartes et qui pendaient à un ruban noir. Mais Adeline, un pli moqueur sur les lèvres, scrutait les visages de ses partenaires comme s'ils pouvaient, mieux que ses propres cartes, la guider dans son jeu. Parfois Mary apercevait Sir Edwin jouant au tric-trac avec sa belle-mère. Son visage régulier, encadré de ses favoris soigneusement entretenus, restait impassible; quand il parlait, c'était d'un ton contenu et monotone, mais la voix d'Adeline résonnait haut et clair.

« Deux, murmuraient presque les lèvres fines de Sir Edwin.

— Trois, lançaient les lèvres vigoureusement modelées d'Adeline.

— Coup double!

— Quatre! » Et Boney, perché sur son épaule, répétait après elle.

Ils affectaient de ne prêter aucune attention au

passage de Mary. Tous semblaient avoir oublié la scène qui avait suivi le bal. Tous semblaient presque ignorer l'existence de Mary. Sa danse avec Philip commençait à appartenir au domaine du rêve. Cependant, dans sa solitude, elle la revivait sans cesse, comme si cet instant seul existait réellement dans sa vie. Elle se souvenait à peine du moment où elle était redescendue, recoiffée et repoudrée. C'était un moment gonflé d'espoir! D'un espoir inconscient et sans fondement puisque pas une fois au cours de la soirée, il ne s'était approché d'elle. Et cependant, comme l'événement avait justifié cet espoir! Il s'était épanoui, était devenu une réalité dont la force l'avait presque suffoquée. Contre toute vraisemblance, elle s'était trouvée enlacée par Philip dont le corps vigoureux se déplaçait si légèrement avec le sien tandis que ses bras la tenaient comme dans un monde clos. Rien n'avait plus compté que la glissade de leurs deux corps enlacés dans l'immense pièce, éclairée seulement par le clair de lune, que le rythme de la valse, que le parfum des nicotianes pénétrant par la fenêtre ouverte. Elle avait cru vivre, dans un monde qui n'appartenait qu'à elle, une vie entièrement sienne. Rien ne redeviendrait comme avant... Cela continuerait toujours ainsi, l'enveloppant de toute part...

Mais tout était redevenu comme avant, avec la souffrance en plus! La routine de ses journées, ses longues insomnies nocturnes se succédaient sans que personne ne remarquât le changement de ses traits, le cerne de ses yeux. Ses cheveux eux-mêmes se refusaient à boucler et pendaient en mèches plates.

Elle était certaine que Philip l'évitait, du moins lorsqu'elle se trouvait seule. Si les enfants étaient avec elle, il redevenait lui-même, taquinant Renny, caressant les cheveux de Meg, posant, sur leurs progrès, des questions pour lesquelles il semblait à peine attendre une réponse. Parfois Mary, avec une obstination presque féroce, contraignait ses regards à rencontrer les siens. Et pour un instant c'était comme s'ils étaient de nouveau seuls; le rythme de la valse remplaçait la voix des enfants; son cœur battait avec force; puis elle détournait les yeux sans prononcer une parole. Si seulement, pensait-elle, sa situation n'était pas aussi ambiguë; si elle était sûre de son terrain d'un côté ou d'un autre! Mais même avec les enfants, même avec Mrs. Nettleship et Elisa, elle se sentait incertaine. Les enfants se montraient parfois affectueux, presque tendres, mais il arrivait aussi qu'ils revinssent à leurs murmures et à leurs clins d'œil complices du début, la rejetant ainsi de leur intimité. C'étaient les jours où Mrs. Nettleship avait fait son œuvre.

Un jour, Renny l'embrassa brusquement sur les lèvres, puis s'essuya la bouche avec le dos de sa main qu'il examina ensuite attentivement. Mary, d'abord stupéfaite, se fâcha et s'écria :

« Si c'est là le cas que vous faites de mes baisers, ne m'embrassez plus.

— Ce n'est pas votre baiser que j'effaçais, répondit-il. Je voulais seulement voir si la couleur s'en allait. »

Mary devint écarlate puis déclara posément :

« Vous êtes un très vilain petit garçon.

— Vous peignez vos lèvres, n'est-ce pas? de-

manda Meg, une lueur cruelle dans ses yeux clairs.

— Pourquoi donc? interrogea Renny. Et pourquoi ne les peignez-vous pas en vert, ou en bleu, ou en n'importe quelle couleur?

— Pour être plus jolie, imbécile, répondit Meg. C'est Nettle qui le dit. »

Elle trouva un jour Renny ayant entre les dents une vieille pipe en terre qu'il avait dénichée et qu'elle lui enleva. Il la regarda avec mépris. « Eh bien, si vous fumez, je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas fumer, moi aussi. »

Mary resta stupéfaite. Ces deux enfants ignoraient-ils encore quelque chose d'elle? Elle remarqua, sur un ton indifférent :

« Encore Mrs. Nettleship, je suppose. »

Ils se regardèrent en riant.

« Admettons que nous l'avons senti sur vous », dit Meg.

Renny fronça ses sourcils bien dessinés avec une expression de blâme :

« Miss Turnbull ne se mettait pas de rouge et ne fumait pas.

— Le faites-vous, Miss Wakefield? demanda Meg ouvertement.

— Cela ne vous regarde pas. Occupons-nous de notre géographie.

— Je considar que c'est mon affaire », dit Renny, et il répéta avec onction : « Je considar..., je considar... » jusqu'à ce que Mary l'eût menacé des foudres familiales.

Par un étrange phénomène, Mary commençait à voir en Nicolas presque un allié. Il lui jetait parfois, de ses yeux noirs profondément enfoncés dans les orbites, un regard mi-moqueur, mi-com-

plice, comme pour lui dire qu'il comprenait les difficultés de sa position et que, de toute façon, il n'était pas son ennemi. Il n'admettait pas les frasques de Renny et un jour que l'enfant criait et se débattait en refusant de monter avec Mary, son oncle Nick était arrivé et lui avait administré une fessée salutaire.

Depuis la nuit du bal, Mary n'avait rencontré Lily Pink qu'une fois. Elles s'étaient trouvées face à face sur la grand-route, près de l'église et il n'y avait personne aux alentours. Mary avait eu l'impression que Lily se serait enfuie, si elle l'avait pu. « Ma parole, pensa-t-elle, je pourrais presque appeler cette nuit : « La nuit fatale. » Elle se dirigea en souriant vers Lily; l'après-midi s'achevait et leurs ombres s'allongeaient sur la route.

« Voilà deux semaines et même plus que nous ne nous sommes pas rencontrées, dit Mary après les politesses d'usage.

— Oui, le temps vole », observa Lily comme une vieille grand-mère. Elle portait une gerbe de glaïeuls.

« Quels beaux glaïeuls!

— Ils sont pour l'église.

— Y allez-vous maintenant?

— Oui, pour jouer de l'orgue.

— Vous jouez si bien. Je n'oublierai jamais la façon dont vous avez joué pendant que nous dansions »

Le visage de Lily frémit au souvenir de cette nuit qui aurait dû, pensait-elle, tomber pour toujours dans l'oubli.

« Vous jouiez, insista Mary, comme si vous composiez à mesure cette valse. C'était merveilleux.

— Je suis contente que vous ayez pris du plaisir à l'entendre. » Lily parlait avec une rigidité très puritaine, comme si la seule pensée d'un plaisir était une faute.

« Nous avons joliment bien dansé, n'est-ce pas?

— Je n'ai pas remarqué. »

Mary dut s'avouer battue; elles étaient des étrangères l'une pour l'autre. Le chariot d'un fermier, lourdement chargé de foin, s'avavançait sur la route et les gros sabots des chevaux s'enfonçaient dans la poussière. Les jeunes filles se séparèrent pour laisser passer l'attelage. Mary aspira une bouffée d'air parfumé; les glaïeuls accrochèrent au passage quelques brins de foin qui restèrent autour de leurs corolles.

« Au revoir », dit Lily, puis elle jeta à Mary un regard qui était presque un regard de panique. « Le voilà! » murmura-t-elle dans un souffle tandis que son bouquet frémissait au creux de son bras.

Philip leur parut particulièrement insouciant; il venait dans leur direction comme si leur existence ou toute autre existence féminine ne signifiait rien pour lui. Il rayonnait d'une virilité qui se suffisait à elle-même.

« Il faut que je me dépêche, je suis en retard, dit Lily. Mais elle s'attardait sur la route.

— Hello! cria Philip. De quoi parlez-vous donc toutes les deux, petites bavardes? »

Lily le regarda, silencieuse et terrifiée. Mary sourit et dit :

« Nous ne pouvons parler que d'un seul sujet.

— Je parie que je le connais, c'est moi. »

Lily le regarda avec stupeur. Qu'allait-il dire maintenant?

« Nous parlions de la façon dont Miss Pink joue du piano. » Et Mary le regarda droit dans les yeux.

Il répliqua gaiement : « Lily est étonnante. Elle paraît toujours si froide et si lointaine et cependant personne ne sait ce qui se passe en elle. Quelque chose d'un peu démoniaque peut-être, n'est-ce pas, Lily? »

Elle fit demi-tour et les quitta, courant presque sur la route, avec ses glaïeuls qui se balançaient sur son bras.

« Voilà que je l'ai bouleversée. Je n'aurais pas dû parler ainsi, dit Philip en la regardant s'éloigner.

— A-t-elle toujours été aussi timide?

— Depuis que la connais, et je la connais depuis sa naissance. Mais cela va en s'aggravant. Je commence à croire qu'elle me déteste. »

Mary fut sur le point de lui crier la vérité : « Vous détester! Alors qu'elle vous aime follement! » Mais elle se contenta de dire :

« Je crois que cela lui ferait du bien de partir un peu. Elle est trop émotive.

— Oui. Cela ne vaut rien. J'ai peur que vous n'ayez tendance à lui ressembler sur ce point.

— Mais d'une façon toute différente.

— A propos, Miss Wakefield — il décapita un chardon avec une baguette qu'il tenait à la main — je voulais vous dire combien je regrette la façon dont ma mère vous a parlé, le soir où nous avons dansé. Mais elle est comme ça. Elle vous tombe dessus à bras raccourcis, puis oublie aussi vite. »

La bouche de Mary se durcit pour répondre :

« Mais elle n'a pas oublié. Je suis sûre qu'elle me

déteste. Lady Buckley aussi d'ailleurs. C'est terrible de se sentir détestée.

— Mais non, elles ne vous détestent pas.

— Je crois que je ferais mieux de m'en aller.

— Les enfants et moi — nous serions inconsolables. »

Elle fut blessée de l'entendre mettre ses sentiments et ceux des enfants sur le même plan. Cela ne pouvait signifier qu'une seule chose : qu'il s'était joué d'elle et n'avait jamais éprouvé un sentiment sincère à son égard. Il s'abritait maintenant derrière ses enfants. Elle se raidit pour répondre :

« Evidemment, si je vous donne satisfaction...

— Satisfaction! répéta-t-il avec chaleur. Votre présence ici signifie beaucoup plus que cela. Vous avez été... il hésita, puis trouva une expression qu'il jugea convenable... si pleine de sympathie pour moi. Je voudrais que vous sachiez que nous avons besoin de vous.

— Merci, dit-elle froidement.

— Et vous ne parlerez plus de nous quitter? »

Un nuage de poussière signala l'approche du docteur Ramsay dans son boghei. Il arrêta sa jument et salua les deux jeunes gens sur la route avec un sourire ironique.

« La sécheresse persiste, dit-il. Je doute que nous ayons de bonnes récoltes l'année prochaine.

— La pluie viendra, répondit Philip tranquillement.

— A l'ouest, la terre réclame de l'eau.

— Je dois dire que j'aime ce temps.

— Naturellement! Par tempérament, vous goûtez le plaisir du moment sans vous préoccuper de l'avenir. Bonne façon d'envisager l'existence, n'est-ce pas,

Miss Wakefield! » Et sans attendre de réponse, il demanda brusquement :

« Puis-je prendre l'un de vous deux avec moi? Je n'ai qu'une place.

— Merci, mais je vais du côté opposé au vôtre. Et j'ai besoin d'exercice. Au revoir. » Et Mary s'éloigna rapidement sur la route.

Philip la suivit d'un regard rêveur puis grimpa dans le boghei à côté de son beau-père.

« Charmante fille, remarqua le docteur Ramsay. Dommage qu'elle soit si délicate.

— Délicate? Je ne l'avais pas remarqué.

— Vous ne pensez tout de même pas que c'est une fille vigoureuse.

— Peut-être pas vigoureuse, mais bien-portante.

— Je voudrais être de votre avis. Elle a le cœur faible. Je peux m'en rendre compte rien qu'en l'entendant respirer. Elle ne devrait pas faire ces longues promenades. Je crains aussi que ses reins ne soient pas fameux. Pauvre fille! Elle a de la chance d'être dans une maison agréable et tranquille comme la vôtre. »

Ils croisèrent un autre boghei conduit par Clive Busby qui prolongeait sa visite chez les Vaughan. Sans en connaître la raison, Philip éprouvait toujours un sentiment désagréable quand il le rencontrait. Il se pencha à l'extérieur du boghei pour le suivre des yeux. Le jeune pionnier de l'Ouest lui avait jeté un sourire trop satisfait; sa cravate rayée était de teinte trop vive. Allait-il rester chez les Vaughan tout l'automne? Ils devaient certainement en être fatigués. Philip vit le boghei de Clive s'arrêter, Clive lui-même en descendre et aider Mary à monter sur le siège. Le docteur Ramsay poursui-

vait son bavardage. La jument allait toujours son petit bonhomme de chemin.

« Quelle chance de vous avoir rencontrée! disait Clive Busby à Mary. En fait, je savais que vous vous promeniez car je suis allé à Jalna avec le bateau à voile que j'ai fait pour Renny, et les enfants m'ont dit que vous étiez venue par ici.

— Vous êtes si gentil pour les enfants, et vous leur faites tant de jolies choses! »

Il se tourna vers elle, le souffle un peu précipité :

« Je suppose que vous savez pourquoi, dit-il, et que ce n'est pas pour l'amour des enfants. »

Elle pensa que son visage était un des plus agréables qu'elle eût jamais vus. C'était un homme qui, malgré sa jeunesse, inspirait confiance; on pouvait lui conter ses difficultés, être assuré de sa sympathie. Pendant les semaines qui avaient suivi le bal, il avait réussi à passer beaucoup de temps avec elle et elle l'avait senti se rapprocher d'elle un peu plus à chacune de leurs rencontres. Il y avait quelque chose de fatal dans cette intimité croissante, comme dans la croissance rapide d'un arbre devant une petite maison, l'assurant ainsi de sa protection, mais l'isolant du reste du monde, la privant de lumière, de liberté. Mary s'attachait à lui de plus en plus, se sentait de plus en plus en confiance à ses côtés, le comprenait facilement. Elle ne comprendrait jamais les Whiteoak, pensait-elle; ils changeaient constamment d'attitude, tantôt confiants et accueillants, tantôt se repliant brusquement sur eux-mêmes. Elle souhaitait parfois de se trouver à cent milles de cette famille, à cent milles de celui qu'elle aimait. Mais ne pourrait-elle pas aisément aller s'installer à cent milles — à deux cents milles même? A quelle

distance se trouvaient-elles, ces lointaines prairies canadiennes?

Clive Busby lui disait justement : « Je vous vois si bien dans l'Ouest avec le vent soufflant dans vos cheveux, une immense étendue de terres autour de vous. Je n'ose vous dire combien de fois je vous ai vue ainsi! »

L'instant était proche! Elle faillit tendre les mains pour l'empêcher de parler et dit seulement :

« Je crains de ne pas être de l'étoffe dont on fait les pionniers..

— Mais si! Certainement si! Vous n'avez aucune idée du nombre de femmes comme vous qui sont parties pour l'Ouest et qui l'ont aimé. C'est une vie magnifique. Rien ne les déciderait maintenant à revenir dans l'Est. Oh! Miss Wakefield, seriez-vous fâchée si je vous appelais Mary?

— Cela me plairait infiniment.

— Et voudriez-vous m'appeler Clive?

— Vous êtes Clive quand je pense à vous. »

Il tourna vers elle ses yeux bleus éclairés d'une lueur inquiétante et elle fut heureuse qu'il eût les mains occupées par les rênes.

« Est-ce bien vrai? Alors, c'est que vous m'aimez.

— Oh! oui. Il me semble que je vous connais depuis des années.

— Et cependant vous avez continué à m'appeler Mr. Busby, et moi, Miss Wakefield! Miss! Quel calembour ¹! Bien mauvais, je le reconnais. Je ne peux me résigner à vous *manquer*. Vous êtes la seule femme au monde pour moi. Je ne pensais pas vous le dire aujourd'hui; j'avais décidé de vous deman-

1. Intraduisible en français. « Miss » signifiant à la fois « mademoiselle » et « manquer ».

der de m'épouser un soir au clair de lune et voici que je le fais sur la route, en voiture! »

La bouche de Mary se dessécha brusquement et de ses lèvres durcies elle répondit : « C'est un endroit aussi bon qu'un autre... »

Il prit les rênes dans une seule main et posa l'autre sur les deux mains jointes de sa compagne, comme si elles représentaient leurs deux êtres qu'il unissait par le mariage.

« Mary — il prononça son nom lentement et avec une infinie douceur — ne me dites pas non. Nous sommes faits l'un pour l'autre. Vous pourriez parcourir le monde que vous ne trouveriez pas un autre homme qui vous aimerait autant que moi. »

Elle regarda sa main vigoureuse hâlée par le grand air des vastes prairies. Une sensation de sécurité émanait de sa seule présence et Mary se vit transportée à des milliers de lieues de ce Jalna où nul ne se souciait d'elle, dans un lieu où l'amour de Clive Busby la protégerait de tout mal. Elle qui ne possédait rien ni personne au monde, le posséderait tout entier; il ne serait qu'à elle et elle ne serait plus jamais seule, plus jamais inquiète de ce que les uns ou les autres pouvaient penser d'elle, plus jamais entourée d'intrigues et comme écrasée par une foule au milieu de laquelle elle était cependant toujours seule. Elle vivrait chez elle, avec un homme dont la présence signifiait confort et sécurité, et au-delà de sa maison, l'immense plateau s'étendrait jusqu'à l'horizon resplendissant.

« Mais Clive..., commença-t-elle.

— Répétez-le, s'écria-t-il. C'est merveilleux de vous entendre prononcer mon nom. Répétez-le...,
Mary. »

Il n'était pas question pour elle de le repousser. Avant même de s'en rendre compte, elle aurait dit oui. Il la regardait avec une telle ardeur qu'elle en était émue jusqu'au fond de son cœur.

« Clive », répéta-t-elle, et ce mot contenait l'assurance de tout le bonheur qu'elle pourrait lui donner. Que pourrait-elle faire de mieux de sa vie que de le rendre heureux?

« C'est oui, n'est-ce pas, dit-il en l'interrompant, c'est oui; Mary?

— Donnez-moi un peu de temps. Je ne peux pas vous répondre aujourd'hui.

— Quand alors? Demain.

— Non, dans une semaine. »

Son visage s'assombrit. « Une semaine! C'est bien long... Enfin, puisque vous demandez une semaine, Mary, ma chérie, j'attendrai une semaine. Dieu sait que j'attendrais même un an si je savais que vous disiez oui au bout de ce temps. Mary, il n'y a personne d'autre dans votre vie, n'est-ce pas?

— Personne ne songe à m'épouser.

— J'en remercie Dieu. Je craignais d'avoir à compter avec quelque riche propriétaire. Avec quelqu'un comme... Philip Whiteoak.

— Oh! non!

— Mary, je sais que vous direz oui dans une semaine. Puis-je vous voir tous les jours d'ici là?

— Non. Pas une seule fois.

— Pas une seule fois? » Son regard exprimait la désolation.

« Non... Je vous le demande, Clive.

— Très bien. J'essaierai de le supporter mais ce sera presque ma mort. »

Il retira tristement sa main des siennes, saisit les

rênes et en fouetta le dos du cheval. Celui-ci fit semblant d'accélérer son allure. Le soleil devenait de plus en plus chaud. Les asters d'or flamboyaient dans les fossés.

Lily remonta la nef de l'église, portant toujours les glaïeuls sur son bras. Par un étrange phénomène, l'église semblait encore plus petite quand elle était vide. Lily avait l'impression que les vitraux la touchaient presque. Leurs riches couleurs se reflétaient sur les fleurs qu'elle portait. Elle avançait avec grâce, comme si une longue traîne tombait de ses épaules et s'étalait derrière elle. Elle avançait avec dignité comme si tous les regards d'une église bondée étaient fixés sur elle.

Quand elle atteignit les marches du chœur, elle s'arrêta un instant, les yeux clos. La silhouette de Philip Witheoak, dans un costume prince Albert orné d'un œillet blanc à la boutonnière, l'attendait là. Ils avançaient maintenant l'un vers l'autre pour se trouver enfin côte à côte. Mr. Pink, en soutane et surplis, allait commencer de célébrer l'office du mariage.

Lily suivait le service mot à mot, répondant en silence, entendant par les oreilles de son imagination la voix de Philip répéter les mots qui lui étaient assignés. Glissait-il l'anneau à son doigt? Que faisait-elle? Mais peut-être cette feinte était-elle coupable? Elle ouvrit les yeux. Le vide, le silence de l'église l'effrayèrent. Que penserait sa mère de la comédie qu'elle venait de se jouer à elle-même? Elle n'était qu'une fille sans moralité. Comme Philip le lui avait dit, il y avait sûrement en elle quelque chose de démoniaque. Quelque chose de démo-

niaque... de démoniaque... Elle ne put s'empêcher de rire tandis que le mot se répétait dans son esprit comme un écho; d'un rire silencieux qui la secoua tout entière, et fit trembler les glaïeuls.

Puis elle reprit possession d'elle-même. Elle se rendit à la sacristie pour prendre deux vases de cuivre, sortit pour aller les remplir d'eau à la pompe. Elle leva son visage innocent vers le ciel dont elle pensa qu'il était extraordinairement bleu. Elle regarda ensuite le ruisseau qui coulait au-dessous de l'église et y vit réfléchi le bleu du ciel. Ses vases étaient froids comme de la glace dans ses mains.

Elle emporta les fleurs dans le chœur et les posa avec respect sur l'autel. Puis elle redescendit quelques marches et les admira... Elle alla enfin s'asseoir devant l'orgue. Ses mains étaient encore froides et humides; elle sécha leurs paumes contre sa jupe.

Un instant plus tard, les accords de la marche nuptiale de Mendelssohn remplissaient la petite église.

CHAPITRE XIII

ÉPREUVES

AU cours des dernières semaines, l'inquiétude s'était emparée d'Ernest Whiteoak mais il avait réussi à garder jusqu'à ce jour ses soucis pour lui seul. Il avait perdu de l'argent sur des actions du Crystal Palace; il en avait perdu sur des actions de Braseries, sur des actions Cotonnières. Un agent de change lui avait fait sottement acheter des valeurs à terme. Et il avait jeté sans compter du bel et bon argent pour conserver ces actions; car il jouait avec un capital qui ne lui appartenait pas. Il jouait à la Bourse et n'avait à verser qu'une petite partie de la somme en jeu. Sa nature un peu crédule en avait éprouvé un sentiment trompeur de puissance ainsi qu'une exquise sensation à exercer cette puissance. Il était encore moins que Nicolas préparé à jouer à la Bourse; malheureusement ses premiers succès l'avaient grisé.

Il regrettait maintenant amèrement d'avoir quitté l'Angleterre; il n'avait pu entrer en contact avec son agent de change que par câble et était persuadé que s'il s'était trouvé sur place, il aurait pu mener ses affaires avec succès.

Les dernières nouvelles qu'il avait reçues avaient achevé de le bouleverser. Son esprit affolé par le chiffre de ses pertes ne pouvait que répéter : « Si seulement j'avais été là-bas ! »

Il avait été si sûr non seulement d'augmenter sa fortune, comme il l'avait fait jusque-là, mais encore de la doubler ! Maintenant, profondément abattu, il était à la recherche de son frère Nicolas : Nicolas était installé au soleil sur le banc rustique, sous le majestueux bouleau argenté qui occupait le centre de la pelouse. Jake, assis entre ses jambes, le contemplait avec ravissement pendant que Nicolas caressait ses oreilles et lui grattait doucement le bas du crâne.

Ernest traversa rapidement la pelouse et s'arrêta devant son frère.

Nicolas leva les yeux et devant l'expression de son visage, demanda aussitôt :

« Quelque chose qui ne va pas ? »

Ernest gémit puis s'assit sur le banc auprès de son frère.

« Cela pourrait difficilement aller plus mal. Les nouvelles Gaston Mining sont tombées de 3 1/2 à 1/2. »

— Oh ! Que faire ?

— Rien. Les Chemins de fer du Sud ont baissé également. »

Nicolas tourna vers Ernest ses grands yeux débordants de sympathie.

« Terrible déveine ! murmura-t-il. »

— Si seulement je m'étais trouvé en Angleterre, j'aurais agi à temps et m'en serais sorti.

— Je me le demande. Pareille chose m'est arrivée, tu ne l'ignores pas.

— Mais, Nick, tu n'as pas comme moi le sens de la spéculation. Si seulement j'avais été en Angleterre!

— Ce qu'il y a de certain, reprit Nicolas, c'est que nous pourrons mettre de l'eau dans notre vin quand nous aurons regagné Londres.

— Nick, quand j'aurai fait le décompte de la catastrophe, je crois que je me retrouverai ruiné.

— Ce ne peut être aussi terrible!

— Nick, il faudra que je prolonge mes séjours à Jalna.

— C'est vrai, il y a toujours Jalna.

— Si seulement j'avais été en Angleterre en ce moment!

— Tu n'aurais rien pu faire, mon pauvre vieux!

— Maudit soit cet agent de change!

— Il y a quelques semaines seulement, tu paraissais si satisfait de lui et... de toi.

— Je l'étais. Je pensais faire plus que compenser mes premières pertes.

— Je t'ai maintes fois répété que tu lui faisais trop confiance.

— Personne n'a eu plus de confiance en son agent de change que toi-même.

— Je ne prétends pas m'y connaître en matière de placement.

— Moi non plus. Je ne le *prétends* pas, mais je suis très instruit des questions de Bourse. Mon agent de change m'a souvent dit que ma compréhension dans ce domaine était extraordinaire. Que je voudrais être à Londres!

— Pourquoi ne pas partir?

— C'est trop tard, je te le répète. A moins, évi-

demment, que je puisse avoir un peu de capital frais. Je me demande si maman...

— N'y compte pas. Elle ne prêtera jamais un sou.

— Elle le fera peut-être si je lui promets de le doubler.

— Tu es plus optimiste que moi.

— Peut-être Philip...

— Tu peux toujours essayer mais je doute fort!

— Le voilà justement. Il revient de la pêche; c'est le moment favorable. »

Philip, les ayant aperçus, se dirigea vers eux. Il portait une vieille jaquette d'une propreté douteuse, des pantalons de toile blanche déformés et avait indiscutablement besoin d'aller chez le coiffeur. Mais pour une fois, l'impeccable Ernest ne remarqua pas ces détails.

« Hello, Philip! lui cria-t-il d'un ton parfaitement naturel. Bonne chance à la pêche? »

Philip souleva son panier au fond duquel huit truites scintillaient.

« Oh! merveilleux! Cela te change de la dernière fois où tu étais revenu bredouille.

— Le plaisir avait été le même, répondit Philip sans autre commentaire.

— C'est tout de même autre chose, une belle prise comme celle-ci! »

— Evidemment. Mais le plaisir y était quand même. Quelle délicieuse matinée!

— L'automne approche.

— Oui. Regardez ce bouleau. J'aime ses petites feuilles jaunes. Ce sont les premières à changer de couleur. »

Nicolas se pencha pour regarder les poissons.

« Ils sont beaux, déclara-t-il. J'en mangerai un pour déjeuner.

« Assieds-toi, Philip, dit Ernest. Il faut que je te parle. »

Ils lui firent place sur le banc rustique; il s'assit et alluma sa pipe. Jake, semblant jeter un regard d'excuse à Nicolas, quitta ses genoux pour venir s'installer entre ceux de Philip. Celui-ci regardait Ernest avec curiosité et un peu de défiance.

Ernest alla droit au but.

« J'ai reçu de mauvaises nouvelles, dit-il. Les valeurs que je soutenais sont tombées. Je crains de perdre beaucoup d'argent.

— Quelle surprise! s'écria Philip. Je te croyais sur le point de devenir très riche.

— Rien de plus vrai et je le serais encore si j'avais du capital. Je vais tout t'expliquer. »

Il s'embarqua dans une longue explication sur l'état de ses affaires et si parfois il s'embrouillait un peu, cela n'avait aucune importance.

« Tout cela n'est que du grec pour moi! dit Philip. Que veux-tu que je fasse? »

Ernest avait retrouvé sa confiance en lui.

« Si tu pouvais seulement me prêter un peu d'argent, je serais sauvé.

— Comment cela?

— Ces valeurs remonteront certainement. Je m'y accrocherai jusqu'à ce qu'elles le fassent.

— Cela ne me dit rien de jouer en Bourse. »

Philip ouvrit la bouche de Jake et concentra son attention sur la dentition de l'animal.

« Ce n'est pas jouer, Philip. Ces placements sont sûrs. Il n'y a que très peu de risques. Tu es bien de mon avis, n'est-ce pas, Ernest?

— Je ne veux pas me compromettre.

— Mais, comme mon agent de change me l'a souvent dit, j'ai un flair remarquable...

— Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire? » demanda soudain une voix vibrante. Ils se levèrent tous trois et découvrirent Adeline debout derrière eux. Elle posa ses mains sur le dossier du banc et les regarda tour à tour d'un air moqueur.

Ernest se demanda ce qu'elle avait bien pu entendre. Mais que ce fût peu ou beaucoup, elle découvrirait tout un jour. Il ne pouvait rien lui cacher et ne l'ignorait pas.

« Venez vous asseoir, chère vieille mère », dit Nicolas.

Il alla vers elle et l'entoura de son bras pour l'amener jusqu'au banc en lui donnant d'amicales petites tapes sur la hanche.

Sa voix avait une note dure quand elle parla :

« Tu as déjà prêté de l'argent à Ernest, Philip. Ne recommence pas. Je m'y oppose.

— Alors, s'écria Ernest avec force, vous voulez que je perde toute ma fortune par seul manque d'un peu de capital supplémentaire!

— Je préférerais que tu la perdes plutôt que de démembrer Jalna. S'il s'agissait d'un autre que de Philip, je dirais : cours ta chance.

— Peut-être alors, vous-même accepteriez-vous de m'aider, dit Ernest avec vivacité.

— Je ne suis qu'une pauvre femme, répliqua-t-elle, regardant avec tristesse le bout de ses chaussures. J'ai à peine de quoi vivre.

— Pauvre vieille! dit Nicolas.

— Par conséquent, reprit Philip désireux de l'en-

tendre répéter son opposition, vous ne me conseillez pas d'entrer dans cette combinaison.

— Non seulement je ne te le conseille pas, mais je te le défends. »

Nicolas jeta un clin d'œil à Philip.

Adeline posa sa main sur le genou d'Ernest. « Allons, dit-elle; accepte cette perte comme un homme. J'ai entendu tes explications et je suis sûre que c'est une mauvaise affaire. Remercie le Ciel de conserver quelque chose et ne jette pas du bon argent après le mauvais. J'espère que Robert Vaughan n'a pas acheté ces valeurs.

— Je crains que si, répondit Ernest, mais sans que cela soit un désastre. »

Adeline soupira puis s'écria soudain avec vivacité :

« Je vais vous dire ce qu'il convient de faire. Ernest, il faut que tu épouses Muriel Craig! Elle héritera d'une fortune considérable; tu n'aurais plus à te tourmenter.

— Miss Craig ne s'intéresse nullement à moi, répliqua Ernest mécontent. C'est après Philip qu'elle court.

— Tu n'as qu'à l'obliger à s'intéresser à toi, reprit Adeline. Quel est ton sentiment à son égard? »

Ernest appuya les extrémités de ses doigts les unes contre les autres et dit judicieusement :

« Une sorte de tiède admiration.

— Pas de meilleur commencement pour un homme de ton tempérament. A mesure que le temps passe, tu t'échaufferas à ses côtés.

— Je répète que c'est Philip qu'elle veut.

— Eh bien, elle arrive comme Pâris avec la

pomme d'or dans ses mains et vous êtes trois à l'attendre! Laissons-la faire son choix. »

De l'épaisse bordure de sapins qui longeait l'allée déboucha soudain le cabriolet de Muriel Craig traîné par un joli cob à la robe noisette. Elle était assise très droite sur le siège, tenant haut les rênes dans une main et dans l'autre un joli petit fouet; elle semblait plus embarrassée que sûre d'elle-même. Les trois frères se hâtèrent à sa rencontre et Adeline les suivit du regard en pensant : « Si elle choisit la distinction, ce sera Nicolas; si c'est l'élégance, ce sera Ernest; si elle préfère un garnement mal tenu, comme c'est probablement le cas, ce sera Philip. »

Elle accueillit chaleureusement Muriel, la regardant en même temps avec satisfaction de son œil sombre, légèrement rétréci.

« Comme vous êtes fraîche, ma chère, et quel joli chemisier rayé!

— Je suis contente qu'il vous plaise. Mon père trouve la raie un peu vulgaire et criarde.

— Pas du tout. Si quelqu'un peu porter une raie de ce genre, c'est bien vous. Qu'en dis-tu, Ernest?

— Je trouve que cela lui va fort bien, répondit-il avec indifférence.

— Mr. Ernest ne paraît pas très enthousiaste, dit Muriel. Je crains qu'il ne trouve lui aussi ma toilette un peu vulgaire. » Se tournant vers Philip, elle demanda : « Qu'en pensez-vous, Mr. Philip?

— J'ai toujours aimé les raies. Et je les aime très vives. »

Nicolas pensa : « Cette fille se meurt d'amour pour Philip. Ernest n'a aucune chance. »

Les enfants sortirent de la maison en courant, leur travail achevé, libres pour la fin de la journée.

Ils se mirent à arracher de l'herbe pour le cheval de Miss Craig.

« Les amours d'enfants! s'écria-t-elle. Il faut que j'aille les voir. »

Elle se leva et traversa la pelouse. On aurait pu tirer une ligne droite de son menton à sa cheville.

« Venez ici, les enfants, cria-t-elle; je vous ai apporté des bonbons. »

Pour la plus grande joie des enfants, elle prit sur le siège de son cabriolet une boîte de caramels. Meg en fourra un énorme dans sa bouche et ne put prononcer que des remerciements inarticulés.

« Il fallait passer la boîte à la ronde, espèce de vieille gloutonne », dit Renny.

La joue déformée, les dents collées, Meg tendit à ses aînés la boîte qu'elle tenait devant elle.

Philip se disposa à aller rejoindre Miss Craig. Adeline lui jeta alors le regard noir qu'elle avait momentanément adopté à son égard.

« N'y va pas, lui dit-elle, laisse faire Ernest. »

Ce dernier se leva; il refusa de prendre un caramel, mais Adeline ne se fit pas prier pour se servir. « Bien petite boîte, glissa-t-elle à mi-voix à Nicolas. J'espère qu'elle n'est pas avare. » Philip suivit Ernest du regard.

« Quel ardent soupirant! remarqua-t-il.

— Ce garçon ne se décidera jamais à demander la main d'une jeune fille, dit Nicolas.

— Ernest a du caractère, répliqua Adeline. Donnez-lui le temps de se décider. »

Ernest avait maintenant rejoint Miss Craig. Avec un sourire aimable, il lui demanda :

« Comment va votre père, Miss Craig?

— De mieux en mieux chaque jour. Il recommence à marcher. Il a une infirmière remarquable qui ne le quitte guère.

— C'est très heureux pour vous.

— Oui. Mais c'est une femme odieuse!

— Quel dommage!

— J'ai entendu dire que toutes les infirmières devenaient insupportables.

— Cela ne m'étonne pas. » Après un silence, il ajouta : « Aimeriez-vous voir nos dahlias? Ils sont très beaux. »

Elle hésita :

« Je crois que je vais repartir. Mon père...

— Nos dahlias sont particulièrement beaux. »

Les yeux de Miss Craig s'arrêtèrent sur le groupe installé au milieu de la pelouse. Ernest pensa :

« Je ne suis pas du tout fait pour cela. Courir après la fortune! C'est humiliant. » Puis le souvenir des biens de Mr. Craig se dressa comme une promesse de délivrance pour tous ses soucis financiers. C'était une belle et séduisante jeune femme et Ernest se reprocha sa froideur.

Mary apparut soudain sous le porche dont le revêtement de vigne vierge commençait à rougir. Bientôt les premières gelées la feraient flamboyer et noirciraient les dahlias.

« Ernest, emmène Miss Craig voir les dahlias, observa Nicolas. Cela s'annonce bien.

— Voilà Miss Wakefield! cria Renny. Puis-je lui porter un caramel? »

— Pas seulement un caramel, dit Adeline. Présente-lui la boîte. Puis tu lui demanderas si elle serait assez aimable pour aller jusqu'au presbytère demander à Mrs. Pink la recette qu'elle m'a pro-

mise. Vous feriez bien d'aller avec elle, les enfants. Mais venez d'abord m'embrasser. »

Renny grimpa sur ses genoux, la serra dans ses bras et l'embrassa.

Philip se leva et alla ôter de la bouche de Jake un morceau de caramel avec lequel il était en difficulté. Il le jeta ensuite dans le massif où Jake se précipita à sa recherche.

« Ne t'en va pas, Philip, dit Adeline avec plus de gentillesse qu'elle n'en avait montré depuis le soir du bal. Je t'ai à peine vu aujourd'hui.

— Je serai de retour avant peu, maman, dit-il avec entêtement. Nick est avec vous. »

Il se dirigea vers le porche.

« Regardez-moi la forme de ces pantalons! gémit Adeline. Et le pli de cette jaquette. Je ne comprends pas ce que les femmes voient en lui. Quand je pense au dos de votre père, à la façon dont il portait ses vêtements! Le contraste est accablant. Je suis toujours stupéfaite à la pensée que Philip puisse être le fils de mon mari!

— Ne vous tracassez pas pour lui, maman. Toutes les femmes lui courent après.

— Si je pouvais seulement débarrasser la maison de cette gouvernante! Mais j'y arriverai par n'importe quel moyen. »

Philip s'était arrêté devant Mary et la regardait.

« Vous a-t-on fait la commission de ma mère, Miss Wakefield? » demanda-t-il. Pour la première fois, il remarqua sa mine défaite.

— Oui, je vais partir.

— Nous voulons venir aussi, dit aussitôt Renny.

— Je crois qu'il vaut mieux qu'il ne vienne pas, dit Mary; il court comme un fou tout le long du

chemin, prend chaud et se plaint ensuite de son urticaire.

— Je resterai avec lui, dit Meg spontanément.

— Bonne petite fille! » dit son père.

Elle saisit une de ses mains et Renny l'autre. Mary pensa qu'à eux deux, ils élevaient un mur entre elle et Philip; et elle était persuadée qu'il le voulait ainsi.

« Vous sentez-vous bien? demanda-t-il, songeant à ce que le docteur Ramsay lui avait dit.

— Très bien, je vous remercie. »

Trouvait-il qu'elle négligeait son travail?

« Vous me paraissez un peu pâle. Peut-être perdez-vous votre fraîcheur anglaise. »

Meg se mit à rire et passant un bras autour du cou de Renny, lui glissa à l'oreille : « Elle a oublié de se farder. »

« C'est la chaleur qui m'éprouve un peu, dit Mary, mais ce temps est délicieux. »

Ernest et Muriel Craig revenaient, ayant fait le tour de la maison.

« Quels magnifiques dahlias! s'écria Miss Craig. Je n'ai jamais vu leurs pareils. Mr. Whiteoak m'a promis des bulbes. »

Elle salua Mary avec cet air de condescendance qui donnait chaque fois à la jeune fille le désir de fuir sa présence ou de se montrer impolie à son égard.

« Quelle belle mine ont vos élèves! s'écria-t-elle. Ils vous font vraiment honneur.

— Nous avons bonne mine parce que nous nous peignons, dit Renny dont le sourire malicieux découvrait une dent de devant absente.

— Petit coquin! s'écria Miss Craig entourant de

ses bras enthousiastes le cou du petit garçon. Cette façon de parler! Je tremble à la pensée de l'homme que vous serez plus tard! »

Elle parlait comme si elle avait déjà beaucoup souffert de la part d'hommes audacieux, et cela non sans un certain plaisir.

« Un vaurien, voilà ce qu'il sera », déclara Ernest.

Serrant toujours l'enfant contre elle, Miss Craig dit à Philip :

« J'ai une commission à vous faire de la part de mon père. Il est extrêmement désireux de vous voir. Je ne sais trop au sujet de quoi. Votre seule présence suffit à lui faire du bien. Il se demandait si vous ne pourriez pas me raccompagner. Un de nos domestiques doit revenir ce soir par ici et vous ramènerait. Pour ma part, je serais ravie si vous vouliez m'apprendre à conduire le cob; je sais bien que je ne suis qu'une sotte petite créature, mais il me fait très peur.

Renny n'avait jamais entendu une femme se traiter elle-même de « sotte petite créature ». Ni sa grand-mère ni sa tante n'avaient l'habitude de se voir sous ce jour et Mary prétendait être une encyclopédie vivante possédant la fermeté du roc de Gibraltar! Il y avait quelque chose qui ne sonnait pas très juste dans les mots de Miss Craig. Renny échangea avec Mary un regard qui, de son côté, aurait pu être qualifié de sardonique.

Philip accepta avec plaisir; il avait remarqué la façon timorée et maladroite dont Miss Craig tenait les rênes.

« Mais il faut d'abord que j'aille faire un brin de toilette, dit-il.

— Je vous en prie, n'en faites rien. Nous savons que vous revenez de la pêche et si le fait de venir avec moi vous obligeait à vous changer, je ne me le pardonnerais jamais. N'êtes-vous pas de mon avis, les enfants, que votre papa est très bien comme ça? »

Les enfants ne purent qu'approuver chaleureusement, ce qui n'empêcha pas Philip d'aller jusqu'à la maison pour se rendre plus présentable. Mary partit aussitôt pour le presbytère car elle ne désirait pas rester un instant de plus qu'il n'était nécessaire auprès de Miss Craig. Ernest et Muriel virent sa silhouette disparaître au bout de l'allée. Ernest ressentait comme une offense personnelle le peu d'intérêt que la jeune fille avait manifesté à son propre égard et à l'égard des dahlias. Pour la première fois de sa vie, il ne fit aucun effort pour chercher à plaire à un visiteur mais demeura silencieux et lointain. Muriel Craig aussi se taisait; ses yeux clairs et ronds s'attachaient au moindre détail de la robe de Mary et semblaient, au-delà de la robe, scruter le corps qu'elle revêtait.

Mais les pas de Philip se firent entendre dans le hall; elle tourna ses regards vers la pelouse où les enfants bondissaient avec les chiens et s'écria :

« Que j'aime ces deux enfants! »

Ernest garda le silence tandis que Philip la remercia d'un regard, disant :

« J'en suis heureux. Mais ils sont quelquefois terriblement insupportables. »

Elle protesta vivement et assura qu'elle ne le croyait pas. Ernest tint le cob par la bride pendant que Philip l'aidait à monter sur le siège; un pied bien chaussé, une fine cheville, un jupon de taffetas

tout bruisant s'offrirent un instant aux regards curieux.

Ernest leur dit au revoir froidement et allumant une cigarette fit les cent pas devant la maison. Son tempérament optimiste reprit le dessus. Après tout, il n'était pas ruiné; il lui restait suffisamment de fortune pour vivre et même vivre largement pourvu qu'il fît chaque année un séjour prolongé à Jalna. Il y avait toujours été heureux. Philip était un hôte accueillant et généreux. En réalité, Adeline et ses trois aînés ne considéraient pas Philip comme un hôte mais plutôt comme le plus jeune fils qui a eu la chance d'être désigné par son père pour être l'héritier du domaine; c'était son devoir de les accueillir tous et en tout temps avec joie. Quant à Philip, il ne souhaitait qu'une chose : les avoir toujours auprès de lui.

Ernest se décida à rejoindre le banc rustique et s'y laissa tomber avec un soupir. Nicolas le regarda avec un peu d'anxiété; il espérait bien qu'Ernest surmonterait ses idées noires et ne s'appesantirait pas sur ses pertes.

Adeline observa : « Avez-vous remarqué comme le cob a descendu sagement l'allée? Il savait qu'il y avait derrière lui un cavalier expérimenté.

— Cette jeune femme, dit Nicolas, tient les rênes comme un pique-feu rougi. »

Sa mère se tourna vers Ernest.

« As-tu déjà pris sur elle des avantages? lui demanda-t-elle.

— Pas l'ombre d'un, répliqua-t-il avec humeur. Et pour dire la vérité, je ne le désire pas. Ce n'est pas du tout mon genre et je n'ai nullement envie de me marier.

— C'est dommage de ne pas tendre la main pour essayer d'avoir cet argent. Il y a une fortune, à notre porte, et j'ai deux fils séduisants qui...

— Pourquoi pas Philip? demanda Nicolas.

— Je ne veux pas d'autre femme à Jalna.

— Maman, déclara Ernest, c'est inévitable que Philip se remarie un jour et cela crève les yeux que Miss Craig désire l'épouser. Croyez-moi, ne faites rien pour le décourager; vous vous exposeriez sans doute à devoir accueillir une belle-fille qui vous plairait beaucoup moins. Vous pourriez même être contrainte d'accueillir Miss Wakefield qui n'a pas un centime. »

Adeline lui demanda avec vivacité :

« As-tu vu depuis le bal quelque chose qui t'incite à avoir des soupçons?

— Non. Mais le voisinage seul suffit souvent à engendrer la sympathie.

— Ernest, tu as fait du bien mauvais travail le jour où tu as engagé cette intrigante. Je n'aurais pas dû compter sur toi pour agir avec bon sens du moment qu'une femme était en jeu.

— Vous auriez eu raison, reconnut-il tranquillement. J'ignore tout des femmes ordinaires. Vous êtes la seule femme que je prétende connaître mais c'est que vous vous exprimez toujours si clairement!

— Il est certain, gloussa Nicolas, que Miss Craig ne dissimule pas ses intentions. Elle se dispose à jeter ses filets sur Philip et, à mon avis, il ne demande qu'à se laisser pêcher.

— A propos de pêche, dit Ernest, voilà ses poissons. Il est parti en les oubliant complètement. Je

crois que je ferais mieux de les descendre à la cuisine. »

Il prit le panier sur la table rustique, hésita un instant, puis déclara :

« J'ai un placement en vue qui, j'en suis sûr, compensera les pertes que j'ai faites; non seulement il les compensera mais me laissera un important bénéfice. L'indispensable, c'est que je sois sur place pour surveiller les fluctuations du marché. Si j'avais été en Angleterre cet été, tout serait bien différent maintenant. »

Il se dirigea vers la maison, balançant doucement le panier de poissons au bout de son bras.

« Crois-tu qu'il puisse faire ce qu'il dit? demanda Adeline en le suivant des yeux.

— Cela ne m'étonnerait pas. Il a le goût de la spéculation mais ne vous laissez pas entraîner à placer votre argent selon ses conseils, maman.

— Fais-moi confiance pour m'accrocher à ce que je possède, s'écria-t-elle. C'est assez modeste, hélas! mais cela suffit pour assurer la tranquillité de mes vieux jours. »

Elle regarda Ernest allumer une nouvelle cigarette et tendit la main pour en avoir une. Mais elle l'alluma subrepticement à l'allumette qu'il lui tendit et, tout en fumant, jetait des regards presque craintifs vers la maison.

« Cette coquine de Mary Wakefield fume, dit-elle. Et pour rien au monde, je ne voudrais que Nettle me vît en faire autant. »

Le cabriolet roulait gaiement sur la route plantée d'arbres, et le cob se pliait sans peine à la souple direction des rênes. Philip et Muriel Craig for-

maient un beau couple. Elle, assise très droite sur son siège, son béret de marin incliné en avant, lui, en veston à carreaux et gants jaunes. Il jouait avec le fouet et admirait le nœud du ruban rouge qui ornait sa poignée.

« Je ne peux vous dire, déclara-t-elle, quel plaisir c'est pour moi d'être simplement assise là, les mains sur les genoux, pendant qu'un autre conduit, surtout lorsque celui-ci manie les rênes aussi bien que vous.

— Ce cob est très doux, répondit-il, mais il a besoin d'exercice. Je crains que vous ne soyez un peu nerveuse, Miss Craig.

— Je le suis terriblement et j'en ai honte! Je crois que je le serais moitié moins à cheval, mais la pensée que ce cabriolet pourrait se renverser me terrifie! Mon père m'a promis de m'acheter un cheval de selle, si j'apprends à monter. Mais qui me donnera des leçons? Il y a si peu de gens qui montent à cheval en dehors de votre famille.

— Je serai heureux d'être votre professeur. »

Elle battit joyeusement des mains. « Comme ce serait délicieux! Etes-vous sûr que ce ne sera pas une corvée pour vous?

— Comment pouvez-vous imaginer, Miss Craig, que cela puisse être une corvée pour moi d'être en votre compagnie?

— Je voudrais ne pas pouvoir l'imaginer, dit-elle avec un petit air modeste. Mais je crains de *tout* pouvoir imaginer! J'ai beaucoup trop d'imagination. »

Philip plongea ses regards dans ses yeux ronds et prosaïques et douta de l'imagination de Miss Craig.

Deux générations plus tôt elle aurait prétendu s'évanouir.

« Oh! cria-t-elle, voilà Miss Wakefield sur la route devant nous. Croyez-vous que nous puissions lui faire une petite place sur le siège? Elle marche comme si elle était fatiguée.

— On serait très serré, répliqua-t-il, le regard fixé sur le dos de Mary. De plus, elle ne va que chez les Pink. Trouvez-vous vraiment qu'elle ait l'air fatigué?

— Peut-être est-ce seulement la faute de ses chaussures. J'ai toujours pensé qu'il fallait choisir ses chaussures selon l'usage que l'on veut en faire. Je veux dire que sur ces routes inégales de la campagne, il vaut mieux porter de gros souliers comme les miens. »

Ils avaient rattrapé Mary. Philip arrêta le cheval. Elle leva les yeux vers eux, se tenant sur la défensive. Miss Craig se pencha vers elle avec sollicitude.

« Nous disions que vous aviez l'air très fatiguée, Miss Wakefield. Nous voudrions bien vous prendre avec nous mais il n'y a pas de place pour trois sur le siège. Aussi, je vais proposer à Mr. Whiteoak de vous conduire chez les Pink tandis que je marcherai comme un homme sur la route avec mes gros souliers. Vos souliers sont trop fins; ils conviendraient mieux aux pavés d'une ville.

— Je vous remercie. Je ne suis pas fatiguée.

— Mais si, vous l'êtes, vous ne pouvez pas nous tromper. Cela se voit à votre façon de marcher. Laissez-moi descendre, Mr. Whiteoak.

— Si quelqu'un descend, ce sera moi. »

Il mit les rênes dans les mains de Miss Craig; leurs mains se touchèrent et elle lui adressa un

petit sourire complice, comme s'ils parlaient un langage connu d'eux seuls.

Mary les enveloppa tous deux du même regard glacial.

« Je préfère marcher, dit-elle. Mes souliers ne sont peut-être pas ce qu'ils devraient être, mais je m'y trouve fort bien. Au revoir. »

Elle repartit.

« Voilà que nous vous avons fâchée, s'écria Miss Craig. Je vous en supplie, ne vous fâchez pas, Miss Wakefield. Cela me brise le cœur si je pense que j'ai fait de la peine à quelqu'un. Il ne faut pas mal interpréter mes paroles. Vos souliers sont les plus jolis souliers que j'aie jamais vus. Je voulais seulement dire... J'aimerais faire une petite promenade à pied pendant que Mr. Whiteoak vous conduira chez les Pink. »

Mary lui lança un regard de fureur muette et continua son chemin, courant presque. Des petits tourbillons de poussière s'élevaient autour de sa jupe. Miss Craig rendit les rênes à Philip. Elle s'affaissa presque contre son épaule et il vit ses yeux noyés de larmes.

« Quoi? s'écria-t-il stupéfait. Vous ne pleurez pas, je suppose?

— Je suis si stupide! dit-elle dans un sanglot.

— Rien de plus vrai! » Ses yeux étaient pleins d'étonnement et de douceur à la fois. « Je ne comprends rien à ce qui se passe.

— Elle me déteste et je ne peux supporter qu'on ne m'aime pas.

— Quelle sottise de parler ainsi!

— Avez-vous vu l'expression de son visage? »

Il ne put le nier.

« Mais il ne faut pas pleurer », dit-il en lui tapotant la main.

Sa sympathie était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Sa tête reposait maintenant complètement sur l'épaule de Philip, son béret marin s'inclinait dangereusement sur une oreille. Il fouetta le dos de l'animal avec les rênes, et ils dépassèrent Mary dans cette attitude. Jamais Philip ne s'était trouvé aussi mal à son aise, qu'avec la tête de Miss Craig sur son épaule, « exactement comme s'il était un salarié emmenant sa petite amie faire une promenade en voiture; » et sentant les yeux de Mary lui transpercer le dos, il évoquait en soupirant les heures qu'il avait passées avec sa canne à pêche.

Il déplaça un peu son épaule; elle se redressa et affermit son chapeau. Son visage était rouge mais elle souriait maintenant. Il ne l'avait jamais vue aussi jolie. Elle se penchait en avant pour sourire à une silhouette qui sortait de l'ombre d'un bouquet de cèdres.

« Regardez un peu, dit-elle en riant. N'est-ce pas là le jeune Mr. Busby qui attend Miss Wakefield? Ce n'est pas étonnant que mon offre de la prendre en voiture l'ait contrariée. Elle ne voulait pas le manquer.

— Il ne l'attend probablement pas.

— Mais certainement si. J'avais bien senti quelque chose dans l'air. Je suis si contente, maintenant, de savoir qu'elle ne m'en voulait pas vraiment et que seule mon intervention dérangeait ses plans. Je suis si contente parce que je sais que c'est une adorable créature et qu'elle a toujours l'air si malheureux. » Sa voix prenait maintenant un ton plus intime. « Jetez seulement un regard derrière vous et

vous assisterez à la rencontre. Ce sera drôle de les voir enfin réunis malgré tous nos efforts pour les séparer.

— Je n'en ferai certainement rien. »

Il toucha le cob avec son fouet et fixa obstinément son regard entre ses deux oreilles. Au bout d'un moment, il demanda :

« Eh bien, se sont-ils retrouvés ? »

— Vous *saviez* que je regarderais. Je ne peux vraiment pas m'en empêcher. C'est tellement fascinant de jeter un coup d'œil indiscret sur un roman d'amour. Le jeune et riche propriétaire d'un ranch et la pauvre gouvernante ! Là, ça y est. Ils se sont rencontrés. Et quelle rencontre ! Comment ai-je pu dire que ses pieds étaient fatigués ! J'ai tout compris de travers. Elle a tout bonnement couru vers lui ; et il lui a pris les deux mains. Oh ! c'est divin ! Pourquoi conduisez-vous si vite, Mr. Whiteoak ? Pensez-vous que ce ne soit pas bon pour moi de voir deux êtres heureux ? »

Mary avait vu passer à côté d'elle le cabriolet et avait saisi au passage avec surprise l'attitude de ses occupants. Elle était tellement stupéfaite de voir la tête de Muriel Craig sur l'épaule de Philip, son béret marin posé en désordre sur le côté, qu'elle demeura un certain temps sans éprouver d'autre sentiment.

« Dieu du Ciel ! s'écria-t-elle à haute voix. En sont-ils là ? Il va maintenant l'embrasser sur la grand-route ! » Sa voix frémit et s'étrangla dans sa gorge, sous une poussée de jalousie. Elle ne put que répéter : « Philip, oh ! Philip, comment pouvez-vous ?... » Le nom du bien-aimé devint un couteau qu'elle enfonça dans son cœur. La jalousie la fit

trébucher; à peine pouvait-elle se tenir sur le bord de la route. Elle eut la tentation de se jeter dans le fossé poussiéreux, d'arracher avec ses mains nues les orties et les chardons. Elle n'avait pas imaginé que la jalousie pût être aussi dévastatrice. Les sentiments qu'elle avait éprouvés au cours du bal, lorsqu'il n'avait fait aucune attention à elle n'étaient rien comparés à la violence de sa souffrance actuelle.

Que s'était-il passé entre eux pour que cette fille guindée s'inclinât sur son épaule comme une fleur amollie par la chaleur du soleil? Et son chapeau? La bouche mobile de Mary se plissa à la pensée du chapeau de Muriel Craig. Cette écervelée, cette stupide créature... et *lui*, ce flirt sans cœur, la traitant, elle, Mary qui était seule, si terriblement seule dans ce pays étranger, avec une cruauté calculée!

Ses yeux grands ouverts ne virent même pas Clive Busby qui se dirigeait vers elle. Elle l'aurait dépassé sans le voir, l'ayant chassé de sa mémoire, mais il se hâta vers elle, les mains tendues. Il prit les siennes et les serra à lui faire mal. Elle le regarda en face, le voyant à peine.

« Qu'y a-t-il, Mary, s'écria-t-il, vos mains sont de glace! Dans le soleil, par une journée comme celle-ci... »

Derrière lui, elle vit le cabriolet disparaître au-delà d'un tournant.

« Je suis restée toute la journée assise à faire travailler les enfants, dit-elle, et j'ai une circulation paresseuse. Mais je vais fort bien. »

Elle retira doucement ses mains et continua de marcher.

Il marcha à côté d'elle.

« Etes-vous sûre d'aller tout à fait bien? insista-t-il. Vous êtes très pâle.

— Je vais parfaitement bien.

— Mary, vous n'avez pas pâli parce que vous m'avez vu venir?

— Je ne vous avais pas vu.

— Vous savez quel jour nous sommes?

— Non. Quel jour est-ce?

— Mary, vous me torturez! »

Elle se souvint tout à coup.

« La semaine est achevée, dit-elle. Je me souviens maintenant. »

La voix de Clive tremblait de souffrance.

« Cela signifie-t-il si peu pour vous? Oh! Mary!... »

Elle vit son visage perdre toute couleur et se mit à parler très vite sans reprendre haleine.

« J'ai tellement réfléchi; mon esprit est troublé! J'avais oublié le jour précis. Mais il ne faut pas m'aimer, Clive, il ne faut pas.

— Comme si je pouvais m'en empêcher. Autant dire au Niagara : Arrête-toi! Mary, j'ai vécu des années pendant cette dernière semaine et toutes avec vous, là-bas dans mes prairies, toutes avec vous! »

Elle détourna les yeux.

« N'avez-vous pas envisagé un refus de ma part?

— Non. Je m'y suis refusé. J'avais décidé d'espérer toute la semaine, même si... Mais non, je ne veux même pas y penser... Je ne le peux pas. »

Il parlait avec un peu d'incohérence tout en s'efforçant, par ses yeux suppliants, d'attirer vers lui les regards de Mary.

« Tout cela est-il si important? pensait-elle. Quelle différence cela fera-t-il pour moi, que je l'épouse ou non? Qu'importe ce que je deviendrai? Mais j'ai peur de la solitude. C'est réconfortant de le sentir marcher à côté de moi sur la route, de savoir que, si j'étends la main, je le toucherai. »

Quand elle reprit la parole, sa bouche était sèche, ses lèvres comme paralysées. Le poison de la jalousie s'était répandu dans ses veines comme le feu se propage dans l'herbe sèche d'une prairie.

« Clive, dit-elle, vous ne voudriez pas épouser une femme qui...

— En aime un autre! interrompit-il avec force, d'une voix dure. C'est ce que vous vouliez dire. Je sais que vous en aimez un autre et cet autre, je crois le connaître. Mary, est-ce Philip Whiteoak que vous aimez? Essayez-vous de me faire comprendre que vous aimez Philip Whiteoak? »

Elle le regarda stupéfaite, comme si un étranger l'avait arrêtée sur la route et cherchait à lui arracher les secrets de son cœur. Toute couleur avait fui son visage. Elle marcha plus vite, la brise fraîche plaquant contre son corps raidi le tissu léger de sa robe.

« Vous n'avez pas le droit... Si je l'aimais, ce serait mon secret. Mais je ne l'aime pas, je le déteste.

— Voilà donc ce qu'il en est », dit-il lentement.

Ses jambes semblaient devenir de plomb et il resta derrière elle. « Voilà le malheur! » Elle s'arrêta et l'attendit. Il était jeune et émouvant. Elle éprouva pour lui une pitié maternelle.

« Clive, dit-elle, avec ses yeux clairs et francs;

j'aurais voulu que ce fût vous. J'aurais aimé vous aimer.

— Mais le fait est, répliqua-t-il avec violence, que vous préférez le détester plutôt que m'aimer.

— Vous n'avez aucune idée à quel point je suis malheureuse! »

Leurs mains se frôlèrent un instant.

« Je voudrais pouvoir faire quelque chose pour vous. Mais il me semble que je ne peux rien. C'est la situation la plus grotesque que j'aie jamais vue : celle d'un garçon qui s'entend dire par une fille qu'il adore qu'elle aimerait l'aimer. Par Dieu, il y a de quoi perdre la tête!

— C'est cependant vrai.

— Alors, mon cas est désespéré?

— Vous n'accepteriez pas une femme qui ne vous aime pas.

— Vous l'avez déjà dit.

— Clive, je voudrais vous rendre heureux plus que tout autre.

— Plus que lui! Allons, Mary, répondez-moi.

— Il est heureux, répondit-elle amèrement, heureux comme un homme désire l'être.

— Je vais vous dire ce que j'en pense. Philip Whiteoak est riche. Il est bon et généreux, dit-on. Mais moi je dis qu'il ne pense qu'à lui. Il ne se préoccupe jamais de comprendre une femme. Il poursuit son petit bonhomme de chemin, dans la plus parfaite insouciance, sans remarquer si sa femme est heureuse ou non. Peut-être est-ce misérable de parler ainsi mais j'ai entendu dire qu'il n'avait pas rendu sa première femme très heureuse.

— Pourquoi chercher à m'expliquer Mr. White-

oak? lui cria-t-elle avec violence. Il ne m'est rien. Absolument rien. Si j'ai dit que je le détestais, je me suis mal exprimée. Je l'ai pris en horreur, lui et toute sa famille! Je les déteste au point que j'ai compris que je devrais m'en aller et chercher une autre situation. Je ne peux plus supporter cette maison.

— Mary, tout ceci est-il vrai?

— Oui.

— Vous allez vraiment quitter Jalna?

— Oui.

— Alors, venez avec moi, Mary, mon amour. Je vous chérirai si tendrement que vous serez obligée un jour de m'aimer aussi. Dites oui, je vous en conjure. »

Elle le regarda bien en face et pensa qu'elle pourrait apprendre à l'aimer; son sentiment pour lui était déjà proche de l'amour. Elle éprouvait à son égard une tendresse plus profonde que n'en éprouvent la plupart des femmes quand elles se marient. Il l'emmènerait vers une vie nouvelle et libre, loin de ce Jalna et de cette famille White-oak qu'elle souhaitait ne plus jamais revoir. Elle était si seule! Son cœur criait de solitude! Et devant elle se tenait un homme qui l'aimait sans mensonge ni égoïsme. Elle pourrait traverser la vie sans jamais rencontrer son pareil. L'amour de Clive, sa présence si proche l'emportèrent. Elle ne put dire un seul mot mais tendit sa main pour étreindre la sienne.

CHAPITRE XIV

FÉLICITATIONS

ELLE dormit plus paisiblement qu'elle ne l'avait fait depuis bien des nuits, s'abandonnant au sommeil comme une barque ballottée par les vents s'enfonce dans le sable fin de la grève. Son sommeil fut profond et elle retrouva ses rêves doux et familiers, ses rêves enfantins dont elle n'aurait jamais voulu s'éveiller. Il y avait celui au cours duquel elle revenait à l'école et gagnait tous les premiers prix. Les autres élèves et les examinateurs la regardaient avec étonnement car autrefois elle n'obtenait jamais de prix, étant toujours beaucoup trop troublée par les questions d'examen. Il y avait ensuite celui dans lequel elle s'élevait à son gré au-dessus d'une rue encombrée par la foule et flottait au-dessus des têtes; les gens s'arrêtaient, quoi qu'ils fissent, pour la regarder. Parfois, elle se penchait sur un toit d'où elle leur faisait des signes, parfois se cachait derrière une cheminée. Elle finissait toujours par s'installer sur le dôme de la cathédrale Saint-Paul, tandis qu'au-dessous, omnibus, charrettes, camions, chevaux de toutes sortes, marchands de fleurs, por-

teurs, mendiants, gentlemen en chapeaux hauts de forme, s'arrêtaient comme ensorcelés. Cependant à travers ses rêves, passaient toujours quelques personnages inquiétants qui se moquaient d'elle.

Au cours de cette nuit-là, elle ne rêva pas une seule fois de Philip Whiteoak, ni de Clive Busby et, dans aucun de ses rêves, ne figura sa personnalité d'adulte.

Le cri perçant du dindon sur la pelouse au-dessous de sa fenêtre l'éveilla de très bonne heure. C'était la première fois qu'il faisait sortir sa famille aussi tôt. De toute la force de ses poumons, il cherchait à stimuler le monde, à le défier pour le plaisir de ceux qui le suivaient.

Mary se leva, s'enveloppa d'une couverture et se mit à la fenêtre. Elle voulait contempler le nouveau jour qui se levait à la lumière du nouveau sentiment qui remplissait son cœur, et en découvrir l'aspect. Elle vit le dindon, la tête un peu inclinée, regarder fixement vers l'est qui devenait plus clair au-dessus des sapins. Toutes les teintes étaient douces à l'exception du rouge écarlate des barbes du dindon. Il les faisait trembler en secouant la tête, ne perdant pas de vue ses sept femmes et ses nombreux fils et filles. L'air était si frais et si pur qu'il semblait glacé. Le soleil commençait maintenant à apparaître au-dessus de la masse sombre des arbres; l'immense ciel s'emplissait de clarté. C'était un ciel pommelé et la lumière se jouait dans les innombrables petits nuages comme dans des écailles de poisson. La corbeille de géraniums rivalisait maintenant d'éclat avec le cou du dindon.

Il laissa tomber ses ailes brillantes avec un bruit

métallique et tourna lentement en rond. Le rouge de ses barbes et de la languette de chair dressée au-dessus de son bec devint plus vif. Les extrémités de ses ailes tracèrent une ligne dans l'herbe grise de rosée. Il regarda son entourage d'un œil sombre et autoritaire. Son fils aîné secoua son plumage, laissa tomber à demi ses ailes puis les releva. Les dindes firent entendre de petits cris hésitants.

Mary respira une bouffée d'air pur, tout parfumé de l'odeur des pins; elle resserra la couverture autour d'elle, s'y trouvant en sécurité comme la noix dans sa coquille. Elle ne vivait que dans la partie supérieure de son être dont elle avait résolu de fermer une demeure. Et dans cette demeure close, se trouvait le visage de Philip Whiteoak. Les murs se resserreraient peu à peu sur lui jusqu'au jour où il disparaîtrait complètement.

Le soleil laissait maintenant tomber la tiédeur de son rayon sur son visage et sur ses cheveux, lui communiquant sa force coutumière. Elle commença à prévoir l'emploi de sa journée. Elle chercherait Mrs. Whiteoak et l'informerait de son désir de quitter Jalna. Elle savait avec quelle satisfaction cette nouvelle serait accueillie et demanderait la permission de partir le plus tôt possible. Clive viendrait informer Philip de son désir de hâter leur mariage. Il ne pouvait demeurer plus longtemps dans l'Est et désirait emmener Mary.

Elle pensa aux vastes étendues de prairies, à la maison de bois avec son mobilier neuf et sans prétentions, au piano, aux petits arbustes poussant à l'abri de la maison, aux épis ondulant dans des champs sans clôtures, aux chevaux à demi sauvages, au bétail prospère, à Clive lui-même dont

les épaules et les mains si bonnes s'interposeraient entre elle et la brutalité de la vie. Peut-être aurait-elle des enfants. Mais elle ne voulait pas y penser; c'était un trop grand saut dans l'avenir. L'espace vide qui séparait le jour présent de ceux qui allaient suivre suffisait à ses pensées. Elle s'appuyait presque avec abandon sur le rebord de la fenêtre, se préparant à cette nouvelle journée... « Quand les leçons des enfants seront terminées, j'irai tout droit chez Mrs. Whiteoak; je lui dirai que j'espère qu'elle ne verra aucun inconvénient à mon départ; je lui demanderai si elle peut me laisser partir sans tarder. Je la regarderai droit dans les yeux et lui parlerai froidement. Si elle me demande la raison de mon départ, je lui dirai que je suis fiancée; je resterai un instant silencieuse après cette révélation... Puis je lui dirai que c'est avec Clive Busby. Elle sera ravie et Dieu sait pourtant si je regrette de lui être agréable!... Mais *lui*, que pensera-t-il? Qu'il pense ce qu'il voudra! Cela m'est égal. »

Le dindon avait entraîné sa famille dans le ravin d'où arrivait son « gobble-gobble » tout pénétré de sa propre importance. Quels trésors attendaient, dans l'ombre fraîche, les becs vigoureux et ravageurs? A peine si l'on entendait le faible murmure du ruisseau appauvri par la sécheresse. Il y avait un adieu dans son murmure; elle l'avait aimé. Elle avait aimé le petit pont qui l'enjambait ainsi que les arbres qui descendaient jusqu'au bord de l'eau sans désunir leurs branches.

Il fallait maintenant dire adieu à tout cela.

Elle se leva, plia la couverture et commença à s'habiller. Délibérément, elle garda un visage net

et sans artifices, comme un mur de marbre dressé face aux habitants de cette maison. Face à tous excepté aux enfants. Elle éprouva pour eux une soudaine pitié. Quelle belle-mère antipathique serait Muriel Craig! Ce matin, ils furent plus gentils que de coutume. Plus tranquilles. Comme s'ils devinaient en elle quelque chose de nouveau; Meg la regarda d'un œil critique comme si elle portait un nouveau vêtement. Mary s'efforça de leur faciliter le plus possible leur travail et les mit de bonne humeur en leur donnant l'impression qu'ils étaient en progrès. Ils étaient assis très droits, jetant des regards rayonnants tantôt sur leurs livres, tantôt sur elle.

« Comme vous êtes gentille, ce matin! remarqua Renny en la regardant bien en face, comme s'il avait voulu lui arracher de force cette gentillesse pour l'examiner de plus près.

— Je croyais que j'étais toujours gentille. »

Il fit entendre son petit rire aigu :

« Pas du tout. Vous êtes souvent aussi vilaine... aussi vilaine que moi!

— Ce qui signifie beaucoup.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Eh bien, que vous pouvez être fameusement désagréable. »

Il fronça les sourcils, regarda le bout de son nez comme il avait vu Miss Turnbull le faire et répondit :

« Je considère que je ne le fais que pour votre bien. »

Cédant à une brusque impulsion, Mary l'entoura de son bras et le serra contre elle. Comme il était sensible! Son petit corps nerveux répondit au sien

par une vigoureuse étreinte. Meg eut un regard désapprobateur.

« Nettle dit que c'est stupide pour un garçon d'embrasser sa gouvernante », déclara-t-elle.

« C'est bien cela, des antagonismes de tous côtés! pensa Mary. Que je suis contente de m'en aller! » Elle se leva, alla à la fenêtre et regarda le ciel comme pour y chercher la liberté. La chambre lui devint irréelle; elle se sentait déjà sur sa nouvelle route!

Les enfants réclamèrent la permission d'aller monter leurs poneys. Elle les renvoya et descendit lentement l'escalier. La lumière du soleil s'était modifiée au cours des derniers jours. Elle revêtait maintenant tout ce qu'elle touchait de la teinte rousse de l'automne; celle qui traversait les vitraux de l'escalier s'étalait en taches vives. Quand Mary atteignit la dernière marche, un reflet vert éclaira son visage et lui donna un instant l'aspect d'une noyée. Elle s'arrêta pour écouter, la main posée sur les grappes sculptées du dernier pilastre de la rampe. En face d'elle se dressait le portemanteau auquel était accroché un des chapeaux de Philip, un chapeau souple très usé avec lequel Jake avait joué plus d'une fois. Elle en détourna les yeux. De la bibliothèque venait le bruit d'une plume grinçant sur le papier; elle s'approcha de la porte et aperçut Adeline assise devant le bureau; elle la contempla un instant sans être vue par elle. Jamais Mary n'avait été aussi frappée par sa distinction. Elle avait toujours cru que le bonnet de dentelle, haut monté sur son front, y était pour une part, mais en ce moment ce bonnet était absent, et l'on pouvait voir la forme de la tête,

les cheveux grisonnants. Ses épaules étaient très belles de même que ses mains, pensa Mary. Le front d'Adeline se plissa quand sa plume trop pointue s'accrocha et cracha sur le papier. Elle leva les yeux et aperçut Mary.

« Miss Wakefield, dit-elle, avez-vous quelque chose qui ressemble à une plume neuve? Si je ne songe pas à mettre la mienne de côté chaque fois que j'écris une lettre, un de mes fils vient, s'en sert et la met hors d'usage.

— Oui, j'en ai une; je vais la chercher tout de suite.

— Non, pas maintenant. Cette lettre est terminée; c'est quelque chose de beau! Mais cet après-midi, je vous serai très reconnaissante d'une plume neuve.

— Les miennes sont courtes.

— Je peux utiliser n'importe quelle espèce de plume. C'est Nettle qui m'a donné celle-ci et je dois dire qu'elle est à l'image de son caractère.

— Mrs. Whiteoak, pourrais-je vous parler en particulier?

— Mais oui, certainement. Entrez et fermez la porte. »

La curiosité rétrécissait les yeux noirs d'Adeline et ses lèvres se pressèrent comme si elle s'attendait à une contrariété.

« Je désire vous dire, commença Mary lentement, que je souhaite m'en aller.

— Vous en aller? Et pourquoi?

— Parce que — les joues de Mary se colorèrent et elle acheva rapidement — parce que je vais

~~me marier~~

— Vous marier! Ah!...

— Je me demande s'il serait possible que je parte assez vite. Naturellement, je ne veux pas vous mettre dans l'embarras, pas plus que Mr. White-oak, mais si je pouvais...

— Puis-je vous demander qui vous allez épouser, Miss Wakefield?

— Mr. Busby. »

Le visage d'Adeline se détendit et exprima un profond soulagement. Cela semblait trop beau pour être vrai. Le plan qu'elle avait dressé spontanément le soir du bal lui apparaissait maintenant parfaitement réalisé. Elle leva vers le visage empourpré de Mary un regard débordant de bienveillance.

« Miss Wakefield, dit-elle, je suis sincèrement heureuse car je ne connais pas de jeune couple qui me paraisse mieux assorti. Clive Busby est viril, vigoureux, ambitieux, doué d'une nature aimante. Avant lui, j'ai connu son père et son grand-père. Tous des hommes distingués. Vous ne devez avoir aucune crainte. De votre côté vous lui apporterez la beauté et le goût dont sa nature éprouve le besoin. Ma chère enfant, vous avez fait preuve de bon sens; je vous félicite — et Clive aussi. Je vais écrire à mon ami Isaac Busby pour le féliciter de sa future belle-fille. »

Elle se leva et retint un instant la main de Mary dans la sienne. Elles se regardèrent dans les yeux, puis Mary demanda :

« Quel délai désirez-vous que je vous donne? Généralement la durée du préavis est de trois mois, n'est-ce pas? »

Adeline fit claquer ses doigts. « Il n'est pas question de préavis dans cette maison. Je désire vous

aider dans la mesure du possible. Je serai franche et vous dirai que c'est autant et peut-être plus encore pour le fils de mon vieil ami que pour vous. Je sais qu'il désire regagner son ranch et même qu'il doit le faire. Et je veillerai à ce qu'il puisse emmener sa femme avec lui.

— Vraiment? » La voix de Mary tremblait d'impatience. Elle ne partirait jamais trop tôt à son gré. Elle ne fuirait jamais assez vite cette maison pour se créer une nouvelle vie, arracher de son cœur la pensée de Philip Whiteoak.

« Dans combien de temps? demanda-t-elle.

— Aussitôt que vous le voudrez. » Elle s'assit, frappa de la paume de sa main la lettre qu'elle venait d'écrire et sourit, montrant ainsi des dents encore belles. « N'est-ce pas une étrange coïncidence? Cette lettre est pour une tante de Clive. Elle me supplie depuis toujours d'aller la voir et je lui écris afin de lui annoncer ma visite pour demain. Je pourrai lui apporter la bonne nouvelle. Pendant mon absence qui ne durera pas une semaine, vous pourrez faire vos préparatifs. Et quand je reviendrai, nous célébrerons le mariage. Est-ce trop tôt?

— Je... je suppose que cela ira fort bien.

— Je ne pense pas que vous ayez besoin d'un trousseau important pour partir dans les prairies de l'Ouest.

— Certainement pas.

— Je suppose que vous ne désirez pas non plus un grand mariage.

— Seigneur, non!

— Vous partirez de cette maison pour aller vous marier. Mon fils, Mr. Nicolas Whiteoak, vous

conduira à l'autel. Nous inviterons les Vaughan, les Lacey, les Pink, juste nos proches voisins. Je veux que vous me laissiez vous offrir un bon manteau bien chaud en rat musqué. C'est ce qu'il faut dans ces régions où vous irez vivre. Non pas que le froid y soit terrible mais enfin il pique. C'est très tonique. J'ai souvent désiré m'y rendre. Quand mon mari et moi sommes partis pour venir dans ce pays, nous avions l'intention d'aller dans l'Ouest, mais mon cher papa nous l'a déconseillé. »

Mary était stupéfaite. Elle ne put que dire : « Merci. Vous êtes très bonne.

— Mais non, pas du tout. C'est si peu de chose, ce que je fais pour vous ! J'ai seulement une faveur à vous demander. Gardez le secret de vos fiançailles jusqu'à mon retour. Si les enfants s'en doutaient, vous ne pourriez plus en venir à bout. Et si ma fille, Lady Buckley, l'apprenait, elle viendrait troubler nos plans. Elle insisterait pour que vous donniez les trois mois réglementaires de préavis. Mieux vaut garder tout cela pour nous. Dites-le à Clive, voulez-vous ? »

Mary accepta avec plaisir. La curiosité des enfants, l'intervention de Lady Buckley étaient des maux à éviter. Elle ne désirait qu'une chose : quitter Jalna sans bruit, repartir comme elle était venue.

Quand Adeline se retrouva seule, elle resta un instant immobile, un sourire de satisfaction écartant légèrement ses lèvres. Elle reprit la lettre qu'elle venait d'écrire et la relut d'un œil critique. Puis avec un regard de travers pour le bout de sa plume, elle ajouta en post-scriptum : « Abigail, ma chère amie, je crois que je peux tout de même

m'arranger pour venir vous faire une petite visite; Philip et moi arriverons donc demain un peu tard. »

Elle emporta sa lettre aux écuries où Philip était en train d'examiner les muscles froissés d'une jambe de son cheval favori. Il se redressa et lui sourit.

« Comment va cette jambe? demanda-t-elle.

— De mieux en mieux.

— Splendide. »

Il comprit qu'il avait regagné sa faveur rien qu'à la façon dont elle lui rendit son sourire.

La jument le regarda et entreprit de mordiller sa manche.

« Adorable créature, dit Adeline.

— Oui et je l'aime.

— Aimes-tu suffisamment ta mère pour l'accompagner dans une petite visite qu'elle désire faire à des amis? J'ai promis depuis très longtemps à Abigail Rutherford — c'est-à-dire à Abigail Busby — d'aller la voir et j'ai fini par me décider à le faire. Ce n'est qu'à trente milles d'ici, mais difficilement accessible par le train. Voudrais-tu m'y conduire en voiture?

— Volontiers, mais je ne pourrai pas rester. »

Adeline poussa un grand soupir. « Oh! alors, je n'irai pas. J'avais organisé cette petite excursion simplement pour nous deux parce que, entre mon voyage en Irlande et ton travail ici, il me semble que je t'ai très peu vu. Mais cela n'a d'importance pour personne, sauf pour moi. Je vais déchirer cette lettre et en écrire une autre pour décliner l'invitation.

— Non, non, ne faites pas cela, maman. Je vous

accompagnerai et je reviendrai vous chercher à la fin de votre séjour.

— Que dis-tu? Faire cent vingt milles pour un aussi court séjour! N'en parlons plus. Je prendrai le train, bien qu'il y ait deux heures à attendre pour une correspondance dans une gare abandonnée du Ciel. Mais cela m'est égal. J'irai par le train, même si cela doit réveiller la douleur de mon dos.

— Mais je croyais que cette douleur était tout à fait guérie?

— Oh! ça va, ça vient.

— Ne croyez-vous pas qu'une longue course en voiture sera mauvaise pour votre dos?

— Non, c'est la secousse du train qui fait tout le mal.

— Alors je vous conduirai en voiture et je resterai avec vous », s'écria-t-il avec chaleur, dans un élan qui n'était pas tout à fait dépourvu d'intérêt personnel. Cela ne lui déplaisait pas du tout de s'en aller pour une semaine. Il se voyait entraîné inexorablement à passer de plus en plus de temps avec Muriel Craig. Il y avait maintenant les leçons d'équitation qu'il lui avait promises. Il y avait les invitations pressantes de son père. Partout où il se rendait il était sûr de la rencontrer; à croire qu'il y avait un complot organisé pour les mettre toujours en face l'un de l'autre. Elle lui plaisait, il l'admirait, mais depuis l'instant où elle avait laissé tomber sa tête sur son épaule, il la considérait avec quelques restrictions. Elle était trop facile. Sa femme Margaret avait toujours été une femme très réservée. Elle ne s'était jamais donnée complètement et bien qu'elle n'eût jamais été

facile à conquérir et n'eût jamais distribué ses caresses qu'avec parcimonie, cependant, quand elle les donnait, on ne regrettait plus de les avoir attendues. Il semblait étrange qu'une femme d'un tel caractère eût laissé deux enfants qui lui ressemblaient si peu, physiquement et moralement. Philip n'avait cependant aucune peine à imaginer une douce fille comme Mary ayant un fils à sa ressemblance. Mais pourquoi la pensée de Mary se glissait-elle en lui? se demanda-t-il. Il l'avait très peu vue, ces temps-ci, et, quand il la voyait, il percevait un changement en elle. Qu'était-ce? De la froideur? de l'éloignement?

Les lèvres de sa mère étaient sur son visage. Des plis profonds creusèrent leurs sillons sur son front tandis qu'il essayait de penser à deux choses à la fois et ne parvenait à penser à rien.

Adeline lui disait : « Tu seras content d'être venu. Il y a des années que nous n'avons rendu ensemble visite à nos amis. Te souviens-tu? »

Ils traversèrent le verger bras dessus, bras dessous. Adeline mangeait une pomme rouge tandis qu'ils organisaient leur voyage, décidaient des chevaux qu'ils prendraient, de la route qu'ils suivraient, des cadeaux qu'ils apporteraient à leurs amis. Elle n'aimait rien tant que ce genre de chose : une excursion organisée impromptu mais réalisée à loisir et suivant les conventions.

Au jour fixé, elle partit avec Philip, assise derrière une paire de chevaux bais magnifiquement étrillés, tandis que le reste de la famille assistait au départ avec admiration car Adeline, pour se donner de l'importance, s'était emparée des rênes et tenait l'attelage impatient bien en main quoi-

que avec un peu d'ostentation. Le long voile de son bonnet de veuve soulevé par le vent flottait sur ses épaules et ajoutait à sa silhouette une note à la fois sombre et élégante.

Levant un instant les yeux quand l'équipage s'avança dans l'allée sablée, elle aperçut le visage de Mary à une fenêtre de l'étage supérieur et lui sourit amicalement.

CHAPITRE XV

RÉVÉLATIONS

CHAQUE journée de cette semaine s'écoula à Jalna dans une splendeur d'automne. Une gelée précoce avait teinté d'un rouge éclatant la vigne vierge et les érables; les feuilles jaunissantes du bouleau argenté commençaient à tomber. Le ciel était si bleu qu'on était tenté de le comparer à un ciel d'Italie. Les chevaux de la ferme flânaient dans les champs comme s'ils n'étaient destinés qu'à une existence de loisir et que leurs muscles vigoureux n'eussent de prix que pour leur seule apparence. Les oiseaux n'étaient pas encore partis pour le sud et tenaient de mystérieux conciliabules au cours desquels un chef de file gazouillait aux autres ses inquiétudes. Jake grossissait rapidement et affectait un petit air raisonnable parfaitement trompeur car en dessous, il conservait ses manières de jeune chiot. Il passait la plus grande partie de son temps à attendre le retour de Philip et s'enfuyait en hurlant à la seule vue de Mrs. Nettle-ship. Quand elle venait secouer le chiffon avec lequel elle avait combattu la poussière, il allait se cacher dans les arbustes, mais dès qu'elle avait disparu, il revenait attendre Philip.

Mary et Clive avaient de longues conversations. Il ne pouvait échapper à personne qu'il venait chaque jour à Jalna et que Mary feignait de moins en moins de retenir les enfants. Mary vivait dans une sorte de rêve. Tout, autour d'elle, était irréel sauf sa décision d'épouser Clive Busby et de quitter Jalna. La nuit, cette décision la retenait dans son lit comme une ancre, car sans elle, elle aurait sauté sur le plancher, aurait marché sans fin dans sa chambre, incapable de trouver ni sommeil ni repos. Elle se félicitait de ce que Philip ne dormît pas sous le même toit qu'elle et aurait souhaité partir sans le revoir. Il y avait peu de chance pour cela mais quand ils se rencontreraient, ils n'échangeraient que des propos indifférents et professionnels. Il lui réglerait son salaire; elle s'excuserait de partir sans le préavis habituel. Il la féliciterait cordialement de son prochain mariage; elle sourirait et dirait avec quelle joie elle envisageait son existence future dans l'Ouest.

Puis elle partirait.

Il ne pouvait être question qu'elle se marie à Jalna. Clive l'emmènerait chez son frère, à quelque cent milles de Jalna et ils s'y marieraient tranquillement. Il s'était confié à ce frère et aussi à Mr. Pink qui l'aidait à obtenir une licence spéciale. C'était parfaitement simple. Tout ce qu'elle avait à faire était de s'endurcir pour rompre avec sa vie actuelle qu'elle n'apercevrait plus ensuite qu'à une certaine distance, loin derrière elle, pâlisant chaque jour davantage. Le visage de Philip s'estomperait dans son souvenir; elle oublierait sa voix. C'est ainsi que Mary apaisait son cœur douloureux par des mensonges.

Il n'y avait personne à qui elle pût parler en toute franchise. Elle trouva un jour Jake assis dans une tache de soleil, près de la grille d'entrée. Ses yeux d'épagneul emplis d'une mélancolie inexprimable sous leurs paupières retombantes étaient fixés sur la route. Quand il l'aperçut, un court mouvement de plaisir agita sa queue mais il reprit bientôt sa faction.

Elle courut vers lui et mit sa main sur sa tête frisée. « Cher petit Jake! dit-elle. Que je t'aime! Bien plus que ne t'aiment Sport et Spot! »

Il accepta sa caresse avec une dignité triste sans détacher ses yeux de la route.

« Ne te tourmente pas, dit-elle, demain il sera de retour! »

Il y avait quelque chose dans sa voix qui émut Jake. Il gémit et en même temps agita sa queue comme pour la rassurer. « Je crains que tu ne prennes la vie trop au sérieux, dit-elle. C'est mauvais pour toi, Jake. Il faut essayer de rester indifférent comme ton père et ta mère, et comme ton maître. Tu peux être certain qu'il ne pense pas à nous. »

Dans les branches des sapins, les pigeons se poursuivaient et roucoulaient. Ils lissaient leur plumage bleu-vert comme si c'était le printemps, comme s'ils ignoraient que le temps des amours était passé. Le ciel, d'un bleu virginal, se reflétait dans les flaques brillantes de la route car il avait plu la nuit précédente. Mary aperçut Clive qui marchait sur la route à grands pas balancés, cherchant à dépenser ainsi toute son énergie rayonnante. « Il faut que j'aille à sa rencontre, se dit-elle, et ne sais comment le faire. Jake, il faut

venir avec moi pour m'aider. » Elle le prit par son collier et l'obligea à se mettre sur ses pattes; ensemble, ils franchirent la grille.

« Nous venions à votre rencontre », cria-t-elle, s'efforçant d'adopter un pas léger et souple comme celui de Clive.

Il prit sa main qu'il garda dans la sienne puis, jetant un regard autour d'eux pour être sûr que personne ne les vît, il l'embrassa sur la joue. Il se pencha ensuite et caressa l'épagneul.

« Il faut que je vous donne un chien qui sera bien à vous, dit-il. J'ai deux chiens de berger mais ils me suivent toute la journée dans le ranch. Quelle race préférez-vous?

— Un carlin, répondit-elle sans hésiter.

— Un carlin! Un petit carlin enrhumé avec une queue en tire-bouchon! Oh! Mary, sûrement pas!

— Si. Je les adore.

— Alors, vous aurez un carlin. Je me souviens du premier que j'ai vu. J'étais en visite chez les Vaughan avec mes parents. Le capitaine et Mrs. Whiteoak sont venus prendre le thé. Je n'étais qu'un petit garçon. C'était la mode des énormes tournures. Je les ai vus franchir la grille et remonter l'allée! Dieu, quel beau couple ils formaient! Le capitaine était de ces hommes qui semblent porter un uniforme même lorsqu'ils sont en civil. Ce que vous appelez un officier éblouissant. Mais elle!... Elle était vraiment stupéfiante! Elle portait une sorte de dolman sur une jupe très large et, sous les bords d'un immense chapeau de paille qu'elle avait garni de pensées de teintes vives cueillies dans le jardin, ses yeux apparaissaient noirs et immenses et ses dents très blanches.

Certes son chapeau était extravagant mais ce qui me frappa le plus, ce fut un petit carlin assis sur sa tournure, un petit carlin de grandeur naturelle mais deux fois plus spectaculaire. Quand il était fatigué de marcher, disait-elle, elle le posait ainsi sur sa tournure et il chevauchait comme un prince.

— Je me ferai une tournure, dit Mary en riant, et j'apprendrai à mon petit chien à s'y asseoir. »

Elle parla ensuite de chiens et de chevaux, interrogeant Clive sur son ranch. Il n'était jamais fatigué d'en parler, ni d'évoquer le temps où ils y vivraient, mari et femme. Il faisait souvent allusion à la part qu'Adeline avait prise à leur rencontre. « Je l'aime infiniment pour cela, disait-il. Bien que rien n'aurait pu nous tenir éloignés l'un de l'autre. »

Le lendemain, il avait à faire en ville et ne pourrait la voir que dans la soirée.

« Mrs. Whiteoak revient demain avec son fils, dit-elle

— Je m'en réjouis car nous n'aurons plus besoin de garder nos fiançailles secrètes. Je me suis presque trahi au moins une douzaine de fois. Je pourrai écrire à mes parents qui doivent me croire fou de rester si longtemps loin de mes champs. »

Mary éprouva ce soir-là une immense fatigue, comme si elle vivait dans une sorte de tension au lieu de préparer dans la joie son mariage prochain. Aucune évocation de son union avec Clive ne put ce soir-là lui procurer le sommeil, ni apaiser la tension de ses nerfs. Au début, les heures s'écoulèrent avec la douloureuse conscience de chaque minute qui s'écoulait sans lui apporter le repos. Elle jeta son oreiller sur le sol et se retourna sur

son drap. Peu à peu, elle réussit à maintenir son corps dans l'immobilité, mais c'était l'immobilité d'un oiseau qui s'est débattu dans sa cage. Elle était étendue raide et très droite, ses yeux grands ouverts, attendant la venue de l'aurore. Quand celle-ci se leva, elle s'endormit puis se réveilla sans se rendre compte qu'elle avait dormi. Elle entendit les enfants rire et courir de pièce en pièce avec le fox-terrier.

Ce fut au milieu de l'après-midi qu'un bruit de sabots annonça le retour d'Adeline et de Philip.

Il prit les mains de sa mère et elle descendit de voiture d'un pas ferme mais avec une secrète appréhension; quel effet produirait sur Philip l'annonce des fiançailles de Miss Wakefield? Cependant cette appréhension ne suffisait pas pour gâter le plaisir de son retour à Jalna. Son séjour d'une semaine dans la propriété mal gérée de son amie lui avait amplement suffi, bien que les yeux de cette amie eussent toujours exprimé la plus vive admiration pour toutes les paroles et tous les gestes d'Adeline et que Philip eût pu acheter deux vaches de Jersey sur un grand marché. D'ailleurs, même s'il n'était pas satisfait du départ de Miss Wakefield, que pouvait-il faire? Rien. La jeune fille était fiancée au jeune Busby. Mr. Pink avait promis de leur obtenir une licence spéciale. Demain, elle inviterait ses voisins à prendre le thé et annoncerait le mariage prochain, presque comme si Mary était une fille de la maison. Elle lui offrirait une robe de soie pour la cérémonie, une robe bleu foncé — qui pourrait lui servir par la suite dans sa maison au milieu des prairies — avec une berthe en dentelle et un jupon de taffetas bleu assorti.

Elle achèterait le manteau de rat musqué qu'elle lui avait promis et elle choisirait aussi, parmi les siens, pour le lui offrir, un joli bijou; un petit médaillon avec sa chaîne, par exemple. Il fallait aussi penser au linge; elle donnerait à Mary trois nappes, douze serviettes, six draps et une paire de belles couvertures blanches. La famille Busby les ferait marquer et offrirait l'argenterie. Ces aimables projets avaient occupé sa pensée pendant le voyage de retour au cours duquel Philip, lui aussi, s'était absorbé dans ses pensées.

« Fatiguée? lui demanda-t-il.

— Pas du tout. Ce séjour chez notre amie a été délicieux, qu'en penses-tu?

— Parfait. Hello, voilà Jake! »

Le jeune épagneul tourna la tête et rampa, presque ventre à terre, pour aller flairer la main de Philip; l'odeur de cette main bien-aimée l'emplit d'une joie frénétique. Il se mit à tourner en rond, battant des oreilles, poussant des cris de bienvenue. Il était hors de lui, se roulait par terre comme un fou, se redressait pour finir par s'asseoir aux pieds de Philip en le contemplant avec des regards d'adoration.

« Quel accueil enthousiaste! dit Adeline qui se pencha pour le caresser. Et voilà toute la famille! »

Les voix des Whiteoak étaient si sonores qu'elles noyaient le timbre plus faible de Sir Edwin, mais il souriait aimablement et embrassa sa belle-mère sur la joue. Boney vola à sa rencontre et les cris du perroquet empêchèrent les Whiteoak eux-mêmes de se faire entendre.

« Où sont les enfants? cria Philip.

— En pique-nique avec leur gouvernante, répondit la voix grave d'Augusta.

— Nous prendrons le thé de bonne heure, maman, dit Ernest. Vous devez mourir de faim. » Et passant son bras autour d'elle, il lui glissa à l'oreille : « J'ai reçu de bonnes nouvelles d'Angleterre. Certaines de mes valeurs remontent. Je vais gagner beaucoup d'argent.

— Merveilleux ! Il faut que tu ailles t'en occuper sur place.

— Certainement.

— Ernest, je suis ravie.

— Je savais que vous le seriez. »

Elisa, tout en blanc et les joues roses, annonça que le thé était servi dans la salle à manger ; il était plus substantiel que de coutume et ils s'assirent tous autour de la table avec une sensation de plaisir anticipé. Tous les détails du séjour chez Abigail Busby méritaient d'être relatés et entendus. La famille jouissait d'autant plus de sa réunion qu'elle se trouverait bientôt dispersée du fait du retour des Buckley, de Nicolas et d'Ernest en Angleterre. Ernest était si heureux des bonnes nouvelles reçues de son agent de change qu'il riait pour un rien, mangeait et buvait beaucoup et attirait l'attention de tous sur la bonne mine d'Adeline. Il remarqua soudain :

« Vous avez un drôle d'air, maman, comme si vous étiez porteur de bonnes nouvelles. »

Ces mots incitèrent Adeline à dévoiler sur-le-champ les fiançailles. Après tout, pourrait-elle choisir un meilleur moment ? Mary et les enfants n'étaient pas là. Si Philip devait en être contrarié, autant qu'il le soit tout de suite et qu'on en finisse.

Elle porta sa tasse à ses lèvres, la vida jusqu'à la dernière goutte et croisa ses mains devant elle.

« J'ai en effet de bonnes nouvelles, de très bonnes nouvelles », dit-elle.

Ils la regardèrent fixement.

« Je considère du moins que ce sont de bonnes nouvelles et je suis sûre que vous serez de mon avis. Il est toujours doux d'apprendre qu'une jeune fille qui se trouve seule au monde fait un bon mariage.

— De qui diable parlez-vous, maman? » demanda Nicolas.

Adeline le regarda droit dans les yeux, évitant les regards de Philip.

« Je parle de Miss Wakefield. C'est une charmante fille, bien qu'un peu sottie, et j'ai tout de suite deviné qu'elle avait besoin d'un aimable jeune homme, honnête et plein d'avenir pour s'occuper d'elle.

— Est-ce Clive Busby? demanda Augusta.

— Oui.

— Elle ne pouvait mieux faire, s'écria Nicolas. C'est un excellent garçon.

— Il est venu ici tous les jours depuis votre départ et j'avoue que je commençais à être inquiète, dit Augusta.

— Aucune raison d'être inquiète. Tout était décidé. Ils se marieront immédiatement.

— Voilà qui explique bien des choses, dit Ernest. Elle nous a évités toute la semaine.

— Elle me paraît être une très habile jeune personne », remarqua Sir Edwin.

Adeline se mit à rire. « Oh! elle sait fort bien se débrouiller! J'ai vu dès le début qu'elle tendait

ses filets pour y prendre Clive Busby et qu'il n'avait aucune chance de lui échapper. Mais je suis contente, très contente. Elle sera pour lui une excellente femme. »

Elle se permit alors de regarder Philip. Il fixait sur elle ses yeux bleus exorbités absolument semblables à ceux de son père quand un événement quelconque arrachait celui-ci à sa nonchalance. Elle en éprouva un léger choc mais continua à sourire.

« Depuis combien de temps le savez-vous? demanda-t-il.

— Je l'ai su par Abigail, juste avant de repartir.

— Busby le lui a-t-il écrit?

— Oui.

— Alors, c'est une menteuse éhontée car les dernières paroles qu'elle m'a dites sont : « Dites « à Clive de m'écrire, je n'ai reçu qu'une lettre « de lui depuis qu'il a quitté l'Ouest. »

— Eh bien, c'était cette lettre.

— Mais elle m'a dit que cette lettre datait du début de son séjour.

— Abigail ne sait jamais ce qu'elle dit.

— Quand dites-vous qu'elle a reçu cette lettre?

— Elle est restée dans le vague à ce sujet.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit jusqu'à maintenant?

— Clive demandait qu'on gardât le secret jusqu'à mon retour à Jalna.

— Pourquoi?

— Je suppose que Miss Wakefield redoutait de perdre toute autorité sur les enfants s'ils avaient su qu'elle allait partir. »

Philip regarda fixement le plat d'argent qui

contenait les muffins et le rouge envahit peu à peu jusqu'à son front. Il garda le silence.

« Pour ma part, je serai contente qu'elle s'en aille; elle n'avait rien d'une gouvernante », dit Augusta.

Sir Edwin ajouta : « Elle ne m'a jamais convaincu de ses capacités pédagogiques.

— Pauvre jeune Clive! dit Nicolas. Quelle épouse à emmener dans un ranch! Je la vois dans cinq ans avec trois ou quatre enfants délicats pendus à ses jupes. »

Ernest sourit à cette image et dit simplement : « Une chose est certaine : je ne choisirai pas la prochaine gouvernante. »

Adeline jeta un regard accompagné d'un sourire à demi provocateur vers la place occupée par son dernier fils.

« N'as-tu rien à dire sur les avantages de ce mariage? demanda-t-elle, sa propre irritation allant à la rencontre de celle de Philip.

— Simplement ceci », répondit-il. Et saisissant le plat de muffins, il le jeta contre la porte.

Augusta laissa presque tomber la tasse qu'elle portait à ses lèvres et renversa la moitié de son contenu. Les paupières de Sir Edwin battirent rapidement.

Adeline frappa la table avec la paume de sa main.

« Je ne veux pas de telles violences! Philip, comment oses-tu? »

Il se leva et alla vers la porte. Puis il se retourna et dit :

« C'est un complot pour l'écarter de ma route. Je le vois maintenant et vous y êtes tous mêlés. »

Sans attendre de réponse, il sortit dans le hall et quitta la maison.

Elisa arriva du sous-sol en courant :

« Est-ce que quelque chose est tombé, madame? demanda-t-elle à Adeline. Faut-il que je le ramasse? »

— Oui. Mr. Philip a renversé le plat de muffins. Vous serez bien aimable de les ramasser. »

Elisa se pencha et ramassa les morceaux épars.

« Faut-il en apporter d'autres? » demanda-t-elle.

Mais un refus unanime lui répondit. Quand ils se retrouvèrent seuls, Ernest remarqua :

« C'est extraordinaire comme Philip s'emballe au moment où on s'y attend le moins.

— Je m'y attendais, dit Adeline.

— J'ai vu rougir son front, dit Augusta. C'est toujours un signe de colère, chez lui.

— Mon grand-père, déclara Sir Edwin sur un ton volontairement tranquille — pas celui qui avait reçu le titre de baronnet, mais celui qui...

— ...fabriquait des bas à Birmingham, interrompit vivement Adeline. C'est celui que je préfère. Parlez-nous de lui. »

Sir Edwin continua : « Il avait toujours le hoquet quand il était en colère. Si vous entendiez un hoquet, vous saviez ce qui allait arriver.

— Qu'arrivait-il si, par hasard, il avait le hoquet sans être en colère? »

— Cela ne se produisait jamais. Il n'avait le hoquet que lorsqu'il était en colère.

— Cela prouve à quel point la colère agit sur les organes de la digestion, déclara Ernest.

— C'est impossible. Je n'ai jamais entendu parler

de ça. » Et Adeline se servit un autre morceau de gâteau.

« Ce qui est certain, dit Nicolas, c'est que Philip est bouleversé par cette nouvelle. Cela laisse prévoir des difficultés.

— Philip ne peut rien faire, répliqua Adeline. Tout est réglé. J'ai l'intention d'offrir à cette jeune fille un gentil mariage, un manteau de fourrure, quelques draps et un peu de linge de table.

— La fille qui convient à Philip, c'est Miss Craig.

— Je détesterais l'épouser, affirma Sir Edwin.

— Ceci est une éventualité qu'il est inutile d'envisager », dit Augusta.

Adeline se leva. « Je ne souhaite pas voir à Jalna une seconde femme, mais s'il doit y en avoir une, que ce soit une femme de caractère et pas une écervelée comme cette Mary Wakefield. »

Elle passa la première dans le salon devant Ernest qui passa le dernier et referma la porte.

« Maintenant, maman, dit-il en se laissant tomber à côté d'elle dans un fauteuil confortable, racontez-nous tout depuis le commencement. Je crois que vous avez été très habile en arrangeant cette affaire et en évitant à Philip... » Il hésita mais Augusta acheva la phrase pour lui : « ... une très mauvaise affaire. »

Philip avança à grands pas sur le chemin qui conduisait aux écuries sans bien savoir où il allait. Tout autre sentiment était pour le moment submergé en lui par l'étonnement et la fureur. Il avait été l'objet d'un complot, s'était laissé pousser comme un pion sur un échiquier sans se douter

de quoi que ce soit. On l'avait trompé pendant que ce nigaud de Busby s'insinuait dans les bonnes grâces de Mary et réussissait à obtenir sa main. Tout cela lui apparaissait très clairement maintenant. Toute la famille avait craint qu'il ne tombât amoureux de Mary, surtout depuis le soir du bal. Mais ils s'étaient trompés. Il n'était pas amoureux d'elle; seulement il ne voulait pas la perdre. Les enfants avaient besoin d'elle. Il se vit lui-même à son tour sous les traits d'un pathétique jeune veuf avec deux enfants sans mère. Il ne parvenait pas à mettre de l'ordre dans ses pensées. Un bruit de sabots rapides derrière lui l'obligea à se retirer sur le bord du chemin. Un domestique montant la jument qu'il avait achetée à Mr. Craig le dépassa et se retourna pour lui crier avec fierté :

« Elle va merveilleusement!

— Parfait! » Ses yeux parcoururent rapidement les flancs soyeux de la bête qui brillaient dans le soleil; mais elle lui semblait très loin, presque inaccessible.

Il fit demi-tour et prit le sentier qui conduisait dans le verger des pommiers. Là il serait seul et pourrait réfléchir. Il dépassa le vieux poirier qui se dressait solitaire hors du verger; ses fruits étaient énormes, mais des guêpes les dévoraient; elles étaient trois à creuser le même trou dans une poire tombée à terre comme si leur vie en dépendait. Philip lui lança un coup de pied; elle éclata en morceaux et les guêpes regagnèrent l'arbre en tournoyant. Le verger était silencieux; les fruits lourds attendaient la dernière cueillette. Des bouquets de marguerites sauvages, sur lesquels voltigeaient de petits papillons blancs, se dressaient

au-dessus de l'herbe dure du verger. Philip s'arrêta et, appuyant sa main contre une grosse branche, resta immobile, les yeux fixés au sol. Il s'efforça de penser avec plus de calme, essaya de découvrir ses vrais sentiments. Il n'avait pas l'habitude de s'analyser mais seulement de suivre ses impulsions naturelles. La fureur, provoquée par la nouvelle des fiançailles de Mary, accélérait encore la course de son sang dans ses veines. Il était satisfait d'avoir jeté le plat d'argent contre la porte et sentait la colère frémir au fond de son cœur. « Sur mon âme, pensa-t-il, cinquante ans plus tôt, je me serais battu en duel avec ce Busby! »

Mais qu'avait donc fait Busby? Il s'était simplement trouvé fiancé à une jolie fille qu'on avait jetée sur sa route... Mais il avait agi sournoisement..., le rusé compère! Philip n'avait jamais vu Busby et Mary ensemble depuis le soir du bal. Si, cependant..., il y avait le jour où, sur la route, Muriel Craig avait vu Mary courir à sa rencontre. Le jour aussi où elle flânait sur la route avec Lily Pink, attendant certainement Busby. Cela remontait donc déjà loin dans le passé. Sa mère avait raison. Dès le début Mary avait jeté ses filets sur Clive. Pourquoi ne l'aurait-elle pas fait? Elle avait le droit de se marier si elle... Mais il ne voulait pas qu'elle se marie; il voulait qu'elle restât à Jalna. Il avait besoin d'elle. Il avait eu trop d'ennui avec les deux gouvernantes qui l'avaient précédée. Elles se trouvaient toujours sur son chemin, affectant des airs supérieurs ou offensés, ou l'accablant de leurs récriminations. Mary était si charmante... Comme elle se conduisait mal... Elle le blessait, le décevait

profondément... Il n'avait jamais pensé à elle comme à une gouvernante, comme à une personne qu'il payait. Il pensait à elle comme à une amie. Il l'aimait! Voilà la vérité. Il l'aimait. Et elle avait choisi ce garçon lourd et terre à terre, ce Busby, le dédaignant, lui, Philip Whiteoak! Elle ne lui avait jamais donné aucune chance. Il aimait à prendre son temps, surtout quand il s'agissait de choses importantes comme le mariage. Il connaissait Margaret depuis vingt ans quand il lui avait demandé sa main. Ils n'avaient certainement que quelques mois, l'un et l'autre, quand ils s'étaient rencontrés pour la première fois, mais cela ne faisait que démontrer qu'il n'aimait pas se presser...

Quel maudit complot organisé contre lui! Sa mère le persuadant de l'accompagner pour une absence de quelques jours, à seule fin de l'écarter de Jalna! Il parierait bien qu'Adeline et la tante de Clive avaient ri de bon cœur sur le succès de leur plan, de leur maudit complot! Le sang lui monta à la tête. Il serra dans sa main ses tempes qui battaient. Un écureuil bondit à travers les branches de l'arbre contre lequel il s'appuyait et s'immobilisa à un mètre de sa tête; chacun de ses poils roux se hérissa; ses petits yeux brillaient de peur; il affermit son corps sur ses petites pattes de derrière comme pour l'empêcher de voler en éclats. Philip sifflota pour le rassurer. Un instant se passa et l'écureuil, déployant le panache de sa queue, sauta sur un autre arbre et disparut.

« Je vais chercher cette jeune personne, pensa Philip, et voir ce qu'elle a à dire pour sa défense. »

Il traversa le verger d'un pas ferme, dans la direction du bois. Si Mary avait emmené les enfants en

pique-nique, ce ne pouvait être que là. Mary, sortant au même instant de la pinède avec Meg et Renny, le vit quitter le verger et traverser un champ de chaume pour venir dans leur direction.

« Enfants, dit-elle, voilà votre père. N'aimeriez-vous pas courir à sa rencontre pendant que je remporte le panier à la maison en passant par le verger? »

Ils n'attendirent pas la fin de la phrase. Renny lui poussa vivement l'anse du panier dans la main, rejoignit Meg et traversa le champ en courant. Ils poussaient des cris de joie en se précipitant vers leur père.

Mary courut presque jusqu'au verger et lorsqu'elle s'y trouva à l'abri, se retourna pour savoir quelle direction prenaient Philip et les enfants. Elle vit leur petit groupe serré, les visages enfantins levés vers celui de leur père. Elle attendit, étreignant de toutes ses forces l'anse du panier, remuant les extrémités de ses pieds dans ses chaussures minces, à travers lesquelles elle sentait le sol doux et sablonneux du sentier. Elle vit alors que le petit groupe se séparait : les enfants coururent vers la maison tandis que Philip demeurait immobile, attendant qu'ils aient atteint la pelouse. Il se dirigea alors tout droit vers le verger. Mais elle ne voulait pas s'y trouver seule en face de lui; elle ne pouvait supporter de le rencontrer hors de la compagnie protectrice des enfants. Si c'était possible, elle ne se trouverait jamais seule avec lui, avant de quitter Jalna. Il fallait cependant qu'elle envisageât l'éventualité d'une telle rencontre, qu'elle s'y préparât, qu'elle fût prête à le regarder en face avec sang-froid. Elle accepterait ses félicitations ou toute

autre chose qu'il aurait à lui dire avec le plus grand calme, mais maintenant.... La pensée de le rencontrer maintenant et seule lui était intolérable.

Il traversait pourtant le verger de biais de telle sorte qu'il ne pourrait éviter de la rencontrer au moment où elle en sortirait. Si elle restait sous les arbres, il n'aurait qu'à suivre le sentier; de toute évidence, il cherchait à la rencontrer seule et tout de suite. Il n'avait renvoyé les enfants à la maison que dans ce but. La perplexité l'immobilisa un instant. Ne ferait-elle pas mieux d'accepter courageusement cette rencontre pour ne plus avoir à y penser? Elle aperçut Philip qui pénétrait dans le verger, les derniers rayons de soleil dorant sa chevelure. Ce coup d'œil suffit pour la convaincre que ce n'était pas l'endroit où il convenait de le rencontrer : ce verger était trop beau au coucher du soleil, avec ses arbres ployant sous leur fardeau de pommes éclatantes tandis qu'un loriot lançait son chant d'adieu sur la branche même où pendait son nid vide. Mary quitta en courant le sentier et s'enfonça au milieu des arbres jusqu'à l'extrême limite du verger, jusqu'au hangar où se trouvaient les tonneaux et les emballages destinés aux expéditions. Elle y entra et se réfugia dans un coin sombre où s'accrochaient les toiles d'araignées. Un jouet cassé de Renny traînait sur le sol. Elle se sentit à l'abri; Philip ne viendrait pas la chercher là. Elle appuya sa main sur son côté pour apaiser les battements de son cœur.

Le loriot laissa tomber nonchalamment ses dernières notes comme s'il sentait le silence de l'automne ramper tout près de lui. On entendit le grattamento des pattes de l'écureuil sur le toit; il jeta un

coup d'œil à Mary par une fente. Elle entendit le pas de Philip venant vers elle; l'écureuil l'avait trahie; l'animal en grattant le toit envoya un nuage de poussière par la fente. Mary attendit que le bruit de pas s'éloignât mais il cessa et Philip apparut sur le seuil. Il ne put tout d'abord l'apercevoir, puis sa silhouette se détacha dans l'obscurité; il distingua ses mains et son visage clairs.

« Pourquoi vous cachez-vous? demanda-t-il.

— Me cacher... Je viens d'arriver.

— Vous me fuyez et je vais vous dire pourquoi : vous avez honte de votre conduite à mon égard. »

Les yeux de Mary s'élargirent. Elle était effrayée par sa présence et la fermeté avec laquelle il l'accusait. Elle se raidit silencieusement et finit par répondre :

« Je ne crois pas avoir mal agi à votre égard à moins que vous ne fassiez allusion à...

— A quoi?...

— A ce que je ne vous ai pas donné un préavis suffisant.

— Vous savez bien qu'il ne s'agit pas de ça.

— Vous voulez parler alors de mes fiançailles?

— Oui.

— Cela revient au même. C'est toujours à cause de mon départ qui laisse les enfants sans... »

Il l'interrompit :

« Pourquoi continuez-vous à me parler comme à un employeur? »

Elle répondit avec une nuance nouvelle dans la voix :

« Je ne sais pas sur quel ton vous désirez que je vous parle, Mr. Whiteoak. Je ne l'ai jamais su.

— *Mr. Whiteoak!* Il répéta son nom avec mépris.

— Vous ne vous attendez tout de même pas à ce que je vous appelle par votre prénom!

— Je m'attends à ce que vous me traitiez comme un ami, répondit-il avec violence. Ne me suis-je pas conduit amicalement avec vous?

— Certainement.

— Trouvez-vous que ce soit me traiter en ami que de me laisser partir avec ma mère dans l'ignorance la plus complète de la cour que vous fait Clive Busby et sans que je puisse me douter que vous étiez, en réalité, fiancée avec lui avant même que je parte? Car vous l'étiez, n'est-ce pas?

— Oui.

— Vous l'avez tenu caché. Et au moment où je reviens, ma mère m'apprend ce que tout le monde, sauf moi, savait depuis le début. Pourquoi me l'avoir caché? »

Mary sortit de derrière les tonneaux qui exhalaient une douce odeur de bois vert. Il y avait une lueur de défi dans son regard.

« Je ne pensais pas que cela vous intéressait, dit-elle.

— Cela ne m'intéressait pas! Après la valse que nous avons dansée ensemble! L'avez-vous oubliée, Mary? »

C'était la première fois qu'il l'appelait Mary, la première fois qu'il parlait de cette danse qu'elle conservait dans son souvenir comme l'instant le plus précieux de sa vie. Elle s'appuya des deux mains contre le tonneau qui se trouvait derrière elle.

« Je ne l'oublierai jamais. »

A peine put-il entendre ses paroles.

« Cependant, continua-t-il, son visage devenant plus rouge encore, vous vous êtes fiancée à un autre homme. Je ne vous comprends pas.

— C'est moi qui ne vous comprends pas! » Elle avait retrouvé une voix vibrante, presque dure. « Vous n'avez pas fait attention à moi un seul instant. le soir du bal, avant que tous vos invités, sauf Lily, se soient retirés. Alors, vous vous êtes souvenu de moi; vous avez regardé autour de vous, vous m'avez aperçue et vous avez pensé : Pauvre petite, je devrais bien lui accorder le plaisir d'une danse avec moi! Nous avons valsé, nos pas se sont accordés et nous avons trop bien dansé! Ce qui a déplu à votre mère. Je crois qu'elle avait raison. Un homme qui ne s'intéresse pas à une jeune fille ne doit pas danser avec elle.

— Mais je m'intéresse à vous! cria-t-il.

— Pendant cette seule valse! répondit-elle, se forçant à rester indifférente. Mais depuis, à peine si vous m'avez accordé une pensée.

— Je vous ai accordé des milliers de pensées. Mais je ne suis pas de ces hommes qui ne peuvent laisser un instant seule la femme qui les attire. Je vous voyais si lointaine, si détachée... »

D'une voix tremblante, elle demanda :

« Après cette valse? Je croyais m'être si honteusement laissée aller.

— Mary, m'aimiez-vous ce soir-là?

— Non, car je ne pensais à rien, je ne pouvais penser à rien.

— Vous étiez simplement emportée par le plaisir. Et moi de même. Réfléchissons un peu avec calme à nos rapports. Ils ont été amicaux dès le début, n'est-ce pas?

— Oui.

— Ils contenaient même quelque chose d'un peu spécial.

— Oui.

— Puis Clive apparut sur la scène. » Philip s'approcha d'elle et prit doucement un de ses poignets dans sa main. « Dites-moi si Clive se mit entre nous dès le début? Fut-ce de l'amour presque au premier coup d'œil? Cela doit s'être passé ainsi car il n'est pas ici depuis très longtemps. »

Elle retira sa main, et le poignet qu'il avait tenu la piqua comme au sortir d'un fourré de broussailles.

« Comment pourrais-je le dire? » Puis elle cria, incapable de se dominer plus longtemps : « Comment Clive aurait-il pu se mettre entre nous puisque vous n'étiez pas là!

— Je n'étais pas là?... Pas dans votre cœur, voulez-vous dire?

— Oui... Clive m'a aimée; il m'a demandé de l'épouser.

— Et vous l'aimez?

— Oui.

— Vous n'avez jamais éprouvé pour moi quelque chose qui ressemblât à de l'amour?

— Comment pouvez-vous être aussi cruel, Mr. Whiteoak? Vous n'avez pas le droit...

— C'est vous qui êtes cruelle, Mary. » Il y avait dans sa voix et dans ses yeux comme un appel puéril qu'elle jugea voulu. Elle se raidit pour répondre :

« Si vous m'aviez aimée, vous avez gardé votre amour bien caché. Il y a des semaines que vous m'avez à peine regardée.

— J'étais heureux par votre seule présence sous le même toit. Je pensais que vous...

— Soyez sincère, interrompit-elle avec violence. Vous ne m'avez pas accordé la moindre pensée. Votre pêche, votre existence quotidienne suffisaient à votre bonheur. Je ne crois pas avoir connu d'homme plus privilégié par la fortune que vous. Vous avez tout.

— Je suis d'un naturel indolent. Je préfère que les choses suivent leur cours.

— Eh bien, qu'elles suivent leur cours! Ce cours, vous le connaissez.

— Grand Dieu! cria-t-il; dois-je vous perdre sans lever seulement la main pour l'empêcher?

— C'est trop tard. »

Il vit sa gorge battre au rythme de son cœur.

« Cela signifie, dit-il plus tranquillement, que vous m'avez aimé; que, peut-être, vous m'aimez encore. »

Elle le regarda dans les yeux, sans parler.

« Pouvez-vous aimer deux hommes, Mary?

— Oui, murmura-t-elle.

— C'est impossible. Ou vous ne les aimez pas du même amour. Je crois que vous éprouvez pour Clive de la sympathie, de la bienveillance, mais c'est moi que vous aimez... Seulement vous n'éprouvez pour moi aucune bienveillance, Mary.

— Quelle espèce d'amour éprouvez-vous alors pour moi, cria-t-elle, si quelques remarques méprisantes de votre mère ont suffi pour vous écarter de moi pendant des semaines!

— Je crois que vous m'évitiez aussi. Je crois que nous avons tous les deux manqué d'audace. Nous

éprouvions un sentiment auquel nous n'étions pas préparés.

— Peut-être. » Elle hésita puis décida de libérer son esprit de ce qui l'avait torturé si longtemps. « Je me demande quel sentiment vous éprouviez le jour où vous rameniez chez elle Miss Craig dont la tête reposait sur votre épaule. »

Il fut si déconcerté que son visage en devint comique; puis il fit une grimace :

« De la gêne, répondit-il. Une très grande gêne. Rien de plus. Je jure n'avoir rien dit qui ait pu l'émouvoir et avant même que nous ayons dépassé le tournant, elle s'était redressée et assise correctement. Muriel, en vérité, ne m'a jamais attiré mais pendant tout votre séjour à Jalna, Mary, mon amour a pris de plus en plus d'emprise sur moi... Avez-vous entendu parler de l'histoire de cet ange que l'on avait reçu dans une maison sans le reconnaître? C'est l'histoire de mon amour pour vous.

— Je préférerais que vous ne parliez pas ainsi. » Elle hocha la tête comme devant un spectacle qui lui inspirait de la pitié puis répéta : « Il est trop tard.

— Je découvre maintenant, continua-t-il comme si elle n'avait rien dit, je découvre en moi à quel point je vous aime. »

Elle passa rapidement devant lui et sortit dans le verger, puis se retournant pour lui faire face, dit :

« Je ne peux traiter Clive de cette façon. Je ne peux écouter de semblables paroles d'un autre homme. Me croyez-vous donc dépourvue de toute loyauté?

— Alors vous allez l'épouser?

— Oui. »

Il la suivit et l'entoura de son bras.

« Je ne le permettrai pas.

— Rien ne m'en empêchera. Je l'ai promis.

— Vous ne l'aimez pas.

— Je l'aime tendrement.

— Pas comme vous m'aimez. » Ses deux bras l'entourèrent et la serrèrent contre lui. Cet enchantement qu'elle avait subi à son contact la nuit où ils avaient dansé ensemble s'empara d'elle à nouveau, s'intensifia jusqu'à devenir une sorte d'extase. Le loriot dont le plumage brillait dans les derniers rayons de soleil le sentit et reprit sa chanson.

« Ma chérie, ma douce, Mary... Mon amour... Je ne veux pas vous laisser partir... Vous ne pouvez me faire ça... Mary, embrassez-moi. »

Elle lui rendit ses baisers.

« La lune se lèvera ce soir, Mary, dit-il; nous sortirons ensemble au clair de lune.

— Non. » Elle mit ses mains sur sa poitrine pour le repousser mais il ne la lâcha pas.

Et pendant un instant enchanteur, ils demeurèrent immobiles, comme changés en statues de pierre. Puis Philip fut ramené à la réalité par des pas lourds sur le sentier du verger. Il se détacha de Mary et ils aperçurent un laboureur de la ferme, Noah Binns, qui avançait, balançant dans sa main la petite marmite qui avait contenu son déjeuner; son sourire satisfait montrait des dents noires et cassées bien qu'il fût encore jeune. Ses petits yeux porcins fixèrent les jeunes gens avec curiosité, mais pour faire croire que son esprit était occupé ailleurs, il remarqua :

« Les punaises se répandent.

— Les punaises? Quelles punaises? demanda Philip.

— Les ignobles punaises. Quand il y en a une, il y en a dix. » Il poursuivit son chemin.

Mary et Philip le regardèrent s'éloigner. L'enchantement était rompu. Ils ne savaient plus que se dire. Mary rit doucement. « Quel homme étrange! Chaque fois que je le rencontre il me parle de punaises, de vers, de pourriture, de ruines. » Et son rire devint nerveux.

« Il se plaît à envisager la vie sous ce jour... Il nous a vus, Mary.

— Cela veut-il dire qu'il jaserà?

— Sans aucun doute. Mais cela n'a aucune importance.

— Cela en a beaucoup pour moi qui vais me marier bientôt. Les gens parleront. Mais tant pis! Je vais partir très loin.

— Mary, votre cruauté est-elle voulue?

— J'essaie d'écarter loin derrière moi cet après-midi.

— Vous ne le pouvez pas! Pas plus que je ne le peux. Il se dresserait toujours entre vous et Clive si vous l'épousiez. Mais vous ne pouvez l'épouser... Ce ne serait pas honnête à son égard, Mary, m'aimant comme vous m'aimez. »

Elle avait d'abord détourné son visage, puis elle le regarda soudain dans les yeux :

« Ce qui vient de se passer, dit-elle, n'est qu'un instant de notre vie.

— Un instant qui change tout. Je savais que je vous aimais... Je sais maintenant que vous m'aimez.

— Vous m'aimez! Mais alors, au nom du Ciel, pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt?

— J'ai été un imbécile... Je ne voulais pas me presser.

— Maintenant, c'est trop tard.

— Mary — il lui prit la main et l'entraîna dans le hangar où l'air était chargé du parfum des pommes — Mary, revenons sur la question. Il n'est pas trop tard... Personne ne peut nous séparer. »

Elle céda et se laissa entraîner. Ses yeux immenses brillaient de larmes, larmes de pitié pour lui et pour elle-même. Chacun était pour l'autre le havre qu'il cherchait. N'étaient-ils pas l'un et l'autre une créature fragile dont la vie pouvait, à tout instant, être engloutie? Elle leva vers lui son visage et noua ses bras autour de son cou.

Et, bien qu'elle ne fût en cet instant que faible, une force souveraine passa d'elle en lui comme une flamme : il se sentit capable de la soulever dans ses bras, de l'arracher à la surface même de la terre. Il baisa ses mains, le petit creux de sa gorge, ses lèvres.

« Laissez-moi partir », dit-elle, et il ne la retint plus.

Elle suivit le sentier du verger, traversa le champ où se dressait le vieux poirier dont les fruits brillaient maintenant comme de l'or. Les fenêtres de la maison, elles aussi, brillaient dans le soleil couchant. Mais à mesure qu'elle se rapprochait, le soleil s'enfonçait derrière la pinède, et la maison se dressa soudain dans le froid crépuscule. Elle ne rencontra personne sur son passage. Du salon lui parvint l'écho du piano; Nicolas jouait. Mary gagna directement sa chambre.

CHAPITRE XVI

L'ORAGE

NOAH BINNS repartit de son pas lourd et traînant. Ses chaussures avaient été si souvent trempées de pluie et séchées dans le four qu'elles semblaient faites non plus de cuir mais de bois grossier et ridé. Leurs extrémités se relevaient, leurs lacets pendaient. Il poussait de temps en temps un « Ah! » de satisfaction.

Il aperçut Lily Pink venant dans sa direction sur la route solitaire; elle portait un flacon de liqueur de mûres que sa mère envoyait à Adeline Whiteoak. Elle sourit aimablement à Noah Binns et s'enquit des rhumatismes de sa mère.

« Cela ne va pas mieux, merci; cela ira encore plus mal, comme je ne cesse de le lui dire.

— Ce n'est pas très encourageant de lui parler ainsi. Mon père dit qu'il faut toujours réconforter les malades.

— C'est le travail de votre père, Miss, que d'encourager les malades et d'enterrer les morts. Il est payé pour ça. Pas moi. »

Lily le regarda avec étonnement et ne sut que répondre.

« Allez-vous du côté de Jalna? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle froidement. En quoi cela le regardait-il?

— Alors, Miss, je vous conseille de passer loin du hangar aux pommes.

— Pourquoi? »

Noah secoua sa marmite et prêta l'oreille au bruit de la petite timbale enfermée à l'intérieur, comme si ce bruit lui procurait un plaisir sensuel. Puis il répondit : « Il y a des amoureux qui sont occupés dans le hangar. »

Lily s'écarta de lui avec horreur.

« Quoi? Que dites-vous? » bégaya-t-elle.

Il sourit devant son trouble : « Ne vous inquiétez pas, tout est terminé, je crois. Je crois que vous pouvez passer sans crainte, maintenant. »

Elle restait sur place, frappée de stupeur. Noah continua : « Je suppose que le patron a bien le droit de faire la cour à la gouvernante comme on l'appelle, s'il le désire, mais il me semble qu'elle ne s'est pas privée de traîner dans les bois avec Mr. Busby.

— Je l'ignore », répondit Lily avec force. Elle le quitta et marcha rapidement dans la direction de Jalna en prenant soin d'emprunter le chemin qui ne passait pas par le verger. Noah Binns la suivit des yeux d'un air rêveur. « Qu'ils soient tous pendus, se dit-il à lui-même, si je sais pourquoi elle fait tant d'histoires! N'ai-je pas le droit de dire ce que j'ai vu? Si elle avait vu les punaises comme moi, elle *pourrait* faire des histoires! Dix là où il y en avait une! »

Lily attendit sous le porche qu'on vînt lui ouvrir. Elle ne s'était permis aucun retour sur les paroles

de Noah Binns, après l'avoir quitté, de peur de manquer de courage pour continuer sa route. Elle serrait de toutes ses forces le flacon de liqueur de mûres quand Elisa montra ses joues roses derrière la porte.

« Mère envoie ceci à Mrs. Whiteoak, dit-elle. Vous voudrez bien le lui remettre. »

— N'est-ce pas Lily Pink? cria la voix d'Adeline de l'intérieur.

— Oui, Mrs. Whiteoak, c'est moi. » Elisa s'écarta et Lily entra dans le hall.

« Entrez dans ma chambre; je veux vous voir. »

Lily traversa le hall jusqu'à la chambre d'Adeline. La porte était ouverte et cette dernière était assise devant sa coiffeuse. Elle portait un ample jupon de toile à volants garni d'entre-deux de dentelle et un cache-corset à pointes très décolleté. Dans cette attitude, toute en blanc, les épaules nues et les cheveux défaits, elle semblait se parer pour une fête. Boney était perché à la tête du lit et quand il aperçut Lily il ouvrit le bec et hurla de joie :

Shaïtan! Shaïtan Ka batka! Shaïtan Ka batka!

« Puis-je entrer? demanda Lily. Ne sera-t-il pas furieux? »

— Non. Entrez. Quelle bonne mine! J'aime voir une jeune fille fraîche et rose. On n'en voit pas souvent dans ce pays; il faut aller en Irlande pour cela. Regardez notre petit Renny; tout de lis et de rose, mais comment sera-t-il dans vingt ans? Tanné et hâlé. Qu'y a-t-il dans cette bouteille?

— De la liqueur de mûres que mère vous envoie. C'est utile en hiver si l'on tousse. »

Adeline était ravie. Elle enleva la serviette blanche qui enveloppait la bouteille, leva le flacon dans

la lumière pour admirer la couleur de son contenu, le déboucha et avala une gorgée.

Elle se lécha les lèvres. « Fameux ! Il n'y a rien de meilleur pour la gorge. Remerciez votre mère des millions de fois... Et maintenant j'ai quelque chose pour vous. »

D'un tiroir de sa coiffeuse, elle sortit une petite boîte en velours bleu et de cette boîte, un dé en or.

« Donnez-moi votre main. » Elle prit la main droite de Lily et plaça le dé à son troisième doigt. « C'est ma grand-mère qui me l'a donné quand j'avais juste votre âge.

— Mais, Mrs. Whiteoak, il ne faut pas vous en séparer !

— Je n'ai jamais été femme à coudre beaucoup. J'ai fait un peu de broderie quand j'étais jeune mais maintenant le raccommodage de mes petites affaires me suffit amplement et un dé en argent est bien assez bon pour cela. »

Le visage de Lily brilla de joie. Elle jeta ses bras autour du cou d'Adeline et l'étreignit, murmurant des remerciements incohérents. Puis soudain, elle éclata en sanglots.

« Eh bien, eh bien, qu'y a-t-il donc, Lily ? » Elle serra la jeune fille contre elle, l'enveloppant de ses bras nus ; son corps répandait une fraîche odeur de savon de Windsor et son jupon amidonné craquait doucement.

« Je ne sais pas. » Mais elle pleurait toujours.

Adeline lui tapota le dos. « Allons, allons, c'est assez maintenant. Pas d'ennui d'aucune sorte chez vous ?

— Non.

— Lily... Ce n'est pas une affaire d'amour, je suppose?

— Oh non! cria-t-elle d'une voix enrouée.

— Alors, au nom du Ciel, que se passe-t-il?

— C'est... C'est la gouvernante. Mary Wakefield »

Adeline la serra plus fort. « Allons, dites-moi tout. Qu'a-t-elle fait?

— Elle est mauvaise! Voilà ce qu'elle est! Mauvaise!

— Que savez-vous, ma chérie? Nous allons nous asseoir tranquillement sur mon lit et vous me raconterez tout. »

Lily se traîna jusqu'au lit et s'assit, s'appuyant de tout son poids contre Adeline.

Le visage décomposé, elle murmura au milieu de ses larmes :

« Je voudrais n'avoir rien dit.

— Mais vous n'avez fait que votre devoir. Cela vous soulagera de débarrasser votre esprit de ce qui le tourmente. De plus, Miss Wakefield demeure dans ma maison et s'occupe de mes deux innocents petits-enfants. J'ai le droit de savoir ce dont elle est capable. »

Lily se redressa, sécha ses yeux avec la main sur laquelle brillait le dé d'or.

« C'est une honte, dit-elle, de me conduire ainsi après avoir reçu un aussi joli cadeau. »

Elle regarda attentivement le dé à travers ses larmes.

« Allons, allons, qu'est-ce que c'est que cette histoire, Lily? insista Adeline qui commençait à s'impatisser.

— Mrs. Whiteoak, est-ce bien vrai qu'elle est fiancée à Clive Busby? »

Les sourcils d'Adeline se soulevèrent. « Oui. Qui vous l'a dit? »

— Oh! je sais que c'est un secret. Mais Glive l'a dit à Violet Lacey; il lui a fait promettre de ne pas en parler, mais il était si heureux qu'il n'a pu renoncer à le lui dire.

— Et elle vous l'a répété?

— Oui. Et j'ai promis de ne rien dire. J'ai tenu ma promesse sauf avec vous car je suppose que vous le saviez déjà.

— Naturellement. Et maintenant, qu'a-t-elle donc fait?

— Je ne sais pas, je ne sais vraiment pas... Mais en venant ici, j'ai rencontré Noah Binns et il m'a dit avec un sourire *odieux* de ne pas passer près du hangar où l'on met les tonneaux et les emballages à l'autre bout du verger; je lui ai naturellement demandé pourquoi et il m'a dit... Oh! je ne peux pas le répéter!

— Allons, Lily, ne faites pas la sotte et continuez.

— Il m'a dit de ne pas passer là parce qu'il y avait des amoureux fort occupés. Il m'a dit que c'était Mr. Whiteoak et Mary Wakefield. Je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire. Et vous? »

Les yeux de Lily brillaient de curiosité en interrogeant Adeline.

Celle-ci sourit : « Noah Binns est de ces êtres qui ont l'esprit mal tourné. Il ne faut pas les écouter, Lily. Quant à mon fils, il est au courant des fiançailles de Miss Wakefield et s'en réjouit autant que moi. Il devait probablement prendre avec elle ses

dispositions pour les enfants. Noah n'a-t-il rien dit de plus?

— Il a dit qu'elle avait traîné dans les bois avec Clive et que maintenant elle était dans le verger à se faire courtoiser par Mr. Whiteoak. Mais il fallait voir comment il disait ça! Avec un regard vicieux.

— C'est un vilain individu et je crois que je lui dirai un mot. A cause de lui, vous avez couru, ma chère enfant... »

Elle entretint ensuite Lily d'autres choses.

Quand la porte se referma derrière la jeune fille, Adeline resta un instant immobile; mais ce n'était plus l'aimable et consolante femme qui venait d'embrasser Lily avant son départ. Ses sourcils se creusaient profondément et ses lèvres se serraient sous l'empire de la colère.

« Voilà donc ce qu'elle est! pensa-t-elle. Une femme sans mœurs! Une courtisane! Exactement ce que j'avais pensé le jour où je l'ai surprise dansant comme *une fille de joie*¹ avec *mon* Philip. Elle les a attrapés tous les deux dans ses filets, ces jeunes imbéciles! Et elle m'a attrapée, moi aussi, vieille imbécile que je suis! » Puis elle dit tout haut mais avec calme : « Que faire maintenant? »

La pensée que Mary l'avait trompée l'exaspérait plus encore que de savoir qu'elle s'était jouée des deux hommes. Elle se demanda si elle réussirait à garder son calme en face d'elle pendant le souper. Mais peut-être cette petite sotte de Lily s'était-elle monté la tête à propos de rien. Cependant, pourquoi Noah Binns l'avait-il avertie de fuir le verger? Pourquoi ce regard inquiétant qui avait fait peur à

1. En français dans le texte.

Lily? A peine si Adeline l'avait vu parfois ébaucher un sourire. Il semblait être un garçon convenable et Mr. Pink en disait du bien. Si seulement c'était elle qui l'avait rencontré au lieu de Lily!

Mary n'apparut pas à table, ce soir-là. Elle avait la migraine, dit Elisa.

Les émotions ne réussissaient qu'à creuser l'appétit d'Adeline. Jamais agneau froid, accompagné de tomates coupées en tranches épaisses et assaisonnées de vinaigre et de sucre ne lui avait paru meilleur. Mais la colère grondait en elle. Sa fille et ses deux fils aînés le sentaient et attendaient un éclat qui ne produisit pas. Elle acheva son repas comme elle l'avait commencé, en faisant complaisamment le compte rendu de sa visite à Abigail Rutherford. C'était une occasion pour elle de manifester ses talents d'imitation et son esprit enjoué et espiègle, et l'on ne pouvait que s'émerveiller à la voir aussi pleine d'entrain en face de Philip assis, sombre et silencieux, de l'autre côté de la table. Après le souper, elle joua au tric-trac avec Sir Edwin. A l'heure habituelle, elle souhaita une bonne nuit à tous, sauf à Philip qui était sorti avec les chiens, et se retira dans sa chambre. Philip avait fait dire à Mary par Meg qu'il désirait la voir. L'enfant était revenue en disant que Mary était souffrante, qu'elle était couchée et qu'elle espérait qu'il pourrait attendre au lendemain. « Et elle paraît vraiment malade, papa », avait dit Meg, sentant quelque chose d'anormal dans l'air. Philip avait grommelé : « Parfait, Meggie. Dis à Miss Wakefield que je la verrai demain matin de bonne heure. » Il se sentit frustré, envisagea un court instant d'aller jusqu'à elle, mais avec les enfants et sa famille, comment auraient-ils pu s'iso-

ler? Il fallait attendre jusqu'au lendemain matin. Et pourtant, c'était tout de suite qu'il aurait voulu l'avoir auprès de lui, qu'il aurait voulu l'emmener au clair de lune et lui faire oublier jusqu'à l'existence de Clive Busby. Il ne put supporter de demeurer dans la maison, ni même dans ses propres bois. Il franchit la grille et prit la route conduisant au lac. La lune venait à peine d'atteindre son premier quartier mais jetait cependant des ombres noires sur la route silencieuse. Sur deux milles de distance, il ne rencontra pas un véhicule mais, dans un champ, deux chevaux s'approchèrent de la barrière et le regardèrent de leurs grands yeux. Les trois épagneuls et le fox-terrier couraient inlassablement sur la route, descendant puis remontant les fossés, reniflant aux entrées des terriers, s'aplatissant pour se glisser sous les barrières dans les champs où ils couraient ventre à terre, flairant le sol mais revenant toujours à Philip. Il n'avait pas besoin de les siffler, il ne les perdrait pas; ils éprouvaient trop de joie de son retour.

Philip traversa une haie, suivit un chemin serpentant au milieu de cèdres rabougris et d'ormes et se trouva sur la grève. Le lac s'étendait froid et paisible, reflétant la lune. Les galets crissèrent sous ses pas, puis il atteignit le sable, au bord de l'eau. De petites vagues frangées d'argent s'épalaient sans bruit sur la grève. Les chiens s'approchèrent de l'eau et se désaltérèrent avec avidité, sans crainte de mouiller leurs pattes de devant. Le fox-terrier frissonnait mais il ne cessa de boire que lorsque les épagneuls s'arrêtèrent.

Philip songea au nombre incalculable de tois où il était venu en ce lieu; la campagne environnante

lui était aussi familière que le visage d'un de ses proches. Ses frères étaient partis, sa sœur aussi, mais c'était là que lui désirait vivre. Ce pays était sa vie même, il y avait grandi, s'y était marié, y avait engendré ses enfants au cours de sa courte vie conjugale, et maintenant il y aimait... Si seulement Mary était avec lui au bord du lac!... Il aurait déversé sur elle tout cet amour nouvellement découvert, non pas en paroles, mais par le contact même de sa main, par le battement de son cœur, par sa poitrine contre la sienne.

L'air rafraîchit son front brûlant; il lui offrit son visage et marcha le long du lac. Si seulement elle était là! Vivraient-ils de longues années ensemble qu'il regretterait toujours cette soirée au cours de laquelle ils auraient pu errer ensemble au bord de ce lac, en regardant la lune s'enfoncer dans l'eau brillante, et marcher, les doigts enlacés, le long de la grève. Était-elle vraiment malade? Il le croyait, car sans cela elle ne lui aurait pas refusé cette soirée. Mais une nuit de repos lui ferait du bien et demain, il réglerait tout avec sa mère d'abord, avec Clive ensuite. Sa mère!... Il fit la grimace en pensant à elle. Sa colère à l'égard d'Adeline s'était en partie apaisée mais il saurait lui montrer qu'il était le maître à Jalna.

Adeline resta dans sa chambre à lire jusqu'au moment où elle entendit Philip enfermer ses chiens et monter l'escalier. Elle sortit alors dans le hall, s'arrêta un instant, la main posée sur les raisins sculptés de la rampe jusqu'au moment où elle entendit Philip ouvrir ses fenêtres pour la nuit. Elle monta au premier étage et attendit dans le couloir

que la raie de lumière sous sa porte disparût; silencieuse et immobile devant cette porte, elle tendit l'oreille, entendit sa respiration vigoureuse et régulière. Elle acheva alors de monter jusqu'au dernier étage.

Très légèrement elle frappa à la porte de Mary. Il y avait de la lumière à l'intérieur. La voix de Mary répondit, toute proche : « Qui est là? »

« Elle attend Philip », pensa Adeline qui dit tout haut : « Puis-je vous parler un instant, Miss Wakefield? »

La porte s'ouvrit sur-le-champ et Mary apparut sur la défensive, le visage décoloré, respirant à peine.

« Merci », dit Adeline en entrant et en refermant la porte derrière elle.

Elles restèrent face à face, toutes les deux grandes et vêtues de longues chemises de nuit blanches, fermées jusqu'au cou et serrées aux poignets : celle d'Adeline était soigneusement repassée et plissée et elle avait jeté sur ses épaules un châle oriental aux couleurs éclatantes. Ses cheveux qu'elle brossait lors de la visite de Lily, retombaient sur son cou et ses épaules; c'était une femme splendide, une silhouette éminemment pittoresque.

La chevelure de Mary était tressée en une seule natte et elle était pieds nus. Elle s'aperçut qu'elle tremblait comme une feuille, déjà effrayée par la présence d'Adeline.

« Que désirez-vous, Mrs. Whiteoak? »

— Je voudrais savoir pourquoi vous vous jouez du jeune Busby?

— Je ne me joue pas de lui : j'ai l'intention de l'épouser. »

Adeline se mit à rire. « Vous avez l'intention de l'épouser et cependant vous étiez dans les bras de mon fils cet après-midi, lui donnant des baisers. J'ai le droit de savoir ce que tout cela signifie.

— Ce n'était pas... Je n'ai pas...

— Ne faites pas la sottise, interrompit Adeline durement. Un de nos journaliers vous a vus et à cette heure-ci tout le monde est au courant. Une demi-heure plus tard, on me l'avait déjà raconté. Je me suis doutée dès le début que vous ne valiez pas grand-chose mais vous conduire ainsi avec deux hommes à la fois, l'un étant l'ami de mon fils et l'autre mon propre fils lui-même! Grand Dieu, croyez-vous donc que vous pourrez tromper tout le monde? Qu'essayez-vous d'obtenir? Voilà ce que je veux savoir. »

Mary recula. Son cerveau refusait de fonctionner; il était pris dans un tourbillon. Elle ne parvenait pas à trouver les mots nécessaires à une explication.

« Supposez-vous donc que Clive Busby vous épousera après cela? »

— Je ne sais pas, répondit Mary d'une voix étranglée.

— Peut-être croyez-vous que Philip vous épousera? N'y comptez pas. Il en a assez du mariage. Etes-vous sa maîtresse? »

La question atteignit Mary comme un coup en plein visage.

« Etes-vous sa maîtresse? répéta Adeline. Allez... Combien de fois est-il monté dans votre chambre? »

Mary porta la main à sa gorge. Elle aurait voulu crier! Elle était seule, désarmée. Les silhouettes de Philip et de Clive se dressaient comme des ombres

énormes dans la chambre. Clive la regardait avec horreur Philip...

« Il est monté la nuit dans votre chambre, n'est-ce pas?

— Laissez-moi seule! cria Mary.

— Je veux une réponse. Etes-vous la maîtresse de Philip? »

La peur de Mary, son irritation devinrent de la rage.

« Oui, lança-t-elle, folle de colère, oui, je le suis. »

Adeline ouvrit la bouche de stupeur. Elle ne s'attendait pas à un tel aveu et la surprise l'empêcha tout d'abord de parler. Elle regarda Mary comme si elle la voyait pour la première fois.

Celle-ci ne tremblait plus; elle se dressait, rayonnante, comme une actrice au cours d'un rappel triomphant.

« Vous attendez-vous, après cela, à épouser Clive? demanda tranquillement Adeline.

— Je ne vous dirai rien de plus. Ce que je ferai ne regarde que moi. » Elle conservait son attitude de triomphe et se glissa derrière Adeline jusqu'à la porte qu'elle ouvrit toute grande :

« Voulez-vous vous retirer, Mrs. Whiteoak? dit-elle.

— Je ne partirai pas avant que nous n'ayons éclairci cette affaire, répliqua Adeline, croisant ses bras d'un geste théâtral.

— Retirez-vous, vous dis-je, Mrs. Whiteoak », cria Mary. Elle était presque hors d'elle et Adeline craignit qu'elle n'éveillât toute la maison.

« Parfait, dit-elle. Je m'en vais mais laissez-moi vous dire ceci : vous avez commandé l'orchestre et demain vous paierez les musiciens. » Elle se re-

tourna sur le seuil et ajouta : « Ce fut un mauvais jour pour Jalna que celui où une aventurière endurcie comme vous s'y présenta, mais il y aura demain un règlement de comptes. »

Mary claqua la porte derrière Adeline et le bruit résonna dans la maison silencieuse. Adeline s'attendit sinon à l'éveil de la famille tout entière, du moins à l'apparition sur le pas de sa porte d'Ernest, plus nerveux que les autres. Mais il était loin, à Londres, rêvant de spéculations dont le succès éclatant dépasserait tous ceux qu'il avait déjà obtenus. Adeline descendit lentement l'escalier; la maison était plongée dans l'obscurité et elle éprouva un certain plaisir à retrouver la lumière de sa chambre avec l'ombre de Boney endormi se dessinant sur le mur. Mais son retour éveilla l'oiseau qui vola tout droit sur son épaule, ébouriffant, dans sa joie, son plumage éclatant et l'appelant, dans son langage, Perle du Harem. Elle s'assit devant la table sur laquelle se trouvait le portrait de son mari dans un cadre de velours, et le coude sur la table, le menton dans sa paume, elle demeura longtemps perdue dans ses pensées. Jamais elle ne s'était plus grossièrement trompée sur le compte de quelqu'un que sur celui de Mary Wakefield, cette Mary au regard lointain, aux grands yeux suppliants, qui venait de se conduire de façon aussi stupéfiante. Elle lui avait tenu tête, l'avait presque intimidée, l'avait chassée de sa chambre. Un sourire d'admiration mélangée d'ironie écarta les lèvres d'Adeline.

« Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit, furent ses premières paroles à Augusta, le lendemain matin.

— Je le regrette, maman. Vous dormez généralement si bien.

— Je ne me plains pas mais j'ai passé plus d'une nuit blanche à me tourmenter au sujet de mes enfants. Augusta, Edwin et toi, vous faites bien de ne pas en avoir, que ce soit volontairement ou par incapacité.

— S'est-il passé quelque chose de particulier, maman, et aimeriez-vous me le dire?

— Il s'en est passé suffisamment pour scandaliser tout le pays. Les enfants sont-ils avec Miss Wakefield?

— Je le suppose.

— Dès que j'aurai mangé un peu pour me soutenir, je verrai Philip.

— Seule, maman?

— Non. Je veux que vous soyez tous là. Dis à Philip de m'attendre dans la bibliothèque. »

Les enfants n'étaient pas avec Mary. Ils s'étaient éveillés à l'heure habituelle et avaient été les premiers à prendre leur petit déjeuner, repas que Mary partageait presque toujours avec eux. Libérés de toute contrainte, ils étaient, ce matin-là, absolument déchaînés. Renny, bien que le plus jeune, courait plus vite et Meg le suivait de près, haletante, sa légère chevelure brune flottant derrière elle. Ils allaient à la porcherie voir une nouvelle portée de petits cochons roses et propres, se vautrant contre la masse protectrice de leur mère. Philip les y trouva longtemps après qu'eût sonné l'heure des leçons et les renvoya à la maison. Ils montèrent en courant les deux étages et pénétrèrent dans leur chambre sur la pointe des pieds. Mary ne s'y trouvait pas et la porte de sa chambre était fermée.

« Son mal de tête a augmenté, dit Meg avec un rire moqueur et satisfait. Elle va rester au lit.

— Hurrah!

— Nous aurons congé toute la journée.

— Hurrah!

— Sortons doucement de la maison. Descendons dans le ravin, passons le pont et allons jouer aux Indiens dans les bois.

— Hurrah!

— Nous irons jusque chez les Vaughan. J'ai entendu Mr. Vaughan dire hier que Mrs. Vaughan avait acheté six paniers de pêches.

— Ils vont placer un anneau dans le museau d'un ours. C'est Hodge qui me l'a dit. Courons; nous arriverons à temps. »

Ils disparurent sans que personne ne les vît.

Ayant achevé de boire sa troisième tasse de thé, Adeline se leva et se dirigea majestueusement, toutes voiles dehors, vers la bibliothèque. Elle s'assit dans un fauteuil à haut dossier, recueillant sur son visage toute la lumière tombant de la fenêtre. Elle pouvait apercevoir les nuages rapides de l'équinoxe qui se rassemblaient déjà pour obscurcir le soleil. Un de ces nuages creva en une averse d'eau lumineuse puis disparut.

Nicolas entra dans la pièce avec l'expression tolérante d'un homme du monde que rien ne peut plus étonner ni bouleverser.

« Bonjour, maman, dit-il en l'embrassant sur le sommet de la tête; vous avez dormi tard ce matin.

— Oui et cela n'a rien d'étonnant car je suis restée éveillée la moitié de la nuit à me tourmenter sur ce qui se passe dans cette maison. »

Nicolas gonfla ses joues : « Gussie m'a dit, en

effet, que quelque chose vous tracassait. Espérons que ce n'est pas grave.

— Resterai-je éveillée la nuit sans raison grave?

— Evidemment pas. Voulez-vous me dire ce qui ne va pas?

— Attends que nous soyons tous réunis. Où sont les autres? Pourquoi ne viennent-ils pas?

— Les voilà. »

Augusta, Sir Edwin et Ernest entrèrent. Augusta s'assit sur le sofa. Ernest, après avoir salué sa mère, vint s'installer à côté d'elle. Sir Edwin resta hésitant.

« Peut-être, dit-il, suis-je de trop.

— Vous n'êtes pas de trop, répliqua sa belle-mère. Je désire que vous restiez.

— Je suis certaine, ajouta Augusta, que s'il est besoin d'un conseil sur un sujet délicat, le vôtre sera le meilleur.

— Il ne s'agit pas d'un sujet délicat, affirma Adeline péremptoirement.

— Philip est-il en cause? demanda Ernest.

— Oui.

— Et Miss Wakefield?

— Egalelement.

— Mon Dieu! »

Augusta intervint : « Peut-être, après tout, Edwin est-il de trop. »

Adeline sourit à sa façon mordante et brusque :

« Il n'est jamais trop tard pour s'instruire, dit-elle.

— Comme cela est vrai, dit Ernest. Il y a très peu d'années encore j'ignorais tout du marché de la Bourse, et maintenant vous pouvez dire que je

connais ses méandres sur le bout du doigt. » Il appuya les unes contre les autres les extrémités de ses doigts fins et sourit avec satisfaction. Sa famille le regarda avec respect.

« Où est Philip? demanda Adeline. Ernest, va le chercher.

— J'espère qu'il est de meilleure humeur qu'hier soir », dit Nicolas.

On entendit la voix de Philip dans le hall.

« Quelqu'un m'appelle? demanda-t-il.

— Je suppose qu'on t'a fait ma commission », répondit Adeline.

Il apparut sur le seuil et avec sa bonne humeur habituelle, déclara : « Que se passe-t-il donc?

— Assieds-toi, mon cher, lui dit sa mère. Assieds-toi. Nous avons quelques explications à te demander. »

Sir Edwin rougit. « Pas moi. Je ne vous demande rien, Philip. »

Philip eut un rire bref et s'assit à côté de la porte.

« Après tout, pensa Sir Edwin, il est chez lui et a bien le droit de faire ce qu'il lui plaît. »

Jake vint s'asseoir entre les pieds de son maître. Adeline prit son menton dans sa main comme un homme prend sa barbe. Elle regarda silencieusement Philip, puis demanda :

« Dis-moi, Philip, as-tu considéré Miss Wakefield comme une jeune femme digne de se voir confier tes enfants? »

La bonne humeur de Philip disparut de son visage. Il répondit, en fronçant les sourcils :

« Sans aucun doute.

— Ferme la porte. »

Il tendit la main et fit ce que sa mère lui demandait.

« Cependant, continua-t-elle, cette jeune fille s'est fiancée avec Clive Busby qui est bien le meilleur garçon que je connaisse et tout en préparant son mariage, elle t'a permis de la courtiser.

— Je lui ai à peine parlé au cours de ces dernières semaines. Il n'y a rien eu entre nous.

— Vraiment? Que dire alors de votre rencontre dans le verger, hier soir?

— Noah Binns vous en a parlé?

— Non. Il en a parlé à Lily Pink qui me l'a répété.

— Petite sotte!

— Tu ne nies pas qu'il y a eu entre vous une scène d'amour passionnée?

— Noah Binns! De la passion! Vous me faites rire. Je croyais que l'intelligence de Noah n'allait pas au-delà des punaises et de la pourriture. »

Adeline saisit au vol ce dernier mot. « De la pourriture, voilà ce qu'elle est! Une honte dans cette maison. Elle va épouser Clive Busby la semaine prochaine et cependant elle te serre dans ses bras et...

— Allons, interrompit-il, n'allez pas me dire que Noah Binns est entré dans les détails! A moins que ce ne soit Lily. »

Adeline éleva la voix; ses yeux lancèrent des éclairs.

« N'essaie pas de plaisanter, Philip. Je ne le supporterais pas. Et je n'ai pas besoin de Noah Binns pour savoir ce que cette femme est pour toi.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'elle est ta maîtresse.

— C'est un mensonge! » cria-t-il.

Adeline se leva brusquement : « Oserais-tu dire que je mens? »

Il répondit avec plus de calme : « C'est un maudit commérage, quel qu'en soit le responsable. Mary est aussi pure que la plus pure des jeunes filles.

— Je répète qu'elle est ta maîtresse. » Et levant la main d'un geste péremptoire, elle ajouta : « Elle me l'a avoué elle-même. »

Un courant de consternation se propagea dans le salon. Ernest se leva et fit un pas en avant, comme pour se placer entre sa mère et Philip qui était devenu très pâle. Nicolas tira sur sa moustache pour dissimuler le sourire moqueur qui durcissait ses lèvres. Le visage blafard d'Augusta rougit profondément. Sir Edwin marmotta quelques propos inaudibles. Il prit sa montre et regarda l'heure. « C'est l'heure d'une scène, murmura-t-il pour lui seul, l'heure d'une scène. »

« Mère, dit Philip, d'une voix tremblante, pouvez-vous me regarder en face et répéter ce que vous venez de dire? »

— Certainement. Je suis montée hier soir dans sa chambre...

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue me trouver?

— Je voulais lui donner une chance de se défendre elle-même.

— Quand êtes-vous montée? Où étais-je?

— Dans ton lit. Comme je le disais, je suis montée dans sa chambre...

— Pauvre enfant! s'écria Philip.

— Ne t'inquiète pas pour elle. Elle est capable de se défendre. C'est une aventurière avec un passé

derrière elle. Ensuite — ne m'interromps pas — je lui ai demandé, très simplement, ce que cela signifiait de sa part de se préparer à épouser le jeune Busby et de poursuivre en même temps une intrigue amoureuse avec toi. Elle ne trouva rien pour sa défense. Alors je lui ai demandé tout carrément si elle était ta maîtresse. Elle a commencé par refuser de répondre. Je lui ai dit alors : « Il est monté la nuit dans votre chambre, n'est-ce pas? » Et elle a répondu : « Oui. »

— Elle ne vous a pas compris! » cria Philip.

Les lèvres mobiles d'Adeline formèrent un sourire méprisant. « Ne pas me comprendre! Est-ce que je ne m'exprime généralement pas avec clarté? Elle m'a très bien comprise. J'ai répété : « Etes-vous sa maîtresse? » et cette fois encore elle m'a parfaitement comprise. Autant essayer de blanchir un nègre que de chercher à prouver sa vertu.

— C'est impossible qu'elle vous ait comprise, répéta obstinément Philip.

— Fais-la descendre. J'aimerai l'entendre revenir sur ce qu'elle m'a répondu.

— Je vais la chercher, par Dieu! »

Il ouvrit la porte avec violence, monta les escaliers quatre à quatre suivi de Jake qui, croyant qu'il s'agissait d'un nouveau jeu, aboyait de joie. Du salon, on l'entendit escalader les marches du second étage. Puis ce fut le silence.

« J'aimerais savoir ce qu'ils se disent là-haut, observa Sir Edwin.

— Il vaut bien mieux que vous l'ignoriez, répliqua sa femme.

— C'est moi, dit Ernest, qui suis cause de tout ce trouble et je le regrette. Jamais, de toute ma

vie, je n'ai été plus déçu. Ce sera un autre que moi qui choisira la prochaine gouvernante!

— Ce qui m'étonne, remarqua Nicolas, c'est qu'elle ait fait preuve d'une telle impudence. Dites la vérité, maman, n'avez-vous pas été un peu surprise?

— Certainement.

— Que croyez-vous qu'elle va faire?

— Chut! Philip revient. »

Tous les visages se tournèrent vers la porte. Philip était seul. Augusta et Ernest parurent soulagés. Adeline, Nicolas et Sir Edwin déçus.

« Elle n'est pas là, dit Philip très vite. Elle est partie!

— Elle est sortie avec les enfants, suggéra Ernest.

— Elle est partie, vous dis-je. Sa malle est toute prête et sa valise n'est plus là. Le lit n'a pas été défait.

— C'est Elisa qui a fait le lit, dit Augusta.

— Non, elle était là-haut et je lui ai posé la question. Elle m'a dit que la chambre était exactement dans son état actuel quand elle y est entrée. » Et se tournant vers Adeline, il continua : « Vous avez obligé Mary à s'enfuir. Dieu seul sait à quel point vous l'avez bouleversée et à quelles extrémités vous l'avez réduite! » Son regard était désespéré; dans son émoi, il avait passé sa main dans ses cheveux qui se dressaient maintenant sur sa tête et ajoutaient à son aspect égaré.

Adeline se mit à rire en se moquant :

« Moi, l'avoir bouleversée? Mon cher ami, elle ne se laisse pas bouleverser pour si peu. Elle est très capable de s'occuper d'elle-même. Mais pour

si impudente qu'elle soit, elle ne pouvait se présenter ce matin devant nous après son aveu d'hier soir.

— Je vous répète qu'elle ne savait pas ce qu'elle disait.

— Un peu de bon sens, Philip, dit Nicolas avec fermeté. Mary Wakefield n'est plus une écolière ingénue.

— Elle semble même être une femme de caractère, ajouta Sir Edwin.

— On m'a appris à considérer de tels caractères comme légers, dit Augusta.

— Et maintenant, Philip, reprit Adeline sur un ton qui semblait destiné à clore toute discussion, il est temps d'en finir avec ces sottises. Je suis certaine que tu n'es pas le premier pour Mary Wakefield. Et que tu ne seras pas le dernier...

— Je n'entendrai pas un mot de plus contre elle, cria-t-il. Et si vous ne voulez pas la croire, peut-être me croirez-vous. Je n'ai jamais couché avec elle. Je le jure, bien que j'aie honte de prendre la peine de nier ce que quiconque qui connaissant Mary... » Il ne put continuer. Debout, se tordant les mains, il les regardait d'un regard fixe.

« Mais voyons, dit Ernest, aucune jeune fille ne voudrait volontairement se déshonorer.

— Elle savait exactement ce que je disais et ce qu'elle disait, affirma Adeline une fois de plus.

— Alors, elle est folle, dit Philip.

— Peut-être sa folie est-elle seulement son amour pour toi et sa déception de t'avoir perdu.

— Elle ne m'a pas perdu. Ne vous y trompez pas. Je vais aller à sa recherche et je l'épouserai.

— Idiot! cria Adeline. Tu épouserais une fille

à qui il ne restera pas un lambeau de réputation! »

Dans le hall, Renny se mit à chanter de sa voix perçante la nouvelle chanson qu'il venait d'apprendre d'un garçon d'écurie :

Ta ra ra boom de-ay.

Adeline l'appela; il apparut avec ses joues roses, ses cheveux roux, ses yeux bruns et son vêtement marron, comme paré de toutes les teintes de l'automne. Il avait oublié son escapade du matin mais s'en souvenant soudain, s'arrêta et resta immobile.

« Avez-vous vu votre gouvernante ce matin? demanda Adeline.

— Non, Granny, elle est malade.

— Comment le sais-tu?

— Elle n'est pas sortie de sa chambre.

— Vous n'avez rien entendu dire à son sujet?

— Non.

— Parfait. Va courir. »

Son front s'éclaircit, et rassuré, il s'enfuit en courant et chantant :

Ta ra ra boom de-ay

Ta ra ra boom de-ay.

CHAPITRE XVII

FUITE

L'OREILLE collée au panneau de la porte, Mary entendit Adeline descendre l'escalier. Elle écouta un instant, puis tout retomba dans le silence. Elle revint alors au milieu de la chambre et regarda son visage dans la glace. Il lui sembla voir une étrangère. Une Mary tout à fait différente la regardait, une Mary aux narines frémissantes et dilatées, aux yeux provocants. Elle rit devant sa propre image qui exprimait encore sa victoire. « J'ai eu le dessus sur Mrs. Whiteoak, pensa-t-elle; elle est restée muette, ne sachant plus que dire. J'ai triomphé d'elle. »

Elle commença à aller et venir dans la chambre, incapable de voir clair en elle, sauf sur un point : « J'ai eu l'avantage sur elle. Elle est venue pour m'humilier, m'accuser mais je l'ai empêchée de parler. Elle pensait m'effrayer mais je me suis montrée son égale. Ses yeux semblaient jeter des flammes dans les miens mais elle a vu que les miens pouvaient s'embraser en retour. Jamais je n'ai vécu un tel instant. C'était un peu comme sur les planches d'un théâtre, seulement, au théâtre, per-

sonne n'oserait jouer une telle scène : une jeune fille disant qu'elle est déshonorée alors que c'est... tout le contraire. Cela bouleverserait toutes les idées de moralité. Ce serait un scandale. Quelle horrible pièce, dirait-on. Et cela n'aurait rien d'étonnant ! Je suis une horrible femme... Mais cela m'est égal, je m'en moque... Tout ce qui m'intéresse, c'est d'avoir eu l'avantage sur elle. Je ne me suis pas laissé intimider. Jusqu'ici, tout en elle me faisait peur : la façon dont ses yeux sont disposés, les gestes de ses mains. Il me semblait voir quelque chose de fatal en elle. Mais ce soir, elle a dû être abasourdie... Elle doit se demander en ce moment ce qu'elle pourra bien faire et aussi ce que je vais faire. Cette fille, doit-elle penser, n'épousera pas Clive maintenant. Que faire si elle a l'intention d'épouser mon Philip ? »

Philip. Ce nom était comme une main glacée posée sur son cœur. Son cerveau surexcité cessa de fonctionner ; ses nerfs tendus se relâchèrent, ses jambes mollirent soudain et elle dut s'asseoir sur son lit, regardant devant elle, comme dans le vide. Elle ne sut pas combien de temps s'écoula ainsi mais éprouva soudain une vive sensation de froid ; sa bouche était desséchée et cependant elle ne pouvait se décider à aller chercher de l'eau ; elle restait assise, semblable à une condamnée, tandis que le nom de Philip résonnait comme une cloche dans le vide de son esprit.

Bientôt des larmes brûlantes remplirent ses yeux. Elle les essuya avec le volant qui garnissait le poignet de sa chemise de nuit ; mais elles la libérèrent, l'arrachèrent à cette impuissance, à cette léthargie qui l'accablait. Elle regarda autour d'elle,

remarquant les ombres grotesques projetées par la lampe ainsi que l'endroit déchiré du tapis devant la coiffeuse. Elle arrêta ses yeux sur les fleurs et fruits de cire sous le globe de la cheminée, puis les abaissa devant elle et découvrit ses pieds nus, glacés, l'un près de l'autre, très blancs et un peu émouvants. « Ils m'emporteront, pensa-t-elle, loin de cette maison, comme ils m'y ont apportée... » Car elle savait maintenant clairement qu'elle allait partir. Mrs. Whiteoak répéterait à Philip dans la matinée ce qu'elle lui avait dit. Jamais plus elle ne pourrait le regarder en face après cet absurde mensonge!

Elle s'approcha de la table de toilette et remplit un verre d'eau. La fraîcheur du liquide indiquait que les nuits devenaient plus froides. Elle but avidement. Puis prenant le couvre-pied plié au pied du lit, elle s'en enveloppa et s'assit, relevant ses pieds pour les réchauffer dans ses mains; il était difficile de savoir lesquels étaient les plus froids, de ses pieds ou de ses mains, mais ils se réchauffèrent mutuellement.

Il fallait examiner maintenant ce qu'elle allait faire

Elle se retrouvait capable de penser. L'exaltation de sa rencontre avec Adeline avait disparu de même que la dépression qui l'avait suivie. Une partie de son esprit fonctionnait à nouveau normalement tandis que, dans ses recoins, subsistait encore un sombre tumulte de sentiments.

Irait-elle trouver Clive pour tout lui dire? Parviendrait-elle à le convaincre que ce qu'elle avait dit à Adeline n'était que mensonge? Et si elle y parvenait, accepterait-il d'épouser une jeune fille

capable de mentir à ce point? Mais elle ne voulait plus l'épouser! Elle mourrait plutôt que de dire à Clive ce qu'elle avait fait. Elle mourrait plutôt que de l'épouser, quand elle aimait Philip de tout son être. Maintenant que Philip avait soufflé sur la flamme de son amour pour lui et l'avait fait monter très haut, elle se demandait comment elle avait pu seulement envisager d'épouser Clive... Mais si Clive devait la considérer avec horreur en apprenant le mensonge que lui avait inspiré la colère, quel ne serait pas le mépris de Philip! Philip qui lui avait dit qu'il l'aimait, l'avait embrassée dans le verger, l'avait suppliée de sortir avec lui au clair de lune. Ils ne comprendraient ni l'un ni l'autre, et comment comprendraient-ils, puisqu'elle-même ne se comprenait pas? Toujours assise sur son lit, enveloppée dans le couvre-pied tandis que l'aube froide pâlisait aux fenêtres, le souvenir du moment où elle avait réduit Adeline à sa merci fit battre son cœur d'un nouveau triomphe. Comme ces yeux noirs dont elle avait trouvé le regard si difficile à soutenir s'étaient écarquillés de stupeur! Comme cette bouche si nueuse s'était ouverte! A ce souvenir, Mary rit, bien qu'elle sût fort bien qu'à cet instant-là elle avait ruiné son avenir. Elle se souvint de ce que l'on disait en parlant d'une fille séduite : il a ruiné sa réputation! Eh bien, on pourrait dire qu'elle avait elle-même ruiné sa propre réputation. Son rire devint un rire moqueur qui vieillit étrangement son visage décoloré.

Une chose était certaine : elle devait quitter Jalna. La pensée de rencontrer Philip, de faire face à sa famille était inconcevable. Et l'aiguillon

de cette perspective suffit à la faire se lever; elle commença à s'habiller. Elle ignorait où elle irait; il serait temps de faire des plans quand elle aurait franchi le seuil de Jalna. Quand elle se trouva en jupon, elle versa l'eau du pot à eau dans la cuvette. Elle avait toujours aimé cette cuvette dont les grosses roses rouges brillaient sous l'eau claire. Cette eau qui venait d'une citerne était douce comme si elle venait de tomber des nuages. Mary inonda son visage, tamponna ses yeux brûlants. La grande serviette de toilette sentait la bonne lessive en plein air.

Elle fit sa malle, en fixa les courroies et plaça dans sa valise les objets dont elle pouvait avoir besoin dans un court délai. Puis elle mit son chapeau et son manteau. La précipitation la rendait haletante. Le soleil commençait à effleurer le haut des sapins. D'un instant à l'autre, les domestiques allaient se lever et seraient alertés par les aboiements des chiens sur son passage. Il ne fallait pas qu'on la vît.

Elle jeta un dernier coup d'œil autour d'elle pour s'assurer qu'elle n'oubliait rien. Cette chambre tout imprégnée de ses émotions pourrait-elle jamais redevenir la même? Dans de lointaines années, l'ombre de Mary Wakefield apparaîtrait sûrement à celui ou à celle qui occuperait son lit.

Portant sa valise, elle se glissa au bas de l'escalier. Devant la porte de Philip, elle hésita; son cœur sembla sur le point de s'arrêter pendant qu'elle lançait un dernier message à travers le panneau de bois : « Je vous aime, Philip, et n'en aimerai jamais un autre que vous. Adieu, mon cher amour. »

Elle acheva de descendre et atteignit le hall. La porte d'entrée était grande ouverte et laissait pénétrer l'incomparable douceur de ce matin de septembre. Elle n'était pas la première levée dans la maison! La voix fausse et chevrotante de Mrs. Nettleship lui parvenait du sous-sol, chantant un cantique comme une prière : « Tire jusqu'à la grève, matelot, tire jusqu'à la grève. »

L'oreille fine de Jake entendit le pas léger de Mary dans le hall. Il gratta à l'intérieur de la porte de son réduit et gémit. Effrayée, elle se hâta de sortir et de descendre les marches du perron. Elle ne regarda pas derrière elle avant de se trouver à l'abri des lourdes branches de sapins qui transformaient l'allée en un tunnel de verdure. Elle regarda alors la maison à travers les ramures. Des spirales de fumée bleutée s'élevaient de deux des cinq cheminées. Sur la partie du toit que le soleil réchauffait de ses rayons, les pigeons s'étaient réunis, se saluant de la tête, se faisant des confidences avec des bruits de gorge tandis que leurs ventres irisés brillaient dans le soleil. La vigne vierge avait perdu beaucoup de ses feuilles et laissait voir le rouge de la brique. La maison, vieille maintenant de quarante ans, ressemblait à une aimable femme aux joues fraîches approchant de la maturité. Elle exprimait la sérénité, la satisfaction, la confiance en l'avenir.

Mary en détourna les yeux et reprit sa marche pénible le long de l'allée. Par un phénomène étrange, ce n'était pas à Philip qu'elle pensait mais à Adeline. Depuis leur rencontre de la veille au soir, l'image de cette dernière occupait le premier plan du champ de sa conscience, au point qu'elle

se demandait si elle pourrait jamais l'en chasser. « Si j'étais sculpteur, se disait-elle, je pourrais modeler sa tête de mémoire. Ses narines, ses paupières, ses lèvres me sont plus familières que les miennes propres. Et le pire de tout, c'est que quelque chose en moi a toujours été attiré vers elle. Mais qu'importe puisque je ne la reverrai jamais, que je ne franchirai jamais plus cette grille, que je ne reverrai jamais plus *son* visage. »

Sa valise était plus lourde qu'elle ne l'avait cru et heurtait sa jambe à chaque pas; elle la changeait sans cesse de main. La gare n'était guère à plus d'un mille de là et elle savait qu'il y avait un train matinal pour Montréal. Elle prendrait ce train et, une fois à Montréal, trouverait un emploi, n'importe lequel, grâce auquel elle mettrait de l'argent de côté pour regagner l'Angleterre. Elle pourrait peut-être obtenir le prix de la traversée en prenant en charge un malade ou des enfants. Le seul but précis qu'elle envisageât pour l'instant était de partir très loin de Jalna. « Je préférerais mourir de faim, pensait-elle, plutôt que de rencontrer l'un d'entre eux. »

Elle entendit un bruit de sabots de cheval et se retira sur le bord de la route. Assis sur le siège du boghei qui s'approchait, elle reconnut le docteur Ramsay. Il arrêta son cheval et la regarda avec étonnement.

« Bonjour, Miss Wakefield, dit-il; c'est vraiment une surprise que de vous rencontrer sur la route de si bon matin! Vous avez une valise! Partez-vous en vacances?

— Oui, répliqua-t-elle. Je vais prendre le train.

— Ils vous ont laissée partir à pied avec cette

lourde valise! Montez; je vais vous conduire à la gare. » Il commença à attacher les rênes au tablier de la voiture. « Une seconde et vous serez, vous et vos bagages, dans le boghei.

— Non, non, merci. Je n'ai presque plus de chemin à faire et je préfère marcher. »

Le docteur Ramsay avait entendu trop de femmes mentir pour être dupe de cette réponse.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Miss Wakefield? demanda-t-il, son beau visage intelligent exprimant la curiosité. Je suis certain qu'il ne s'agit pas de vacances ordinaires. »

Quoi qu'elle pût dire, il irait le répéter à Jalna; de cela, elle était certaine, aussi répondit-elle :

« Si vous voulez le savoir, docteur Ramsay, je renonce à ma place et je retourne en Angleterre.

— Voilà qui est encore une surprise! Je crois connaître un jeune homme dont le cœur sera brisé.

— Personne n'aura le cœur brisé, docteur Ramsay. »

Un instant, elle fut sur le point d'éclater en sanglots et de crier, à travers ses larmes : « Personne sauf moi! Personne sauf moi! » Mais elle se domina et le regarda dans les yeux : « Je préfère marcher, dit-elle. Adieu. » Elle lui tendit une main qu'il prit dans sa main osseuse et serra vigoureusement d'une étreinte faite pour inspirer confiance. Mary comprit que si elle se laissait installer dans le boghei, elle lui dirait toute la vérité, aussi obligea-t-elle ses lèvres pâles à sourire et répéta : « Adieu; faites mes amitiés aux enfants.

— J'insisterais, dit-il, si je n'étais en route pour

un cas d'urgence, un accouchement. Adieu, Miss Wakefield, et bonne chance. »

Seule l'urgence de sa tâche professionnelle le détourna de Mary et l'empêcha d'aller tout droit à Jalna s'informer des événements. Les lèvres serrées, il ne songea plus qu'à se rendre où son devoir l'appelait. D'un coup de fouet, il effleura le dos de son vieux cheval qui reprit la route.

Mary dépassa les deux boutiques et les quelques maisons du petit village. La route était bordée de chaque côté par les plus beaux chênes et les plus beaux pins de la province; elle leva les yeux sur leurs énormes branches et se souvint de l'orgueil qu'en tirait Adeline, absolument comme si elle en était propriétaire. A ses attitudes et à ses actes, on aurait pu croire que la terre tout entière lui appartenait.

Mary dut traverser les voies dont le mâchefer roulait et craquait sous ses pieds et atteindre le quai. La peur de manquer le train s'empara d'elle. Le chef de gare, derrière son guichet, la regarda à travers des lunettes cerclées d'acier. Mary lui demanda un billet pour Montréal.

« Vouliez-vous partir aujourd'hui? »

— Oui. Par le train du matin. Est-il en retard?

— En retard! Il est parti il y a dix minutes. N'avez-vous pas entendu son coup de sifflet? »

Il avait dû passer pendant qu'elle parlait avec le docteur Ramsay! Consternée, elle alla s'asseoir dans la salle d'attente, posant sa valise à ses pieds. Elle ne savait quelle décision prendre. Si seulement elle avait laissé le docteur la conduire jusqu'à la gare, elle serait maintenant à des milles et des milles de là. Mais elle semblait toujours choisir

la mauvaise solution. « Y aurait-il dix-neuf bons chemins et un seul mauvais, je prendrais certainement le mauvais! » pensa-t-elle. Elle entendit le cliquetis du téléphone derrière le guichet.

Sortant de la gare, elle ferma doucement la porte derrière elle afin qu'on ne l'entendît pas, retransversa les voies et se dirigea vers la route du lac. Elle se souvint que le prochain village, Stead, n'était qu'à sept milles et décida de s'y rendre; il y avait un bon hôtel; elle y prendrait une chambre en attendant le train suivant pour Montréal. Elle rencontrerait sûrement quelqu'un sur la route qui lui offrirait de la transporter. Mais la route était, ce matin-là, particulièrement déserte. Un lourd chargement de foin la dépassa, suivi d'un camion d'où la regardèrent deux veaux effarouchés; puis passa un boghei sur le siège duquel se serrait un ménage corpulent et enfin un homme dans un cabriolet entraînant un trotteur pour les courses d'automne. La vitesse à laquelle marchait ce véhicule coupa presque le souffle à Mary; c'était un véritable danger sur une grande route.

Les mouettes du lac planaient au-dessus des champs et revenaient au lac. Celui-ci était d'un gris vert et soulevé par un vent violent qui commençait à souffler. Il poussait les nuages en larges bandes lumineuses voguant sur le bleu du ciel jusqu'à ce que l'une d'elles recouvrît le soleil qui la teintât d'un pourpre menaçant. Mary n'avait guère franchi plus d'un mille quand une averse se mit à tomber de biais, comme si elle la visait particulièrement. Les branches serrées des mélèzes sous lesquels elle s'abrita ne suffirent pas à la protéger. Elle regarda avec désolation la route qui

s'étendait devant elle; elle était déjà épuisée de fatigue. Des ampoules se formaient sur ses paumes. Son chignon se desserrait et une épingle à cheveux glissa sous son col dans son dos. Une odeur de terre mouillée venait des bois et se mêlait à l'odeur du lac.

L'averse passa. Mary repartit. Elle avait pris une paire de gants dans sa valise, et la poignée ne la blessait plus. Mais à mesure qu'elle avançait, son fardeau lui paraissait de plus en plus lourd. Sa longue jupe, mouillée par l'averse, collait à ses genoux. Le soleil avait réapparu; les mouettes volaient dans le vent ou se laissaient tomber pour se poser audacieusement sur les vagues vertes et grondantes. Elle n'était sûrement plus très loin de Stead. Elle s'arrêta dans une ferme au bord de la route pour demander à quelle distance se trouvait encore le village. Un mille environ, lui dit-on, et la femme du fermier lui offrit d'entrer et de boire une tasse de thé. Un plateau de buns sortait justement du four. La cuisine était chaude et sentait bon la pâtisserie. Mary fut heureuse de s'asseoir devant la table, de boire une tasse de thé, de manger un bun si chaud encore que le beurre fondait dessus. Elle s'aperçut qu'elle tombait d'inanition car elle n'avait rien mangé depuis son pique-nique avec les enfants. La femme du fermier parut prendre plaisir à sa compagnie. Sa propre mère était venue d'Angleterre, d'un petit village dont elle dit le nom à Mary, ainsi que celui de sa mère.

Mary pensait repartir reposée et réconfortée pour achever sa route mais la nourriture et le thé l'avaient alourdie : elle était sans force et trébu-

chait en marchant, la tête vide, préoccupée seulement d'avancer. Elle s'arrêta machinalement pour laisser passer un camion sans songer à faire signe au conducteur. Le camion continua bruyamment sa route, les crinières blondes de ses chevaux de ferme flottant dans le vent. Le conducteur était un vieillard tout courbé sur son siège. « Vieille brute, pensa Mary, il aurait pu voir que j'étais prête à tomber. » Des larmes s'échappèrent de ses yeux et roulèrent sur ses joues. Elle ne pensa même pas à les essuyer. Son cerveau était vide de nouveau. Elle ne vit le cabriolet tout neuf, le cheval bien étrillé qui venaient dans sa direction, sur le côté de la route, que lorsqu'ils furent tout près d'elle. Elle s'essuya le visage avec son mouchoir et se prépara à faire appel au conducteur. Mais c'était inutile. Le cheval s'arrêta à côté d'elle. Elle leva les yeux et découvrit le visage rond de Muriel Craig dont le regard hardi était fixé sur elle.

« Comment, Miss Wakefield, est-ce bien vous qui errez sur la route si loin de chez vous? »

Mary sourit froidement. « Je vais à Stead, dit-elle.

— Vous allez me permettre de vous prendre en voiture, je vais justement au-delà de Stead. »

Mary aurait accepté d'être transportée par le diable lui-même. Elle souleva sa valise pour la mettre dans le cabriolet et monta à son tour. « Merci », murmura-t-elle.

Un instant plus tard, le cabriolet roulait rapidement sur la route au pas cadencé du cheval. Mary s'abandonna contre le dossier confortable du siège avec un soupir de soulagement.

« Je suis contente, dit Muriel Craig en maniant

les rênes avec élégance, de vous voir avec de bonnes grosses chaussures. Vous ne pouviez qu'y venir dans ce pays.

— Je les ai apportées d'Angleterre.

— Vraiment? En effet, je le vois en les regardant de près. Les chaussures anglaises sont les meilleures. » Elle sourit à Mary avec gentillesse comme elle ne l'avait jamais fait jusqu'à ce jour.

« Vous me laisserez en arrivant à Stead, dit Mary. J'irai facilement jusqu'à la gare.

— Quel train prenez-vous?

— Le premier partant pour Montréal.

— Alors, vous quittez Jalna?

— Oui.

— Pour des vacances seulement?

— Non. Pour toujours. Je retourne en Angleterre. »

Muriel Craig ramena l'allure du cheval au pas de promenade et demeura silencieuse. Mary jeta un regard de côté sur son profil retroussé, ombragé par le béret marin légèrement incliné. Muriel Craig se décida à parler. « Je parie que vous vous êtes disputée avec quelqu'un à Jalna. Je soupçonne que c'est avec Mrs. Whiteoak. J'ai entendu dire qu'elle est très difficile à vivre. »

Mary accepta aussitôt cette interprétation de son départ.

« Oh! oui, elle est très difficile à vivre.

— Je crois qu'elle était si exigeante à l'égard des autres gouvernantes qu'elles n'ont pu le supporter.

— Je le crois aussi.

— Avez-vous une autre situation en vue?

— Pas précisément. Je crois qu'il vaut mieux

que vous me laissiez là; je ne veux pas vous écarter de votre route.

— Ecoutez-moi donc un peu. J'ai quelque chose à vous offrir et j'espère que cela vous intéressera. »

Mary commençait à comprendre pourquoi la plupart des gens s'attachaient à Muriel Craig. Maintenant qu'elle avait renoncé à ses allures protectrices, elle se révélait franche, agréable et pourvue d'un solide bon sens.

« Voilà ce que j'ai à vous proposer. J'ai une amie à New York. Elle est à son aise et même riche. Elle a trois petits enfants et serait enchantée d'avoir quelqu'un comme vous pour les instruire; il lui faut une personne de confiance. Quel que soit le moment où vous voudrez repartir pour l'Angleterre, vous vous trouverez déjà au port d'embarquement. Vous gagnerez un salaire double de celui que vous auriez à Montréal. Ne soyez pas assez sotte, ma chère amie, pour refuser. Vous ne le pouvez pas. C'est une occasion envoyée par le Ciel. Vous allez venir chez moi pendant que j'écirai à mon amie. » Elle posa sa main sur celle de Mary et la serra avec une chaleur réconfortante. « Cette amie a été si bonne pour moi que je meurs d'envie de lui rendre service. Quant à vous, vous l'aimerez ainsi que ses amours d'enfants. »

Mary était si épuisée par le manque de sommeil et sa longue marche en portant sa valise, que le geste d'une main amicale tendue vers elle était irrésistible. Elle éprouva un vif remords d'avoir mal jugé Miss Craig et répondit, les lèvres tremblantes :

« Cela me paraît une parfaite situation pour

moi et c'est si bon de votre part de m'offrir d'aller chez vous, mais je crois que je pourrais m'installer à l'hôtel.

— A l'hôtel! Quelle idée! Comme si je pouvais l'accepter! Non, vous allez venir tout droit à la maison. Il n'y a dans cette grande demeure que mon père et moi, et une pauvre petite fille comme vous parle d'aller à l'hôtel! »

Elle donna un bon coup de fouet au flanc du cheval, fit claquer sa langue pour l'avertir et ils repartirent tous trois sur la route à une allure presque inquiétante, comme si Muriel redoutait que Mary ne changeât d'avis.

Mary fut étonnée de trouver Mr. Craig se promenant sur la pelouse au bras de son infirmière. C'était le malade le plus robuste qu'on pût imaginer et le hâle de l'été ajoutait encore à son apparence d'homme bien portant. Il accueillit Mary très aimablement :

« Vous êtes la bienvenue, Miss Wakefield. Soyez ici comme chez vous... Je ne comprends pas très bien pourquoi vous êtes là? Avez-vous quitté les Whiteoak? »

Sa fille répondit pour Mary. « Père, Miss Wakefield repart pour l'Angleterre. »

L'attaque dont il souffrait avait alourdi son intelligence; son infirmière ne cessait de le regarder d'un air moqueur et encourageant à la fois.

« Très bien, dit-il. Quoi qu'il en soit, vous semblez très fatiguée. Vous devriez aller vous coucher. Demandez à mon infirmière de vous faire un lait de poule; c'est son triomphe. »

Dès que possible, Muriel Craig conduisit Mary au premier étage et l'installa dans une grande

chambre. Elle avait monté elle-même la valise, la soulevant comme une plume. Elle s'attarda un instant pour donner à Mary des renseignements complémentaires et rassurants sur la maison de son amie, sur ses enfants et sur son bon cœur.

« Maintenant, finit-elle par dire, vous allez prendre un bon repos pendant que je vais écrire ma lettre. Comme je suis contente de vous avoir rencontrée! Pauvre petite créature! Vous étiez l'image même de la détresse, vous traînant sur la route avec cette lourde valise! »

D'un geste spontané, elle vint entourer Mary de ses bras et l'embrassa.

« Pauvre petite créature, en effet, pensa Mary. Je suis plus grande qu'elle, mais quelle vitalité! On dirait un rouleau à vapeur. »

Mary n'aspirait qu'à se jeter sur le lit et à se plonger dans l'oubli. Mais quel lit! Il était recouvert d'une lourde courtepointe blanche, les oreillers énormes étaient protégés par des enveloppes raides et amidonnées avec des volants tuyautés. Mary en retira une avec précaution et demeura un instant sans savoir ce qu'elle devait en faire. Comment pourrait-elle jamais redonner à ce lit l'aspect qu'il avait maintenant? Et ce lait de poule qu'avait conseillé Mr. Craig? Son estomac touchait à sa colonne vertébrale. Dans un éclair de folie, elle se vit mangeant l'enveloppe de l'oreiller! Elle tremblait de fatigue et de faim. Remettant l'enveloppe en place, elle prit le couvre-pied de satin plié sur le lit et l'étendit par terre. Elle ouvrit ensuite une fenêtre car la pièce manquait d'air, et se jeta par terre, enfouie dans le couvre-pied. Elle comptait s'endormir aussitôt mais un frisson doulou-

reux secoua tous ses nerfs. Elle demeura les yeux grands ouverts; un avenir aussi sombre que la nuit s'ouvrait devant elle comme un désert. Seule. Seule. Elle ne pouvait dormir. Elle était trop fatiguée. Elle ne pourrait plus jamais dormir. Le couvre-pied de satin sentait le camphre et la suffoquait. Elle se jeta de côté, resta étendue sur le tapis. D'immenses médaillons verdâtres sur un fond mauve se pressaient autour d'elle comme des monstres hideux et affamés, rampant dans sa direction. Elle appuya ses mains sur ses yeux pour les tenir fermés. Elle était mieux ainsi. Un souffle d'air frais faisait onduler les rideaux et parvint jusqu'à elle, lui apportant l'odeur de terre humide de l'automne.

Elle resta couchée, immobile, et brusquement sombra dans un profond sommeil sans rêve.

CHAPITRE XVIII

RECHERCHES

LA voix de Renny leur parvint de l'étage supérieur, claire et perçante comme s'il soufflait de toutes ses forces dans une flûte.

« Quelle chanson idiote!

— J'ai entendu Hodge la chanter.

— Je me suis souvent demandé, dit Sir Edwin, d'un ton rêveur, pourquoi la répétition de mots dépourvus de sens est si fascinante.

— C'est exact, reconnut Ernest, et dans les chansons de l'époque shakespearienne, c'était exactement la même chose : *Hey, nonney, nonney.* »

Ces remarques légères ressemblaient à de petites vagues se brisant sur deux rocs menaçants. Adeline et Philip ne se perdaient pas de vue mais ne disaient rien.

Nicolas s'approcha de Philip et mit un bras autour de ses épaules :

« Allons, mon vieux, prends cette affaire avec un peu de bon sens. Tu t'en réjouiras plus tard. J'en suis certain.

— Je suppose que tu me conseilles par là de

m'asseoir et de me tourner les pouces pendant que la victime de ce complot, la femme que j'aime...

— Il n'y a pas eu de complot.

— Il y a eu un complot et maman le sait bien. »

Adeline demanda :

« Cela faisait-il partie d'un complot quand tu suivais cette fille dans le verger pour lui faire la cour, sachant qu'elle allait en épouser un autre? »

— Cela n'a rien à voir avec *votre* complot.

— Tous les voisins en parlent.

— Que m'importent les voisins. La seule chose qui compte pour moi c'est de retrouver Mary.

— Philip, tu ne t'es préoccupé de Mary que lorsque tu as appris son prochain mariage avec Clive.

— Elle était là, dans la maison, à mes côtés. Je l'aimais.

— Je t'en supplie, Philip, réfléchis froidement », demanda Augusta.

Il quitta le salon, lançant derrière lui : « Tout ce que vous direz est peine perdue, je vous en avertis. »

Un bruit de roues leur parvint de l'extérieur. Ernest, qui se trouvait près de la fenêtre, s'écria :

« C'est le jeune Busby! Pas l'air très content! »

Philip se dirigea vers le porche. Clive Busby descendit de son boghei, attacha son cheval à l'anneau passé dans le nez de la tête de cheval en fer, près du perron; son visage était dur et d'une pâleur mortelle. Toute la famille avait suivi Philip dans le hall à l'exception de Sir Edwin qui regardait dehors à travers les rideaux, tout en tirailant nerveusement ses favoris.

Clive monta le perron comme un messager de fâcheuses nouvelles.

« Bonjour, dit-il en s'efforçant de contrôler sa voix. Puis-je voir Miss Wakefield?

— Elle n'est pas là, répondit Adeline, soutenant le regard du jeune homme. Nous avons eu ensemble une conversation qui lui a déplu, et elle est partie. Je pense que vous devriez la suivre, Clive; cette jeune fille est impulsive et un peu extravagante mais il ne lui arrivera aucun mal.

— Elle n'est pas là! répéta-t-il stupéfait. Où est-elle?

— Personne ne le sait. Nous venons de découvrir son départ.

— Par Dieu, s'écria-t-il avec violence, elle a peut-être accompli un geste irréparable!

— Il y a peu de chance. Elle a emporté sa valise. »

Le bruit d'une autre voiture se fit entendre et le docteur Ramsay ayant achevé son accouchement apparut, poussant l'allure de sa vieille jument. Il salua tout le monde sans manifester aucune surprise.

« Journée de giboulées! dit-il. Nous avons attrapé une belle averse.

— Avez-vous, par hasard, rencontré Miss Wakefield? demanda Philip.

— Miss Wakefield! Justement. Nous avons eu une petite conversation rapide ce matin. Elle allait prendre le train pour Montréal, comme vous devez le savoir.

— Montréal! répéta Philip. Elle a pris le train pour Montréal! Vous a-t-elle dit où elle descendrait?

— Non. Elle ne s'est pas montrée très communicative, mais avait certainement fait tous ses plans. »

Clive Busby se tourna vers Philip : « Puis-je vous voir seul? demanda-t-il.

— Oui. Venez... »

Adeline s'écria : « Je vous suis.

— Merci bien! dit Philip. Nous préférons être seuls. »

Il s'engagea le premier sous le tunnel de pins et de mélèzes qui conduisait de la grille du parc à la maison. Là, dans la lumière verte qui éclairait leurs visages, Philip très rouge, Clive Busby d'un blanc gris sous son hâle, ils se mesurèrent du regard, comme avant un duel. Philip dit alors :

« Il faut rompre vos fiançailles, Busby. Mary m'aime. Elle s'est trompée. Je le regrette pour vous.

— Je ne renoncerai à elle que lorsqu'elle me le demandera, de sa propre bouche. Elle s'est montrée parfaitement heureuse au cours de nos fiançailles; nous avons tout préparé ensemble. C'est vous qui vous trompez.

— Dites-moi alors la raison de votre visite?

— Des commérages que j'ai entendus.

— De Noah Binns!

— Dieu, pensez-vous que j'écouterais cet individu!

— De Lily Pink?

— Non, de Mrs. Pink. Elle est venue ce matin à Vaughanlands. »

Philip poussa une exclamation de colère, puis son front se dérida :

Autant régler tout cela entre nous dès main-

tenant. Je suppose que Mrs. Pink a dit qu'on m'avait vu embrasser Mary dans le verger.

— Oui.

— C'est vrai.

— Vous ne me ferez pas croire que Mary ne m'aime pas. Quand je la retrouverai, elle m'expliquera tout. »

Philip brisa une branche d'arbre et la contempla d'un regard fixe.

« Je me demande si elle vous dira ce qu'elle a raconté à ma mère.

— Quoi donc?

— Elle a dit à ma mère qu'elle était ma maîtresse. »

Les lèvres de Clive qui avaient gardé leur couleur devinrent grises comme son visage.

« Vous mentez! cria-t-il.

— Non. C'est bien ce qu'elle a dit à ma mère. Mais ce n'est pas vrai. Il ne s'est jamais rien passé de plus entre Mary et moi que ce qu'a raconté Mrs. Pink. Je le jure, Clive.

— Je ne vous demande pas de me jurer quoi que ce soit, dit Clive d'un ton pitoyable. Je suis malade rien qu'à la pensée que nous pouvons parler d'elle de cette façon. Mary, de toutes les jeunes filles!... Elle mourrait de honte si elle le savait.

— Le fait demeure, reprit Philip, qu'elle a dit ça à ma mère hier soir. Vous ne pouvez pas en être plus abasourdi que moi-même.

— Je ne crois pas qu'elle ait dit une semblable chose. Votre mère l'a imaginé.

— Ma mère n'a pas l'habitude d'imaginer des choses de cette nature.

— Vous vous êtes mal conduit à mon égard. Vous saviez que Mary et moi étions fiancés.

— Je ne l'ai su qu'hier, en rentrant à la maison.

— Et vous êtes allé droit à elle pour essayer de me l'enlever.

— Oui, parce que j'ai l'intention de l'épouser.

— Mary ne me délaissera jamais; elle a trop le sens de l'honneur.

— Epouseriez-vous une fille qui aime un autre homme?

— Je ne veux pas discuter là-dessus! interrompit Clive. Je vais la chercher et elle me dira la vérité.

— C'est tout ce que je demande. Je vous accompagne. »

Ils revinrent côte à côte vers la maison et débouchèrent dans l'allée sur le terre-plein sablé devant la maison. Clive détacha son cheval et sauta dans le boghei. Son regard rencontra celui de Philip avec une expression qui était un mélange de souffrance et de haine.

« Je vais à Montréal par le prochain train, dit-il.

— Moi aussi. Mais il n'y en a pas avant demain matin.

— Ce sera long d'attendre! »

Sans un mot de plus, Clive s'éloigna et rejoignit la route, pensant : « Je ne franchirai plus jamais cette grille. » Au lieu de se diriger vers Vaughanlands, il se rendit d'abord à la gare. Mieux valait s'assurer que Mary avait réellement pris le train.

Le chef de gare vint sans se presser au guichet et Clive se contraignit à lui demander tranquillement :

« Pourriez-vous me dire si Miss Wakefield a pris le train pour Montréal ce matin?

— Miss Wakefield? La jeune dame de Jalna?

— Oui. »

Le chef de gare sourit avec ironie. « Elle a manqué le train. C'est assez drôle que dans un pays comme celui-ci les gens puissent manquer le train. Alors qu'ils n'ont rien d'autre à faire qu'à le prendre. Mais elle l'a tout de même manqué!

— Avez-vous remarqué quel chemin elle a pris ensuite?

— Elle s'est assise un instant puis elle est repartie très doucement et a pris la route de Stead. Je suppose qu'elle a décidé d'y passer la nuit à l'hôtel et de prendre le train du matin pour la ville où elle changera pour Montréal. Car la ligne de Stead est une ligne d'intérêt local. Elle peut aussi prendre le train de ce soir pour la ville et y passer la nuit. Quoi qu'elle décide de faire, elle est obligée de changer de train.

— Oh! je ne savais pas. Je vous remercie. »

Elle avait manqué le train. S'il allait tout droit à Stead, il pourrait peut-être la trouver à l'hôtel. Il remonta en voiture et s'engagea sur la route qui suivait le lac. Son visage était moins pâle mais il avait l'impression qu'une main de fer lui enserrait la tête. Il fallait pourtant à tout prix qu'il se hâtât et il fit galoper son cheval sur tout le trajet. Il n'aurait pas de repos avant d'avoir retrouvé Mary, avant de lui avoir arraché l'explication de sa conduite insensée.

Il la demanda à l'hôtel de Stead; il s'enquit de son séjour possible dans un tout petit hôtel très modeste. Il alla ensuite jusqu'à la gare. On ne l'avait

vue nulle part. Il en conclut qu'elle avait à Stead une amie chez qui elle était descendue. Il n'y avait rien à faire qu'à attendre le train du soir.

Il revint à Vaughanlands et mena le cheval à l'écurie. L'étau qui enserrait sa tête était devenu une douleur insupportable. Il s'étendit sur un sofa et l'aimable Mrs. Vaughan lui fit du thé et frictionna son front avec du camphre. Elle essaya de le faire parler, mais quand elle vit la souffrance qui brillait dans ses yeux dès qu'elle abordait le sujet douloureux, elle resta silencieuse, mettant toute sa sympathie dans le geste qui caressait le front. « Si elle savait tout, songeait-il, que penserait-elle ? » Son cœur se tordait de souffrance au souvenir de ce que Philip lui avait dit.

Cependant la journée s'acheva et il repartit pour la gare de Stead. Mary ne s'y trouvait pas. Il avait averti les Vaughans qu'il passerait peut-être la nuit hors de chez eux et se réjouit de pouvoir rester seul. Il avala plusieurs verres au bar de l'hôtel puis alla se coucher. Il dormit mieux qu'il ne s'y attendait, d'un sommeil profond presque sans rêve.

Le lendemain matin, sous un déluge de pluie, il alla à pied jusqu'à la gare. Mary ne se trouvait pas parmi les voyageurs mal éveillés qui attendaient le train. Elle ne se montra pas davantage au moment où il s'ébranla. Clive revint à l'hôtel et se força à déjeuner, essayant de penser à ce qu'il pourrait bien faire. Il ne pouvait sonner à la porte de toutes les maisons de Stead pour s'y enquérir de sa présence. Cependant elle ne pouvait être qu'à Stead. Quand la pluie eut cessé, il marcha inlassablement dans les rues du village, regardant les fenêtres des maisons dans l'espoir d'y découvrir son visage.

Il se décida enfin à repartir pour Vaughanlands; peut-être y avait-on reçu des nouvelles de Mary? Mais Robert Vaughan ne put qu'annoncer le départ de Philip Whiteoak pour Montréal.

Clive sourit amèrement en pensant à cette vaine poursuite. Il sortit et erra dans les bois sombres où Mary et lui s'étaient promenés la main dans la main, préparant l'avenir, cet avenir qui lui semblait maintenant aussi sombre que ces arbres dégouttant d'eau et se dépouillant de toute leur gloire estivale.

Tard dans l'après-midi, il revint à nouveau à Stead et à la gare; il passa une seconde nuit à l'hôtel et renouvela ses vaines recherches du matin précédent. La peur commençait à s'emparer de lui. Mary s'était peut-être noyée! Elle avait perdu la tête et s'était jetée dans le lac. En revenant chez les Vaughan, il regardait avec appréhension les vagues vertes qui retombaient. Pour lui, homme de l'Ouest, le lac était un océan. Apercevant des mouettes rassemblées sur un point au milieu de l'eau, le cœur de Clive se glaça de terreur. Puis il s'aperçut qu'il s'agissait d'une branche d'arbre. Il s'arrêta dans plusieurs maisons, demandant si l'on avait vu Mary.

La femme qui lui avait offert du thé et un bun se trouva parmi les personnes interrogées. Elle regarda Clive avec curiosité et insista sur l'état de fatigue de Mary et sur le fait qu'elle-même s'était tourmentée au sujet de la jeune fille.

Le cheval n'eut pas besoin d'encouragement pour se hâter vers l'écurie.

Mrs. Vaughan attendait Clive, une lettre à la main.

« Le domestique de Miss Craig a apporté ceci,

Clive », dit-elle, désireuse de l'aider de sa sympathie, souhaitant pouvoir l'entourer de ses bras et le consoler comme s'il était son propre fils.

Clive déchira l'enveloppe et lut :

« Cher Mr. Busby.

« Mary Wakefield est chez moi. Je crois que ce serait une bonne chose que vous veniez la voir. Elle ne sait pas que je vous écris, mais je suis certaine qu'elle vous est encore très attachée. Si vous venez, que ce soit aujourd'hui et demandez-moi.

« Bien à vous.

« Muriel CRAIG. »

CHAPITRE XIX

CHEZ LES CRAIG

MARY entendit à deux reprises un coup léger mais ferme contre sa porte avant de pouvoir s'arracher à ce puits de sommeil dans lequel elle était tombée. Elle eut besoin d'un peu de temps pour reconnaître la chambre où elle se trouvait. Pourquoi était-elle couchée par terre? S'était-elle évanouie? Était-elle tombée? Un coup retentit encore une fois et une voix cria :

« Mary Wakefield! Mary! Puis-je entrer? »

Mary se leva en chancelant; tous ses muscles étaient douloureux.

« Un instant », répondit-elle. Elle jeta le couvre-pied sur le lit et ouvrit la porte. Ses yeux troublés par la fatigue et un sommeil lourd distinguaient mal la silhouette si nette, si alerte qui se tenait sur le seuil.

« Quel courant d'air! s'écria Muriel Craig. C'est étonnant qu'il ne vous ait pas fait tomber du lit! Mais... vous ne vous êtes pas couchée par terre, je suppose. Dieu du Ciel! Je parie que vous vous êtes couchée par terre et que vous vous êtes endormie!

— Je me suis installée dans ce grand fauteuil, enveloppée du couvre-pied, dit Mary, et j'ai dormi comme une souche.

— Vraiment? » Il y avait une nuance de reproche dans ce mot. « Vous semblez absolument épuisée et frissonnante. Donnez-moi votre main. Elle est glacée. Vous devez aussi être morte de faim. J'ai retardé le lunch autant que je l'ai pu pour vous permettre de prendre un peu de repos, mais mon père le réclame à grands cris. Entre ses réclamations et celles de l'infirmière, je deviens folle. »

Elle s'était assise pour attendre Mary qui aurait donné bien des choses pour mettre de l'ordre dans sa toilette dans la solitude. Ses mains tremblaient en ouvrant sa valise d'où elle sortit sa brosse et son peigne.

« Quels beaux cheveux vous avez! dit Muriel tandis que les mèches soyeuses de Mary volaient sous sa brosse. Ils sont si fins! Presque aussi fins que les miens. C'est une vraie catastrophe d'avoir des cheveux comme les miens! C'est du reste la même chose pour mon cou-de-pied; il est si haut que j'ai toutes les peines du monde à trouver des chaussures qui m'aillent. Je crois qu'il faudra me décider à les faire faire sur mesure.

— Quel ennui! dit Mary.

— Evidemment, tout le monde admire mes chevilles mais pas moi. »

Elle avança un pied parfaitement chaussé et l'examina avec la plus grande attention. « Un autre ennui, pour moi, c'est ma taille fine. L'avez-vous remarquée? Je ne peux jamais avoir une ceinture de jupe bien faite. Les couturières sont si sottes... J'ignorais le retour de Mrs. Whiteoak à Jalna jus-

qu'au moment où je vous ai rencontrée. Était-elle contente de son voyage?

— Je le crois.

— J'aime votre façon très simple de vous coiffer; cela vous va très bien... Je suppose que son fils est revenu avec elle.

— Oui.

— Voulez-vous venir dans la salle de bain pour vous laver les mains? »

Elle lui montra le chemin et l'attendit dans le corridor. Mary revint un peu délassée après avoir baigné son visage dans l'eau chaude. Les deux jeunes filles descendirent ensemble l'escalier. Mr. Craig était déjà installé à table avec son infirmière et s'excusa de ne pas se lever.

« Il faut excuser mes mauvaises manières, dit-il.

— Oh! Mr. Craig, protesta l'infirmière, vos manières sont excellentes.

— Nurse dit que mes manières sont excellentes, fit-il remarquer à Mary. Il y a des gens faciles à satisfaire. »

Tout au long du repas, il ne cessa de parler de sa maladie et des soins merveilleux qu'il avait reçus. Il hésita pour savoir de quelle main il devait tenir sa fourchette et de quelle main son couteau jusqu'au moment où l'infirmière le mit sur la voie avec son expression d'encouragement un peu étrange. Ses petits yeux ronds brillaient à chaque plaisanterie puérile de son malade tandis que le regard pâle de Muriel s'efforçait au contraire de l'ignorer.

Mary avait plus que jamais une sensation d'irréalité. Son cerveau était comme paralysé et elle était reconnaissante à Mr. Craig de ses petites plaisan-

teries qu'elle pouvait comprendre et qui la faisaient sourire. Il ne put faire assez d'éloges du docteur Ramsay et de ses soins.

« C'est un homme distingué, dit-il de sa voix lente et un peu enrouée. Un homme de valeur. Il a un gendre remarquable également, Mr. Philip Whiteoak. Le connaissez-vous?

— Miss Wakefield a été la gouvernante des enfants de Mr. Whiteoak, père, dit sa fille avec impatience. Vous le savez certainement.

— Je l'ai oublié, murmura-t-il.

— Le vilain garçon qui oublie! minaуда l'infirmière en lui caressant la main.

— Je peux vous nommer quelqu'un qui l'admire, reprit Mr. Craig. C'est ma fille, cette jeune personne que voilà. Mais elle ne l'aura pas. Il ne prendra pas une autre femme. Le docteur Ramsay me l'a dit. Il est fidèle au souvenir de sa première femme. »

Le visage de Muriel rougit de colère mais elle garda le silence.

« Et c'est très bien ainsi, n'est-ce pas, Miss Wakefield? Je suis sûr que vous n'approuvez pas les seconds mariages. Moi non plus. J'avais une compagne parfaite. Mais... elle n'était pas compatissante. Je n'aurais jamais supporté cette maladie sans une présence compatissante.

— Vous allez mieux, il me semble, dit Mary.

— Mieux! Je fais des progrès comme le feu dans une maison. »

Il fit un grand geste et renversa son verre de lait. L'infirmière se hâta de l'éponger avec sa serviette.

« Vilain garçon! » répéta-t-elle en riant.

Il s'empara du cordon de son tablier. « Attaché

par le cordon de son tablier, voilà mon sort », déclara-t-il sur un ton théâtral, en contemplant le plafond.

Le premier gâteau à la citrouille de la saison était sur la table ainsi qu'un grand compotier de raisins noirs. Muriel Craig était trop en colère pour y toucher. Dès qu'elle put s'échapper avec Mary, elle conduisit cette dernière sous la véranda où elles s'assirent côte à côte dans le hamac.

« Mon père parle comme un vieux fou, dit Muriel avec véhémence. Il essaie toujours d'être drôle sans y réussir le moins du moins sauf aux yeux de cette imbécile d'infirmière. Ne vous déplaît-elle pas? »

Mary put répondre sans mentir qu'elle ne voyait pas grand-chose qui pût plaire dans cette femme.

« C'est si agréable de vous avoir là, dit Muriel l'entourant de son bras et balançant doucement le hamac. J'ai très peu d'amies véritables. »

Au bout d'un silence au cours duquel Mary chercha vainement à dire quelque chose qui en valût la peine, Muriel remarqua :

« Vous avez une si jolie peau que cela semble dommage de la poudrer. Ma mère me disait toujours : « Muriel, tu as un teint parfait; ne mets jamais de poudre sur ton visage. » Et je ne l'ai jamais fait. Me trouveriez-vous mieux avec de la poudre? »

— Je vous admire telle que vous êtes.

— C'est agréable d'être admirée.

— Je crois que tout le monde vous trouve charmante.

— Pensez-vous que ce soit le cas pour Philip Whiteoak? » Ses grands yeux clairs plongèrent dans ceux de Mary. Cette dernière se mit à rire.

« Il y a peu de chance qu'il me le confie.

— Il aurait pu le faire. Ne vous a-t-il jamais fait de confidences?

— J'étais à Jalna pour m'occuper de ses enfants et non pour être sa confidente.

— Mais il vous plaisait, n'est-ce pas?

— Certainement. Il est très aimable.

— Très aimable! Seigneur! » Son bras serra Mary avec plus de force. « Je crois que vous pourriez vous confier à moi, me dire vos ennuis et la raison de votre brusque départ de Jalna.

— Mrs. Whiteoak et moi nous sommes disputées.

— Dieu du Ciel! Je parie que c'est elle qui a eu le dessus. J'aurais peur d'elle! Je vous en prie, racontez-moi. »

Mary rougit légèrement.

« C'est vraiment impossible.

— Etiez-vous toutes les deux seules?

— Oui.

— Il n'en savait rien?

— Non. »

Muriel sortit un pied du hamac et s'assit, s'absorbant silencieusement dans la contemplation de sa cheville. Elle finit par dire d'un ton pensif :

« Je connais quelqu'un qui est terriblement épris de vous. Mais tout le monde le sait! »

Mary lui jeta un regard interrogateur.

« Il s'agit de Clive Busby. Quelqu'un — j'ai oublié qui — m'a dit que vous étiez fiancés; vous n'auriez pas quitté Jalna comme vous l'avez fait si c'était vrai. Mais ce dont je suis sûre, c'est que, si vous le voulez, vous pouvez devenir sa femme. Je l'ai rencontré un jour à une garden-party offerte

par quelques officiers du Régiment des Fusiliers de la Reine, et quand je lui ai dit à quel point je vous admirais, ses yeux ont positivement lancé des flammes. Il est terriblement épris de vous. Ne me dites pas qu'il ne vous a pas offert de l'épouser.

— Je ne vous dirai rien, dit Mary froidement, car je ne suis pas du tout une personne communicative. J'espère que vous ne m'en voudrez pas.

— Mais bien sûr que si ! Nous allons nous balancer dans ce hamac en nous faisant des confidences. J'ai écrit à mon amie de New York et fait partir ma lettre.

— Merci beaucoup. Vous êtes très bonne. »

Mary mit sa main devant ses yeux; la tête de Muriel, démesurément grosse, flottait devant elle « Je suis un peu honteuse mais... je crois que je ferais bien d'aller m'étendre à nouveau. J'ai des éblouissements. C'est stupide de ma part. »

Muriel sauta hors du hamac. « C'est du repos qu'il vous faut, et du repos vous en prendrez. Et au lit ! »

Avec sa débordante énergie, elle porta presque Mary dans l'escalier et lui prépara son lit pendant qu'elle changeait sa robe pour un peignoir; Muriel parlait sans arrêt mais uniquement de ses difficultés avec son père et l'infirmière. Elle couvrit Mary avec le couvre-pied, lui administra une tape affectueuse sur l'épaule et lui dit de dormir jusqu'à ce qu'elle soit complètement reposée.

« Je me demande si ce jour viendra jamais », pensa Mary. Elle goûta le confort et la solitude de son lit avec autant de joie qu'un poisson que l'on rejette à l'eau. Elle tira le couvre-pied au-dessus de sa tête et le sommeil la submergea. Mais ce ne

fut point un sommeil réparateur car partout où ses rêves l'entraînaient, Adeline Whiteoak apparaissait pour la chasser.

Elle s'éveilla heureusement avant qu'on l'appelât, aussi put-elle s'habiller en toute tranquillité. Elle vit dans la glace qu'elle était moins pâle et que les cernes bleus de ses yeux avaient presque disparu. Elle retrouva un peu de courage.

Après le souper, Mr. Craig proposa une partie d'écarté. Il n'avait pas joué aux cartes depuis sa maladie et la présence de Miss Wakefield lui faisait du bien. Une table à jeu fut dressée dans le salon glacial; ils s'y assirent tous les quatre, Mr. Craig et sa garde jouant ensemble. La lumière qui tombait de la suspension à gaz accrochée au plafond jetait des ombres dures sur leurs visages. Muriel semblait très mécontente tandis que son père était très satisfait de lui-même et de son infirmière qui l'accablait de clins d'œil et de sollicitude. Il avait des difficultés à se souvenir de l'atout ou à décider de la carte à jouer. De temps en temps, l'infirmière se levait et se précipitait à son secours. Mary remarqua que lorsqu'elle se penchait sur l'épaule de son malade, elle effleurait presque sa tête avec sa joue. Muriel ne remarqua rien, contemplant ses cartes avec une moue d'écolière boudeuse. Mary eut une rapide vision des Whiteoak, jouant aux cartes ou au tric-trac, de leurs visages animés et rieurs, de la joie bruyante d'Adeline quand elle avait gagné et que Boney célébrait sa victoire par des cris perçants.

M. Craig ne se déclara satisfait qu'après trois parties. S'appuyant alors lourdement au bras de son infirmière, il s'éloigna en traînant la jambe,

après avoir aimablement souhaité une bonne nuit à Mary et l'avoir remerciée de s'accommoder de la sottise d'un vieillard. Muriel et son père échangèrent un léger signe de tête accompagné de vagues paroles. Mary se souvint, le cœur serré, de la chaude étreinte de son père lorsqu'ils se séparaient chaque soir pour la nuit, du parfum de son tabac, de la caresse de sa moustache contre sa joue. Elle se souvint aussi des baisers sonores des Whiteoak.

À la grande déception de Muriel, Mary manifesta le désir de remonter dans sa chambre pour écrire une lettre. Elle avait heureusement apporté avec elle son petit sous-main en cuir.

« Puis-je remonter écrire dans ma chambre où j'ai tout ce qu'il faut? dit-elle à Muriel.

— Oh! j'avais rêvé une autre soirée! s'écria Muriel. Je pensais que nous aurions bavardé jusqu'à minuit.

— Je suis désolée, mais il faut absolument que j'écrive cette lettre ce soir », fut tout ce que Mary trouva à dire.

Elle finit par réussir à s'échapper.

Quand elle se retrouva dans sa chambre, elle s'assit devant la table dont le dessus de marbre semblait de la glace sous son bras nu.

« Mon cher Clive », écrivit-elle. Mais elle resta ensuite longtemps les yeux perdus dans l'obscurité extérieure.

Elle fit un nouvel essai.

« Mon cher Clive,

« Ecrire cette lettre est pour moi un très grand chagrin. C'est pour vous dire que je ne peux vous

épouser, pour vous dire — je voudrais tant trouver les mots les moins cruels — que je ne vous aime pas assez pour cela. Je me reproche de ne pas l'avoir découvert plus tôt. Mon bien cher Clive, je ne suis pas digne de vous. Je n'oublierai jamais votre bonté et votre tendresse. Je ne vous demande pas de m'oublier, mais je vous supplie de me pardonner et d'essayer de penser à moi sans amertume.

« MARY. »

Elle relut sa lettre. Ce n'était pas absolument tout ce qu'elle aurait voulu dire à Clive, mais cela pouvait aller. Elle ne pourrait trouver d'autres mots. Elle mit l'adresse, ferma l'enveloppe et colla le timbre, se refusant à penser au visage de Clive quand il lirait cette lettre. Elle avait maintenant une autre lettre à écrire, une lettre à Philip. On ne pouvait lui refuser le droit de lui envoyer un message d'adieu..., une ligne seulement pour lui dire qu'elle l'aimait et n'aimerait jamais un autre homme. Là, dans cette chambre mal éclairée, tandis que la nuit sombre tombait derrière la fenêtre, elle pouvait libérer son âme, révéler sur le papier ce qui ne franchirait jamais ses lèvres. Elle prit une feuille et écrivit :

« Mon cher, mon seul amour. »

Mais sa main se refusa à continuer; une crampe aiguë la paralysait. Mary serra les dents et essaya de la forcer à écrire mais en vain. Elle serra son poignet dans sa main gauche, mais lorsqu'elle le reposa sur le papier, elle ne put que griffonner le nom de Philip. Il lui était impossible d'écrire.

Elle enfouit son visage dans ses mains et éclata

en sanglots désespérés qui la secouèrent avec violence sans qu'elle se souciât plus de rien, pas même d'être entendue. Mais nul ne l'entendit et, peu à peu, elle se calma. Elle se leva, se déshabilla, s'agenouilla auprès du lit très haut dans sa longue chemise de nuit blanche et fit sa prière. Elle n'y glissa aucune allusion à sa peine, n'adressa au Seigneur aucune supplication, mais les simples mots quotidiens l'apaisèrent.

Le lendemain matin, elle demanda à Muriel Craig où elle pourrait jeter une lettre à la poste. Elle tenait sa lettre à la main.

« Donnez-la-moi, dit Muriel. Le domestique va justement chercher le courrier, il l'emportera. Quelle matinée! Un vrai déluge. »

Elle lui arracha presque la lettre et sortit rapidement. Dans le corridor, elle lut l'adresse et resta un instant pensive. Puis elle monta doucement dans la chambre de Mary et la parcourut du regard. Elle vit le sous-main et l'ouvrit, mais il ne contenait que du papier à lettres et deux cartes postales d'Angleterre. Elle regarda dans l'immense corbeille à papier et découvrit quelques fragments déchirés. Elle les défroissa et les emporta dans sa chambre. La culpabilité se lisait sur toute sa personne, mais nul ne la vit. Elle rapprocha entre eux les morceaux de papier et lut ce que Mary avait écrit : « Mon cher, mon seul amour »... et son nom... « Philip ». Le papier et l'écriture portaient des traces de larmes.

Qu'est-ce que cela signifiait?

Mary avait-elle rompu toutes relations avec Clive pour se tourner vers Philip? Cela pouvait-il signifier autre chose? Mais Mary ne mettrait sûrement pas

la main sur Philip si elle, Muriel, pouvait l'empêcher!

Son visage était rouge d'excitation quand elle eut terminé son petit mot à Clive. Elle redescendit l'escalier pour le remettre à l'homme qui attendait, vêtu de son imperméable et ne manifestait pas un très grand enthousiasme pour sortir sous la pluie.

« Portez ceci chez Mr. Vaughan, lui dit-elle. C'est pour Mr. Busby. Quand vous rapporterez le courrier de la poste, vous me le remettrez directement. »

Pour la septième fois, Clive Busby suivait en voiture la route du lac, à la recherche de Mary. Cette route était devenue pour lui la route la plus odieuse du monde! Chacun de ses tournants, chaque arbre, chaque pierre, chaque bouquet de chardon lui étaient désormais aussi familiers que le creux de sa main; le cheval en connaissait le moindre caillou et la détestait; il manifestait son mécontentement en secouant la tête et en faisant rejaillir à grands coups de sabots l'eau des flaques jusque par-dessus le tablier de la voiture.

« Je vais enfin savoir la vérité, pensa Clive; je vais la savoir de sa propre bouche! » Son esprit fatigué avait atteint le point où il ne désirait plus qu'une chose : savoir où il en était, et arracher le filet qui l'enserrait. En arrivant chez les Craig, il attacha son cheval et se dirigea vers la porte. Une servante le laissa dans le hall où il retira son imperméable, le plia soigneusement sur une chaise et passa sa main sur ses cheveux. Mais le battement sourd de son cœur était fort loin de correspondre à cette attitude calme et indifférente. Il entendit des

voix dans une pièce voisine; la porte s'ouvrit et Muriel entra en souriant dans le hall.

« Mary est là, dit-elle, mais elle ne sait pas que c'est vous. »

Lorsque Clive fut entré dans la pièce, elle re ferma la porte derrière lui mais demeura à proximité.

Il se trouva seul, en face de Mary.

Chacun d'eux, à la vue de l'autre, éprouva un choc violent. Les yeux de Mary rougirent, ses traits se brouillèrent. Le visage de Clive vieillit de dix ans. Une véritable frayeur s'empara d'elle en se voyant seule avec lui et elle s'écria :

« N'avez-vous pas reçu ma lettre?

— *Votre* lettre? Non.

— C'est vrai que c'est impossible. Elle n'est partie que ce matin.

— Me demandiez-vous de venir, dans cette lettre?

— Non, je vous demandais, au contraire, de ne pas venir.

— Mary — il était resté jusque-là près de la porte et s'approcha d'elle —, Mary, pour l'amour du Ciel, dites-moi ce qui se passe.

— Clive, je vous en supplie, ne me demandez rien. Repartez et lisez ma lettre; essayez de comprendre que cela me brise le cœur de vous traiter ainsi. Elle appuya sa main sur ses lèvres tremblantes.

— Il n'est pas question de lettre. Je veux tout apprendre de votre bouche.

— Alors... dans ce cas... Voilà, je ne vous aime pas assez pour vous épouser. Je veux dire que je ne vous aime pas de cette façon. Oh! sûrement, vous me comprenez.

— J'essaie, mais c'est difficile! Il y a si peu de jours nous étions heureux ensemble. Vous teniez ma main et nous nous promenions en riant dans les bois. Vous avez même choisi la race du petit chien que vous désiriez que je vous offre. » Sa voix se brisa.

« Je sais. Je sais. Je ne peux plus être à vos yeux qu'une horrible créature.

— Qu'est-il arrivé? Il s'est passé quelque chose après le retour de Philip Whiteoak à Jalna?

— Oui.

— Dans le verger?

— Oui.

— Il vous a dit de ne pas m'épouser? Vous ne faites que lui obéir?

— Je n'avais pas besoin qu'on me le dise! crie-t-elle. Je l'aime. Je l'ai toujours aimé. Je pensais que vous l'aviez deviné. Mais j'ai cherché à étouffer cet amour... Je l'ai combattu. Je me suis tournée vers vous avec l'espoir de vous rendre heureux, peut-être d'être heureuse moi-même, mais il est revenu et il m'a dit qu'il m'aimait.

— Allez-vous épouser Philip?

— Non. Je n'épouserai personne.

— Pourquoi ne pas l'épouser? Vous l'aimez certainement « de cette façon », lui! Pourquoi l'avez-vous fui, Mary? » Il s'approcha d'elle comme pour prendre une de ses mains, mais elle les mit toutes deux derrière son dos.

« Je suis partie, répondit-elle en le regardant fermement dans les yeux, parce que je ne voulais plus le revoir, ni aucun de ceux que j'ai connus à Jalna. »

Clive regarda tristement le plancher, puis en rou-

gissant profondément, demanda à voix basse :

« Mary, avez-vous dit à Mrs. Whiteoak quelque chose que vous avez regretté depuis ? »

— Vous a-t-il parlé de ça ? demanda-t-elle, la gorge serrée. »

— Oui. Mais en affirmant que ce n'était pas vrai. »

Elle le regarda fixement, incapable de prononcer une parole.

« Mary, dites-moi... Pour l'amour de Dieu, dites-moi la vérité!... »

Comme un oiseau pris au piège, battant des ailes entre ses barreaux, l'esprit de Mary se débattait contre la question de Clive. Si elle affirmait avoir dit la vérité, il la regarderait avec horreur; si elle reconnaissait avoir menti, il la mépriserait.

« Laissez-moi! Allez-vous-en! Je ne regrette rien de ce que j'ai dit ou fait. Tout ce que je désire, c'est de rester seule, de ne plus jamais revoir aucun d'entre vous! »

Clive chancela comme si elle l'avait frappé. Il recula, regardant tristement son visage décomposé. La main sur la poignée, il dit simplement :

« Adieu, Mary », et disparut.

A la fin de l'après-midi, il se rendit à Jalna pour faire ses adieux à Adeline. Il serait volontiers parti sans la revoir, avec l'intention de lui écrire dès son arrivée chez lui. Mais Mrs. Vaughan insista pour qu'il allât à Jalna. Adeline Whiteoak était une vieille amie de sa famille et avait été très bonne pour lui. Il devait faire preuve de déférence à son égard.

La pluie avait cessé. A travers les nuages, on apercevait le ciel lumineux. Les dindes qui traînaient

leurs ailes mouillées dans le ravin, restèrent sur place pour le regarder traverser le pont. Le ruisseau gonflé par la pluie coulait doucement et brillait entre les herbes aquatiques et le cresson qui le bordaient.

Lorsque Clive atteignit le haut du ravin, après avoir franchi le ruisseau, la maison se dressa devant lui dans son manteau de vigne vierge récemment lavé par la pluie et avec ses fenêtres qui réfléchissaient les rayons du soleil. Il leva les yeux vers celles de la chambre de Mary et ressentit dans son cœur une souffrance encore inconnue, un renouveau douloureux d'étonnement. Quelles pensées, quels gestes cette chambre avait-elle abrités? Quel motif mystérieux avait conduit cette Mary qu'il avait aimée à devenir une autre Mary?

Adeline le reçut elle-même à la porte. Elle l'avait vu venir, sortit sous le porche et referma la porte derrière elle.

« Vous voilà donc, Clive? dit-elle, les sourcils arqués et la main tendue. Comme votre main est froide! Mon cher enfant, les mains des jeunes gens ne doivent pas être froides!

— Je pense que c'est parce que mon cœur est froid, Mrs. Whiteoak. Je ne désire pas... Je ne peux pas parler de mes affaires. Cela me tuerait, voilà la vérité. » Il serra la main d'Adeline au point de lui faire mal. « Je suis venu vous dire adieu et aussi... vous remercier de votre bonté.

— Ne désespérez pas. Asseyez-vous là et racontez-moi tout. Tout ira mieux ensuite. »

Il retira sa main. « Je regrette, mais... je ne peux pas. Adieu. »

Il n'y avait rien à faire qu'à le laisser partir.

A Vaughanlands, il apprit que Philip Whiteoak était à Montréal, au Windsor Hotel. De la gare où il prit le train pour regagner l'Ouest, Clive envoya à Philip le télégramme suivant :

« Mary Wakefield est chez les Craig.

« C. B. »

CHAPITRE XX

AU BORD DU LAC

UN seul voyageur descendit ce matin-là du train. C'était Philip Whiteoak. Il laissa son sac de voyage à la gare où on viendrait le chercher et partit à pied sur la route. Il marchait comme si chaque seconde était précieuse et cependant rien ne lui échappait de la beauté claire et piquante de ce matin d'automne, du bleu de campanule du ciel, des petits nuages lumineux que le vent vif gonflait d'importance, des feuilles mortes qui tourbillonnaient au-dessus des flaques de la route. Tout cela formait un cadre merveilleusement adapté à son humeur faite d'impatience heureuse et d'une certain appréhension. Jake qui l'attendait à la grille l'avait momentanément oublié et tentait de mettre la patte sur une chenille brune et noire. Quand il entendit le pas de son maître, il jeta les yeux autour de lui, sa patte toujours posée sur la chenille. La surprise et la joie le laissèrent un instant sans force puis le galvanisèrent; il se précipita vers Philip avec des cris ressemblant plus à des cris de douleur qu'à des cris de joie et se jeta dans ses jambes.

« Hello, Jake! » il souleva le petit chien à la

hauteur de son visage. « Heureux de me voir, n'est-ce pas? Regardez un peu dans quel état vous m'avez mis, jeune voyou! »

Ils remontèrent ensemble l'allée, Jake s'efforçant de se faufiler entre les jambes de Philip ou de se mettre en travers de son chemin. Ils rencontrèrent Ernest dans le hall. Ce dernier, désireux de se retrouver en bons termes avec Philip, lui demanda avec une chaude sollicitude :

« Des nouvelles de Miss Wakefield?

— Elle n'est pas à Montréal, répondit Philip sans autre commentaire.

— Alors tu as fait ce long voyage pour rien.

— Oui.

— C'est vraiment mystérieux.

— Je sais où elle est.

— Vraiment! Puis-je le savoir?

— Chez les Craig.

— Chez les Craig! Tu m'étonnes grandement. Je ne croyais pas ces deux jeunes filles attirées l'une vers l'autre.

— Moi non plus. Mais avec les femmes, sait-on jamais... Où est maman?

— A Vaughanlands. »

Philip eut un rire bref et demanda : « Qu'est devenu Busby?

— Il est reparti hier pour l'Ouest.

— L'as-tu vu?

— Non, mais il est venu faire ses adieux à maman. Philip, tu sais que je suis le dernier à vouloir me mêler de tes affaires, mais je pense, je pense très sincèrement que...

— Mettons que tu penses comme Ernest, dit Philip en riant. C'est parfait, mon vieux. Continue

à penser comme lui, c'est un type épatant! » Il monta les escaliers en courant, laissant son frère mi-furieux, mi-satisfait, état dans lequel Philip réussissait souvent à mettre les siens.

Il réapparut bientôt en costume de cheval.

« Tu repars déjà? demanda Ernest.

— Oui.

— Chez les Craig, je suppose?

— Tu ne te trompes pas.

— Tu sais, Philip, j'ai horreur de me mêler des affaires des autres mais je... » Il essaya de s'arrêter mais trop tard et laissa échapper : « Je pense très sincèrement que...

— D'accord, déclara Philip en sortant sous le porche avec Jake sur ses talons. Continue, continue à penser comme Ernest, mais cela ne changera rien à ma décision! »

Jake fut enfermé à l'écurie avec ses parents et Philip, monté sur sa jument alezane, franchit au trot le portail et gagna la route du lac. Son soulagement en apprenant où se trouvait Mary avait été presque du bonheur. Son inquiétude, sa consternation après sa disparition, les deux jours affreux de recherches dans les hôtels et les bureaux des messageries maritimes de Montréal et jusque sur le quai d'embarquement à l'heure du départ d'un bateau pour l'Angleterre, tout cela appartenait au passé. Sa nature optimiste ne se préoccupait plus que de sa rencontre prochaine avec Mary. Le message de Clive avait apaisé sa crainte que Mary n'eût perdu la tête, car dans ce cas-là Clive n'aurait jamais envoyé ce message, Mary ne serait jamais allée chez les Craig. Il était évident que Clive l'avait retrouvée et qu'elle avait rompu ses fiançailles. Le cœur de Phi-

lip débordait de reconnaissance pour Clive qui lui avait envoyé ce télégramme.

Muriel lui ouvrit la porte elle-même. Elle avait aperçu son cheval galopant sur la route, aussi s'était-elle préparée à le recevoir avec un sourire rayonnant.

« Bonjour, Mr. Whiteoak ! » Ses yeux exprimaient clairement que le jour où il se présentait à sa porte ne pouvait être qu'un beau jour.

« Bonjour, répondit-il un peu hésitant, se demandant comment il pourrait exposer le but de sa visite matinale.

— Voulez-vous voir père ? J'ai peur qu'il ne soit pas encore levé, mais il ne tardera pas. Je vous en prie, entrez.

— Merci. » Il entra dans le hall et continua : « Miss Craig, je viens en réalité pour voir Mary Wakefield. On m'a dit qu'elle est chez vous.

— Elle y était, mais elle est partie. Elle est partie pour New York où elle a trouvé une situation.

— En êtes-vous sûre ?

— Vous voulez me taquiner, Mr. Whiteoak, dit-elle en riant.

— Je crois plutôt que c'est à vous que je pourrais faire ce reproche.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, dit-elle en rougissant.

— Je veux dire qu'en remontant l'avenue à cheval, je vous ai vues toutes les deux à la fenêtre. Vous regardiez au-dehors, vos deux têtes à côté l'une de l'autre.

— Vous vous êtes trompé.

— Certainement pas. »

La poitrine de Muriel se gonfla et elle soupira,

un peu troublée. Elle dit alors, presque dans un murmure :

« Mary ne veut pas vous voir. Elle m'a priée de vous dire qu'elle était partie pour New York. »

Il la regarda un instant, incrédule, puis se souvint que Mary s'était enfuie de chez lui.

« Il faut qu'elle me reçoive. Allez le lui dire. Je ne partirai pas avant de l'avoir vue.

— Je suis l'amie de Mary et c'est mon devoir de l'aider. Elle ne désire qu'une chose : partir loin d'ici et oublier ce qu'elle y a souffert.

— Si vous êtes l'amie de Mary, vous lui demanderez de me recevoir, ne serait-ce que cinq minutes... Ou bien menez-moi auprès d'elle. Voulez-vous le faire? » Ses yeux la suppliaient.

« Je vais le lui demander, mais je crains qu'elle ne refuse.

— Répétez-lui ce que je vous ai dit — que je ne partirai pas avant de lui avoir parlé. »

D'une voix étranglée, Muriel murmura :

« Vous l'aimez, n'est-ce pas? »

— De toute mon âme. »

Elle lui tourna le dos et sortit rapidement de la pièce. Dans l'escalier, elle se jeta contre la rampe et se mit à pleurer. Puis, se ressaisissant, elle se dirigea lentement vers la chambre de Mary. Celle-ci, debout devant la fenêtre, attendait de voir sortir Philip.

« Est-il parti? demanda-t-elle.

— Non. Il refuse de partir avant de vous avoir vue.

— Oh! Muriel... Je ne sais pas comment paraître devant lui!

— Je voudrais que ce soit moi! Oh! que je vou-

drais que ce soit moi qu'il demande! C'est terrible, alors que je l'ai aimé dès la première de nos rencontres. » Et elle s'appuya en pleurant contre la porte.

« Je suis désolée, Muriel!

— Pourquoi refusez-vous de le rencontrer?

— Je ne peux pas vous le dire.

— J'ai le droit de le savoir après tout ce que j'ai fait, l'aimant comme je l'aime.

— C'est impossible que je vous le dise.

— En tout cas, vous pouvez toujours répondre à cette question : Jouez-vous simplement avec lui, pour exciter sa passion? »

Mary eut un rire nerveux. « Grand Dieu non! Je n'ai qu'une pensée : l'éviter! » Sa frayeur allait croissante. Rencontrer les yeux de Philip avec ce mensonge monstrueux qui la marquait au front la tuerait! Elle pouvait se résigner à toute une vie de solitude mais il lui était impossible de paraître devant lui.

On frappa à la porte et l'infirmière tendit un télégramme à Muriel.

« J'espère, Miss Craig, que ce ne sont pas de mauvaises nouvelles, dit-elle en jetant un rapide coup d'œil dans la chambre.

— Absolument rien d'important », répondit Muriel froidement. Elle attendit que la femme fût repartie et demanda à Mary :

« Croyez-vous qu'elle se soit rendu compte que je pleurais?

— Oh! non. Est-ce le télégramme de New York? »

Muriel l'ouvrit et lut : « Situation actuellement occupée de façon satisfaisante. Merci pour la proposition. Lettre suit. »

« Quelle déception! soupira Muriel. Qu'allez-vous faire?

— Simplement chercher une autre situation.

— Vous pouvez rester ici jusqu'au moment où vous en aurez trouvé une.

— Et courir le risque de le rencontrer?

— Où voulez-vous aller? Une jeune fille comme vous ne peut demeurer seule à l'hôtel.

— J'irai à Montréal comme j'en avais d'abord eu l'intention.

— Avez-vous assez d'argent pour payer votre traversée de retour?

— Je travaillerai pour le gagner.

— Mais ce n'est pas facile de trouver un travail qui vous convienne. Supposons que vous n'en trouviez pas. »

Mary arpena la chambre en se tordant les mains.

« Mr. Whiteoak vous doit-il de l'argent? demanda Muriel.

— Oui, mais je ne le demanderai jamais.

— Je le ferai pour vous. J'y vais tout de suite.

— Non, je ne le supporterai pas ». Elle cessa de marcher et regarda Muriel avec tristesse et une certaine froideur. « Non, j'ai changé d'avis. Je vais le voir, il n'y a pas d'autre solution; mais... comment le pourrai-je?

— Voulez-vous que je vienne avec vous?

— Non, non; il faut que je sois seule... Et pas dans la maison.

— Vous serez parfaitement seuls dans le salon et je vous attendrai à l'extérieur. »

Mary eut quelque doute sur la discrétion de Muriel. Elle était décidée, si elle rencontrait Philip, à

ce que rien ne pût être entendu des propos échangés entre eux. Aussi dit-elle : « Nous l'avons fait attendre si longtemps que le mieux serait de lui dire que je suis sortie me promener, que vous m'avez cherchée... mais je ne veux pas vous obliger à mentir pour moi.

— Voilà qui m'est bien égal ! s'écria Muriel. Et je trouve que vous avez bien raison de le voir et de mettre fin à son tourment. »

Elle se précipita vers la glace pour mettre de l'ordre dans ses cheveux tout en disant : « Où pourrais-je lui dire qu'il vous trouvera ?

— Au bord du lac. Donnez-moi quelques minutes d'avance. »

Mary quitta la chambre et descendit doucement l'escalier de service.

Muriel alla rejoindre Philip.

« Je crains que vous n'ayez trouvé mon absence un peu longue, dit-elle.

— En effet, assez longue.

— Elle est réellement partie.

— Et elle est partie pour m'éviter.

— Je le crois. Elle est très émotive. Voulez-vous que je lui transmette un message de votre part ? Ce serait le mieux.

— Impossible. Dites-moi de quel côté elle est allée.

— Avant que je vous le dise, je veux rappeler, juste une fois, la merveilleuse promenade que nous avons faite, le jour où nous avons rencontré Mary qui courait avec tant de joie pour rejoindre Clive Busby.

— Je n'ai rien vu du tout.

— Je crains de m'être conduite très sottement ce

jour-là. Une jeune fille ne devrait jamais montrer ses sentiments comme je l'ai fait. »

Philip, fort embarrassé, essaya, par de vagues exclamations, de lui assurer que sa conduite avait été irréprochable.

« Mais non, répliqua-t-elle. J'aurais dû me dominer. Mais j'ai tant de peine à dissimuler mes sentiments! Vous me pardonnerez, n'est-ce pas? » Elle s'approcha de lui et posa ses deux mains sur son bras. Il redouta un instant que sa tête ne retombât une seconde fois sur son épaule et lui donna de petites tapes rassurantes dans le dos en disant : « Il n'y a rien à pardonner et je vous suis très reconnaissant de votre bonté pour Mary. Il faut maintenant que j'aille à sa recherche. »

Il sortit de la maison et traversa la pelouse soigneusement tondue qui s'étendait derrière. Des corbeilles de cannas bordées de géraniums aux feuilles argentées dressaient leurs tiges raides qui semblaient ignorer la proximité du lac tumultueux soulevé, la nuit précédente, par la tempête, en énormes brisants verts. Le vent n'était plus maintenant qu'une brise légère : les larges vagues brillaient dans le soleil et retombaient bordées d'écume. Mary était debout sur la digue, sa robe battant autour d'elle, une mèche de ses cheveux flottant librement comme une algue marine blonde.

Philip s'arrêta à quelques pas, buvant des yeux la beauté du spectacle qu'elle lui offrait ainsi, aspirant à pleins poumons une bouffée de cet air vif de l'automne avant de crier son nom.

Elle lui tournait le dos, faisant face au lac. A l'appel de son nom, elle se retourna et leurs yeux se rencontrèrent; il y avait si longtemps que leurs

regards s'étaient croisés pour la dernière fois! Elle fit appel à tout son courage pour supporter cette épreuve mais ne réussit qu'à prendre une attitude de défi. Il s'approcha du bord du lac.

« Mary, dit-il, en élevant la voix pour dominer le bruit des vagues, dans quel but êtes-vous venue ici? Est-ce pour vous jeter dans le lac si j'essaie de vous toucher?

— Non, oh! non!

— Alors, revenez, à moins que vous préféreriez me parler d'où vous êtes. Dans ce cas... »

Avant même qu'elle ait pu lui répondre, il était à son côté. Elle avait cru ne jamais le revoir et voilà qu'il était si proche d'elle qu'elle se sentait presque subjuguée. Sa présence et le bruit des vagues la troublaient profondément.

« Je ne peux pas vous parler, dit-elle. Pas ici.

— Alors, allons nous asseoir sur ce banc et vous me direz tout. »

Elle se laissa conduire jusqu'au siège rustique mais refusa de s'asseoir, s'appuyant seulement sur le dossier d'écorce rugueuse. Un arbuste à baies rouges poussait derrière le banc.

« Du moins, personne ne nous verra ici, dit-il. Je n'aurais pu supporter d'être à portée de l'oreille de cette femme. »

Mary gardait le silence, les yeux fixés sur ses mains blanches et sans bijoux qui serraient le banc.

« Dites-moi, pour l'amour de Dieu, pourquoi vous vous êtes enfuie?

— Vous le savez. Vous devez le savoir.

— Je suppose que c'est à cause de ma mère. Elle est montée dans votre chambre. Que vous a-t-elle dit?

— Qu'importe ce qu'elle m'a dit? cria Mary avec force. Il n'y a que ce que je lui ai dit qui compte. Si vous m'avez jamais aimée, ne m'obligez pas à en parler. C'est trop cruel.

— Mary, dit-il doucement, je vous en supplie, ne soyez pas aussi enfant... Vous pouvez sûrement tout me dire; si vous m'aimez vous ne refuserez pas de le faire. Vous m'aimez, n'est-ce pas?

— Je... je ne sais pas.

— Vous ne savez pas! Vous m'étonnez. Avez-vous oublié notre rencontre dans le verger?

— Je vous aimais, à ce moment-là.

— Et maintenant... vous ne savez pas!

— Mon cerveau est troublé : je ne vois plus clair en moi. »

Il scruta son visage avec inquiétude. « Vous êtes exténuée, dit-il. Si vous vouliez vous confier à moi — tout me dire — alors vous ne seriez plus troublée. Vous retrouveriez le calme. Je vois bien que vous n'êtes pas dans votre état normal. » Il posa sa main sur les siennes qui se crispaient sur le dossier du banc. « Allons, ma chérie... »

Ma chérie! avait-il dit. S'entendre appeler ainsi! Des larmes ruisselèrent soudain de ses yeux et roulerent sur la main de Philip.

« Je pensais que vous me méprisiez, dit-elle.

— Vous mépriser! Comment le pourrais-je? J'essaie seulement, de toutes mes forces, de découvrir pourquoi vous avez dit à ma mère que vous étiez ma maîtresse? »

Il fallait à tout prix lui arracher la vérité; même si c'était nécessaire d'agir avec une certaine brutalité. Les joues de Mary s'enflammèrent. Elle retira ses mains des siennes et les pressa sur ses yeux.

comme pour faire rentrer ses larmes. Lorsqu'elle le regarda à nouveau, elle ne pleurait plus.

« Mrs. Whiteoak m'a demandé si c'était vrai, dit-elle presque avec indifférence. J'étais folle de colère et j'ai dit oui.

— Aviez-vous bien compris ce qu'elle disait? N'y avait-il pas erreur de votre part?

— J'avais très bien compris. Elle m'a accusée une seconde fois et j'ai encore répondu oui.

— Je vois. Et comment l'a-t-elle pris? »

Le triomphe de cet instant illumina une fois encore le visage de Mary. Elle sourit de ce sourire étrange si proche de la souffrance : « Mrs. Whiteoak fut stupéfaite car elle ne croyait pas elle-même à ce dont elle m'accusait... J'ai fait cet horrible mensonge simplement parce que j'étais furieuse... Vous voyez quelle drôle de créature je suis. »

Philip fit le tour du banc et l'entoura de ses bras. Il l'obligea à venir s'asseoir et prit place à côté d'elle.

« Mary, dit-il, je ne prétends pas vous comprendre, mais je vous aime plus que jamais; vous allez venir à la maison avec moi et nous nous marierons le plus tôt possible.

— Vous ne me détestez pas pour avoir dit ce que j'ai dit?

— Je vous adore, au contraire, pour cela même. »

Elle abandonna son corps fatigué contre sa force virile. Son âme, comme une rivière qui rencontre la mer, se perdit dans la sienne. Elle avait froid car elle n'était pas vêtue suffisamment pour le vent venant du lac, mais elle trouva dans la chaleur du bras qui la serrait un bien-être qui lui

sembla divin. Les mains chaudes de Philip seraient ses mains glacées. Elle regarda l'étendue verte et argentée du lac et emportée par son imagination se compara elle-même à un bateau qui a déposé son chargement et qui, léger et plein d'entrain, offre ses voiles à la brise. Elle aurait voulu être poète. Elle aurait alors, certainement, épanché son cœur dans un poème.

CHAPITRE XXI

EXPLICATIONS

PHILIP se retourna sur sa selle pour regarder une dernière fois Mary qui, du portail, lui faisait des signes d'adieu. Se séparer d'elle avait été dur et, maintenant, il s'efforçait de fixer son image dans sa mémoire. Cependant une partie de lui-même était tournée vers Jalna où il allait annoncer son mariage prochain. Il voulait auparavant passer chez le recteur et informer Mr. Pink des changements apportés aux projets de Mary.

Il avait parcouru cette route à cheval des centaines de fois mais elle lui paraissait plus belle, plus merveilleuse que jamais en cette matinée de fin septembre où le vent soufflait, où les vagues, là où le lac empiétait sur la corniche, venaient se briser presque sur la route. Il faudrait un jour aménager cette portion de la route mais, ce matin-là, Philip n'aurait pas voulu qu'elle fût différente. Les mouettes tournoyaient au-dessus de sa tête, leurs ailes brillaient dans le soleil et leurs pattes jaunes palmées repliées contre leur poitrine ressemblaient à des appendices inutiles qui ne leur serviraient jamais plus. L'une d'elles volait rapi-

dement au-dessus de la jument qui allongea son trot comme pour faire une course de vitesse avec elle. La jument arquait le cou et jetait vers les vagues un regard mi-enjoué, mi-inquiet. Philip lui parlait tendrement, lui donnait de petites tapes caressantes sur le cou; elle lui appartenait, elle était douce, elle était toute féminité.

Dans son jardin entouré d'une barrière blanche, Lily Pink cueillait des fleurs pour l'autel, car le lendemain était un dimanche. Elle resta clouée sur place, ses ciseaux en l'air, 'quand Philip apparut à la porte.

« Bonjour, Lily, lança-t-il. Vous coupez les dernières fleurs avant la gelée!

— C'est demain dimanche », répondit-elle sans pouvoir le regarder. Le souvenir de ce qu'elle avait répété à Adeline sur son compte l'accablait. Mais Philip avait maintenant tout oublié! Il lui demanda gaiement :

« Votre père est-il chez lui?

— Oui, répondit-elle presque dans un souffle. Il écrit son sermon.

— Oh! s'écria Philip déçu.

— Puis-je lui transmettre un message?

— Non, soupira-t-il, je reviendrai. »

Mais Mr. Pink l'avait aperçu de sa fenêtre; il se hâta vers la porte de la maison et cria :

« Entrez, entrez. Mon sermon est terminé. »

Il était heureux, comme un écolier sortant de l'école et remarqua le joli tableau qu'offraient Lily et Philip, la jument alezane et le jardin plein de fleurs. Il se sentit plein de gratitude devant ce monde paisible et beau : « Dieu est dans les cieux et tout est très bien sur la terre. » Il glisserait

cette pensée dans son sermon du lendemain. Il dirait à ses ouailles qu'aussi longtemps que les hommes seraient fidèles au Dieu qui veille sur eux du haut du Ciel, qu'aussi longtemps qu'ils observeraient l'enseignement du Christ, tout irait bien ici-bas. Aucun homme vivant ne pouvait le contredire.

« Entrez », cria-t-il à Philip.

Il était tourmenté au sujet de ce dernier; cette histoire qui courait sur ses rapports avec Mary Wakefield lui déplaisait et il espérait que Philip venait pour lui fournir des explications. Il l'introduisit dans son cabinet et ferma la porte derrière eux.

Une heure plus tard, Philip ayant ramené sa jument à l'écurie franchissait le seuil de sa propre maison. Renny dégringola l'escalier pour aller à sa rencontre : « Papa! Papa! Que je suis content de vous voir! »

Philip le souleva et le serra contre lui. Une vague de bienveillance à l'égard des habitants de la maison s'élevait en lui, sans toutefois englober complètement Adeline! Un sourire où il y avait plus qu'une nuance de malice éclairait son visage quand il pensait à elle.

« Je vais faire le saut périlleux, venez voir, déclara Renny.

— C'est certainement l'heure de dîner, répondit Philip. » A Jalna on appelait ainsi le repas du milieu du jour.

« L'heure de dîner! répéta le petit garçon. Il y a longtemps que nous avons dîné! Mais on vous a gardé quelque chose dans le four.

— Tant mieux. J'ai une faim de chasseur.

— Qu'avez-vous chassé? Etait-ce Miss Wakefield? Nettle dit qu'elle s'est sauvée.

— Quelle sottise! Elle est allée voir Miss Craig.

— C'est agréable quand elle n'est pas là.

— Tu ne l'aimes pas? demanda vivement Philip.

— Oh! elle est comme les autres. Toujours à vouloir nous apprendre quelque chose.

— Et tu ferais joliment bien d'apprendre, autrement tu seras le dernier de la classe quand tu iras à l'école avec Maurice.

— Granny dit qu'elle me donnera des leçons. En ce moment, elle fait une petite sieste dans sa chambre.

— Parfait. Ne la réveille pas. »

Philip prit son repas seul mais, pour la première fois depuis le matin de la disparition de Mary, il mangea avec appétit. Quand il eut terminé, il n'éprouva aucune envie de rencontrer quelqu'un de la famille et s'échappa par la porte de côté, la pipe à la bouche, à la recherche de ses chiens qu'il voulait emmener dans les bois. Il avait besoin d'être seul pour penser à Mary et à l'avenir de bonheur qui s'étendait devant eux. Il savait qu'elle redoutait les difficultés de son retour à Jalna en tant que maîtresse de maison, mais ces difficultés, il les aplanirait.

Une première décision s'imposait : le départ de Mrs. Nettleship dont les cheveux jaunes, le regard pâle et perçant, les commérages l'exaspéraient. Qu'importait qu'elle fût, comme le lui rappelait constamment Augusta, un modèle d'ordre et de propreté. En vérité, ces qualités ne la rendaient que plus exaspérante. Il fallait s'en débarrasser avant le retour de Mary.

Ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il avait laissé celle-ci chez les Craig, auprès de cette extravagante Muriel. Il aurait voulu pouvoir la prendre en croupe sur son cheval, comme les cavaliers de jadis et, dans le premier élan de sa joie, lui faire franchir au galop la grille de Jalna. Il avait décidé de demander à Mrs. Lacey d'abriter sa chère fiancée sous son toit jusqu'au jour de leur mariage. Elle ne pourrait le lui refuser.

Dès la fin de l'après-midi, il se rendit aux Moorings après avoir ramené ses chiens à l'écurie et chargé le jeune Hodge d'avertir sa mère qu'il ne rentrerait pas pour l'heure du thé. Il savait que Mrs. Lacey le prierait de partager leur repas du soir et désirait éviter tout contact avec sa famille jusqu'au lendemain matin où ils se retrouveraient tous à l'église. En sortant de l'office, il informerait les siens de ses intentions et exigerait de sa mère la vérité sur ce qui s'était passé dans la chambre de Mary. Il fallait clarifier l'atmosphère avant le retour de celle-ci.

Philip et Mrs. Lacey eurent un long entretien, toutes portes closes. L'âme romanesque de cette dernière ne pouvait manquer d'être séduite par la perspective de jouer un rôle dans une affaire d'amour mais, en même temps, elle redoutait les foudres d'Adeline. Depuis qu'elles se connaissaient — et cela remontait à de lointaines années — elle avait fait de son mieux pour se maintenir dans les bonnes grâces d'Adeline et y avait admirablement réussi. Elle ne voulait pas courir le risque de se fâcher avec elle. Aussi ne dissimula-t-elle pas ses craintes à Philip tout en lui promettant de discuter de la chose avec son mari et de lui donner

une réponse lundi. Il dut se contenter de cette demi-promesse.

Le dimanche matin, il ne se rendit pas à l'église en voiture, mais suivit le sentier qui passait à travers champs et, pour la première fois depuis des mois, arriva assez tôt pour revêtir son surplis sans se presser et sans s'attirer un regard insistant de Mr. Pink. La famille Whiteoak arrivait toujours en un groupe compact qui traversait la nef suivi du regard par le reste des fidèles avec un intérêt qui ne faiblissait pas. Adeline marchait la première, la main appuyée sur le bras de son fils aîné; ils étaient suivis des Buckley, la main d'Augusta posée sur le bras gracieusement arrondi de son époux. Ernest arrivait le dernier, encadré des deux enfants. Leur groupe évoquait le vieux continent plutôt que le nouveau. Bien qu'ils se fussent presque entièrement identifiés avec le pays où ils vivaient, ils conservaient cependant d'une façon étonnante l'empreinte de leur pays natal.

Adeline s'asseyait rarement à sa place sans éprouver un choc rapide et toujours nouveau en ne voyant plus à son côté le mari qu'elle avait tant aimé. Les années n'avaient pas affaibli cette émotion et lorsqu'elle appuyait son front contre le banc qui se trouvait devant le sien, cet instant était toujours consacré au capitaine Whiteoak. Elle se redressait ensuite et levait les yeux sur le vitrail qu'elle avait fait placer en souvenir de lui. Elle soupirait profondément, cherchait le numéro du premier psaume et ouvrait son livre à la bonne page. Elle jetait un coup d'œil à Renny et tenait le livre de façon qu'il pût suivre avec elle. Elle n'avait du reste pas besoin de livre car

elle savait par cœur tous les psaumes chantés dans cette église, sauf lorsque, par exception et dans un soudain esprit d'aventure, Mr. Pink en choisissait un tout à fait inconnu. Dans ce cas, elle dressait des sourcils incrédules, fermait bruyamment son livre comme si tout était terminé pour elle et assistait aux exploits du chœur comme s'il s'agissait de quelque étrange gymnastique qu'elle ne comprenait pas et n'admirait pas davantage.

Ce dimanche-là, pendant que l'office se déroulait, elle regardait son fils Philip avec un intérêt concentré. Qu'allait-il faire? se demandait-elle. Ernest lui avait dit qu'il était allé chez les Craig où Mary se trouvait. Il essayait évidemment d'entrer en contact avec cette étrange fille, mais s'il voulait l'épouser, pourquoi éviter sa famille? Où était-il, la veille au soir? Adeline ne pouvait en conclure qu'une chose, c'est qu'il avait peur de se trouver en face d'elle par crainte qu'elle ne devinât ses plans et s'y opposât. Elle supposait aussi, plus vraisemblablement encore, que Mary ne pouvait se décider à accepter de l'épouser après ce qui s'était passé; ce dont on ne pouvait s'étonner!

Mais Philip semblait en forme parfaite, ce matin-là, avec son teint coloré, ses yeux bleu clair et son surplis blanc. Il lut les Leçons au goût d'Adeline, bien que ses frères fussent toujours prêts à critiquer sa façon de prononcer. Il y avait de la chaleur dans sa voix et un accent de conviction sincère. Adeline pensa qu'il sortirait sain et sauf de cette affaire. Ernest ne lui avait rien dit de l'attitude obstinée de Philip au cours de leur brève rencontre car il savait bien que, tôt ou tard,

mère et fils régleraient leur différent. Il redoutait cet instant et cependant, connaissant leurs tempéraments respectifs, attendait avec une impatience secrète et même joyeuse le dénouement de la crise.

Mais la crise devait se dénouer dans le silence, quand le moment en serait venu. Ni Philip ni sa mère ne prononceraient une parole. Un calme religieux envelopperait toute la scène.

Philip venait d'achever la lecture de la seconde Leçon. Il regagna sa place d'un côté de l'autel, imprimant à son surplis un mouvement que les yeux maternels jugèrent provocant et qu'Ernest trouva particulièrement dégagé. Mr. Pink se leva et se dirigea à sa place avec dignité. La voix de Mr. Pink était sonore et les mots qu'il prononça se seraient entendus aussi bien dans une cathédrale que dans cette petite église de campagne.

« Je publie les bans de mariage entre Philip Piers Whiteoak de cette paroisse et Mary Wakefield, également de cette paroisse. Si quelqu'un d'entre vous connaît un motif juste qui s'oppose à ce qu'ils soient unis par les liens sacrés du mariage, il doit le déclarer. Ceci est la première publication. »

Philip était assis, imperturbable, les mains croisées sur son surplis; ses yeux plus larges encore et plus bleus que de coutume fixaient un point dans l'espace, au-dessus des têtes.

Un mouvement de surprise accompagné d'un murmure se propagea à travers l'assistance, comme un coup de vent sur un petit champ de blé. Les Vaughan jetèrent de leurs bancs un regard furtif sur Adeline. Le visage de l'amiral Lacey devint cramoisi et Mrs. Lacey s'efforça, mais en vain, de

conserver un air innocent. Ethel serra la main de Violet dans la sienne. Les autres voisins, les fermiers des environs, les habitants du village, le jeune forgeron Chalk penchèrent leur cou dans la direction des Whiteoak ou scrutèrent le visage de Philip avec curiosité. Très rares étaient ceux que n'avait pas atteint le récit de Noah Binns sur ce qu'il avait vu dans le verger au moment où tout le monde savait que la jeune gouvernante était fiancée à Clive Busby.

Nicolas porta la main à sa moustache qu'il tira comme pour chasser le sourire qui avait, un instant, écarté ses lèvres. Ernest prit son mouchoir de soie blanche et se moucha. Il éprouvait le besoin impérieux de faire quelque chose et ne voyait pas d'autre geste possible. L'air légèrement offensé qui était l'expression habituelle d'Augusta et qui n'avait, du reste, rien de commun avec son caractère naturellement aimable, s'accrut. Sir Edwin se contenta d'une muette déclaration qu'un lecteur de pensée aurait pu traduire par : je fais opposition à ces bans.

Mais ce fut Adeline qui attira et retint les regards. Sa silhouette sombre irradiait l'essence même de l'opposition qu'aucun voile noir ne pouvait dissimuler. Elle se leva majestueusement. Un frémissement de crainte parcourut l'assistance. Mrs. Whiteoak allait-elle faire opposition aux bans? Tous les yeux, sauf ceux de Noah Binns assis au dernier banc, étaient fixés sur elle. Noah regardait Philip avec une intense curiosité. Il le vit pâlir.

Lily Pink aurait dû jouer les premiers accords du *Jubilate Deo*; les fidèles auraient dû se lever

pour chanter. Mais Lily resta comme paralysée, incapable d'enfoncer les touches avec ses doigts, assise un peu de côté sur son tabouret pour suivre des yeux la haute silhouette qui descendait majestueusement la nef latérale. Car, en dépit du peu de dignité de son impulsion, Adeline n'en était pas moins toute majesté, laissant flotter derrière elle son long voile de veuve, tandis que son visage était l'incarnation même du déplaisir.

Ne regardant ni à droite ni à gauche, elle se dirigea lentement et d'un pas ferme vers la porte; quand elle l'atteignit, le jeune Hodge qui l'avait conduite à l'église se leva et l'ouvrit. Au même instant, Lily retrouva le contrôle de ses doigts, l'orgue retentit, les fidèles se levèrent et la sortie d'Adeline fut accompagnée du chant du psaume.

Ernest, voyant sa mère quitter le banc familial, avait fait un mouvement pour l'accompagner mais un regard d'Adeline l'avait arrêté et il s'était rassis, la tête basse. Le service se poursuivit avec une sorte d'intensité craintive comme si tous les assistants étaient décidés à garder leur sang-froid. Mais au moment du sermon, Mr. Pink éprouva de la difficulté à y introduire, comme il en avait eu l'intention, les beaux vers de Browning. Il n'était plus aussi aisé d'affirmer que Dieu était dans le Ciel et que tout était parfait en ce monde quand Mrs. Whiteoak venait de désertar sa place.

Le psaume de sortie fut enfin chanté et les fidèles quittèrent l'église, formant dans le cimetière des groupes animés discutant de l'événement. Les Vaughan et les Lacey se hâtèrent de repartir avant de se voir obligés d'entrer en conversation avec les Whiteoak. Hodge, qui avait ramené Ade-

line à Jalna, était revenu avec la voiture chercher les Buckley et les enfants. Nicolas et Ernest étaient venus ensemble dans le cabriolet.

Nicolas, tout en détachant le cheval qui se trouvait dans la remise de l'église, demanda à son frère :

« L'attendons-nous ? »

— Non, répondit Ernest presque avec violence. Je ne pourrais vraiment pas monter dans la même voiture que lui. Mais si tu veux l'attendre, je rentrerai à pied.

— Qu'il revienne comme il est venu », déclara Nicolas sèchement en grimpant dans le cabriolet.

En rejoignant la route, il salua les gens qu'il connaissait en touchant le bord de son chapeau avec son fouet, le plus naturellement du monde, comme si rien ne s'était passé. Mais une fois sur la route encombrée de voitures revenant de l'église, Nicolas s'écria :

« Philip mériterait le fouet pour ce qui s'est passé ce matin ! Il nous a tous insultés et maman en particulier.

— Es-tu sûr que Mr. Pink n'était pas au courant de notre ignorance au sujet des bans ?

— Pink au courant ! Mais dans ce cas, rien n'aurait pu le contraindre à nous insulter de cette façon !

— Il y avait de quoi donner une attaque d'apoplexie à maman, dit Ernest avec solennité.

— Par Dieu, je ne voudrais pas être dans ses souliers quand il se trouvera devant elle !

— Peut-être n'osera-t-il se montrer qu'après le dîner. Il est possible qu'il aille maintenant chez les Lacey. Je dirai même que je l'espère. C'est

curieux, mais de l'agitation pendant le repas trouble toujours ma digestion. »

Nicolas grogna puis s'écria : « Grand Dieu, je crois que si l'on m'avait seulement effleuré avec une plume pendant la lecture de ces bans, je serais tombé.

— J'ai cru que maman se levait pour y faire opposition.

— Il n'y aurait pas eu à s'en étonner.

— Rien ne peut empêcher ce mariage maintenant; nous n'aurons qu'à l'encaisser.

— Après tout, c'est une fille très séduisante.

— Nick, aurais-tu, de ton plein gré, accepté qu'une fille aussi dépourvue de moralité devienne l'épouse de Philip et la mère de ses enfants?

— Il jure qu'elle n'a rien à se reprocher.

— Le crois-tu?

— Philip n'a jamais été menteur.

— Il le fait peut-être pour sauver la réputation de la femme qu'il aime.

— C'est possible. Mais je crois que, si Mary Wakefield avait dit la vérité il n'aurait pas affirmé le contraire.

— Mais alors, au nom du Ciel, pour quelle raison a-t-elle raconté cette horrible chose?

— A mon avis, elle aurait voulu que cela soit vrai.

— Nick, tu es un affreux cynique. »

Ils franchirent le portail de Jalna, les roues de leur cabriolet soulevant le sable fin de l'allée. A l'écurie, ils remirent le cheval à Hodge qui semblait abattu et même coupable; c'était un jeune homme émotif entièrement dévoué à Adeline. Ses deux fils trouvèrent cette dernière assise

dans le fauteuil qui lui était réservé dans le salon. Augusta et Edwin se trouvaient là également, auditeurs attentifs, semblait-il, d'un monologue dans lequel Adeline décrivait la stupeur qu'elle avait ressentie et l'injure qui venait de lui être faite à l'église.

Nicolas se pencha et l'embrassa sur une joue.

« Chère vieille mère, dit-il. Quelle belle sortie vous avez faite! Je n'ai jamais rien vu de pareil, même au théâtre. »

Elle semblait satisfaite d'elle-même, en dépit de son air sombre.

Ernest l'embrassa sur l'autre joue, disant : « Je voulais vous escorter mais j'ai vu que vous préféreriez partir seule.

— Une escorte aurait gâté tout l'effet, remarqua Sir Edwin.

— J'ai montré au monde, dit Adeline, ce que je pensais de ces bans.

— Mais en vérité, sourit Nicolas, nous ne pouvons rien faire contre.

— Dire, s'écria Adeline en serrant une main de chacun de ses fils, dire que j'ai mis au monde mon dernier fils pour qu'il me traite de cette façon. Huit ans j'ai attendu après la naissance d'Ernest, et quand j'ai su que j'allais avoir un autre...

— Philip est devant la porte; si vous voulez répéter ce que vous venez de dire, il se trouvera dans le hall juste pour l'entendre. »

Adeline lui jeta un regard foudroyant, ce qui ne l'empêcha pas de répéter avec plus de grandeur tragique que jamais : « Dire que j'ai mis mon dernier fils au monde pour qu'il me traite de cette

façon! Huit ans j'ai attendu après la naissance d'Ernest, et quand j'ai su que j'allais avoir un autre enfant, j'ai pensé : Celui-là sera comme son père. Il aura des cheveux d'or, et des yeux bleus et ce sera le soutien de mes vieux jours. »

Au milieu de ce discours, Philip apparut sur le seuil. Un fermier l'avait ramené à Jalna dans sa voiture et il était descendu devant la grille de l'entrée peu après le passage d'Ernest et de Nicolas. Il s'arrêta pour écouter Adeline sans entrer dans le salon, les bras croisés, les yeux fixés sur sa mère. Il y avait quelque chose dans la chaleur rayonnante de tout son être qui allégea l'atmosphère de la pièce, modifia les sentiments de ses frères et sœur à son égard; en outre, l'affectation évidente du discours d'Adeline parut soudain fort déplacée à Augusta, à Edwin et à Ernest. Leur sympathie à l'égard d'Adeline s'amenuisa et Nicolas pensa : « Notre chère vieille est battue, et elle le sait. Aussi l'Irlandaise reparaît-elle! » Il retira sa main qu'elle tenait toujours et dit sévèrement à Philip :

« Qu'as-tu à dire pour ta défense?

— Je ne pouvais pas agir autrement. J'ai ainsi tout réglé d'un seul coup.

— Un coup! Voilà ce que c'était, s'écria Adeline. Un coup à la face du monde entier.

— Ce n'était pas à la face du monde entier, mais devant une toute petite partie seulement, dit-il d'un ton apaisant

— C'est *mon* monde », répondit-elle tristement.

A la voir, on ne pouvait regretter qu'une chose : qu'elle brillât seulement devant un public si restreint!

« Chère Mrs. Whiteoak, nous étions tous avec vous. Votre détresse était la nôtre », déclara Sir Edwin.

Et Augusta ajouta :

« J'aurais voulu quitter l'église avec ma mère mais j'ai jugé préférable d'y renoncer.

— Après le regard qu'elle m'a jeté », acheva Nicolas.

Philip entra dans le salon : « Si vous aviez tous gardé votre sang-froid, personne, dans l'église, n'aurait deviné votre surprise. »

Adeline se mit debout : « Voilà qui me plaît! cria-t-elle. Vraiment, voilà qui me plaît! Ainsi j'aurais dû rester assise à mon banc, le sourire aux lèvres, pendant que le recteur publiait les bans du mariage de mon fils dont j'ignorais tout! Est-ce cela que tu attendais, Philip? Allons, dis-le.

— Je ne sais pas du tout ce que j'attendais », répondit-il d'un ton boudeur.

Les narines d'Adeline s'élargirent tandis qu'elle disait : « Tu t'attendais peut-être à me voir prendre un coin de mon mouchoir pour m'essuyer les yeux. M'essuyer les yeux, courber la tête et dire *Amen*... Est-ce cela que tu espérais? Réponds-moi, gredin! »

Ces derniers mots vibrèrent dans l'air et l'on put voir Sir Edwin mettre le pouce de sa main droite sur un de ses favoris blonds et les quatre doigts sur l'autre pour dissimuler sa bouche sur laquelle flottait un sourire incongru.

Philip devint plus rouge. Il regarda sa mère en silence. Il regarda aussi la miniature de son père sur la broche de son corsage.

« Peut-être, continua-t-elle, t'attendais-tu à ce que je me sentisse coupable, alors que tu m'insul-

tais. Peut-être pensais-tu que j'allais me lever et me mettre à genoux.

— Maman, intervint Augusta, je suppose que vous ne pesez pas la valeur de vos paroles et que vous ne réalisez pas ce qu'elles ont d'irrévérencieux!

— Mêlè-toi de tes affaires, Augusta.

— Je n'ai jamais eu l'intention de vous insulter.

— Evidemment, cela valait peut-être mieux qu'un coup de bâton sur la tête. Mais y a-t-il une seule personne dans l'église qui n'ait pas aussitôt compris que tu insultais ta pauvre vieille mère? »

Les yeux de Philip s'élargirent et saillirent légèrement de ses orbites.

« Vous n'êtes pas ma *pauvre vieille mère*! dit-il très haut. Vous êtes une mère autoritaire qui fait une scène, même dans une église, si on l'empêche d'en faire à sa tête. Si quelqu'un a été insulté ce matin, c'est moi. Moi qui étais assis face à l'assistance pendant que vous quittiez l'église comme une reine de tragédie. »

Ces deux derniers mots ravirent Adeline. Elle médita une seconde sur eux et demanda, d'un ton plus doux : « Que s'est-il passé après mon départ? Le service s'est-il poursuivi? »

— Evidemment. Pour si importante que soit votre situation ici, maman, il ne pouvait être question d'interrompre la cérémonie parce que, de colère, vous aviez quitté l'église. Et j'ai dû rester à ma place sous les regards convergents de tous.

— Au temps jadis, dit-elle, un homme aurait été livré aux scorpions pour moins que ça!

— C'était une époque qui vous aurait convenu, répliqua-t-il.

— Allons, allons, Philip, intervint Nicolas.

— Le fait qui demeure, dit Philip, c'est que les bans ont été lus et seront relus les deux dimanches qui vont suivre et que, peu de jours après, Mary et moi serons mari et femme. »

Adeline ignore cette déclaration et demanda :

« Mr. Pink savait-il que j'ignorais tout de ces bans ? »

— Il ne savait rien.

— Si je croyais qu'il le savait, cria-t-elle, je le chasserais et il ne me faudrait pas trois semaines pour cela ! Trois minutes me suffiraient !

— Maman, vous n'êtes pas un archevêque, ni même un évêque, dit Philip tranquillement.

— C'est ton père et moi qui avons construit cette église.

— Est-elle encore à vous ?

— Philip, protesta Ernest, as-tu fini d'être grossier à l'égard de maman ?

— Avez-vous tous fini de prendre ma défense ? répliqua Adeline. Je n'ai besoin de personne pour me défendre contre ce jeune grêdin doublé d'un ingrat.

— Pourquoi vous dois-je de la gratitude ? » demanda Philip avec brutalité.

Adeline leva les mains dans un geste de désespoir, puis se laissa retomber dans son fauteuil et étendit ses longues jambes comme si elle était épuisée. Après un silence, elle dit :

« Je t'ai protégé dans le passé contre des intrigantes qui te couraient après. Et tu en étais très satisfait. Tu me l'as dit toi-même.

— C'est possible. Mais je me serais bien protégé moi-même. »

Elle eut un rire méprisant : « Comme tu t'es protégé de cette femme dont tu es devenu l'amant dans la chambre voisine de celle où dort ton innocente petite fille ! Ne proteste pas, mon garçon, elle me l'a dit elle-même !

— Eclaircissons maintenant cette histoire. C'est déjà fait entre Mary et moi. Maman a tellement exaspéré Mary par son accusation que, dans sa colère, celle-ci s'est reconnue coupable d'une faute qu'elle n'avait jamais commise. C'est l'explication qu'elle fournit. Mais je crois plutôt qu'elle était si intimidée qu'elle aurait avoué n'importe quoi.

— Tu ne parlerais pas ainsi si tu l'avais vue », dit Adeline.

La voix grave d'Augusta s'éleva : « Ce que dit Philip me rappelle une circonstance de son enfance. Ernest et Nicolas avaient environ treize et quinze ans et possédaient un magnifique chien de berger à la fourrure particulièrement belle. Un jour, ils découvrirent sur son dos des plaques où le poil avait été apparemment coupé très ras avec des ciseaux. On avait déjà puni Philip plusieurs fois pour des méfaits de ce genre commis à l'aide de ciseaux ou de couteaux et ses frères pensèrent aussitôt que c'était lui le coupable. Ils l'accusèrent donc avec violence, comme il convient à des garçons ; j'étais là et je crois bien que je l'ai accusé aussi. Il n'a rien dit et nous a seulement regardés comme quelqu'un qui est heureux d'avoir joué un bon tour. On le traîna devant papa qui lui demanda d'une grosse voix : « Est-ce vous qui avez fait cela, monsieur ? » Philip répondit oui en le regardant bien en face. Il fut donc sévèrement puni. Mais, peu de jours plus tard, on s'aperçut

que le chien avait une forme particulière d'eczéma qui faisait tomber son poil par plaques. Je me souviens avoir été si bouleversée de la punition injuste de Philip que j'en ai pleuré. Mais quand je lui ai demandé pourquoi il s'était reconnu coupable d'une faute qu'il n'avait pas commise, il m'a répondu qu'il n'en savait rien. Je pense qu'il était content qu'on pût le supposer capable d'une telle énormité... Te souviens-tu de cela, Philip?

— Je ne peux l'affirmer. J'ai reçu tant de corrections!

— C'est une histoire qui donne à réfléchir », observa Nicolas.

Sir Edwin regarda sa femme avec admiration et dit : « Augusta a un esprit remarquablement analytique. »

Philip se mordit un doigt, incapable de décider si l'analogie avec cette anecdote rendait le cas de sa bien-aimée meilleur ou pire.

L'appel lent et sourd du gong indien qui monta et redescendit sous la main d'Elisa annonça que le dîner dominical était servi. C'était une famille dotée d'un robuste appétit et lorsqu'ils s'assirent autour de la table et que l'odeur des quatre jeunes canards dodus posés sur un plat devant Philip, vint caresser leurs narines, pas un seul ne se sentit capable de refuser sa part. Philip découpait parfaitement, occupant la place de son père depuis la mort de ce dernier. Il découpait lentement mais avec une parfaite connaissance de l'anatomie des canards et tous les yeux étaient fixés sur lui.

Les deux enfants s'intéressaient davantage aux visages de leurs aînés qu'aux morceaux qu'on allait leur servir. Nicolas, Ernest et Sir Edwin essayèrent

d'entretenir la conversation sur des sujets impersonnels, mais au milieu du repas, Adeline demanda brusquement à Meg :

« As-tu entendu les bans publiés ce matin à l'église? »

Meg leva vers sa grand-mère un visage sans expression et répondit :

« Oui, Granny.

— As-tu compris ce que cela signifiait?

— Oui; cela veut dire que papa va se marier avec Miss Wakefield.

— L'avais-tu compris tout de suite?

— Non. C'est Nettle qui me l'a dit.

— Es-tu contente?

— Non. Je ne désire pas du tout que papa se remarie.

— Et toi, Renny. Cela te plaît-il que papa se marie avec Miss Wakefield? »

La voix aiguë du petit garçon répondit sans hésiter :

« Certainement, si ça doit l'empêcher de nous faire travailler.

— Nettle dit que c'est affreux d'avoir une belle-mère, ajouta Meg.

— Cette femme partira dès demain, gronda Philip.

— De toute façon, elle partira, continua Meg avec gravité. Elle ne veut pas rester... sous les ordres de Miss Wakefield.

— Plus un mot, Meg, je te prie! » dit Philip sévèrement.

Renny lança de son timbre clair :

« Dans les contes de fées, les belles-mères transforment les enfants en oiseaux et en autres ani-

maux. J'espère que Miss Wakefield me transformera en cheval. »

Un léger rire fit le tour de la table et Philip lui-même réussit à sourire en s'écriant :

« Que ferai-je alors? Je n'aurai plus de petit garçon!

— Vous monterez sur mon dos, cria Renny débordant de joie. Je courrai plus vite que n'importe quel cheval et vous n'aurez jamais besoin de me toucher avec un fouet. »

Philip posa sa main sur la petite main de son fils.

« Si Miss Wakefield te transforme en cheval, dit-il avec sérieux, je te monterai et nous partirons tous les deux pour ne jamais revenir. »

Meg qui, depuis la réprimande de son père, était sur le point de fondre en larmes, éclata en sanglots bruyants. Son père avait manifesté une préférence pour Renny.

Un jour ordinaire, on l'aurait priée de quitter la table mais Adeline l'appela auprès d'elle, l'entoura de ses bras et l'embrassa, murmurant : « Pauvre petite! Pauvre petite!

— Elle n'est pas à plaindre le moins du monde, déclara Philip; elle se conduit comme un bébé de quatre ans!

— Je suis de cet avis, dit Nicolas; ces lamentations sans cause sont odieuses.

— Si elle se conduit sans se maîtriser, elle ne fait pas pire que Philip.

— Je trouve que j'ai fait preuve d'une grande maîtrise de moi-même », répliqua ce dernier.

Mais sa mère continua : « Mon cher papa m'a appris qu'il n'y a pas de qualité plus importante

pour se guider dans la vie que la maîtrise de soi-même.

— C'est la première fois que je vous entends dire du bien de lui », dit Nicolas.

De toute évidence, Nicolas avait passé à l'ennemi.

« Si tu avais ressemblé davantage à mon cher papa, riposta Adeline, ta femme ne serait pas partie avec un autre homme.

— Maman! implora Augusta. N'oubliez pas la présence des enfants.

— Je ne l'oublie pas et je voudrais qu'ils soient plus nombreux; mais Nicolas n'en a jamais eu, et toi et Edwin n'avez pas davantage réussi à en avoir un. Tandis que mon père en a eu onze, et leur a appris la maîtrise d'eux-mêmes. Quel homme distingué c'était! Si jamais j'ai dit un seul mot contre lui, je mérite d'être punie. En réalité je ne l'ai vraiment apprécié qu'après sa mort. »

Elle poussa un profond soupir : « C'est toujours ce qui se passe entre parents et enfants et je suppose qu'il en sera de même pour moi. Je ne suis plus aussi jeune.

— Je ne vous ai jamais vue en meilleur état qu'en ce moment, maman, s'écria Ernest avec vivacité.

— Oh! je ne me plains pas. »

Elisa apportait sur la table une tarte aux pêches recouverte de crème fouettée; sa main tremblait en déposant le plat car le jeune Hodge l'avait bouleversée en lui rapportant les incidents de l'église. Adeline fut si frappée de l'état d'Elisa que lorsqu'elle prit la lourde fourchette d'argent et la cuillère pour servir la tarte, sa propre main tremblait comme une feuille.

« Elisa, dit-elle, voulez-vous donner ce plat à

Lady Buckley qui servira; je suis incapable de le faire. »

Elisa obéit, avec un regard de profonde sympathie.

« Allons, maman, cria Ernest, la tarte aux pêches est un de vos gâteaux favoris! N'en prendrez-vous pas?

— Non, pas aujourd'hui... pas aujourd'hui, répondit-elle d'une voix douce. Je n'ai pas faim. Mais ne vous tourmentez pas à mon sujet. Je vais rester là tranquillement à me réjouir de votre plaisir. Meggie, reviens à ta place et tiens ta fourchette convenablement. Dieu sait si j'ai fait de mon mieux pour vous donner les bonnes manières auxquelles j'ai été habituée. Si un de mes frères ou moi-même avions le malheur de nous mal tenir, mon père nous donnait une claque sur l'oreille qui nous envoyait promener. »

Elle considéra un instant, avec tristesse, la disparition de la tarte, puis déclara :

« Je crois que je vais aller m'étendre un peu. Je ne me sens pas bien. Quel est celui de mes fils qui m'offrira son bras? »

Nicolas et Ernest se précipitèrent aussitôt et elle quitta la salle à manger soutenue par leurs bras vigoureux. Augusta, avec beaucoup de bon sens, se mit à parler gaiement aux enfants, les servit une seconde fois et quand ils eurent terminé, leur permit de quitter la table. Nicolas et Ernest revinrent de la chambre de leur mère.

« Comment va-t-elle? demanda Sir Edwin d'un ton inquiet.

— Un peu mieux, répondit Ernest. Elle veut te voir, Philip.

— Elle n'est sûrement pas en état de poursuivre cette discussion, s'écria Augusta.

— Je crois qu'il vaut mieux que Philip aille auprès d'elle », assura Ernest avec sagesse. Il reprit sa place en disant : « Voilà qui va me donner une indigestion. » Mais d'un air résigné, il attaqua à nouveau son morceau de tarte.

Philip dit alors : « Excuse-moi, Augusta », et quitta la pièce d'un pas plus chargé d'opiniâtreté que d'esprit de conciliation.

« J'espère qu'il n'y a rien de grave dans l'état de votre mère », dit Sir Edwin.

Nicolas acheva sa tarte, se renversa sur sa chaise et, essuyant ses moustaches tombantes, s'écria :

« Il n'y a rien de grave, à part le fait que maman a assez de bon sens pour comprendre qu'elle est battue! »

Elle le savait en effet parfaitement bien et en attendant Philip, étendue sur son lit, elle accepta le fait sans amertume. Il apparut sur le seuil, sa tête blonde se détachant contre les tentures sombres, dans l'attitude même que prenait son père, sur cette même porte, quand il était jeune.

« Approche-toi, dit-elle. Viens à côté de mon lit. »

Philip obéit et s'agenouilla auprès du lit en l'entourant de son bras.

« Maman, demanda-t-il, êtes-vous malade?

— Cela va mieux maintenant. » Etendant le bras, elle l'attira contre elle et il appuya son visage sur sa poitrine.

« Tu es mon préféré, dit-elle, mon dernier-né. Je ne peux rien te refuser. Si tu veux épouser cette jeune fille, épouse-la. » Elle poussa un grand sou-

pir résigné et ajouta : « Amène-la à Jalna; je serai gentille avec elle. »

Boney s'était perché sur la cheville d'Adeline; il remonta tout le long de son corps, à pas mesurés, et quand il atteignit la hauteur de sa tête rentra son cou dans sa poitrine et écarta les ailes comme pour la protéger.

Le lendemain, Philip conduisait à nouveau sa jument alezane sur la route du lac. Mary était assise sur le siège à côté de lui et la valise était derrière eux. La matinée était fraîche et claire; les feuilles jaunes et pourpres flottaient dans l'air comme de petits oiseaux tandis que des troupes d'oiseaux migrateurs se dirigeaient vers le sud poussés par le vent comme des feuilles. Les vagues grondantes retombaient sur la plage en un rythme régulier auquel la jument semblait prendre plaisir à accorder son pas. Chaque poil de sa crinière et de sa queue vibrail d'une vie intense.

Mary devait retenir son chapeau à deux mains pour l'empêcher de s'envoler. Le vent avait coloré ses joues, d'un rose un peu plus foncé que celui de ses lèvres, ce que Philip trouva charmant.

« Vos lèvres sont moins rouges que de coutume, Mary, ma chérie », remarqua-t-il.

Elle se mordit légèrement la lèvre inférieure.

« J'ai un aveu à vous faire, murmura-t-elle.

— Vraiment? dit-il en souriant.

— Je mettais toujours un peu de rouge sur mes lèvres. »

Elle scruta son visage, anxieuse de connaître l'effet de ses paroles et ajouta : « Je ne le ferai jamais plus, si vous m'aimez mieux sans cela.

— Je vous aime comme vous êtes », répondit-il.

Ils se rendaient chez les Lacey où il avait été amicalement décidé que Mary demeurerait jusqu'à son mariage. Jalna se trouvait sur leur chemin et Philip arrêta son cheval devant la grille, laissant le fouet pendre dans sa main.

« Ne prenez pas cet air effrayé, Mary, dit-il. Je ne veux pas vous contraindre à faire quelque chose qui vous déplaît, mais je crois qu'il serait préférable pour vous d'entrer avec moi pour voir ma mère. Il faudra le faire, tôt ou tard, et le plus tôt sera le mieux. De plus, je crois qu'elle sera heureuse que vous veniez la voir directement avant d'aller chez les Lacey.

— Oh! non, pas encore! Je ne peux pas!

— Mais si, vous pouvez... Allons, soyez raisonnable. Maman ne vous en aimera que mieux de venir tout de suite. Souvenez-vous aussi que je suis à vos côtés. »

A ses côtés! Elle était capable de tout, avec lui à ses côtés! Elle pouvait faire face à une douzaine d'Adeline Whiteoak, sous la protection de Philip! Cependant son cœur battait à lui faire mal tandis qu'elle s'armait de courage pour consentir au désir de Philip.

« Très bien, dit-elle. Je pense que vous avez raison. Mais quant à l'amour de votre mère pour moi, je n'imagine pas du tout un tel sentiment! »

Philip lui-même n'était pas sans être assez vivement ému à la pensée de cette rencontre. Il était navré pour Mary, mais il fallait reconnaître que la pauvre enfant n'avait fait qu'aggraver les choses par son mensonge inconsidéré. Il posa sa main sur les siennes qu'elle tordait presque sur ses genoux et les serra.

« Vous vous sentirez tellement mieux quand ce sera fait, dit-il.

— Je l'espère, car je pourrais difficilement me sentir plus mal qu'en ce moment. »

Elle aurait voulu que l'allée fût dix fois plus longue. A peine avait-elle eu le temps de se reprendre que le cabriolet s'arrêtait devant la porte; Philip sauta à terre et se retourna pour l'aider à descendre.

« Je ne peux pas, cria-t-elle, saisie d'une terreur soudaine.

— Vous n'en pouvez pas?

— Non.

— Quand voudrez-vous alors?

— Demain.

— Bien. » Il se disposa à remonter sur son siège mais la déception assombrissait son visage; il ajouta : « Je croyais que vous aviez plus de cran!

— Je veux bien! Je viens! »

Elle ne pouvait supporter de le voir déçu par elle. Et de nouveau le souvenir de cet instant où elle avait tenu tête triomphalement à Adeline se dressa devant elle et la fortifia. Elle se jeta presque dans les bras de Philip de peur de revenir sur sa décision; il la déposa à terre.

« Redressez votre chapeau, lui dit-il avec un regard satisfait. Il a de trop larges bords pour ce vent. »

Elle obéit, prit son courage à deux mains, monta les marches du perron et franchit le seuil de la maison. Quand ils furent dans le hall il l'embrassa. « C'est votre maison, Mary. Soyez-y la bienvenue, ma chérie. » Elle aurait voulu s'accrocher à lui, s'annihiler tout entière en lui, mais il la conduisit

au salon et l'y laissa. Elle écouta ses pas s'éloigner dans le hall à la recherche de sa mère. Elle entendit la voix d'Adeline Whiteoak; elle entendit le bruit de ses pas. Philip ne la suivait pas. Avait-il peur d'une scène ou jugeait-il préférable que leur rencontre eût lieu sans témoin? Mary ne le savait pas et ne s'en préoccupait pas; une seule chose comptait maintenant pour elle : que cette terrible entrevue soit terminée! Mais comment pourrait-elle parler à Adeline? Sa bouche était desséchée. Elle se redressa face à la porte dans une attitude à la fois provocante et effrayée.

Adeline se trouva enfin devant elle, vraiment superbe dans une toilette qui semblait faite pour la circonstance : une robe d'après-midi en lourde soie d'un violet magnifique, garnie d'une courte traîne et de dentelle aux manches et sur la gorge. Tout le jour elle s'était conduite, avait mangé et parlé comme une convalescente, mais sa vitalité naturelle avait maintenant repris le dessus. Trois pas rapides suffirent à la mettre auprès de Mary; elle ouvrit largement ses bras et Mary s'y trouva enveloppée et serrée contre sa poitrine vigoureuse, respirant le parfum oriental que la lingerie d'Adeline empruntait aux coffrets de bois de santal dans lesquels elle la gardait.

« Mon enfant! » Il y avait une chaleur sincère en même temps qu'une vibration un peu théâtrale dans la voix d'Adeline. « Mon enfant, tout est pardonné! »

CHAPITRE XXII

IL ÉTAIT UN PETIT GARÇON

RENNY WHITEOAK se leva à six heures ce matin-là; bien qu'on fût en octobre, la journée était aussi chaude qu'en été, mais d'une chaleur plus légère et plus douce. Le ciel était du même bleu lumineux que le jersey du petit garçon; Renny sentait l'intérieur de son corps parfaitement propre et léger. Il était mince et souple comme une anguille. Il se dirigea vers les écuries, en criant, chantant, riant tout seul sans savoir pourquoi! Quand il arriva, Hodge était en train d'ouvrir le lourd cadenas de la grande porte.

« Hello, Hodge! hurla-t-il, comme si Hodge était sourd. Je suis venu vous aider à faire votre travail.

— Magnifique, répondit Hodge, en ouvrant la porte d'un geste large. J'ai grand besoin d'un aide. Quels gages demandez-vous?

— Un dollar par mois.

— Diable! Je ne pourrai jamais payer ce prix-là.

— Alors, je me contenterai de vingt-cinq *cents*, dit Renny avec vivacité.

— D'accord. Je vous engage. Nous allons commencer par abreuver les chevaux. »

Hodge, chaussé de gros souliers, se dirigea sans se

presser vers le coin où les seaux étaient rangés; Renny allongea ses petites jambes pour le suivre. Et quand Hodge ramassa un seau, Renny en prit un également. Les chevaux penchèrent leurs cous hors des stalles pour les regarder faire et accompagnèrent de hennissements graves et satisfaits leur marche jusqu'au puits qui était situé au-delà du box le plus éloigné. Hodge souleva le lourd couvercle, et une odeur humide et froide s'éleva de l'obscurité profonde. Il fit descendre le seau et le remonta plein jusqu'au bord. Des gouttes d'eau s'accrochaient aux poils blonds et bouclés qui recouvraient ses bras. Il remplit ensuite le seau de Renny, qui s'était accroupi à côté de lui; leurs deux visages se reflétaient en sombre dans l'eau du puits.

« Ne venez jamais faire le singe tout seul par ici, dit Hodge, vous tomberiez.

— Me sauveriez-vous, si je tombais?

— Comment diable saurais-je que vous êtes tombé? Je pourrais travailler ailleurs.

— Mais si je criais?

— Pas d'histoire! Ne vous approchez jamais de ce puits. Allons, n'essayez pas de soulever ce seau! Vous vous tuerez, un de ces jours, à vouloir soulever de tels chargements. »

Renny saisit l'anse du seau et le porta avec Hodge. Il fit de son mieux pour prendre sa part du poids quand ils le soulevèrent jusqu'à la bouche de la vieille Laura, installée dans le box le plus vaste. Agée maintenant de trente ans, elle avait été la monture favorite du capitaine Whiteoak. En plongeant sa petite tête intelligente dans le seau, elle jeta à Renny un doux regard de ses yeux lumineux.

« Elle m'aime, dit-il. Croyez-vous qu'elle vive en-

core assez longtemps pour que je puisse la monter?

— Cela ne m'étonnerait pas. C'est un coureur de grande classe. Regardez cette encolure. » Hodge caressait amoureusement l'épaule de l'animal. « J'ai entendu dire à mon père que votre grand-père faisait plus de cas de Laura que de tous les chevaux qu'il avait possédés. Il en avait pourtant eu un certain nombre, que ce soit en Angleterre, aux Indes ou au Canada.

— J'en fais cas, moi aussi, dit Renny avec véhémence. Je fais cas de tout, à Jalna. »

Joe, le vieux garçon d'écurie, avait apporté de l'avoine et du foin; le jeune Tom nettoyait les stalles, ramassait le fumier avec sa pelle, en remplissait des brouettes qu'il transportait dans la cour de l'écurie. Hodge était le préféré de Renny qui ne le quittait pas plus que son ombre. Ensemble, ils s'occupèrent de panser les chevaux; à peine si la main de Renny était assez grande pour tenir l'étrille, mais il mettait toute sa force à la manier, sifflant entre ses dents à l'instar de Hodge. Son propre poney gallois, si plein de vie, brillait comme du noyer ciré quand il eut fini de le panser et Hodge le félicita. Le poney tourna la tête et frotta son museau contre son jeune maître, bavant de tendresse sur son oreille. Renny demanda soudain à Hodge : « Viendrez-vous cet après-midi à la réception, Hodge?

— Oh! je serai bien par là si on a besoin de moi. »

Renny se planta sur ses petites jambes écartées, mâchonnant une paille. « Savez-vous en l'honneur de qui est cette réception? » demanda-t-il.

Hodge se gratta la tête sur laquelle poussait une

brosse de cheveux couleur d'étaupe. « Mon Dieu, répondit-il évasivement, je ne pourrais le dire exactement.

— C'est pour Miss Wakefield. Elle va devenir ma belle-mère.

— Oh! voilà qui est parfait..., je suppose.

— Hodge, aimeriez-vous avoir une belle-mère?

— Mon Dieu, je le pense. »

Renny poussa une exclamation de mépris : « Quoi! Et être transformé par elle en serpent ou en crapaud?

— Vous ne croyez pas à ces mensonges, je suppose.

— Je ne sais pas. C'est Nettle qui dit ça.

— Elle est partie et c'est un bon débarras... Par le diable, il est temps que j'aie déjeuner. Vous ferez bien vous aussi, d'aller prendre le vôtre. Vous vous êtes joliment sali. Voulez-vous que je vous aide à vous laver à la pompe?

— Hurrah! Je vous parie que je le fais. » Cette perspective l'enchantait. Il suivit Hodge à cloche-pied jusqu'à la pompe, dans la cour de l'écurie. Hodge prit un morceau de savon au phénol.

« Ce sera froid, dit-il à Renny.

— Cela m'est égal.

— Enlevez votre jersey alors, et penchez-vous. »

Jersey et sous-vêtement volèrent; le petit corps blanc était droit comme un i sous le visage éveillé.

« Je n'ai sali que ma figure et mes mains », dit-il.

Hodge mouilla le savon puis il le fit ensuite mousser sur les mains et le cou de Renny. « Lavez vous-même votre figure, je pourrais vous mettre du savon dans les yeux. »

Une fois bien savonné, Renny s'arc-boutant des

deux mains sur ses genoux, se pencha sous le jet d'eau glacée que Hodge fit couler de la pompe. Ses joues rouges devinrent roses, puis mauves. Hodge le frictionna vigoureusement avec une serviette grossière. Puis, à son tour, il se mit torse nu et Renny se jeta sur le bras de la pompe, le manœuvrant avec tant de force qu'à chaque remontée du bras il était soulevé de terre. Il riait de plaisir en voyant l'eau ruisseler sur le buste carré de Hodge, inonder sa chevelure d'étaupe.

Les vaches apparurent, sortant, à pas lents et majestueux, de l'étable où l'on venait de les traire. Tom portait deux seaux de lait destinés à la maison. L'écume débordait et Renny perçut au passage l'odeur du lait chaud.

« Voulez-vous en boire? demanda Tom.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient », dit Hodge.

Il prit le gobelet de métal de la pompe, le plongea dans le seau et le tendit à Renny.

« Vous d'abord, dit celui-ci poliment.

— Non. Vous êtes le patron », dit Hodge en riant.

Renny porta la timbale à ses lèvres et la vida d'un seul coup; il était un peu haletant mais le regard des deux jeunes gens fixé sur lui exigeait une attitude virile.

« Un autre? demanda Hodge.

— Non, merci. »

Hodge vida deux fois le gobelet pour son compte et Tom en fit autant, puis se dirigea à pas pesants vers la maison. Hodge partit dans la direction de sa chaumière, une des nombreuses habitations du même genre disséminées dans la propriété pour

loger la main-d'œuvre agricole. Hodge vivait là avec sa mère.

Renny monta les escaliers en courant pour aller réveiller Meg. Il s'étonnait toujours qu'elle aimât tant dormir le matin. Lui n'avait jamais sommeil et Nettle disait que c'était la raison pour laquelle il était si maigre, et Meg si dodue. On avait renvoyé Nettle parce qu'elle n'avait pas été gentille pour Miss Wakefield. Est-ce qu'on renverrait tous ceux qui ne seraient pas gentils avec Miss Wakefield? Devrait-il s'en aller, lui aussi, s'il n'était pas gentil avec elle?

Meg dormait, roulée en boule; une adorable petite boule rose et blanche, et sa natte qui coupait l'oreiller ressemblait à une poignée destinée à la soulever. Renny la saisit par le nœud du ruban fané qui l'attachait et lui imprima le même mouvement de bas en haut et de haut en bas qu'il avait imprimé un instant plus tôt au bras de la pompe. Meg s'éveilla en sursaut, déroula son petit corps et plissa son joli visage d'une expression boudeuse.

« Va-t'en! cria-t-elle, furieuse. Laisse-moi seule, Renny! » Il lui chatouillait le cou de ses doigts glacés.

« Réveille-toi! » dit-il en posant son visage à côté du sien.

Meg avait d'étranges goûts en fait d'odeur. Elle adorait l'odeur de la peinture, de la cire, de l'essence et autres odeurs du même ordre. L'odeur du savon au phénol avec lequel Renny s'était lavé, caressa voluptueusement ses narines.

« Quelle bonne odeur! » s'écria-t-elle en respirant profondément et elle immobilisa la tête de son frère contre l'oreiller.

Il était ravi de lui plaire et resta quelques minutes sans bouger, savourant la douceur d'être câliné par Meg; mais un creux qu'il ressentit dans son estomac le fit bientôt se redresser. Il arracha les couvertures du lit.

« Allons, lève-toi, dit-il. On va bientôt installer la tente.

— Cela m'est égal, dit-elle d'un ton boudeur; je n'irai pas à la réception. »

Renny fut stupéfait. « Voyons, Meggie, il y aura des glaces, des fruits dans du punch et toutes sortes de bonnes choses.

— Ça ne m'intéresse pas! »

Mais ça l'intéressait au contraire beaucoup, et elle voulait assister à l'installation de la tente sur la pelouse. Elle se mit sur son séant et regarda autour d'elle à la recherche de ses bas. Ils étaient sous le lit; Renny les ramassa et les lui tendit; elle les lui arracha et commença de les enfiler avec mauvaise humeur.

« Je m'en vais », lança-t-il de la porte, et il descendit bruyamment l'escalier.

La porte de la chambre d'Ernest s'ouvrit; il apparut et saisit Renny par le bras.

« Tu fais un bruit d'enfer, lui dit-il sévèrement, en montant et en descendant cet escalier. Ne sais-tu pas qu'il est encore de bonne heure et que certains de tes aînés dorment encore?

— J'avais oublié!

— Oublier le bien-être des autres est une faute impardonnable. Je suppose que tu désires que nous pensions à ton propre bien-être?

— Oui.

— Oui qui?

— Oui, oncle Ernest.

— Donne-moi la main, nous allons descendre ensemble tranquillement. Ta main est glacée. Pourquoi est-elle froide?

— Je ne sais pas.

— Es-tu déjà sorti?

— Oui. Il fait chaud dehors.

— Tant mieux. Nous aurons beau temps pour la garden-party. »

Ils se mirent à table; Elisa plaça devant eux des assiettes de porridge et Ernest pensa qu'Elisa était beaucoup plus gaie depuis le départ de Mrs. Nettle-ship. Il fit remarquer à son neveu :

« C'est aujourd'hui un jour important pour toi, Renny. »

Le petit garçon tourna vers son oncle un regard interrogateur.

« Il y a une goutte de lait sur ton menton. Essuie-la. Pas avec la main, avec ta serviette. Voilà qui est mieux. Ce jour est important pour toi parce que c'est le jour où ton père va présenter à ses amis la jeune femme qui va devenir ta nouvelle mère. Tout le monde sera heureux de la voir et de l'admirer. Elle est très jolie, tu le sais. Il faudra rester auprès d'elle pendant qu'elle recevra les invités et être très poli. Si tu fais passer une assiette, il faudra faire attention de ne pas la renverser. Si une dame et un monsieur se trouvent ensemble, prends soin de l'offrir d'abord à la dame.

— Oui, oncle Ernest. Mais je croyais que c'était Granny qui donnait cette réception.

— Elle la donne en l'honneur de Miss Wakefield.

— Je croyais qu'elle la donnait en son honneur.

— Vraiment, Renny, tu m'étonnes parfois par ta stupidité! Tu es si absorbé par tes propres affaires que tu n'écoutes rien de ce qui se passe autour de toi.

— J'ai entendu la lecture des bans.

— Cela n'a rien à voir avec la réception... Bien que, après tout, il y ait tout de même quelque rapport! Veux-tu un œuf?

— Oui, je veux bien. »

Ernest décapita un œuf à la coque pour Renny et lui donna un toast qu'il prit dans un plat largement garni; les tranches de pain avaient été si généreusement beurrées que le beurre avait suinté au travers et formait sur le plat de petites taches d'un jaune d'or.

Ernest remarqua soudain : « Tu sens bien mauvais.

— C'est l'odeur du savon, répondit Renny.

— Pas du tout. C'est l'odeur de l'écurie. Tu ne dois pas venir à table après avoir touché les chevaux. »

Renny courba la tête. « Je me suis lavé, murmura-t-il.

— As-tu changé de vêtements?

— Non.

— Eh bien, dépêche-toi de manger cet œuf. Tu mettras ensuite un peu de confiture sur une tartine et tu quitteras la table. Je ne pourrai pas manger tant que tu seras dans la pièce. »

Il s'essuya les lèvres et se renversa sur sa chaise; ses yeux de myosotis, fixés sur le petit garçon, étaient lourds de reproches.

Renny acheva son œuf en deux cuillerées, prit un toast et partit en courant vers la porte.

« Reviens ici, dit Ernest, et remets ta chaise en place — pas comme ça — doucement. Qu'est-ce qu'on dit maintenant?

— Excusez-moi, je vous prie.

— Certainement. »

Renny sortit en courant sur la pelouse où des hommes étaient en train de dresser la tente apportée de la ville. Elle était en toile rayée rouge et blanc avec une bordure découpée en festons. Il y avait aussi de longues tables à tréteaux. Les hommes pleins d'entrain riaient et lançaient de temps à autre un juron tout en travaillant. Les épagneuls et le fox-terrier couraient en tous sens dans leurs jambes, mais lorsqu'ils virent le toast dans la main de Renny, plus rien ne les intéressa; il le leur distribua, glissant un morceau dans chaque gueule aux dents blanches. Puis Jake saisissant l'occasion, s'empara de ce qui restait et l'emporta dans le massif.

Le docteur Ramsay remontait en voiture la grande allée, entre les sapins et les mélèzes. Il descendit de son siège et attacha son cheval. Renny courut vers lui.

« Hello, grand-père! cria-t-il. Nous avons une garden-party, cet après-midi.

— C'est ce que je vois, répondit le docteur regardant sans enthousiasme la tente rouge et blanche. Puis-je savoir la raison de cette réception?

— Ne la connaissez-vous pas? demanda Renny étonné.

— Si, je la connais, mais je me demande si tu comprends ce que cela signifie.

— Nous allons présenter Miss Wakefield à tous nos amis. Elle va devenir ma nouvelle mère.

— Vraiment. Te souviens-tu de ta mère qui est morte?

— Oh! oui.

— C'était ma seule enfant.

— Est-ce vrai?

— Ne le savais-tu donc pas? »

Renny perçut de la tristesse et un reproche dans le regard du docteur Ramsay. « Oui, je le savais », se hâta-t-il de dire. Puis il ajouta, très vite : « Apporterez-vous des bébés à Miss Wakefield?

— Dieu sait... Tu voudrais que je lui apporte des bébés?

— Oui, je veux un petit frère. Je prendrai soin de lui et je lui apprendrai à monter à cheval.

— Eh bien, nous verrons.

— Grand-père, est-ce vrai que vous les apportez dans votre sac noir?

— T'imagines-tu que je vais trahir pour toi les secrets de ma profession?

— Les veaux sont trop gros pour venir dans votre sac. Aussi les vaches se les procurent-elles elles-mêmes. J'en ai vu une le faire dans un pré.

— J'espère que Meggie n'était pas là! dit le docteur vivement.

— Non, j'étais seul.

— Le lui as-tu raconté? » Le regard du docteur Ramsay était sévère.

« Non », mentit Renny.

Adeline traversait rapidement la pelouse dans leur direction.

« Quelle journée! s'écria-t-elle. Nous ne pouvions mieux tomber. J'ai toujours dit que c'était la meilleure saison de l'année.

— Je suis heureux que vous soyez aussi satisfaite », dit le docteur Ramsay sèchement.

Elle lui prit le bras et le serra. « Allons, dit-elle, un peu de courage et faites comme moi, prenez-en votre parti. Pour dire vrai, j'ai de plus en plus d'affection pour Mary. La façon dont elle a agi au cours de ces dix derniers jours est stupéfiante. C'est un caractère très complexe et il fallait un caractère comme le mien pour la comprendre. Je l'ai prise désormais sous mon aile. » Et Adeline arrondit son long bras souple dans un geste imagé et significatif. « Je lui ai offert moi-même son trousseau. Quand elle devait épouser Clive Busby j'avais décidé de lui offrir un manteau en rat musqué qui convenait parfaitement à la vie dans un ranch; mais maintenant le manteau sera en peau de phoque.

— Ce qui, évidemment, conviendra mieux à la maîtresse de Jalna. »

Adeline fit un pas en arrière. « La maîtresse de Jalna, dites-vous! La maîtresse! Sachez, docteur Ramsay, que je continuerai toujours à me considérer comme la maîtresse ici, devrais-je, à Dieu ne plaise, vivre cent ans! »

Le docteur Ramsay la regarda avec admiration.

« Je ne connais pas de femme, dit-il, aussi bien faite que vous pour porter allégrement le poids d'un siècle.

— Puissiez-vous être là pour me donner un cordial après la célébration de mon centenaire, dit-elle en riant.

— Ce ne sera sûrement pas moi », dit-il en secouant la tête. Puis il demanda : « Avez-vous su quelque chose du jeune Busby?

— Oui. Mrs. Vaughan a reçu une lettre de sa

mère. Il va bien et travaille beaucoup. Il y a là-bas une charmante jeune fille dont il s'occupait avant de venir à Jalna. Ses parents espèrent qu'il l'épousera. Je suis très heureuse car Mary n'était pas faite pour cette vie dans les prairies de l'Ouest... Elle est faite pour Jalna », ajouta-t-elle avec satisfaction.

Le docteur Ramsay était presbytérien et n'avait pas assisté à la première publication des bans, mais on lui avait raconté avec force détails la scène qui avait eu lieu à l'église. Et le regard qu'il jeta cette fois à Adeline était moins admirateur que perplexe. Ils furent rejoints par les autres membres de la famille et l'arrangement des tables, la disposition des couverts, la place des chaises pour le petit orchestre et les invités qui préféreraient s'asseoir, donnèrent lieu à une intense activité. Les enfants et les chiens ne cessaient d'aller et venir, ici, là et partout. Elisa qui s'était merveilleusement épanouie depuis le départ de Mrs. Nettleship, dirigeait la situation de main de maître, donnant ses directives à la mère du jeune Hodge qui ne cessait d'aller et venir.

Philip s'assit à l'une des longues tables sur laquelle on venait d'étendre une nappe blanche damassée. Il alluma sa pipe et la fuma tranquillement jusqu'au moment où un cri général le fit se lever précipitamment.

« Morbleu! s'écria-t-il, je n'avais pas vu la nappe! » Il entreprit de la défriper mais Elisa la retira aussitôt et en étendit une autre.

Jake découvrit la natte abandonnée dans une corbeille sur le gazon; il s'en saisit et la tira dans le massif sans que personne le vît, sauf ses parents qui le désavouèrent totalement.

A midi, tout était prêt pour la réception. Après un léger repas, chacun s'octroya un peu de repos, à l'exception de Renny qui se rendit dans un champ où la rivière coulait à découvert; elle était peu profonde avec un fond calcaire. Cette journée d'été de la Saint-Martin était très chaude. Renny se mit à travailler à la digue qu'il avait commencée pendant les vacances avec son ami Maurice Vaughan. Debout dans la rivière, il mettait en place des pierres plates qu'il prenait sur le bord. Il les fixait ensuite avec de la boue, tendant au maximum ses petites mains maigres, employant toutes ses forces pour soulever les pierres. Trois canards qui nageaient dans l'étang ne le perdaient pas de vue. Trois chevaux de ferme s'approchèrent pour boire. Renny perdit toute notion de temps; il oublia la réception; il oublia les glaces! Il aurait travaillé ainsi jusqu'à la nuit, si Meg, tout en blanc, avec une ceinture bleu pâle, n'était survenue. Elle le regarda consternée.

« Renny Whiteoak! cria-t-elle. Qu'est-ce que tu vas prendre! Regarde-toi un peu! Les invités arrivent. Granny te cherche partout. Vite, vite, dépêche-toi! Il y a longtemps que je suis prête! »

Il la regarda, la trouva jolie et le lui dit :

« Tu es jolie!

— Tu es affreux. On ne te permettra pas de venir à la réception.

— Peu m'importe. »

Mais il se précipita à sa suite vers la maison et grimpa dans sa chambre. Il transformait une cuvette d'eau en une mare boueuse lorsque Adeline apparut. Elle lui jeta un regard de dégoût.

« Vilain garçon, dit-elle, j'ai envie de t'admi-

nistrer une bonne correction et de t'enfermer dans un placard pour le reste de la journée. Que dirais-tu de cela? »

Le front têtù, il souleva la lourde cuvette et vida la mare de boue dans le grand seau de toilette. Il souleva de même le grand pot à eau.

« Attention! Tu vas le renverser, cria-t-elle. Laisse-moi faire. »

Elle remplit la cuvette, s'empara de l'éponge et commença de le laver. Elle le tenait par une oreille en lui frottant le cou, et ses manches courtes arrê-tées au coude laissaient à découvert ses avant-bras tendus.

« Oh! mon oreille! » hurla-t-il. Mais elle ne le lâcha pas, continuant à le laver, tout en le tenant à bout de bras.

« Et maintenant, déshabille-toi », ordonna-t-elle.

Il se dépouilla de ses vêtements. Tout en pour-suivant son commentaire sur l'état de son petit-fils et sur ce que son propre père aurait fait à elle-même ou à un de ses frères dans pareille cir-constance, Adeline continua son opération de net-toyage.

Quand il se dressa enfin devant elle, semblable à un rameau blanc s'achevant en un bouquet roux, elle s'adoucit et sourit. Il n'en fallut pas davan-tage. Il se jeta sur elle, la serrant dans ses bras jusqu'à ce qu'elle s'écriât :

« Allons, tu froisses ma robe. Maintenant, vite, ton beau costume marin blanc. Laisse-moi te le mettre et voir comme tu es beau. »

Il s'admira dans la glace. Le nœud de soie noire, le cordon blanc avec le sifflet glissé dans la poche faisaient grand effet.

Quand Adeline eut soigneusement brossé ses cheveux, elle se recula pour l'admirer.

« Tu es l'image du parfait gentleman irlandais ! s'écria-t-elle.

— Mais les Whiteoak sont Anglais, Granny.

— Je le sais, murmura-t-elle avec son sourire malicieux, mais nous ne le dirons à personne. »

Il aurait crié de joie s'il avait osé, quand il entendit le petit orchestre qui jouait au milieu de la pelouse. Mais il regrettait qu'il n'y eût pas de tambour. Le flûtiste le charma plus que tous les autres ; il se glissa près de lui, admirant les mouvements agiles des doigts sur l'instrument.

Mary recevait les invités aux côtés de Philip et d'Adeline. Elle avait acheté avec son propre argent une robe de mousseline de soie bleu turquoise et une grande capeline en paille d'Italie garnie de roses roses. Philip portait un costume de flanelle blanche. Et tout le monde dut reconnaître qu'il aurait fallu voyager très loin avant de rencontrer un plus beau couple. Adeline elle-même n'aurait guère pu paraître plus heureuse si elle avait parcouru le monde pour découvrir Mary.

Renny n'avait jamais vu tant de monde réuni sauf à une foire d'automne. Il réussit à courir jusqu'à l'écurie pour jeter un coup d'œil sur les douzaines de chevaux et de véhicules confiés à Hodge. Il avait apporté un gros morceau de gâteau à ce dernier et, tout en discutant des chevaux, suçait le sucre glacé qui restait collé à ses doigts. Il tomba d'accord avec Hodge pour reconnaître que pas un des chevaux garés dans la cour ne supportait la comparaison avec les chevaux de Jalna.

Il revint ensuite auprès des invités avec l'intention de manger un peu plus de crème glacée. Il aperçut Meg se rendant utile dans sa plus jolie robe; il vit l'oncle Ernest en compagnie d'une des plus jolies jeunes dames, et l'oncle Nicolas auprès de Violet Lacey. Il courut se glisser entre Philip et Mary. Philip lui prit la main.

Muriel Craig arriva tenant à la main une assiette largement servie de salade de poulet, avec un petit pain bien beurré. Elle portait une robe à raies multicolores avec d'énormes manches. Elle avait déjà salué Mary mais lui murmura à l'oreille.

« Pourrions-nous causer un instant ensemble tranquillement? J'ai quelque chose à vous dire. »

Mary la conduisit sous le porche.

« Que croyez-vous qu'il soit arrivé? demanda aussitôt Muriel.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Vous serez horrifiée quand je vous l'aurai dit. Il y a deux jours, mon père et cette horrible infirmière sont partis ensemble et se sont mariés! N'est-ce pas épouvantable? » L'iris de ses yeux était contracté.

« Oh! je suis navrée! dit Mary avec une chaleur sincère.

— C'est à vous briser le cœur. Je ne m'en remettrai jamais. » Elle prit sur sa fourchette une large bouchée de poulet en salade et continua : « J'ai pleuré toute la nuit. Je vais certainement quitter la maison. Je ne pourrais vraiment pas vivre avec cette femme.

— Il y a toujours une consolation à cela, dit Mary. Elle soignera bien votre père.

— Il n'a pas besoin d'elle! Il va mieux chaque

jour. Mais il faut que je me résigne. La première chose que je vais faire sera d'aller voir mon amie à New York.... Je crois que, si je veux un peu de crème glacée et du punch, c'est le moment. Ce délicieux Mr. Biggs est allé m'en chercher... Que vous êtes jolie, Mary! C'est extraordinaire ce qu'une robe peut changer une jeune fille!

— Merci, dit Mary.

— En ce qui me concerne, les vêtements ne font aucune différence. Comme le remarquait l'autre jour un de mes admirateurs, je suis tout aussi jolie dans une simple robe de coton que dans de la mousseline de soie. »

De même que pêches et ananas atteignent à leur plus parfaite saveur à l'instant où ils vont se gâter, de même cette journée se paraît des plus riches couleurs et ses souffles légers transportaient, comme en se jouant, des parfums de fruits mûrs et de fumée de bois lointaine, d'une douceur merveilleuse. Des menaces splendides d'un orage proche s'élevaient vers l'ouest mais la réception d'Adeline se déroulait dans une atmosphère estivale. La tente aux gaies rayures, les jolies ombrelles, le petit orchestre laborieux n'auraient pu prêter leur concours à une fête plus réussie.

« De quoi parlent-ils donc tous? » se demandait Renny qui ne découvrait aucun sens aux bribes de conversation qu'il recueillait au passage. Quand il parlait, il avait toujours quelque chose à dire.

« J'ai mangé trois assiettes de crème glacée, confia-t-il à Meg.

— J'en ai eu seulement deux, répliqua-t-elle,

mais j'ai eu trois morceaux de gâteau et aussi un verre de punch.

— Mais je croyais que nous ne devions pas boire de punch! s'écria-t-il, à la fois horrifié et jaloux.

— Eh bien, moi, j'en ai bu.

— Quelqu'un t'a-t-il vue? Qui t'a servie?

— Personne. C'était un verre plein qu'une dame avait posé et que j'ai pris.

— Te sentais-tu drôle après?

— Un peu. La tente tournait.

— Est-ce qu'elle tourne encore?

— Non. C'est fini maintenant. Je pourrais boire un autre verre.

— Oh! » Il considéra sa sœur avec admiration.

L'heure du départ finit par sonner pour les invités. Il y eut des poignées de main échangées, des félicitations renouvelées, la bousculade et l'aimable cohue des adieux. Il y eut aussi le roulement des voitures et le fracas satisfait des sabots. Mary partit la dernière, raccompagnée en voiture par Philip chez les Lacey. Renny avait couru derrière le cabriolet jusqu'au portail; ils lui avaient fait des signes d'adieu mais debout devant la grille, dans le soleil couchant, il éprouva soudain une sensation de solitude. L'allée était sombre et les arbres semblaient immenses; ils ne laissaient pas pénétrer la lumière et tout en remontant l'allée, Renny se souvint d'histoires de fantômes, de farfadets et de sorcières. Sur la pelouse, les hommes démontraient la tente; les musiciens avaient disparu sans qu'il les ait vus partir. Les chiens, harassés, étaient étendus sous le porche. L'herbe était piétinée et comme morte. Au-delà du ravin, le soleil couchant

apparaissait derrière les arbres comme un œil rouge. Renny fit le tour de la maison pour aller rejoindre deux valets de ferme qui venaient de charger une charrette de barriques de pommes venant du fruitier. Il grimpa dans la charrette et s'accrocha au bord d'un tonneau pour ne pas tomber tandis que le conducteur frappait avec les rênes le dos des chevaux. L'odeur épicée des pommes du Nord s'échappait des tonneaux.

Un des hommes demanda à Renny sans se retourner : « Vous êtes-vous bien amusé cet après-midi?

— Oh! oui. Où vont ces pommes?

— A Montréal. Demain matin. Il faut fermer les tonneaux ce soir.

— Pourquoi travaillez-vous si tard?

— Nous n'avons pas travaillé de la journée. Le patron nous avait donné congé. Mais nous avons pensé qu'il fallait placer les couvercles de ces tonneaux.

— Est-ce que je pourrai aller avec vous à la gare?

— Si vous êtes levé assez tôt.

— Je serai levé. »

Il prit une pomme dans le tonneau auquel il se cramponnait et la tint dans sa petite main; elle était ronde comme la terre et froide comme de la glace. Il la renifla; elle sentait bon. Son esprit s'envola vers un autre parfum, celui de l'arbre de Noël. Tout son être frémit au souvenir de cette odeur. Sa mémoire ne remontait pas plus loin que le dernier Noël, mais c'était un souvenir qui se suffisait à lui-même, qui l'emplissait d'une joie puissante. Un instant il oublia où il se trouvait.

La charrette s'arrêta brusquement devant la grange. Les hommes sautèrent sur le sol et l'un d'eux tendit les bras à Renny.

« Sautiez », dit-il.

Renny sauta dans les bras de l'homme qui le déposa à terre.

« Que tenez-vous là? lui demanda-t-il. Une pomme? Ne savez-vous pas que c'est défendu de prendre une pomme dans les tonneaux? Vous savez où en trouver, si vous en voulez. »

Il prit la pomme de la main de Renny, tendit le bras et la remit dans le tonneau. L'autre homme dételait les chevaux.

« Il fait trop sombre pour placer les couvercles, dit-il. Nous le ferons demain matin. » Il conduisit à l'écurie les chevaux qui marchaient lourdement.

L'homme qui avait aidé Renny à descendre de la charrette apporta des sacs et en recouvrit les tonneaux. Renny courut à l'écurie. Une odeur de paille propre l'accueillit, dans un crépuscule plein de vie. Tout y était mouvements lents et souffles profonds.

« Eh bien, crièrent les deux hommes; sortez de là. Voulez-vous qu'on vous y enferme? »

Renny ressortit en courant. Il faisait presque nuit. L'œil vermeil du couchant s'était clos. Les hommes n'étaient plus que des ombres mouvantes:

« Au revoir, cria-t-il sans se retourner, en repartant en courant.

— Au revoir », répondirent les hommes.

Il plongea ses regards dans l'obscurité profonde du fruitier; il avait si grande envie d'une pomme! Une silhouette se dirigeait lentement vers lui ve-

nant de la cuisine. C'était Noah Binns qui était venu recueillir quelques miettes de la garden-party.

« Hé, Noah! appela Renny.

— Quoi? grommela Noah en s'approchant.

— Voudriez-vous attendre là pendant que j'entre dans le fruitier?

— Vous avez peur! » On discernait encore un peu le sourire moqueur de Noah.

« Non. Mais je pensais que quelqu'un pourrait m'enfermer à clef.

— Allez, mais faites vite. »

Renny descendit les marches humides dans l'obscurité. Sur des claies, comme des dormeurs sur leurs couchettes, s'épalaient les pommes; pommes épiciées du Nord, pommes vertes et rouges, Tolmans parfumées, pommes des neiges, pommes reinettes emplissaient l'air de leur parfum. Il mit la main dans le coin où il savait trouver les pommes des neiges, en prit une et remonta les marches en courant.

« Extraordinaire récolte de pommes, cet automne, dit Noah. Mangez-en tout votre content. Il n'y en aura pas une l'an prochain.

— Pourquoi?

— Trois punaises sont au travail sous l'écorce, suçant la bonne sève des arbres. Je les ai vues et je les ai entendues sucer.

— Nous vaporiserons les arbres.

— Grand bien vous fasse! Cette espèce de punaises est nouvelle. Elle aime qu'on la vaporise. Elle vient des Etats-Unis. »

Renny considéra un instant Noah avant de reprendre sa course vers la maison. Il éprouva un

réel bien-être à entrer dans le hall et à fermer la porte derrière lui. La pomme rouge était dans sa main.

Un brusque changement s'était opéré dans l'atmosphère. La soirée était froide. De grandes bûches de bouleau flambaient dans la cheminée du salon; toute la famille se trouvait là, à l'exception de Philip, et s'entretenait de la garden-party.

« Eh bien, jeune homme, dit Ernest, il serait temps que vous rentriez.

— As-tu faim? demanda Adeline.

— J'ai seulement envie de cette pomme.

— Je n'ai pas faim non plus », dit Meg. Elle était assise sur un tabouret devant Augusta, tenant sur ses mains un écheveau de laine magenta que sa tante mettait en pelote. Ses légers cheveux bruns brillaient dans la lumière du foyer.

Renny se dirigea vers Nicolas.

« Oncle Nick, dit-il, voulez-vous me lire dans le livre? »

— Trop tard, grommela Nicolas.

— Mais si vous ne lisez pas, nous ne finirons pas le livre avant votre départ pour l'Angleterre.

— Dans ce cas, je vais lire quelques pages. »

Renny apporta le vieux livre relié en cuir, grimpa sur les genoux de son oncle, et s'y installa confortablement, la tête appuyée sur l'épaule de Nicolas qui s'écria :

« Quel sacré petit bonhomme, il est glacé! Où as-tu été?

— Chercher une pomme. Vous en voulez un peu? »

Il tendit sa pomme à Nicolas, y planta ensuite ses vigoureuses petites dents blanches et contempla

la chair veinée de rose du fruit dans lequel se creusait un trou qu'il grignota tout autour. Nicolas avala son quartier de pomme et se mit à lire.

« Comme le soir approchait, elle plaça sur la pierre du foyer un pot contenant deux pieds d'ours salés destinés au souper du soir; ensuite nous nous assîmes pour attendre avec anxiété le retour de nos jeunes chasseurs. Nous finîmes par entendre le fracas des sabots qui s'approchaient rapidement et l'écho lointain de cris joyeux. J'allai au-devant des cavaliers.

« Quand ils m'aperçurent, ils lâchèrent les rênes comme de véritables hussards, sautèrent à bas de leurs montures, enlevèrent les selles et laissèrent les bêtes jouir en toute liberté de l'herbe douce et de l'eau fraîche du ruisseau. Ils se hâtèrent alors de rejoindre leur mère sous la tente; elle les accueillit avec joie.

« Jack et Frank portaient chacun un jeune chevreau en travers de leurs épaules, et un mouvement dans la gibecière de Fritz me donna l'impression qu'elle contenait quelque chose de vivant.

« Vive la chasse! cria Jack d'une voix puissante. Quels magnifiques coursiers que Storm et Grumble en terrain plat! Ils ont tellement fatigué le petit gibier que nous avons poursuivi sur une longue distance que nous avons pu l'attraper de nos propres mains.

« Oui, papa! s'écria Frank à son tour. Frank a deux si jolis lapins dans son sac! Nous allions vous rapporter du miel, maman, mais nous nous sommes arrêtés pour entendre le coucou.

« Vous oubliez le meilleur! cria Frank. Nous

avons rencontré une troupe d'antilopes si peu sauvages que nous aurions pu en ramener une si nous l'avions voulu.

« Arrête-toi, mon garçon, lui dis-je. Vous avez tous oublié le meilleur : la bonté de Dieu qui vous ramène sains et saufs dans les bras de vos parents après vous avoir préservés des dangers du chemin. Tout à l'heure, quand vous aurez pris un peu de repos, vous nous ferez le récit complet de votre expédition, depuis le début. »

Nicolas lisait page après page. Une atmosphère de bien-être s'était répandue dans le salon. Les aînés l'écoutaient avec un intérêt à peine moins grand que celui du petit garçon, mais celui-ci se trouvait transporté sur une terre étrangère, en compagnie d'animaux et d'oiseaux fantastiques et de jeunes chasseurs. Il était là-bas, mais il était aussi dans la pièce chaude et confortable, se prélassant sur les genoux de l'oncle Nick, regardant paresseusement Meg qui dévidait autour de ses mains l'écheveau de laine.

Un bruit de pas interrompit la lecture et Philip entra. Nicolas ferma le livre. « Il est l'heure d'aller se coucher, jeune homme. » Et il remit l'enfant debout.

Adeline l'appela : « Qu'as-tu fait des pépins de la pomme? demanda-t-elle.

— Je les ai avalés. Je ne voulais pas interrompre la lecture.

— Avalés! Ne recommence jamais ça! Ton grand-père m'a dit que les pépins de toutes espèces se mettent dans l'appendice et vous tuent. C'est une nouvelle maladie; fais attention de ne pas l'attraper. As-tu compris?

— Oui, Granny.

— Maintenant, remercie ton oncle pour la lecture et au lit, tous les deux. »

Meg protesta. « Ce n'est pas juste que j'aille me coucher en même temps que Renny. J'ai deux ans de plus que lui.

— Eh bien, reste encore une demi-heure. »

La laine formait maintenant une grosse pelote avec laquelle Augusta allait tricoter un gilet. Meg se leva et s'approcha de Sir Edwin dont elle caressa les soyeux favoris.

« J'aime les favoris, dit-elle.

— Merci, ma chère, répondit-il avec un sourire épanoui.

— J'espère, dit Augusta avec satisfaction, que lorsque tu seras grande, tu auras la bonne fortune d'épouser un homme avec des favoris.

— Meggie est bien décidée à n'épouser qu'un homme qui aurait, comme moi, une moustache noire, déclara Nicolas.

— Pas du tout, dit Ernest avec un sourire; elle veut un homme bien rasé comme moi.

— Allons, Meg, dis-nous quelle sorte d'homme tu désires épouser? lui demanda son père.

— Un homme comme vous, cria-t-elle en se jetant sur lui.

— Merci pour votre lecture, oncle Nick », dit alors Renny. Il mit ses bras autour du cou de chacun de ses aînés et donna à chacun un baiser en leur souhaitant une bonne nuit.

Adeline dit à Philip : « J'espère que Mary n'était pas trop fatiguée après cette réception.

— Un peu, mais pas trop; juste ce qu'il fallait.

— Elle était jolie comme un portrait, dit Ernest.

— Granny, murmura Renny à l'oreille d'Adeline, viendrez-vous me border?

— Je t'ai entendu, dit Philip. Ta grand-mère est restée debout toute la journée; elle n'a pas besoin de grimper deux étages de plus.

— Viendrez-vous alors, tante? »

Adeline intervint : « Je monterai border ces enfants. Renny, n'oublie pas tes dents, ni tes prières. »

Il monta les longs escaliers sombres. Elisa avait allumé la lampe à huile posée en applique contre le mur. La journée écoulée laissait derrière lui une vision confuse de formes, de bruits et d'odeurs qu'il n'essayait pas de démêler, auxquels il ne songeait même pas. Les seules choses réelles pour lui, c'était son lit, la lampe contre le mur, la pleine lune flottant dans le ciel au-dessus des arbres. La lampe était rassurante mais la lune donnait au salon et à ses occupants un aspect lointain et à Renny l'impression d'être tout petit.

Il se suspendit au pied de son lit, laissant pendre ses jambes et se représentant les pépins de la pomme voyageant au travers de son corps, se préparant à le rendre malade. Déjà il croyait ressentir une légère douleur. Il se laissa retomber sur ses pieds, comme pour tendre l'oreille. S'il ressentait encore quelque chose, il redescendrait vite... Mais il ne sentit plus rien.

Il regarda dans le coin de la chambre réservé à Meg. Les vêtements qu'elle avait quittés avant de s'habiller pour la réception formaient un petit tas sur une chaise et ses chaussures usées et tour-

nées en dedans gisaient au milieu de la chambre; il se promena un instant, regardant les objets qui appartenaient à sa sœur, tripotant ce qui se trouvait sur la table de toilette. Il alla ensuite dans la chambre de Miss Wakefield qu'inondait le clair de lune. Y dormirait-elle encore ou descendrait-elle dans une des chambres plus grandes et plus belles du premier? Il espérait bien qu'elle changerait de chambre car il ne tenait pas à la rencontrer le matin dès son réveil pour lui dire : « Bonjour, maman. » Il répéta cependant plusieurs fois, très fort : « Bonjour, maman!... » Comme c'était drôle...

Il essaya de retrouver l'image de sa mère morte, mais, malgré tous ses efforts, ne put se souvenir que de ses bras qui le soulevaient. Elle était morte. Elle était au Paradis. Quelque part, plus loin que la lune. Y était-elle heureuse? Grand-père l'affirmait. Renny regarda la lune. Puis brusquement, il repartit, regagna en courant sa propre chambre et commença à se déshabiller. Il venait de se glisser dans son lit quand il entendit Meg dans l'escalier, suivie bientôt par sa grand-mère. Ravi, il cria : « Je suis couché et bien couvert!

— Heureusement », répondit Adeline.

Elle ramassa la serviette qu'il avait laissé tomber par terre et l'examina de près.

« J'ai envie, dit-elle, de te faire lever pour te laver de nouveau complètement. As-tu brossé tes dents?

— Oui, très fort. Regardez. » Il fit une grimace pour les montrer; il en manquait une en bas.

« As-tu dit tes prières?

— Oui », hurla-t-il. Il se dressa d'un bond sur son lit et jeta ses bras autour de son cou.

Elle le serra contre elle avec une sorte de roucoulement.

« Tu as une nature vivace, dit-elle. C'est une bonne chose dans l'existence. Je me demande ce que la vie te donnera. J'espère qu'elle te sera douce.

— Granny?

— Qu'y a-t-il?

— Vous m'avez promis de monter à cheval avec moi un matin, de bonne heure. Voulez-vous demain?

— Le temps de monter à cheval est fini pour moi! Je deviens vieille.

— Mais vous me l'avez promis.

— Eh bien... nous verrons.

— Demain.

— Non. Après le mariage. J'ai trop de choses à faire en ce moment pour monter à cheval de bon matin.

— Mais vous le ferez sûrement?

— Oui. »

Elle le recoucha et le borda soigneusement.

« Maintenant, plus un mot. »

Elle l'embrassa, baissa la mèche de la lampe et s'approcha du lit de Meg. Bientôt, il l'entendit descendre l'escalier.

« Meggie! appela-t-il. Viens m'embrasser et me dire bonne nuit.

— Non, il fait trop froid. J'ai sommeil. »

Il bondit hors de son lit et alla sur la pointe des pieds jusqu'à celui de Meg. Sa bouche trouva la joue ronde et fraîche; il comprit qu'elle souriait dans le noir.

« Bonne nuit, murmura-t-elle. Dors bien. Ne

te laisse pas mordre par les petites punaises. »

Il regagna en courant son propre lit dans lequel il sauta. La lune le regardait, plus grosse que jamais. Elle était trop grosse. Il remonta la couverture par-dessus sa tête, pour ne plus la voir, et s'endormit instantanément.

CHAPITRE XXIII

MARIAGE ET JOURS SUIVANTS

LE jour du mariage se leva clair et froid. Le sol était plus dur. Les premiers véhicules roulant sur la route brisèrent la glace mince qui brillait dans les ornières. La voiture dans laquelle l'amiral Lacey devait conduire Mary à l'église avait été lavée et astiquée jusqu'à ce qu'elle brillât de tout son éclat. L'amiral en avait fait autant pour lui-même. Une vive agitation régnait aux Moorings pendant que Mary et Ethel s'habillaient. Ethel en bleu pâle, un bouquet de roses et de violettes dans les bras, était demoiselle d'honneur. Son visage souriant, son teint coloré qui devait plus tard devenir fleuri la faisaient paraître très jeune et tout à fait apte à escorter Mary qui était particulièrement pâle et grave. A l'orée de sa nouvelle existence, elle jetait un regard ému en arrière, sur les mois qui venaient de s'écouler. Comme elle serait heureuse demain, pensait-elle, quand elle serait vraiment la femme de Philip. Plus jamais elle ne regarderait en arrière.

« Allons, mes filles, cria Mrs. Lacey, dépêchez-

vous. Il n'y a plus une minute à perdre si vous voulez être à l'heure. Ethel, petite folle, mets-tu seulement tes chaussures? Violet, je t'en prie, aide-la. Mary, avez-vous sur vous quelque chose de vieux, quelque chose de neuf, quelque chose que vous avez emprunté et quelque chose de bleu?

— Mais bien sûr, mère, cria Violet. Elle a le livre de prières en parchemin blanc de sa mère qui est vieux. Sa robe et son voile sont neufs. Ses jarretelles sont bleues et elle m'a emprunté mon plus beau mouchoir de dentelle.

— En parlant de mouchoir, dit Mrs. Lacey, il faut que je m'assure d'en avoir un à portée de la main, car je pleure toujours à une cérémonie de mariage.

— Pour l'amour du Ciel, cria son mari de la chambre voisine, que quelqu'un vienne me trouver mon bouton de col! »

Il semblait que personne ne serait prêt à l'heure et cependant ils l'étaient tous quand Nicolas vint chercher Mrs. Lacey et ses filles avec le phaéton pour les conduire à l'église.

« Ma parole, dit l'amiral Lacey, je crois que j'ai pris vingt livres depuis la dernière fois que j'ai mis cet habit.

— Vous êtes magnifique, affirma Nicolas.

— Est-ce qu'il ne fait pas de plis dans le dos?

— Pas du tout, mentit Nicolas.

— Parfait. Est-on déjà parti de chez vous pour l'église?

— Ma mère, les Buckley et Renny sont déjà partis. Philip, Ernest et Meggie doivent les suivre. On ne retrouve pas Meg. Quelle peste que les enfants!

— Quel bonheur que votre mère ait décidé d'accepter ce mariage.

— Oui, et elle désire que tout le monde le sache. Elle est partie de bonne heure à l'église, pour que tout le monde puisse la voir, souriant de satisfaction.

— C'est une femme de caractère.

— Elle a ses bons côtés », reconnut Nicolas en souriant.

Elisa, en grande toilette à l'occasion du mariage, cherchait frénétiquement Meg; elle savait à quel point la petite fille était opposée au mariage de son père et redoutait qu'elle n'assistât pas à la cérémonie. Quelle honte de sa part que de tout gâter par sa méchanceté d'enfant!

Philip appela : « Elisa, ne cherchez plus. Hodge et sa mère vous attendent. Il faut que je parte tout de suite. » Il sauta dans le cabriolet à côté d'Ernest dont le beau front se plissait d'inquiétude.

« Mon Dieu, cria-t-il, la cloche sonne. »

Elle sonnait clair dans l'air vif.

« Consolons-nous en pensant qu'ils ne peuvent rien faire sans nous, dit Philip.

— Quel manque de dignité pour un marié que d'arriver à toute vitesse.

— Mieux vaut ça qu'une allure de tortue. Je suppose qu'il y aura foule à l'église.

— Ton mariage avec la mère des enfants a été le dernier mariage venant de Jalna. »

L'allusion manquait d'opportunité! Les deux frères gardèrent le silence, évoquant ce jour passé.

Il y avait en effet foule dans l'église et aux abords. L'enclos des voitures était plein. La cloche sonnait toujours quand Philip et Ernest qui lui

servait de garçon d'honneur, se précipitèrent vers la porte de côté qui conduisait à la sacristie. Elle se tut dès qu'ils entrèrent et de l'orgue montèrent des accords majestueux et apaisants. Mais la paix n'habitait pas l'âme de Philip! Son beau visage était cramoisi; il était nerveux et agité. Il avait passé sa main sur ses cheveux qui se dressaient sur sa tête. Ernest avait retrouvé tout son calme.

Le visage de Meg se montra à la porte.

« Vous me cherchez, papa? demanda-t-elle.

— Tu n'as rien à faire ici, dit Ernest; tu devrais être dans le banc avec ta grand-mère. »

Les yeux de Meg s'élargirent de chagrin. « J'étais triste, dit-elle.

— Regardez ses cheveux! » s'écria Ernest.

Elle avait bien mis sa robe neuve mais ses cheveux étaient encore nattés comme pour la nuit. Philip arracha le ruban fané qui les attachait, défit et secoua la masse brillante. Son geste n'avait aucune douceur.

« Tu n'as pas de raison d'être triste, dit-il.

— Vous me faites mal. » Ses yeux se remplirent de larmes.

Il se pencha et l'embrassa. « Tu vas faire le tour par la grande porte et remonter tranquillement par le côté jusqu'à notre banc. Où est ton chapeau?

— Le voilà. » Elle le lui tendit. Il le prit et l'en coiffa. Elle sourit et ajouta, avant de partir en courant : « Vos cheveux aussi ont besoin d'être coiffés. »

Il les aplatit avec sa main. Mr. Pink apparut, revêtu de son surplis.

« Je crois que c'est le moment, dit-il. La mariée descend de voiture. »

Philip demeura sur les marches de l'autel pendant que Mary s'avançait vers lui. Elle se tourna enfin à son côté. Il lui jeta un regard rapide et vit son beau visage pâle sous le voile. Il vit trembler dans sa main le livre de prières de sa mère. Mr. Pink commença : « Mes chers bien-aimés, nous sommes réunis ici sous le regard de Dieu... »

Le service se poursuivit. Ils répondirent : « Je le veux », Philip d'une voix sonore et confiante, s'engageant avec tout son cœur, Mary d'une voix plus basse, mais ferme. Puis Mr. Pink fit se joindre leurs deux mains droites et ils échangèrent leurs serments.

Ils détachèrent leurs mains. Mary reprit la main droite de Philip dans la sienne et d'une voix maintenant plus forte, prononça sa promesse; elle s'entendait elle-même comme s'il s'agissait d'une autre et que sa voix résonnât très fort dans l'église.

Ce fut ensuite Philip qui posa l'anneau sur la Bible; Mr. Pink le lui rendit, il le glissa au quatrième doigt de Mary et prononça en même temps, toujours de la même voix sonore et confiante :

« Avec cet anneau, je m'unis indissolublement à toi; de mon corps je te fais honneur et de tous mes biens temporels je te dote, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.* »

Ils s'agenouillèrent ensemble.

« Voilà qui est terminé, pensa Adeline. Il a agi à sa guise et j'espère qu'il n'en sortira que du bien. Nul ne pourra dire que je n'ai pas souri pendant ce mariage. Et personne n'aura jamais l'occasion de dire que je ne suis pas une bonne belle-mère. »

Quand Philip et Mary eurent signé sur le Registre, quand Lily Pink eut déchiré son cœur en jouant la *Marche Nuptiale*, quand famille et amis se pressèrent autour des jeunes époux pour les féliciter, Adeline fut la première à embrasser la mariée. Elle le fit peut-être avec une certaine ostentation. En vérité, les yeux étaient fixés sur elle autant que sur la mariée. Elle en avait parfaitement conscience en descendant la nef et chacun de ses gestes visait à exprimer le plaisir qu'elle en éprouvait. Comme ses amis, ainsi que les fermiers et leurs femmes qui étaient venus assister au mariage, s'approchaient d'elle, son sourire s'accrut au point de devenir une grimace. Elle aurait voulu prendre l'accent irlandais mais jugea préférable de n'en rien faire.

Les dimensions de la maison des Lacey n'avaient permis de réunir que les parents et un petit nombre d'amis. Mary s'en félicitait. Elle aspirait au moment où Philip et elle se trouveraient dans le train, en route pour New York où ils allaient passer leur lune de miel. Dans la voiture qui les ramenait de l'église, il prit sa main dans la sienne, la tint un moment en silence et dit :

« Je suis l'homme le plus heureux de la terre.

— Oh! dit-elle, j'espère que nous aurons de longues vies et que chacune de nos journées sera une journée de bonheur parfait.

— Cela sera certainement... Vous avez été assez malheureuse, mon amour. Je prendrai soin que vous ne le soyez jamais plus. »

Quand il n'y eut plus personne autour de l'église, il fallut repartir à la recherche de Meg. Elle était revenue dans la sacristie pour chercher son ruban

qui, bien que fané et très vieux, faisait soudain figure de trésor à ses yeux.

Le déjeuner fut délicieux. On but, à la santé du couple, du champagne offert par Nicolas. Le gâteau, une glace magnifique décorée au sommet de cloches d'argent, était un cadeau d'Ernest. Adeline se déclara fort satisfaite des cadeaux de nocces, sauf en ce qui concernait les Buckley. Elle ne dissimula pas son mécontentement et dit à Nicolas : « Je trouve très beaux les candélabres que tu leur as offerts; le cadeau d'Ernest est également charmant. Mais ceci — et elle tendit, posé sur sa main souple, un lourd pot à fougère en argent — ceci est un cadeau de lādres. Qu'ont-ils besoin d'un pot à fougère!

— Ils peuvent, un jour, décider d'en avoir une, dit Nicolas.

— Que dis-tu là? Aller dans les bois, arracher une fougère et l'apporter à la maison!

— Pourquoi pas? Ils possèdent un pot à fougère. Il faut bien qu'ils y mettent quelque chose.

— J'appelle ça un cadeau misérable. Qu'avaient-ils donné à Philip pour son premier mariage?

— Je l'ai oublié.

— Demande-le-lui.

— Maman, ce n'est pas le moment de rappeler de tels souvenirs.

— Ernest, viens ici. »

Ernest s'approcha et elle lui demanda :

« Qu'est-ce qu'Edwin et Augusta avaient donné à Philip et à Margaret comme cadeau de nocces?

— Un pot à fougère, répondit-il sans hésitation.

— Où se trouve-t-il maintenant?

— Dans la chambre de Nick. Il y met ses pipes.

— C'est donc ce pot? dit Nicolas. Je l'avais oublié. »

Sir Edwin, les voyant réunis autour du pot incriminé, s'approcha.

« Edwin, lui dit Adeline, Ernest m'assure que vous et Augusta aviez déjà offert à Philip un pot à fougère en argent pour son premier mariage. Ce n'est sûrement pas possible. »

Son gendre hésita un instant et finit par répondre :

« C'est pourtant vrai. Nous désirions que Philip sache que nos sentiments étaient les mêmes, dans les deux cas. »

Violet Lacey arriva en courant : « Ils vont partir, dit-elle. Comme Mary est jolie dans son costume de voyage! »

Elle était en effet très jolie. Adeline la prit dans ses bras et la serra contre elle. « Au revoir, ma chérie, dit-elle; j'espère que vous serez très, très heureuse. »

Elles restèrent un instant enlacées, poitrine contre poitrine, leurs yeux conservant leur mystère. Par un étrange phénomène, Mary revit la scène qui avait eu lieu dans sa chambre; elle se revit triomphant d'Adeline, de ce triomphe qui lui avait valu tant de larmes. « J'ai été la plus forte ce soir-là, pensa-t-elle; mais cela ne se renouvellera plus jamais. »

« Merci, chère Mrs. Whiteoak », murmura-t-elle.

Philip entra, son chapeau à la main, et sa mère l'étreignit à son tour. Les enfants vinrent se placer à ses côtés. Il se pencha et les embrassa.

« Me rapporterez-vous quelque chose de New York? demanda Renny.

— Certainement. Sois sage pendant mon absence. »

Mary embrassa la joue froide que Meg tournait à demi vers elle, puis la petite bouche serrée de Renny.

« Au revoir, Miss Wakefield », dit-il de son timbre un peu aigu.

Tout le monde rit. « Mrs. Whiteoak! corrigea sa tante.

— Pas Mrs. Whiteoak... Maman! » cria Violet.

Il pencha la tête, embarrassé.

« Dépêchez-vous, cria Nicolas, ou vous manquerez le train. » Il donna une bourrade à Philip et ajouta : « Comme la dernière fois. T'en souviens-tu? »

Philip ne l'oublierait jamais. Il prit Mary par le bras et ils traversèrent en courant, sous une averse de riz, la courte distance qui les séparait du portail. Ils se penchèrent hors de la voiture en faisant des signes d'adieu.

« Au revoir! au revoir! » leur cria-t-on. Renny courut jusqu'à la route et resta là, agitant le bras, écoutant le bruit des sabots qui allait s'affaiblissant, suivant la voiture des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Soudain le monde faisant écho aux bruits du départ parut plus vaste, et lui plus petit. Il revint dans la maison rejoindre les autres. Le docteur Ramsay, étendit le bras et l'attira près de lui. « Pauvre petit garçon! » dit-il.

Le mariage célébré, des activités de nature différente animèrent Jalna. Nicolas et Ernest, Edwin et Augusta se penchèrent sur leurs préparatifs de départ. Les Buckley firent les leurs sans bruit, se

confinant pour cela, autant que possible, dans leur propre chambre. Mais Nicolas et Ernest étaient ici, là et partout. Leurs bagages jonchaient le vestibule. Leurs voix vigoureuses s'appelaient d'une chambre à l'autre. Nicolas se réjouissait de reprendre sa vie facile de Londres. Ernest était excité par la pensée de ses nouveaux placements. Les cœurs d'Edwin et d'Augusta aspiraient à la paix de leur maison du Devon. Mais Adeline était heureuse de se trouver là où elle était. Le Canada était devenu son pays; elle avait passé à Jalna les années les plus heureuses de sa vie et envisageait avec satisfaction l'hiver à venir. Mary, bien qu'un peu énigmatique, était facile à vivre. Elle-même réussissait généralement à manier Philip à son gré. Elle conserverait les rênes de Jalna. Une petite école venait très opportunément de s'ouvrir dans la commune, dirigée par deux femmes expérimentées, et les enfants pourraient y aller quelque temps. Ils avaient vécu suffisamment longtemps sans discipline.

Enfin, après un branle-bas plus grand encore que celui de la garden-party et du mariage réunis, les voyageurs pour l'Angleterre partirent et Adeline resta seule avec les enfants. Il était tombé de la neige qui avait ensuite fondu et l'été de la Saint-Martin avait réchauffé l'atmosphère de novembre, rendu au ciel une teinte bleue sans tache, assombri l'horizon d'un gris de fumée. Le vent léger n'avait d'autre fardeau que les fils de la Vierge. Le ruisseau gonflé par les pluies coulait paisiblement entre ses rives.

« Il ne manque que des cygnes, avait dit Mary, le jour de la garden-party.

— Nous en mettrons », avait promis Philip. Il

suffisait qu'elle exprimât un désir pour qu'il se hâtât de l'exaucer.

Renny aussi avait un désir et après de grands efforts de persuasion, il avait obtenu de sa grand-mère qu'elle y accédât. Si elle s'était fait prier, ce n'était pas pour le contrarier, ni parce qu'elle n'envisageait pas elle-même avec plaisir le dessein qu'il poursuivait, mais elle était devenue un peu paresseuse. Se lever à l'aurore lui demandait maintenant un certain effort, surtout s'il s'agissait d'enfiler un costume de cheval et d'aller se promener au bord du lac, l'estomac vide; car qui donc pourrait avaler à cette heure-là un déjeuner digne de ce nom? Mais le petit garçon implora avec tant de force qu'elle fut touchée par ce grand désir qu'il avait de faire cette promenade avec elle. Elle ne put lui refuser. Elle éprouvait une certaine tristesse en songeant au temps jadis, lorsqu'elle et son Philip se levaient avec le soleil, sans effort et le cœur léger, pour parcourir la propriété et galoper sur les routes sablonneuses des environs. Qu'il était beau ce pays en 1850, 1860 et même 1870! Elle se demandait ce qu'il serait dans cinquante ans. On lui avait raconté qu'il y avait des blanchisseurs chinois dans les grandes villes et elle avait vu, de ses propres yeux, un Italien qui poussait dans une rue une brouette de bananes rouges et jaunes. Philip, son mari, n'aurait pas aimé cela. Il voulait que cette province restât strictement anglaise. Pour sa part, Adeline aimait assez les mélanges.

Le soleil matinal dorait les briques veloutées de la maison et mettait des flammes dans les fenêtres lorsque Hodge amena devant la porte la vieille jument du capitaine Whiteoak, sellée et bridée.

Renny suivait sur son poney. Adeline sortit sous le porche dans son costume de cheval, avec une jupe longue et un chapeau melon posé hardiment sur sa tête. Le soleil, en l'effleurant, éclaira les reflets roux qui subsistaient dans sa chevelure. C'était encore une belle femme. Les yeux de Hodge brillaient d'admiration mais Renny ne vit que sa grand-mère qui venait enfin faire une promenade à cheval avec lui.

Hodge l'aida à se mettre en selle. L'ombrageuse Laura piaffait et faisait voler le sable de l'allée.

« Laura, vous devriez avoir honte à votre âge ! » s'écria Adeline.

Elle frappa doucement le cou lustré de la jument. « Mais vous n'êtes pas plus inconvenante que moi. Nous ne savons pas vieillir, n'est-ce pas, ma joliet ! »

Sous la voûte toujours verte des arbres, cheminèrent, éclaboussés d'ombre et de lumière, la jument et le poney, la femme avancée en âge et le petit garçon. Ils franchirent le portail et gagnèrent la route déserte. Adeline sourit malicieusement à Renny.

« Tu as enfin réussi à me faire sortir de bon matin », dit-elle.

Il se mit à rire. « Oui. N'êtes-vous pas contente ? »

— Certainement. » Elle renifla l'air. « Pour rien au monde je n'aurais voulu manquer cela. C'est merveilleux.

— Nous recommencerons souvent, voulez-vous ? Tous les jours.

— Peut-être pas tous les jours.

— Un jour entre autres, alors.

— Prends le plaisir du moment et ne t'occupe pas de l'avenir. »

Ils firent un petit galop sur la route et jusqu'au moment où ils atteignirent le lac ne parlèrent plus que pour signaler au passage quelque petite bête sauvage, remarquer une nouvelle grange ou admirer une meule de paille particulièrement belle. Ils prirent alors la route sinueuse qui suivait la grève. L'atmosphère n'était plus la même; elle était imprégnée de l'odeur du lac, fraîche et comme frémissante. Deux mouettes volaient au-dessus du bleu de l'eau, précipitant leur allure comme pour montrer leur puissance. Adeline et Renny s'arrêtèrent pour admirer le paysage qui, en vérité, se composait seulement de la surface bleue du lac et de la voûte également bleue du ciel, où n'apparaissaient ni voile ni nuage. Il n'y avait rien qu'une étendue bleue et un horizon brumeux.

« C'est un beau spectacle, dit Adeline.

— Oui, c'est beau, reconnut l'enfant.

— J'ai toujours admiré ce monde si beau dans lequel nous avons la chance de vivre, continua Adeline. Quand j'étais une petite fille vivant en Irlande, j'avais coutume de considérer la mer immense, les promontoires et les montagnes grises et je les trouvais magnifiques. Quand j'ai épousé ton grand-père aux Indes, j'ai admiré Kashmir, ses fleurs et ses temples. Quand je suis allée dans le Devon pour rendre visite à ma tante et que j'ai visité les landes avec leurs bruyères, les ruisseaux d'eaux vives et les troupeaux de poneys sauvages, je les ai trouvées splendides.

— Mais ici, c'est encore plus beau, dit Renny.

— Oui. C'est encore plus beau. Et j'espère que tu as devant toi une vie heureuse. Ton père te racontera toujours que tu es un Whiteoak et que les

Whiteoak sont Anglais, mais il faut te souvenir qu'il y a une part de sang irlandais en toi et que c'est ce qu'il y a de meilleur. Mon grand-père était comte.

— J'ai aussi une part de sang écossais, dit-il en secouant la tête. Mon grand-père écossais est médecin et va m'apporter un petit frère.

— Peut-être, dit-elle sans enthousiasme. Mais Écossais ou non, tu tiens de moi et de ma famille. Tu as mes cheveux. Tu as mes yeux. Plus tard tu auras mon nez et ma bouche. »

Il rit à cette pensée. « Repartons-nous, Granny? Continuons notre promenade.

— D'accord. Mais pas trop loin. Je n'ai qu'une tasse de thé dans l'estomac et je commence à avoir faim.

— J'ai mangé une pomme! Allons, venez, Granny. Piquons un galop. »

Elle effleura l'épaule de Renny de sa cravache.

« Oui, dit-elle. Piquons un galop. Mène le train. »

LEXIQUE ÉLÉMENTAIRE

à l'usage des amis de

J A L N A

ADA (Leigh), sœur d'Arthur Leigh, amie de Finch I.

ADELINÉ I^{re} (Court), la célèbre « Gran » (1825-1927), animatrice principale du roman, épouse de Philippe I^{er} Whiteoak. De ce mariage descend toute la famille de Jalna.

ADELINÉ II (Whiteoak), fille de Renny et d'Alayne. Cf. le volume à elle consacré : *La Fille de Renny*. Elle épousera Mooney.

ALAYNE (Archer), née en 1896, d'abord femme d'Eden, divorcée en 1928, épouse la même année Renny, dont elle a Adeline II et Archer.

AMY (Stroud), inquiétante voisine.

ARCHER (Whiteoak), fils de Renny et d'Alayne, né en 1935.

ARTHUR (Leigh), premier époux de Sarah Court, qui épousera ensuite Finch I.

AUGUSTA (Whiteoak), 1851-1939, fille de Phi-

lippe et d'Adeline I^{re}, épouse Sir Edwin Buckley.

BONEY, l'éloquent perroquet de « Gran », à qui il survivra.

CHALK, maréchal ferrant.

CHRIS (Dayborn), amie de Renny, mère de Molly.

CLAPPERTON (Eugène), voisin et adversaire de Renny.

CLINCH (Miss), gouvernante de Pheasant.

DAYBORN, famille de voisins : Garda, Althea, Gemmel.

DENIS-ARTHUR (Whiteoak), né en 1939, fils de Finch I et de Sarah.

DERMOT (Court), cousin irlandais d'Adeline I^{re}, fait de Mooney l'héritier de ses biens.

EDEN (1901-1932), poète, épouse Alayne Archer, divorce en 1928. De sa liaison avec Minny Ware il a eu une fille : Roma.

EDWIN (Sir Edwin Buckley), épouse Augusta, meurt en 1917.

ELISA, femme de chambre d'Adeline I^{re}.

ERNEST (1854-1949), fils cadet d'Adeline I^{re}, veuf d'Harriet Archer.

FENNEL (Mr.), pasteur de Jalna.

FINCH I, né en 1908, troisième fils de Philippe II et Mary Wakefield, frère de Renny, pianiste, héritier de sa grand-mère. Cf. *L'Héritage des Whiteoaks*. Epouse Sarah Court, dont il a Denis-Arthur.

FINCH II (Whiteoak), dit Nooky, fils de Piers et de Pheasant.

GEORGES (Fennel), fils du pasteur, ami de Finch I.

HARRIET (Archer), femme d'Ernest, meurt en 1940.

HODGE, le vieux cocher de Jalna.

JOHNNY THE BIRD, le cheval vainqueur du Grand National.

LACEY (famille), voisins de Jalna.

LAUNCETON, fameux cheval de course, sa fin tragique.

LEBRAUX (Clara), élève de renards, amie de Renny.

LEBRAUX (Pauline), un

moment fiancée à Wakefield.

MALAHIDE, cousin irlandais d'Adeline I^{re}. Cf. *Jeunesse de Renny*.

MARGARET (Ramsay), fille du docteur Ramsay, épouse Philippe II, dont elle a Meg et Renny, meurt d'une maladie de langueur.

MARY (Wakefield), de Londres, institutrice des enfants du premier lit de Philippe II. Elle devient sa femme. De ce mariage, naissent plusieurs enfants morts en bas âge, puis Eden, Piers Finch et Wakefield. Mary meurt en 1915. Cf. le volume : *Mary Wakefield*.

MAURICE (Vaughan), né en 1884, fils de Robert Vaughan, fiancé en 1906 à Meg. Après la longue interruption de ces fiançailles, il l'épouse en 1926. Père naturel de Pheasant.

MAURICE II, dit Mooney, né en 1926, fils de Piers et de Pheasant. Epousera-t-il Adeline II?

MEG, née en 1884, fille du premier lit de Philippe II et de Margaret Ramsay. De son mariage avec Maurice Vaughan, naît en 1926 une fille : Patience.

MERLIN, l'épagneul.

MILLICENT (Hume),
femme, depuis divorcée,
de Nicolas.

MINNY (Ware), mère de
Roma, dont Eden est le
père.

MOLLY (Griffith), amie
de Wakefield, fille natu-
relle de Renny et de
Chrys Dayborn.

NICOLAS, né en 1852, fils
aîné d'Adeline I^{re},
époux divorcé de Milli-
cent Hume.

NOAH BINNS, fossoyeur
et sonneur de cloches.

PARIS (Court), fils de Ma-
lahide.

PATIENCE, née en 1926,
fille de Maurice Vau-
ghan et de Meg.

PHEASANT, née en 1906,
fille naturelle de Mau-
rice I et d'Elvira, épouse
de Piers, mère de
Mooney, de Finch II et
de Philippe III.

PHILIPPE I^{er}, né en 1815,
officier des Hussards de
la Reine, époux de la
grande Adeline. Fonda-
teur de Jalna. Cf. *La
Naissance de Jalna*.

PHILIPPE II, né en 1862,
troisième fils des précé-
dents. Héritier de Jalna.
De ses deux mariages
avec Margaret, puis avec
Mary, il a une fille et
cinq fils.

PHILIPPE III, né en
1933, troisième fils de
Piers et de Pheasant.

PIERS (Whiteoak), fils de
Philippe II et de Mary,
époux de Pheasant, agri-
culteur.

RENNY (Court), dit
Renny le Rouge, père
irlandais de la grande
Adeline.

RENNY (Whiteoak), « le
Maître de Jalna », per-
sonnage central du ro-
man, né en 1886, épouse
en 1928 Alayne, femme
divorcée d'Eden.

ROMA, fille naturelle
d'Eden et de Minny
Ware.

SARAH (Court), cousine
éloignée et femme de
Finch. De ce mariage
naît en 1939 Denis-
Arthur.


WAKEFIELD (Whiteoak),
né en 1915, dernier fils
de Philippe II et de
Mary. Entre au couvent
avant de devenir homme
de théâtre, se couvre de
gloire pendant la guerre
de 1939-1944. Cf. *Le
Destin de Wakefield*.

WRAGGE, dit Rags, an-
cienne ordonnance de
Renny, factotum de
Jalna.

WRAGGE (Mrs.), épouse
du précédent, cuisinière
de Jalna.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland - Montrouge - Usine de La Flèche.
LE LIVRE DE POCHE - 22, avenue Pierre 1^{er} de Serbie - Paris.

ISBN : 2 - 253 - 00996 - 2

 30/1660/7

Emmanuelle Mary

La série complète des
JALNA
dans Le Livre de Poche

ordre chronologique :

La naissance de Jalna
Matins à Jalna
Mary Wakefield
Jeunesse de Renny
Les frères Whiteoak
L'héritage des Whiteoaks
Jalna
Les Whiteoaks de Jalna
Finch Whiteoak
Le maître de Jalna
La moisson de Jalna
Le destin de Wakefield
Retour à Jalna
La fille de Renny
Les sortilèges de Jalna
Le centenaire de Jalna